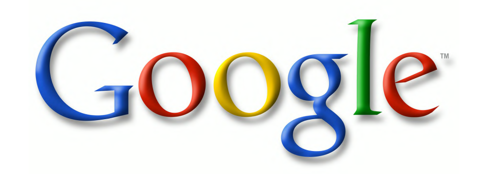
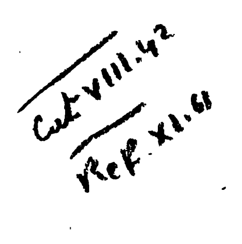



WIDENER LIBRARY
HX 12KY L


Cat VIII.42
Ref. XI.61



VIE DE BUXTON.

VIE DE BUXTON.

VIE DE BUXTON

PRÉCÉDÉE ET SUIVIE

DE DEUX NOTICES SUR L'ESCLAVAGE

ET

SUR LA COLONIE DE LIBERIA

TRADUITE

PAR

Mlle RILLIET DE CONSTANT.

ÉDITION PUBLIÉE AVEC LE CONSENTEMENT DE L'AUTEUR ET DE L'ÉDITEUR ANGLAIS.

PARIS
JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE
place de l'Oratoire, 6.

J. GRASSART
rue de la Paix, 11.

M. DUCLOUX ET Ce
rue Tronchet, 2.

BORRANI ET DROZ
rue des Sts-Pères, 9.

BERNE ET LEIPZIG
LIBRAIRIE J. DALP.

1853.

PUBLIÉ PAR ED. MATHEY.



NEUCHATEL. — IMPRIMERIE DE H. WOLFRATH.

INTRODUCTION.

NOTICE SUR L'ESCLAVAGE.

L'esclavage a été la condition d'une grande partie de la race humaine. Il a pris diverses formes, il a reçu divers noms, mais dans la plupart des contrées du globe, un certain nombre d'hommes ont été soumis à leurs semblables, à ce point qu'ils ont cessé d'avoir une existence propre et individuelle, et qu'ils n'ont été que des instrumens de travail, comme les animaux d'une ferme, comme l'outil dans les mains de l'ouvrier ; ils ont été une *chose*.

L'esclavage n'a point été la conséquence de telle ou telle forme de gouvernement ; on le retrouve sous le despotisme le plus absolu et dans les démocraties les plus avancées, et ce n'est pas dans ces dernières qu'il a été le moins rude. Les serviteurs du roi de Perse n'avaient point à envier le sort des Ilotes, des esclaves qui servaient les orgueilleux citoyens de Sparte, ou les turbulens démocrates d'Athènes.

On a soutenu long-temps que le christianisme avait fait disparaître l'esclavage des contrées qui avaient accepté la

loi du Sauveur. C'est une erreur; le christianisme en rappelant les hommes à leur origine commune, en leur imposant les mèmes devoirs, en les associant aux mémes espérances, le christianisme a condamné l'esclavage, mais les chrétiens, ou ceux qui se sont dit tels, l'ont conservé. Ils ont conservé souvent le nom et toujours le fait. Laïques, ecclésiastiques, agriculteurs, citadins, industriels, tous ont eu leurs esclaves, et l'église a légitimé ce que le christianisme condamnait. Etrange aberration! on prétendait appeler les esclaves à la connaissance et à la profession de l'Evangile, et on leur déniait l'application la plus sérieuse de cet Evangile: la liberté humaine, la libre disposition de leur être, l'égalité devant Dieu; on anéantissait leur libre arbitre, on les livrait à l'entière disposition d'un maître qui pouvait leur ordonner toute chose, tout, jusqu'à des profanations.

Nous n'avons pas l'intention de dérouler les longs tableaux des misères qu'ont enduré les esclaves et les serfs, ni de reproduire les considérations contre l'esclavage, présentées par des hommes éminents, avec tant de force, de courage, de haute moralité et de christianisme. La cause a été entendue; elle est jugée et l'arrêt est sans appel. Tout n'est pas encore accompli, il est vrai; de lâches intérêts palliés par d'odieux sophismes continuent à arrêter dans certaines contrées le mouvement de réparation et d'affranchissement. Mais ces obstacles, ces écueils semés sur la route de la vérité, n'empêchent pas le navire d'entrer dans le port de la délivrance. Son pilote c'est Dieu lui-mème; que peuvent contre lui les tempêtes soulevées par les passions humaines?

Nous nous bornons à constater des faits. Ainsi l'esclavage existait comme état légal et reconnu dans toutes les parties de l'ancien monde, lorsque Christophe Colomb découvrit un monde nouveau qu'habitaient des peuplades, ignorantes pour la plupart de ce que signifiait le mot de travail. Leurs besoins restreints et facilement satisfaits; la

riche nature au milieu de laquelle vivaient ces hommes, rendaient la fatigue du travail trop disproportionnée avec les résultats qu'ils pouvaient obtenir.

Les Espagnols s'abattirent sur ce monde nouveau comme des oiseaux de proie sur leur victime. Leurs premiers regards avaient rencontré de l'or, les indigènes se paraient avec insouciance des grains de ce métal que les torrens déposaient à leurs pieds.

L'avidité espagnole ne se contenta pas de ces recherches faciles; elle voulut arracher du sein de la terre les trésors dont de rares échantillons paraissaient à la surface, et la race conquise fut condamnée à ces travaux que la brutalité des conquérans rendit plus odieux et plus cruels. En vain Colomb répétait qu'il fallait savoir attendre pour recueillir tous les fruits que promettait cette nouvelle terre. On ne les laissa pas mûrir; on coupa l'arbre pour les saisir. La reine Isabelle, touchée du sort des Indiens, voulait les proclamer libres, mais la politique s'opposa à ce que commandait la religion, et la reine, au lieu de consacrer un droit, se borna à recommander la modération. On assigna à chaque Espagnol un certain nombre d'Indiens, on leur fit souffrir d'affreux tourmens, soit en exploitant les mines, soit en cultivant la canne à sucre, qui dès l'année 1513 avait été transportée aux Antilles de l'Espagne et des Canaries. Les Indiens succombaient sous ces travaux, on leur refusait même la nourriture indispensable; s'enfuyaient-ils, on les pourchassait avec des chiens dressés à cette chasse impie. Ils venaient expirer sur le seuil de leurs demeures en criant: *j'ai faim*. Beaucoup se donnaient la mort pour éviter ce sort affreux; les mères étouffaient leurs enfans. Nous ne redirons pas ces horreurs! jamais plus épouvantables crimes ne furent commis; et en lisant ces sanglantes annales, on est tenté de faire réparation aux Nérons et aux Domitiens.

Les Indiens poussés au désespoir, coururent aux armes; ils furent vaincus ou plutôt exterminés; tous les moyens de

destruction furent employés. On vit des bûchers où l'on mettait treize patiens ensemble en l'honneur du Christ et de ses apôtres; jamais le sacrilége n'étala de plus hideuses profanations. « Ces choses et beaucoup d'autres, qui font frémir l'humanité, je les ai vues de mes propres yeux, s'écria Lascasas, et j'ose à peine les rapporter, désirant ne pas les croire moi-même et me figurer que ce fut un songe...» La race indienne marchait à grands pas vers sa disparution totale. Alors l'avarice s'effraya et la charité s'indigna; un peuple inoffensif et doux était immolé, et ces belles contrées devenant désertes n'offriraient plus de ressources pour satisfaire l'avidité de leurs oppresseurs. On résolut d'un commun accord de procurer quelque répit aux malheureux indigènes en transportant sur ces rivages désolés une race plus vigoureuse, issue de climats brûlants et dont la constitution physique pourrait supporter le soleil des Antilles. On s'adressa à l'Afrique, on tenta par l'appât du gain les chefs de ces peuplades nègres toujours en guerre les unes contre les autres; on acheta les prisonniers qu'ils se faisaient réciproquement et on les transporta comme esclaves sur tous les rivages de l'Amérique pour y remplacer les indigènes qui avaient succombé sous l'excès d'un travail pour lequel Dieu ne les avait point créés.

Telle fut l'origine de la traite des noirs; elle prit bientôt des proportions effrayantes, et des bords de la Plata jusqu'aux rives de l'Hudson, des milliers de navires transportèrent chaque année des cargaisons de créatures humaines, que la violence, l'astuce, l'amour du gain, la séduction, la tromperie, enlevaient à l'Afrique, où par suite de ce trafic infâme les plus odieuses passions ne cessaient de se développer.

Toutes les nations européennes qui avaient des colonies ne cessèrent d'encourager ces marchés d'hommes; l'esclavage devint l'état normal de tous les états et de toutes les colonies fondés sur le nouveau continent.

Selon les idées du temps, l'idolâtre et le musulman, esclaves du démon, pouvaient à bon droit être tenus en

servitude. Les théologiens lisaient dans la Bible que la descendance de *Cham* avait été destinée à servir éternellement; les philosophes prétendaient que les nègres étaient d'une race inférieure à la nôtre, et les hommes d'état assuraient qu'en les faisant esclaves on leur rendait service, puisqu'on les soustrayait au supplice auquel ils étaient destinés. Il faut le dire, l'Eglise ne fut pas toujours complice de ces iniquités : le Cardinal Ximénès défendit la traite pendant sa régence. Pie II, Paul III intervinrent en 1468 et 1537 pour condamner ce trafic. « Jésus-Christ ne veut pas de distinction de peuple à peuple », écrivait ce dernier, « mais il veut que la lumière soit portée à tous, parce que tous sont capables de la recevoir; personne n'a le droit de les troubler et de les inquiéter dans ce qu'ils tiennent de Dieu, père de tous les hommes. »

En 1639, Urbain VIII défend de priver les nègres de leur liberté; en 1741, Benoit XIV renouvela cette défense. Pie VII recommande l'abolition de la traite et Grégoire XVI défend formellement ce trafic en 1839. Mais que pouvait la voix de la religion contre l'esprit de lucre? C'était à qui s'arracherait le monopole de la traite. Les Espagnols l'avaient cédé aux Flamands, ils s'en ressaisirent en 1532; en 1580, Philippe II le donna aux Génois ; il passa ensuite à une compagnie qui fit d'énormes bénéfices ; Philippe V le céda aux Français ; l'Angleterre demanda ce droit pour trente ans, après la paix d'Utrecht ; Louis XIII permit la traite pour les colonies françaises de l'Inde, d'autres petits Etats l'imitèrent.

La traite ne fut pas dans le commencement accompagnée de trop de violence. On n'achetait que les esclaves exposés en vente sur les côtes; mais la demande augmentant sans cesse, la spéculation alla les chercher dans l'intérieur. Les chefs africains, excités par le gain, allèrent eux-mêmes à la chasse des hommes pour faire des captifs ; l'avarice européenne pervertit ainsi l'Afrique, puis elle se fit un titre de cette perversité pour excuser ses odieux attentats.

Bientôt arrivèrent de l'intérieur de l'Afrique, sur tous les points des côtes, de longues files de malheureux attachés par le cou à une longue perche qui les empêchait de s'écarter. Quelques-uns s'enfuyaient, d'autres bien plus nombreux périssaient dans le trajet; une nourriture insuffisante, l'entassement, le manque d'air les décimait. Survenait-il une tempête qui mettait le navire en péril, on l'allégeait de cette marchandise en la jetant par dessus le bord; et pourtant ces hommes avaient une âme, une famille, une patrie, et il faut rejeter la Bible ou les reconnaître comme enfans de Dieu ! Souvent la petite vérole emportait toute la cargaison ! c'étaient les plus heureux. Arrivés aux colonies, ils étaient marqués, rasés, frottés d'huile et mieux nourris, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un acheteur à qui ils étaient livrés et qui en disposait comme de son bétail. Demi nus, mal nourris, mal logés, ils croupissaient dans l'ignorance et le libertinage. Ceux dont le sort n'était pas trop affreux, trompaient leurs ennuis en dansant, en jouant, en répétant leurs airs nationaux ou en improvisant des chansons. Les mères aimaient avec passion leurs enfans et ceux-ci leur rendaient leur tendresse. « Bats-moi, disait un enfant à son bourreau, mais ne dis pas du mal de ma mère ».

Les nègres qui mouraient étaient des objets d'envie; ils allaient, disaient-ils, retraverser les grandes eaux et rejoindre leurs parens et leurs amis. Leur sort était plus cruel encore dans les colonies anglaises; ils étaient, suivant les Anglais, une race féroce et astucieuse qui avait quelquefois l'audace de se défendre ou de se venger. Aussi séparait-on avec soin ceux de la même famille et de la même nation; on cherchait à les isoler en semant la méfiance entr'eux, en étouffant leurs bons sentimens. De 1789 à 1819, les Anglais ont transporté de l'Afrique à Cuba 300,000 nègres dont 50,000 sont morts dans la traversée, 497,736 nègres furent transportés à la Jamaïque, de 1702 à 1725. Ces nègres se vendaient à des prix exhorbitans. On a cal-

culé que la population nègre se renouvelait tous les vingt ans. En admettant que les deux Amériques en contenaient trois millions, cela ferait quinze millions d'êtres humains enlevés à l'Afrique dans le cours d'un siècle, sans compter ceux qui périssaient dans la traversée. On était tellement habitué à cette iniquité que l'on ne protestait plus; ceux-là même qui s'en indignaient la regardaient comme un mal inévitable. Tel était l'état de l'esclavage dans la seconde moitié du 18e siècle.

Mais la patience de Dieu était lassée; il suscita des hommes animés de son esprit en faveur de l'humanité indignement outragée par de tels attentats. L'Angleterre devait une réparation à l'humanité, et des Anglais furent les premiers à faire entendre des paroles de réprobation. Les Quakers s'élevèrent contre la traite. Fox, Woolmann, Penn affranchirent leurs esclaves; leurs coréligionnaires s'engagèrent à n'en plus avoir; ils firent dès ce moment une guerre active à la traite des nègres et des cris de délivrance se firent entendre. Ces accents eurent de l'écho dans le parlement d'Angleterre et des voix éloquentes les répétèrent; mais l'intérêt résistait aux efforts des amis des noirs. Bristol et Liverpool gagnaient plus de douze millions à la traite: que répondre à cet argument?

Les encyclopédistes français et surtout Raynal déclamèrent en faveur des nègres, mais leurs actes étaient peu d'accord avec leurs paroles. Voltaire prit une action de 5000 livres sur un vaisseau négrier, et eut l'impudeur d'écrire à l'armateur qu'il se félicitait d'avoir fait une *bonne affaire*, en même temps qu'une *bonne action*.

Procédant avec une impétuosité irréfléchie, l'assemblée constituante de 1789 retentit de discours qui réveillèrent les espérances des nègres de Saint-Domingue; l'assemblée législative ne fut pas moins inconsidérée, et le 24 février 1793 elle déclara libres les nègres des colonies françaises. Ce fut le signal des soulèvemens; les noirs massacrèrent les colons et les horreurs de la traite furent dépassées par les horreurs de l'émancipation.

Les Anglais procédèrent plus sagement ; ils étudièrent la question avant de la résoudre. Déjà Sidmouth, Wellesley, Grenville, Sharp, s'étaient emparés de cet important sujet, et l'un des plus grands hommes de cette grande nation, M. Pitt, en 1790 et 1792, eut l'honneur de se prononcer avec énergie contre la continuation de la traite des noirs. Elle avait pris un tel accroissement que dans ces mêmes années le nombre des esclaves importés dans les colonies anglaises fut porté de 25,000 à 52,000.

Dès ce moment ce sujet occupa chaque année le parlement anglais. Clarkson et Wilberforce consacrèrent à cette cause, leur éloquence, leur fortune et leur vie. La société africaine fut fondée. L'opinion publique produisit le résultat désiré; ces hommes parlaient au nom du christianisme et de la morale, ils devaient triompher.

Les défenseurs de la traite ne cessèrent pendant ces longs débats de représenter l'abolition de la traite comme la ruine du système colonial. Ils ne se placèrent pas une fois au point de vue du droit, ils ne cherchèrent pas à justifier la traite comme un fait légitime, en vertu des lois immuables que le Créateur a gravées dans le cœur de l'homme; le côté moral, le côté religieux de la question les touchait peu; il ne leur importait guère que la loi divine fût foulée aux pieds; ils n'étaient touchés que d'une chose, la conservation du système colonial.

Cette argumentation toute matérielle, si honteusement égoïste, portait en elle sa propre condamnation ; en vain le ministère se croyait-il obligé de ménager ce qu'on appelait le parti indien et de refuser sa sanction à la mesure réparatrice que les amis de l'humanité ne cessaient de réclamer; le nombre de ceux-ci grossissait chaque année. L'administration se divisa sur cette question et il fut convenu qu'on n'en ferait pas une question de cabinet. En 1805 un bill fut présenté pour demander l'abolition de la traite ; il fut soutenu par le Chancelier de l'échiquier, par son adversaire politique, M. Fox, et par M. Wilberforce,

et fut rejeté seulement par sept voix. La question était résolue de fait et le ministère s'en empara. Lord Grenville et M. Fox annoncèrent qu'ils étaient d'accord ; ce dernier proposa une motion que les ministres ne combattirent pas. Il termina son discours par ces paroles : « Je siége depuis quarante ans au parlement, mais si je réussis à faire passer cette proposition, je pourrai me retirer avec la conscience d'avoir assez fait pour l'honneur de ma patrie. »

En conséquence de cette motion, les ministres proposèrent un bill pour défendre la traite sur bâtimens anglais, dès le 1er janvier 1807, et pour interdire à tous les sujets anglais de s'y intéresser sous des peines sévères, la confiscation des navires employés à la traite et une amende de 1,250 francs par esclave. D'autres peines étaient stipulées pour prévenir le concours de navires étrangers, et enfin toute assurance sur cet objet était déclarée nulle et sans effet sous peine d'une amende de 12,500 francs.

Un second bill avait pour objet d'empêcher l'accroissement de la traite, jusqu'au moment de son abolition. Ces décisions furent prises aux communes par 114 voix contre quinze, à la chambre des lords par 41 contre 20. Les deux chambres votèrent une adresse au Roi pour le supplier de pourvoir à l'exacte exécution des résolutions arrêtées.

Cette nation *de boutiquiers*, comme les Français appelaient alors les Anglais, montra qu'elle savait mettre de côté tout intérêt personnel, lorsqu'il s'agissait de justice et d'humanité. On était alors au plus fort de la guerre qui désola l'Europe jusqu'en 1814.

Lord Grenville proposa d'étendre aux autres nations l'effet des résolutions adoptées. Il fut appuyé à la chambre des lords par le duc de Glocester neveu du roi, lord Holland et l'évêque de Durham ; et combattu par le duc de Clarence, depuis le roi Guillaume IV, et par lord Eldon, plus tard Chancelier d'Angleterre : ils menaçaient les colonies de toutes les horreurs d'une révolution ; néanmoins la motion fut votée par 100 voix contre 36.

Wilberforce se surpassa aux communes et fut couvert d'applaudissemens ; la majorité dans cette chambre fut de 283 contre 16.

Le 14 mai 1811, quatorze années de déportation et les travaux forcés furent décrétés contre quiconque se livrerait à la traite des noirs. Le 31 mars 1824, M. Canning assimila la traite à la piraterie.

La traite était abolie dans les colonies anglaises, mais l'esclavage y continua. Cette anomalie frappa plusieurs esprits distingués, et le bill qui abolissait la traite était à peine promulgué que lord Perry demanda l'abolition graduelle de l'esclavage ; il fut soutenu par Shéridan et combattu, le croirait-on, par Wilberforce. Personne ne pensera et personne ne crut alors que le généreux défenseur des nègres pût croire qu'il avait assez fait pour eux, et que le sort d'un million d'esclaves lui fût indifférent ; mais il pensait qu'il fallait laisser à l'abolition de la traite le temps de porter des fruits ; il voulait voir ce grand acte accepté et cet exemple suivi par les nations étrangères ; pour les y amener il voulait rassurer les plus timorés sur les conséquences de l'abolition en regard du droit de propriété des maîtres sur les esclaves. Wilberforce entrevoyait que l'émancipation complète ne pourrait avoir lieu sans une large indemnité aux colons, et on ne pouvait la demander à l'Angleterre après une guerre de vingt ans, dont ses finances avaient soutenu tout le poids.

Il ne fallait pas aliéner le parti dit Indien, dont l'influence était grande. L'exemple de Saint-Domingue était de nature à faire reculer devant les conséquences d'une émancipation sans préparation. Il est vrai qu'on la proposait graduelle, mais une fois le principe reconnu, pourrait-on contenir cette population esclave exaspérée par tant de souffrances? et n'ouvrirait-on pas la porte à des scènes atroces, qui feraient frémir l'humanité et relégueraient peut-être dans le champ des utopies, les élans de la philanthropie et les applications les plus sacrées du code des chrétiens ?

Tels furent en partie les motifs qui empêchèrent les amis des noirs de concourir alors à leur affranchissement complet. Nous ne déciderons pas entre eux et leurs adversaires, c'est-à-dire ceux qui voulaient qu'on s'occupât immédiatement de l'émancipation. Ce ne fut qu'un ajournement, puisque la mesure définitive fut votée vingt ans plus tard ; mais cet ajournement pouvait être indéfini et la position des Etats à esclaves de l'Amérique du Nord en est un exemple. Là aussi la traite est abolie et l'esclavage subsiste.

Les grandes mesures destinées à réparer les outrages faits à la loi divine, à condamner les crimes commis contre l'humanité, doivent-elles être pondérées selon l'étalon de la sagesse humaine ? Ce que l'on entreprend en regard de Dieu, ne peut-on espérer que Dieu le mènera à bonne fin ? Est-il permis d'ajourner la réparation d'une effroyable injustice, lorsque cette réparation dépend de nous ?

Nous le répétons, nous nous bornons à exposer sans conclure.

Les hommes qui avaient voté l'abolition, s'occupèrent du sort des esclaves ; le parlement promulgua en 1823 un code d'après lequel les familles d'esclaves ne devaient pas être vendues séparément. Le châtiment du fouet fut limité à 25 coups par jour, et les esclaves eurent le dimanche pour se reposer. Quel devait être leur sort, puisque de telles mesures furent regardées comme des bienfaits ! Pourtant elles ne purent être introduites que dans les colonies de la couronne ; la Jamaïque et les autres colonies régies par des assemblées coloniales, les repoussèrent ; elles conservèrent le fouet même pour les femmes, et empêchèrent les nègres de se racheter.

Le gouvernement anglais était sincère dans son désir d'étendre l'abolition de la traite, cependant il en manqua l'occasion au congrès de Vienne ; les grandes puissances continentales, sauf la France, n'avaient pas d'intérêts sérieux dans cette question, et la France n'était pas en me-

sure de s'y opposer. On se contenta de promesses. On donna 7,500,000 francs au Portugal, pour qu'il renonçât à ce trafic. Les efforts tentés en 1817 au congrès d'Aix-la-Chapelle, ne furent pas plus heureux. Le mal semblait empirer avec les remèdes. En 1826, tandis qu'une croisière anglaise saisissait un grand bâtiment anglais sur lequel étaient quatre cents nègres enchaînés, de nombreux navires négriers faisaient voile de Nantes, de Saint-Malo et de Marseille. Dans une séance de la Société de la morale chrétienne tenue à Paris, M. de Staël excita l'horreur et l'indignation de l'assemblée, en étalant les chaînes et les fers forgés à Nantes pour lier les nègres pendant la traversée.

L'Angleterre n'a pas cessé d'agir avec énergie, pour que l'abolition de la traite et les traités conclus à ce sujet avec les nations étrangères reçussent leur exécution ; de là est survenu le fameux droit de visite qu'elle a réclamé et exercé avec une rigueur souvent blessante. Nous n'examinerons pas si l'Angleterre est dirigée dans ces mesures par une philanthropie éclairée, ou si elle cède aux vues égoïstes de l'intérêt personnel; mais nous pensons que sans le droit de visite les traités pour l'abolition de la traite ne sont qu'une lettre morte; la mauvaise foi ou la faiblesse de certains gouvernements en annuleront tous les effets. En 1838, la traite a été plus active que jamais surtout chez les Portugais; les esclaves délivrés par les croiseurs s'élèvent dit-on, au nombre de 5 à 6000 par an, et il a été affirmé dans les chambres françaises, en 1843, que 300,000 nègres étaient enlevés chaque année à l'Afrique.

Le bey de Tunis, en 1842, a proclamé libre tout enfant d'esclave qui naîtrait dans ses états. Cet exemple devrait faire rougir certains états chrétiens.

Nous avons dit qu'au moment où la traite fut défendue en Angleterre, Wilberforce et ses amis n'osèrent proposer de compléter la mesure par l'abolition de l'esclavage dans les colonies britanniques. Ils voulaient saisir un moment

opportun. Wilberforce était préoccupé de la crainte de ne pouvoir suffire à cette grande tâche ; son âge, l'état de sa santé lui faisaient craindre que ses forces ne trahissent son courage; il était convaincu, comme chacun doit l'être, que la traite en dépit de tous les traités subsistera aussi long-temps que l'esclavage ne sera pas aboli en tous lieux. Il cherchait un successeur à qui il pût remettre cette noble cause qui intéressait 800,000 créatures humaines. Il remercia Dieu, quand il crut avoir découvert ce continuateur de ses travaux; cet homme était celui dont nous offrons la vie à nos lecteurs. Ce fut en 1823, que Buxton, après avoir examiné la question pendant deux ans et avoir imploré l'assistance de Dieu, accepta ce précieux héritage. Nous verrons comment il justifia la confiance de son illustre prédécesseur, et comment après dix années d'une lutte où il déploya une persévérance et une énergie surhumaine, il vit se lever le grand jour où l'Angleterre put dire avec orgueil au monde: « Il n'y a plus d'esclaves dans mes colonies, j'ai payé 500 millions pour les affranchir ».

Mais si l'œuvre de la loi est accomplie, celles de la religion et de l'humanité ne sont pas achevées; il y a un travail immense à faire pour changer en bienveillance active, les préjugés, disons plus, l'aversion qui existe contre les hommes de couleur. Il faut supprimer des distinctions dégradantes, qui se retrouvent partout jusque dans les Etats abolitionistes de l'Amérique du nord où l'éloignement pour les nègres égale l'horreur que l'on affecte pour l'esclavage. Il y a surtout à moraliser cette race dégradée par l'oppression, afin que lorsque l'esclavage sera supprimé, comme en Angleterre et plus récemment en France, cette mesure puisse s'accomplir sans perturbation. C'est l'intérêt de la société entière, mais c'est surtout l'intérêt des propriétaires d'esclaves; ils ont reçu de terribles avertissements: qu'ils n'y restent pas sourds! Si cette émancipation réclamée à la fois par l'intérêt social et la loi divine devait être obtenue par la violence, si poussés à bout par

une longue oppression, les nègres exigeaient les armes à la main, les droits que leurs semblables ont obtenus de la raison éclairée dans les colonies anglaises et françaises, ils pourraient être comprimés par les forces que la civilisation met à la disposition de leurs maîtres, ils pourraient expier de téméraires entreprises dans des flots de sang; mais il en serait demandé compte à leurs oppresseurs, au tribunal d'un juge dont les arrêts sont sans appel.

Déjà on peut se livrer à l'espoir d'un meilleur avenir; l'exemple des colonies françaises doit porter des fruits. Il y a à peine quatre ans que l'émancipation des esclaves est consommée, et les résultats sont satisfaisants, plus satisfaisants peut-être qu'après le même laps de temps dans les colonies anglaises. Des mesures énergiques ont empêché l'esprit de désordre de se faire jour chez les émancipés. Les indemnités accordées aux propriétaires d'esclaves ont été régulièrement acquittées. Les colons ont apporté un aide puissant par la bienveillance qu'ils ont montrée aux noirs. Ceux-ci, il faut le dire hautement, étaient infiniment plus dignes de la liberté qu'on ne le prétendait. Ces heureux effets ont été surtout manifestés à l'île de la Réunion (Bourbon), où le gouverneur, par de sages mesures, a prévenu tous les écarts chez ceux de ces hommes qui, soit par ignorance, soit par paresse instinctive, n'avaient pas compris que le premier devoir social d'un homme libre est le travail.

Cette courte notice nous a paru nécessaire, pour mettre nos lecteurs au courant de l'état de la question. Au moment où commence la vie parlementaire de Buxton, la traite des noirs était interdite depuis dix-sept ans, mais l'esclavage subsistait en entier dans les colonies anglaises. Nous suivrons les luttes qui précédèrent son abolition. Un grand intérêt public s'attache à ce récit; on en trouvera un autre non moins vif: le père de famille, le citoyen, les vieillards et les jeunes gens, ont des leçons à recueillir dans la vie de Buxton.

Les parents qui croient facilement que leurs enfants n'arriveront à rien, parce que dans leur première enfance ils ont été légers et insouciants à l'école, se rassureront en voyant que Buxton fut un écolier médiocre. Mais les parents qui, à l'encontre de ceux-là, se reposent sur ce qu'ils appellent des talents naturels, verront le changement complet de ce jeune homme à partir du jour où, selon ses propres expressions, « il eut acquis la conviction qu'on ne peut rien faire sans travail, *mais que le travail, joint à une force de volonté énergique, constitue les seuls talents véritables.* »

Les jeunes gens, avons-nous dit, auront de grandes leçons à recueillir et nous les conjurons d'en profiter au nom de leur bonheur et au nom du bonheur public, dont chaque citoyen est comptable envers son pays. Qu'ils imitent Buxton ; qu'ils n'entrent dans la carrière politique que lorsqu'ils auront conquis par leurs travaux, s'ils ne la possèdent déjà, une grande indépendance personnelle : c'est le moyen d'avoir en soi-même cette pleine confiance qu'on ne peut inspirer aux autres si on ne la possède pas. En dépit de toutes les clameurs, nous soutiendrons que si l'Angleterre a été grande, fière, puissante et honorée, c'est que sa constitution sociale est telle, qu'avant de pouvoir agir sur les destinées du pays, il faut que les législateurs commencent par assurer leurs propres destinées.

Buxton suivit cette marche; il réussit, ayant toujours devant les yeux la devise de ses armoiries : « *Ce que vous faites, faites-le de tout votre pouvoir.* »

Ses concitoyens, témoins de ses succès dans la vie privée et dans la vie publique, disaient : « Cet homme n'est ni de bois, ni de paille, il y a du fer en lui. » On vit qu'il n'y avait aucune hésitation chez lui, et qu'une fois décidé rien ne pouvait le séduire ou l'intimider. Aucune question ne lui fut étrangère : réforme des prisons et des lois criminelles, paupérisme, questions économiques et par dessus tout la grande question de l'esclavage. Toutes ces choses

furent traitées par lui dans leurs principes et dans leurs applications. Rien ne décourageait Buxton ; il marchait droit à son but à travers les obstacles, heurtant de front ses adversaires, coudoyant quelquefois ses amis, combattant toujours, confiant dans la justice finale de la conscience publique, et cette justice il l'obtint. Jamais homme n'affronta plus de colères et ne se retira de la lutte en emportant moins de ressentiments.

Lorsqu'il échoua dans sa septième élection au parlement, on ne savait, lorsqu'il quitta le scrutin, qui de ses amis ou de ses adversaires étaient le plus consternés. Il ne se crut pas alors quitte envers la patrie et l'humanité; l'esclavage était détruit, mais il voulait appeler l'Afrique à la civilisation, au christianisme, aux arts de la paix; il voulait que le commerce de chair humaine y fut à jamais proscrit. Il usa ses dernières forces dans cette œuvre, et mourut avec le regret de n'avoir pu l'accomplir.

Ce que nous avons dit suffit pour justifier l'intérêt que cette vie d'homme nous a inspiré. Cependant dans ce qui précède, nous n'avons exposé que les traits les plus pâles de ce tableau; il nous reste à faire entrevoir le rayon lumineux qui a répandu sur lui la vie et qui en a fait ressortir les couleurs. Ce fanal qui a éclairé tous les pas de Buxton, dans sa vie intérieure et dans sa carrière publique, c'était le christianisme vivant dans son cœur. On verra comment le véritable esprit chrétien s'était développé chez lui. « Il demanda à Dieu la sagesse et elle lui fut donnée. » Il puisa aux sources inépuisables de la Bible et de la prière, et la Bible et la prière lui prodiguèrent leurs inestimables trésors.

Voilà le trait dominant de toute cette vie, voilà l'enseignement que nous y avons trouvé et que nous voulons surtout offrir à nos lecteurs : l'influence du véritable christianisme sur la vie. Il faut qu'à l'exemple de Buxton, les hommes de tous les rangs apprennent que le christianisme se lie à tout, facilite tout, corrige tout, complète tout,

qu'il n'est pas seulement le fondement de nos éternelles espérances, mais qu'il est le plus sûr garant de notre bonheur et de notre réussite ici-bas. Qu'il fait prospérer nos affaires, qu'il centuple notre félicité domestique, qu'il adoucit nos épreuves; que dans la conduite de la vie publique, il encourage nos efforts en les mettant sans cesse sous la protection du Seigneur. C'est par le christianisme que Buxton a sanctifié sa prospérité particulière, en en faisant profiter tous ceux que sa main pouvait atteindre. C'est par le christianisme que sa tendresse, son affection, son support ont répandu une ineffable douceur sur ses relations d'amitié. C'est par le christianisme qu'il a supporté la perte d'enfants chéris, dont il s'enorgueillissait à bon droit. C'est par le christianisme enfin qu'il a attaché son nom et son souvenir aux plus nobles choses qu'ait accomplies cette noble Angleterre.

La philanthropie seule aurait-elle suffi pour le faire persévérer dans la question de l'esclavage? On peut en douter. Il a lutté avec un indomptable courage, il a usé sa vie dans ces combats, non-seulement parce qu'il souhaitait que les nègres fussent libres et heureux, mais parce qu'il se regardait comme l'avocat de créatures de Dieu, parce qu'il voulait en faire des chrétiens, parce qu'il voulait amener à Christ des âmes que l'ignorance, le malheur et l'opprobre, en tenaient éloignées. Grand exemple pour qui saura le comprendre et le suivre ; heureux ceux qui, comme lui, s'appuieront sur Dieu dans leurs mécomptes et lui feront hommage de leurs succès avec foi et simplicité de cœur.

Voilà ce que nous avons vu dans la vie de Buxton; comme homme nous ne l'avons pas trouvé complet; il brille d'un pur éclat comme chrétien; c'est comme chrétien que nous désirons le faire connaître et que nous voudrions qu'il fût étudié.

L. R.

VIE

DE

SIR THOMAS FOVELL-BUXTON.

1786 à 1802.

La famille dont sir Thomas Fowell-Buxton descend, vivait vers le milieu du XVIe siècle, à Sudbury, dans le comté de Suffolk, et plus tard à Coggeshall dans le comté d'Essex; son nom originaire est Buxton, elle y ajouta par alliance celui de Fowell. Le premier Thomas Fowell-Buxton résidait au château d'Hédingham, comté d'Essex, lorsque naquit, le 1er avril 1786, son fils aîné Thomas, dont nous publions ici les mémoires.

M. Buxton le père était d'un caractère doux et bon; il ne s'occupait guère que de chasse, et il avait su se concilier la bienveillance de tout le voisinage, en exerçant une hospitalité large et généreuse. Lorsqu'il fut nommé grand shériff du comté, il profita de sa position pour soulager la misère des prisonniers commis à sa surveillance; il les visitait assidûment, quoique la fièvre des prisons régnât

avec violence. Il mourut à Earls'Colne en 1792, laissant sa veuve avec trois fils et deux filles (*).

Le fils aîné, Thomas Fowell, avait alors six ans; c'était un enfant vigoureux qui manifesta de bonne heure un caractère hardi et déterminé; ce trait le prouvera. Il était encore enfant, lorsque se promenant un jour avec son oncle, M. Hanbury, on lui donna un message pour un gardeur de cochons qui passait sur la route. Il courut après lui, et perdit un de ses souliers dans la boue; sans s'arrêter à le ramasser, il suivit son chemin à travers les sentiers et les ruelles, reconnaissant le passage du gardeur de cochons aux traces que les pieds de son troupeau laissaient sur la boue; il ne l'atteignit que dans la ville de Coggeshall à une lieue de là. Quelqu'un qui l'avait connu fort jeune disait: « Il n'a jamais été enfant, il était homme lorsqu'il était encore à la robe. » A l'âge de quatre ans et demi, on l'envoya à l'école à Kingston; il y éprouva de mauvais traitements, et sa santé souffrant de la mauvaise nourriture, on l'en retira pour le placer (peu après la mort de son père) à l'école du Dr Charles Burney, à Greenwich, où ses frères le suivirent peu après. Il trouva dans le docteur un maître bienveillant et plein de bon sens. Un de ses maîtres l'accusa une fois d'avoir parlé pendant une leçon, et il lui fut enjoint d'apprendre par cœur des prières et des passages de l'Ecriture, comme punition. Quand le Dr Burney entra dans la salle d'étude, le jeune Buxton en appela à lui, et nia avec énergie avoir commis la faute dont on l'accusait. Le sous-maître persistait dans son accusation, mais le docteur l'arrêta en lui disant : « Je n'ai jamais entendu cet enfant dire un mensonge, je ne puis faire autrement que de le croire. »

(*) Anna, qui épousa William Forster, esq.; Thomas Fowell; Charles, qui épousa Marthe, fille de E. Henning; Sara-Marie, qui mourut en 1839; Edouard North, qui mourut en 1811.

Il ne parait pas qu'il fît de grands progrès dans ses études; ses vacances passées à Earls'Colne, où vivait sa mère, semblent avoir fait une impression plus profonde sur son esprit que son séjour à l'école. Le caractère de Mme Buxton est décrit en peu de mots par son fils : « Ma mère, dit-il, était une femme d'un esprit vigoureux; elle possédait à un degré éminent les qualités les plus nobles. Elle avait un esprit libéral et étendu; elle était désintéressée à l'excès, et lorsqu'elle avait un but élevé en vue, rien ne l'arrêtait pour l'atteindre. Elle avait une mâle intelligence, de grandes capacités intellectuelles, beaucoup d'énergie et de hardiesse; mais elle y joignait les imperfections qui tiennent à un caractère ardent et résolu. » Elle appartenait à la société des Amis, autrement appelés Quakers; son mari étant membre de l'Eglise nationale d'Angleterre, leurs enfants y furent baptisés et elle ne chercha à exercer aucune influence sur eux pour les amener à sa manière de voir. Elle préférait leur inspirer un profond amour pour les Saintes-Ecritures, et leur inculquer les principes de la morale la plus pure, à leur voir prendre une part trop vive aux discussions entre les différentes opinions religieuses. Son système d'éducation était assez remarquable. Elle accordait peu d'indulgence à ses enfans, mais beaucoup de liberté. Ses garçons pouvaient aller où ils voulaient et agir comme bon leur semblait, surtout son fils aîné, à qui elle permit de prendre très-jeune sa position de maître de maison. D'un autre côté quand elle exerçait son autorité, elle était inflexible pour lui comme pour ses frères et ses sœurs. On demanda un jour à Mme Buxton si les principes révolutionnaires en faveur alors ne faisaient pas sentir leur influence sur ses enfants : « Je ne sais ce que c'est que ces principes, répondit-elle; ma règle est celle qu'on a imposée au peuple de Boston :

obéissance implicite, soumission sans condition. » Son fils Fowell était parfois assez volontaire. Il se peint lui-même en plus d'un endroit, comme ayant été dans son enfance « d'un caractère violent, hardi et dominateur. » Quand on en parlait à sa mère, elle disait : « N'y faites pas attention, il est volontaire maintenant, vous verrez qu'il finira bien. »

Pendant une vacance de Noël, en revenant à la maison après une courte absence, on lui dit que « M. Fowell s'était très-mal conduit et qu'il avait frappé la gouvernante de ses sœurs. » Elle se détermina à le punir en le laissant à l'école, pendant les vacances de Pâques. Mais il advint que quelques écoliers se mutinèrent et que deux d'entre eux durent aussi rester à l'école pendant les vacances. Mme Buxton ne se souciait guère de laisser son fils seul avec ces jeunes gens. Le premier jour des congés, elle alla à Greenwich et lui exposa franchement son embarras; elle lui dit que plutôt que de l'exposer aux dangers de cette mauvaise société, elle lui permettait de venir à la maison avec ses frères. Il lui répondit : « Ne craignez pas, ma mère, que je fasse rien qui puisse vous faire honte ni à moi non plus; partez, mes frères vous attendent et je vais dîner. » Après cette réponse, sa mère le laissa achever sa punition.

Longtemps après, vivant à Londres, Buxton écrivait à sa mère : « J'éprouve constamment, lorsque je suis activement occupé soit pour moi, soit pour les autres, les bons effets des principes que vous m'avez donnés de bonne heure. » Il faisait allusion à l'horreur qu'elle lui avait inspirée pour l'esclavage et le commerce des esclaves.

Sa force physique et sa nature robuste le rendaient particulièrement propre aux amusements qu'offre la vie de campagne, et il eut de bonne heure un goût très-vif pour

les chevaux, pour la chasse et la pêche, sous les auspices du garde-chasse, Abraham Plastow. Cet homme avait un de ces caractères que l'on rencontre souvent à la campagne : il possédait une grande droiture, beaucoup de bon sens, de la finesse et des réparties vives. Il était d'ailleurs très-capable de donner à ses jeunes maîtres la hardiesse et la résolution que leur mère désirait leur voir acquérir. M. Buxton décrit dans la lettre suivante, l'influence qu'il avait sur eux.

Cromer Hall, 23 Août 1825.

« J'étais fort jeune lorsque mon frère mourut, et je devins à l'âge de dix ans le maître de la maison, presque autant que je le suis maintenant. Ma mère, femme d'un caractère énergique et supérieur, avait inculqué à mes frères et à mes sœurs qu'ils devaient m'obéir ; elle m'encourageait plutôt à faire le petit tyran à leur égard. Elle me traitait en égal, causait avec moi et m'engageait à exprimer mes opinions sans réserve. Ce système avait certainement de grands inconvénients, mais j'en retirai cependant quelque bien. J'ai agi et pensé par moi-même, et je crois que c'est à cette promptitude de décision que j'ai dû les succès que j'ai pu avoir. Mon guide, mon philosophe et mon ami, était Abraham Plastow, le garde-chasse; c'est un homme pour qui j'ai toujours eu et pour qui j'ai encore la plus grande affection. Ce singulier précepteur ne savait ni lire ni écrire, mais sa mémoire était pleine d'une foule de choses. Il était rempli de bon sens et d'esprit naturel, et il avait une façon de dire les choses et de les représenter sous un jour nouveau qui en faisait un compagnon très-agréable. Il n'avait à la lettre peur de rien, et je me rappelle mon admiration pour ses exploits à cheval. Mais ce qui le rendait particulièrement recommandable, c'étaient ses principes d'honneur et d'intégrité. Il ne faisait ni ne disait, en l'absence de ma mère, rien de ce qu'elle aurait pu blâmer. Il remplit nos jeunes cœurs de sentiments aussi purs et aussi généreux que ceux qu'on trouve dans les écrits de Cicéron ou de Sénèque. Tel fut mon premier précepteur et, je dois le dire, mon meilleur; car je crois que j'ai plus profité par le souvenir de ses remarques et de ses admonitions, que je n'ai appris dans les discours savants et pompeux de mes autres maîtres. Il était à la fois notre camarade et notre instructeur. »

sins. La vieille maison, vaste et spacieuse, semblait faite exprès pour l'hospitalité cordiale, mais simple, que M. Gurney aimait à exercer, surtout envers la société littéraire qui distinguait Norwich à cette époque.

M. Gurney était membre de la société des Amis (quakers), mais il n'avait pas élevé ses enfants dans l'observance stricte des règles de la société. Il ne les empêchait pas de s'amuser; la danse et la musique étaient leurs divertissements favoris. La troisième fille, qui devint la célèbre Mme Fry, s'était réunie à la société des Amis, mais son exemple n'avait pas encore été suivi par ses frères et sœurs. Telle était la famille dont Fowell-Buxton était devenu presque membre à cette époque décisive de sa vie. Sa mère voulait l'envoyer au collége de Saint-André, résolution pour laquelle il manifestait la plus grande répugnance. Il paraît qu'elle y renonça. Son séjour à Earlham se prolongea; il revint à Earls'Colne en décembre 1801. L'influence qu'il avait subie pendant ce séjour, continua à se faire sentir chez lui après son retour, et quelques années plus tard il parle de cette liaison de son enfance, qu'il signale comme une des bénédictions de sa vie. « Il n'y a aucune bénédiction temporelle dont je doive être plus reconnaissant que de ma relation avec les habitants d'Earlham. Elle a eu l'influence la plus positive sur cette époque critique de la vie entre la jeunesse et la maturité; elle a coloré mon existence. Cette famille cherchait constamment à faire des progrès, et j'ai subi la contagion. J'étais résolu à leur plaire, et pendant que j'étais au collége de Dublin éloigné d'eux, le désir que j'avais de leur faire plaisir fut un des stimulans qui me fit étudier avec ardeur et triompher de la répugnance que m'inspiraient mes livres. Les prix que je gagnais au collége me ravissaient par la pensée que j'allais les leur porter et que c'était en quelque sorte à eux que je les devais. »

il ne manquait qu'une influence bienfaisante pour les développer, et par la grâce miséricordieuse de la Providence, comme il le dit plus tard, cette influence n'était pas loin de lui. Avant l'époque dont nous parlons, il avait fait la connaissance de John, le fils aîné de M. John Gurney, de Earlham Hall, près de Norwich. La famille Buxton était parente des Gurney à un degré fort éloigné. Dans l'automne de 1801, il fit une visite à son ami, à Earlham Hall.

M. Gurney était veuf depuis plusieurs années. Il avait onze enfants: trois filles aînées, le fils dont nous avons parlé, quatre filles plus rapprochées d'âge de Buxton, et trois fils cadets. Fowell avait près de seize ans; il fut enchanté de l'esprit aimable, vif et animé qui distinguait cette famille; ce qui le surprit, fut de voir chacun de ses membres occupé à s'instruire avec zèle, et apporter la plus grande énergie à tout ce qu'il entreprenait, aux amusements comme aux choses sérieuses. Il fut reçu comme un enfant de la maison; on apprécia son esprit supérieur, quoique non développé, et l'accueil cordial et encourageant qu'il reçut ne tarda pas à donner essor à toutes ses facultés, cachées jusqu'alors. Il prit part immédiatement aux études et aux lectures de ses amis, et c'est de cette époque que date un changement remarquable dans son caractère. Il acquit non-seulement de l'instruction, mais encore il prit des habitudes studieuses et des goûts intellectuels. Ses manières et ses sentiments se ressentirent de cette heureuse influence.

Earlham était un endroit charmant pour cette société jeune et aimable. Ceux qui la composaient passaient leurs après-midi à dessiner, à lire, et à se promener, les uns à cheval, les autres à pied. Le soir on se retrouvait après avoir fait une ample moisson de fleurs sauvages, ou de des-

dement le terrain perdu, et les choses que je trouvais si difficiles lorsque j'étais paresseux me devinrent faciles. Une grande partie de mon bonheur et presque toute la prospérité dont j'ai joui plus tard, sont la suite du changement que je subis à votre âge. Il ne dépend que de vous d'avoir de l'énergie et de l'activité. Soyez sûr que vous vous applaudirez toute votre vie d'avoir été assez sage pour former une si bonne résolution. »

Pendant son séjour en Irlande, éclata la révolte de Kilwarden fomentée par le malheureux Robert Emmett. On leva des corps de volontaires; M. Buxton en fit partie avec le grade de lieutenant. Le gouvernement fit peu d'efforts pour arrêter le mouvement; cependant les soldats réunis en petites troupes, dispersèrent rapidement les rebelles; on fit beaucoup de prisonniers. On avait grisé les révoltés avec de l'eau-de-vie, et après quelques actes de brutalité, ils lâchèrent pied devant une force très-peu imposante.

Après avoir passé un an à Donnybrook, Buxton retourna à Earlham. « Nous sommes aussi heureux que possible, écrit-il à sa mère, tout va bien, ne craignez pas que je perde mon temps. Je suis dix fois plus laborieux dans la société de Gurney que partout ailleurs. »

En octobre 1803, il revint à Dublin et entra sans grade au collége de la Trinité. On faisait dans ce temps là quatre examens par an à l'université de Dublin, ce qui faisait quatorze en tout pendant la durée des études d'un étudiant sans grade. A chacun de ces examens on donnait au meilleur élève un grand prix; s'il en avait déjà reçu un dans le courant de l'année, on lui délivrait un certificat, ce qui était considéré comme tout aussi honorable. A la sortie du collége, on offrait une médaille d'or à celui des étudiants qui s'était distingué dans toutes les branches à chaque examen.

M. Buxton commença ses études avec la plus grande énergie, et au premier examen il obtint la seconde place.

Il paraît qu'il ne s'attendait pas à ce succès, car il écrit à sa sœur, le 24 février 1804 : « Je pense que vous connaissez le résultat des examens, j'en suis très-content et je me prépare avec zèle pour les prochains. Ma mère est dans l'extase de ce que j'ai été si près d'avoir le grand prix. » Dans une autre lettre, il dit à sa mère qu'il est résolu à l'obtenir pour la première fois. Il réussit : c'était son premier triomphe ; il fut dans une joie difficile à décrire ; il dit que ce qui ajoutait encore à son bonheur, c'est qu'il était le premier Anglais, à sa connaissance, qui eût gagné le grand prix à l'université de Dublin.

Vers ce temps, M. Buxton se lia intimément avec M. John-Henry North, un de ses rivaux ; M. North s'est distingué depuis dans le barreau irlandais et à la chambre des communes. Cette amitié qui dura autant que la vie de M. North, fut une des circonstances dont M. Buxton parlait avec le plus de plaisir.

Toutes les fois que M. Buxton pouvait s'échapper de Dublin, il visitait Earlham, et un attachement qui date du premier jour où ils se virent, entre lui et Anna, la cinquième fille de M. Gurney, mûrit graduellement jusqu'à leur mariage en mai 1807.

Tandis qu'un brillant avenir s'ouvrait à lui de ce côté là, il s'assombrissait d'un autre. De nouveaux compétiteurs (*) s'étaient mis en avant pour contester ses droits à cette propriété d'Irlande dont nous avons parlé. Sa mère avait entrepris un procès très-dispendieux, et ses espérances de succès commençaient à s'affaiblir. Elle s'était livrée en outre à des spéculations qui avaient notablement endommagé le patrimoine de la famille. Les lettres de

(*) La famille Yorke.

son fils, presque toutes adressées à ses amis d'Earlham, témoignent qu'il s'inquiétait peu de ces revers.

Avril 1805.

« Les examens sont terminés, mais hélas! je ne saurais vous décrire les malheurs qui me sont arrivés. Jugez comme il doit m'être pénible de voir toutes mes espérances déçues, de perdre le certificat et en même temps la médaille d'or, et de penser que j'en dois attribuer la cause à ma visite à Earlham. Pensez combien cela est désagréable, et poussez un gros, un bien gros soupir; prenez un air bien grave et représentez-vous mon bonheur de pouvoir vous dire que mes succès ont dépassé mon espérance : j'ai le certificat et le *valdè benè in omnibus*, et, ce qui vaut encore mieux, c'est que je ne puis attribuer ma réussite qu'à ma visite à Earlham.... Je suis sûr que si je n'avais pas autant pensé que je travaillais en grande partie pour vous, je n'aurais pas été capable d'étudier comme je l'ai fait pendant le mois passé. Notre examinateur a dit à mes adversaires qu'il était fâché de n'avoir pas de prix pour chacun d'eux. Je n'ai pas été *enfoncé* (style de collége) une seule fois pendant les examens, et si je chante peut-être un peu trop mes louanges, dites-vous qu'un seul mot d'approbation d'Earlham m'est plus précieux que les applaudissements du monde entier. »

Il raconte qu'il prend des leçons pour lire avec agrément, et que ses camarades se sont moqués de lui parce qu'il allait à l'école pour apprendre à lire. Ce fut aussi un moyen d'éviter des réunions où l'on buvait des liqueurs fortes, qui lui déplaisaient fort.

Collége de Dublin, 29 septembre 1805

« J'ai beaucoup réfléchi dernièrement sur la prestation des serments; faut-il en prêter oui ou non? Je vous avoue que mes études au collége perdraient beaucoup de leur intérêt si je ne devais pas entrer au barreau. Ce que j'apprends maintenant ne me servirait guère qu'à devenir un homme de loi. Pour m'éclairer à cet égard, j'ai lu la philosophie de Paley, et il m'a presque convaincu qu'il n'est pas défendu de prêter un serment, mais bien de jurer. J'ai essayé d'une part, de me dépouiller de mes préjugés, et de l'autre de mettre mon intérêt de côté; je crois que je suis de son avis; mais j'avais peur que mon intérêt ne fît tort à ma raison. »

En octobre 1805, il prit rang, avec son ami North, parmi les membres de la société historique (*). Dans une de ses lettres, il parle de l'émotion avec laquelle il entrevoyait le moment où il serait obligé de parler en public. Son premier discours eut beaucoup de succès, et il remporta non-seulement le grand prix, mais il obtint la médaille d'argent de la société historique. Il fut toujours heureux au collége; ses talents et ses efforts furent constamment couronnés de succès; son activité trouvait de l'aliment, le cercle de ses amis s'étendait, et ce qui colorait par dessus tout sa vie, c'était le doux avenir qui l'attendait à Earlham. Les revers de fortune qui le menaçaient, l'affectaient peu au milieu de tant de bonheur. Ses lettres en sont la preuve.

« Je suis bien fâché que vous soyez malheureux, écrivait-il à un ami, j'aimerais qu'il me fût possible de vous soulager, il me semble que je pourrais donner du bonheur aux autres et qu'il m'en resterait encore assez. »

Quelques années plus tard, il prétendait que c'étaient ses succès au collége qui avaient produit *cet excès de fatuité.* « J'ai toujours été convaincu que j'avais des talents très-médiocres, et que je devais compenser ce qui me manquait sous le rapport de l'habileté, par un redoublement de travail et d'application; mais je sentais qu'avec le travail je pouvais rivaliser avec qui que ce fût. La conviction que je ne pouvais rien sans travail, mais que par lui je pouvais tout, joint à une force de volonté peu commune, ont été *mes seuls talents* véritables. »

(*) Les étudiants avaient fondé cette association pour apprendre à parler en public et pour étudier l'histoire; après chaque épreuve, on décernait une médaille à celui qui avait le mieux parlé. On ne pouvait être admis dans la société que dans la seconde année de séjour à l'université.

Il fut heureusement préservé de la dissipation à laquelle se livraient alors les étudiants de l'université, par ses occupations, par son intimité avec les habitants d'Earlham, et par sa première éducation; car s'il est vrai que jusqu'alors ses lettres ne parlent pas directement de religion, cependant les principes religieux que sa mère s'était efforcée de lui inculquer, avaient une influence positive sur sa conduite, tandis que la fermeté naturelle de son caractère l'engageait à repousser toutes les tentations qui s'offraient à lui. Le sacrifice qui lui coûta le plus, fut de renoncer à la chasse et à l'exercice du cheval, récréations qu'il avait tant aimées à Earls'Colne et qu'il aima toute sa vie. Dans une lettre adressée à Earlham, datée de mai 1806, il dit : « Un des grands avantages que notre relation m'a procurés, c'est qu'elle a donné un autre cours à ma passion pour la chasse et pour les chevaux. Je suis persuadé que si j'avais pu m'y livrer, elle serait devenue irrésistible. Il me semble maintenant qu'une vie toute consacrée au plaisir, doit être fort triste.... Quant à l'idée que vous avez que je pourrais être représentant pour Weymouth, elle est tout-à-fait chimérique; lors même que je le voudrais, cela ne serait pas possible; vous pouvez donc mettre de côté toutes vos craintes de me voir devenir *un grand homme*. »

Dans ses lettres à sa mère, datées de cette époque, il ne parle que d'affaires. Cependant nous avons remarqué dans l'une d'elles un trait trop caractéristique pour l'omettre. Il parle de ses chevaux avec l'intérêt le plus vif et comme s'ils étaient ses *amis;* il dit une fois : « J'ai l'intention d'aller à Weymouth avant de retourner en Irlande, pour voir si mes *chevaux* et mes *parents* se portent bien. » Il fut obligé cependant de hâter son retour à Dublin, et fut à cette occasion l'objet d'une miraculeuse dispensation de la

Providence qu'il raconte ainsi : « Dans l'année 1806, je voyageai en Ecosse avec la famille d'Earlham; je quittai ces amis pour retourner au collége à Dublin. Après une conversation avec Anna Gurney (maintenant ma femme) sur les paquebots de Parkgate, elle me fit promettre de ne jamais m'embarquer sur un de ces bâtiments. J'étais très-impatient d'arriver et de me préparer pour les examens. En arrivant à Chester, le capitaine du paquebot de Parkgate vint m'engager à partir avec lui. Le vent était bon, et il m'assurait que je serais à Dublin le lendemain de bonne heure, tandis qu'il me faudrait attendre longtemps le *Holyhead*, qui faisait le service des dépêches; il était même douteux que j'y trouvasse une place. Je regrettai amèrement d'avoir promis; mais je fus fidèle à ma parole. Vers neuf heures environ le bâtiment partit, et avant minuit, des cent dix-neuf personnes qui s'étaient embarquées, cent dix-huit étaient noyées! »

Ses compagnons de voyage (les Gurney) lurent dans les papiers publics le récit de ce naufrage, et ce ne fut qu'après un jour d'angoisses mortelles qu'ils apprirent son heureuse arrivée en Irlande.

Il paraît que ce fut pendant son voyage en Ecosse, que l'attention de M. Buxton fut plus particulièrement attirée vers la religion. Il acheta à Perth une grande Bible, et forma la résolution, qu'il a tenue, d'en lire une portion chaque jour; il dit dans une lettre, datée du 10 septembre 1806, qu'il sent que la lecture de l'Ecriture Sainte a produit un grand changement en lui. « Autrefois, dit-il, je la lisais plus par devoir que par goût, mais maintenant je la lis avec le plus vif intérêt et je peux dire que j'y trouve du bonheur. Les heures que j'y consacre comptent parmi les plus heureuses de ma vie. »

Les examens du collége approchaient; il ne se trouvait pas aussi bien préparé que précédemment; il craignait d'avoir consacré trop de temps à l'optique, au détriment de ses autres études. « C'est la science la plus intéressante et la plus captivante que je connaisse, » dit-il. Après les examens, il écrit : « Je n'ai jamais vu une bataille plus opiniâtre. L'examinateur n'a pu décider; nous avons été obligés d'y passer encore deux heures ce matin. Je peux vous faire un compliment pour cette fois encore. Je respecte l'optique pour les services qu'elle m'a rendus dans cet examen. »

Pendant cet examen, il fit une réponse que le professeur ne crut pas juste; il s'adressa à l'élève suivant, mais, au grand étonnement de tout le monde, Buxton se leva et dit : « Je vous demande pardon, monsieur, mais je suis sûr d'avoir bien répondu. » L'examinateur consentit à en référer à un livre qui faisait loi sur ce sujet, et il fut prouvé que la réponse de Buxton, était d'accord avec la dernière édition de l'ouvrage.

Novembre 1806.

« Quelqu'un m'avait fortement engagé à jouer au billard hier, j'ai refusé comme vous le pensez bien (*), et j'ai eu le bonheur de persuader à cette personne de passer la soirée d'une façon toute différente. Elle est un exemple des fâcheuses conséquences qu'entraîne l'habitude du jeu. Elle m'a raconté que pendant son séjour en ville, elle jouait au billard trois fois par jour et que cela lui coûtait environ dix francs par jour. C'est le jeu le plus séduisant et le plus pernicieux que je connaisse. J'ai remarqué que lorsqu'un écolier commence à jouer au billard, il cesse bientôt de faire autre chose. »

A son arrivée en Angleterre, pendant un court congé, il dit : « J'ai bien du plaisir à vous annoncer que je suis

(*) Il avait promis à Earlham de ne pas jouer au billard.

arrivé ici sain et sauf, et ensuite que pour la douzième fois j'ai le grand prix et le *valdè benè in omnibus.*

Le 14 avril 1807, il reçut le treizième grand prix et, le plus grand honneur de l'université, la médaille d'or. Il se prépara à retourner en Angleterre, paré de ces distinctions et de quatre médailles d'argent de la Société historique. Il se passa dans ce temps un fait qui aurait pu changer en entier le cours de sa vie. On lui proposa de se mettre en avant comme candidat, pour représenter l'université au parlement; il pouvait, lui assurait-on, être certain du succès. Il était impossible d'offrir un plus grand témoignage d'estime, à quelqu'un qui n'avait aucune relation en Irlande, aucune fortune pour le recommander, et qui n'avait d'autres droits à la considération des électeurs de l'université, que son caractère et ses études laborieuses. Il ne lui était pas facile de rejeter cette offre; il était comme il le dit : « Très-agité et cependant très-heureux. » Il mit en regard le plaisir, les honneurs, l'influence que lui assurait la carrière politique ouverte devant lui d'une manière si inespérée, avec les devoirs que son prochain mariage allait lui imposer. La prudence l'emporta et il refusa la proposition. Son ami North lui écrit : « Je crois que tous les cœurs auraient été pour vous, si vous aviez concouru, et même à présent, on ne peut croire que vous persistiez dans une résolution si extraordinaire. Venez, mon guide, mon génie; revenez, revenez. Vous vous trompez en croyant qu'il soit nécessaire d'avoir de la fortune; il y a une honorable exception pour les universités. »

M. Buxton était décidé, sa résolution était inébranlable. Il arriva en Angleterre à la fin d'avril, et le mois suivant il se maria. Dans une de ses notes, il parle de la fin de sa carrière académique :

« Le 13 mai 1807, j'obtins celle qui était l'objet de mon long attachement; j'avais refusé, dans cette espérance, une preuve d'estime très-honorable de la part de l'université de Dublin; l'avenir que l'on m'offrait était flatteur pour une jeune ambition : devenir membre du parlement, et penser que mes électeurs étaient des hommes de poids et d'éducation, des gens d'honneur et de principes solides, mes camarades, mes rivaux, qui me connaissaient depuis des années. Je suis fier de penser que cette marque d'approbation m'ait été donnée par de tels hommes, quand je pense surtout que je n'avais aucune relation de famille, ni même de nationalité avec eux, que je n'avais ni fortune ni haute naissance pour me recommander. Je demandai à réfléchir pendant un jour; je fus assiégé par mes amis qui ne comprenaient pas mon hésitation; mais ayant pesé le pour et le contre, je refusai l'honneur qu'on me voulait faire, et de ce jour, Dieu en soit loué, je n'ai eu aucun sujet de me repentir de ma décision. »

1807 à 1812.

M. Buxton passa les premiers mois de son mariage dans une petite maison près de la campagne de sa grand'mère, à Bellfield, et non loin de sa mère qui avait épousé M. Henning.

L'espérance qu'il avait eue de devenir riche s'était évanouie; il vit qu'il ne devait plus compter que sur lui-même. Après mûre délibération, il renonça à suivre le barreau et fit des démarches pour entrer dans le commerce. Ses efforts furent d'abord infructueux, il souffrait de son inaction et de l'incertitude de son avenir. Plus tard, en parlant de ce temps-là, il disait : « Je désirais ardemment une occupation qui me procurât 2,500 fr. par an (100 l. s.), lors même que j'aurais dû travailler douze heures par jour. Un an s'écoula sans amener aucun changement. Il passa l'hiver à Earlham, où son premier enfant vint au monde. Il eut l'espoir d'une place de commis, mais il échoua.

Une entrevue avec ses oncles changea le cours de sa fortune : il entra dans la brasserie de MM. Hanbury, à Spitalfields, avec la perspective d'y devenir associé, après trois ans d'essai. Il se mit avec ardeur à ses nouvelles occupations, et s'établit au bout d'un an dans une maison qui attenait à la brasserie.

Une lettre datée de cette époque, adressée à sa femme qui faisait une course à l'île de Wight, a été conservée. Il devait l'y rejoindre, mais la communication était interceptée par l'expédition qui devait mettre à la voile de Cowes dans l'île de Wight, pour Walcheren.

Southampton, 15 Juin 1809.

« Je crains que l'embargo ne vous ait été désagréable. J'en ai été très-vexé, je me faisais tant de plaisir d'être avec vous. Cependant je me suis consolé et j'ai essayé de me distraire. Puisque je ne pouvais jouir de la société des vivants que j'aime le mieux, j'ai été chercher chez un libraire les morts que je préfère, c'est-à-dire, *Tristan Shandy* et le *Roi patriote;* avec cette compagnie, j'allai vers la rivière, je pris un bateau pour Netley Abbey. Cette petite excursion m'a ravi. J'ai visité l'intérieur, et je me suis promené dans le parc. D'un champ voisin, on jouit d'une des plus belles vues que je connaisse : les ruines couvertes de lierre, les beaux arbres et la mer au-delà.

Quoiqu'il fût très-occupé, pendant le temps d'épreuve, à se mettre au fait de tout ce qui concernait ses nouvelles occupations, il trouvait le temps d'étudier la littérature anglaise et surtout l'économie politique. « Il ne faut jamais, dit-il, commencer un livre sans le finir, et je ne le tiens pour fini que quand je l'ai étudié à fond. » Il a laissé voir qu'il entrevoyait dans un vague lointain, l'idée d'entrer au parlement, et il fit partie dès-lors d'un club politique où il parlait souvent, pour se familiariser avec les discussions en public.

Dès son enfance, sa mère l'avait accoutumé à faire le bien avec activité; elle l'engageait à s'intéresser à quelque

grande cause qui eût pour but le bonheur de l'humanité. Quand il s'établit à Londres, il rechercha toutes les occasions de se rendre utile; il trouva beaucoup de secours chez le quaker philosophe William Allen, qui devint un de ses amis intimes. Cet excellent homme s'occupait depuis longtemps d'œuvres de philanthropie éclairée; ce fut par lui, que M. Buxton fut initié à quelques-unes de ces questions auxquelles il devait plus tard consacrer sa vie. Il écrit à Mme Buxton en décembre 1808 : « Je désire rester en ville, pour devenir membre d'une petite société qui vient de se fonder, dans le but d'appeler l'attention du public sur les mauvais effets et sur l'inutilité de la peine capitale. » Plus tard, il dit encore : « Depuis le moment que je suis entré à la brasserie, c'est-à-dire, de 1808 à 1816, je me suis intéressé à toutes les œuvres charitables de ce district malheureux, surtout à celles qui s'occupent d'éducation, à la société biblique et aux soulagements des ouvriers des manufactures. »

Il partageait tous ces travaux avec son beau-frère, M. S. Hoare, de Hampstead, avec qui il était lié d'une affection peu commune. Leur compagnon était son frère Charles qui demeurait à Londres.

M. Buxton, membre de l'Eglise établie, était cependant très-attaché à la Société des Amis, et à leurs actes silencieux de dévotion. Il passait souvent le dimanche chez M. et Mme Fry, à Plashet, dans le comté d'Essex, et même à Londres il assistait quelquefois aux réunions des Amis. Il raconte qu'un dimanche il lut le cinquième chapitre de saint Matthieu, pour servir de texte à ses réflexions pendant l'assemblée, et il ajoute : « La réunion me fait beaucoup de bien quand j'ai lu avant, et j'ai été bien aise de voir que je pouvais méditer sans distraction; j'avais peur d'avoir reculé à cet égard. Le verset qui m'a fait ré-

fléchir est celui-ci : *A moins que votre justice ne surpasse celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.*» Ce texte m'a toujours frappé. C'est une chose sérieuse de penser que c'est n'être rien, que de ressembler à ceux qui vous entourent. Ce soir je me suis demandé ce que je pourrais faire pour les pauvres cet hiver; je sens que je suis loin d'avoir accompli ce que j'aurais dû et voulu faire. »

Nous avons dit que M. Buxton était l'aîné de trois frères. Edouard, le troisième, était un garçon très-volontaire; il s'était embarqué, comme aspirant de marine, à bord d'un navire partant pour les Indes, commandé par un de leurs parents, le capitaine Dumbleton; mais dès son premier voyage, il quitta son vaisseau et entra au service du roi. Depuis ce temps sa famille ne reçut aucune nouvelle de lui et on crut qu'il était mort en mer. Cinq années après, M. Buxton reçut une lettre d'un camarade de son frère, lui annonçant qu'il était arrivé mourant à Gosport, èt qu'il désirait ardemment revoir quelque membre de sa famille. Il sentait que ses jours étaient comptés et il écrivit à sa mère, de l'hôpital de Haslar, à Gosport, où on l'avait transporté en débarquant. La lettre, mal adressée, ne parvint que tard, et ce pauvre jeune homme (il n'avait que dix-neuf ans) crut que ses parents étaient trop offensés contre lui, et ne se souciaient pas de le voir. Il écrivit une seconde lettre où il suppliait que quelqu'un vînt le voir sur son lit de mort. Elle parvint enfin à M. Buxton qui partit à l'instant pour Gosport avec son frère Charles. Ils entrèrent dans l'hôpital avec la plus vive émotion; on les fit passer dans une grande salle pleine de malades et de mourants. Ils la parcoururent sans pouvoir découvrir l'objet de leurs recherches, jusqu'à ce qu'enfin frappés de la manière dont les regardait un jeune homme très-maigre et très-pâle, ils

s'approchèrent de son lit et ils virent qu'ils étaient reconnus, à l'expression de joie et de bonheur qui se répandit dans ses yeux; mais ils eurent de la peine à retrouver quelques traits de leur frère, sur ce visage hagard et défait par la maladie.

Gosport, 10 Août 1811.

» Edouard est si heureux d'avoir ses amis près de lui, que nous sommes contents d'être à ses côtés. Ce matin, je lui ai lu un chapitre de saint Luc et la psaume xxe, je lui ai expliqué les passages qui se rapportent à son état; il m'a dit qu'il les comprenait et qu'il avait été bien malheureux d'être à bord d'un vaisseau où la religion était si négligée. Il m'a raconté qu'il avait acheté une Bible et qu'un de ses amis lui en lisait quelquefois, mais pas aussi souvent qu'il l'aurait voulu. Il avait prié avec ferveur pour revenir en Angleterre avant de mourir, surtout pour nous avouer ses fautes; mais désespérant d'y parvenir, il avait dicté pour moi une lettre qui était encore dans sa malle. Il sent que la maladie l'a amené à un état qu'il doit bénir, mais il dit qu'il a tant souffert! Je lui ai expliqué cette parole que: *Christ est venu appeler les pécheurs à la repentance*; cela a paru lui faire du bien, puis il a dit: « J'ai été un trop grand pécheur. » J'ai ajouté qu'il devait prier constamment, que Charles et moi nous priions pour lui. Il a été si affecté que je n'ai pu insister. Tout ceci n'est-il pas une preuve frappante que nos chagrins peuvent être changés en joie. Pour moi, je ne puis considérer cette maladie que comme une dispensation miséricordieuse de la Providence. Rien n'est plus touchant que son humilité et sa reconnaissance; je ne peux m'empêcher de croire que son âme est plus changée que son corps. »

Edouard Buxton vécut encore quinze jours; il eut le bonheur tant souhaité d'être soigné par sa mère et de revoir toute sa famille. Il mourut le 25 août 1811. Il adressa ses dernières paroles à sa mère, lui disant qu'il était préparé, que la mort n'avait rien d'effrayant pour lui et qu'il espérait que Dieu le retirerait bientôt.

Sa sœur Sara, racontant ses derniers moments, parle ainsi de son frère aîné : « Fowell, le chef de la famille, est l'appui de tous, et au moment où nous avons un si grand

besoin de consolations religieuses, il est toujours prêt à nous les offrir. »

En 1811, Buxton devint associé dans la brasserie de ses oncles, et pendant les sept années qui suivirent, il fut tout entier à ses occupations. Peu après son entrée aux affaires, ses associés, frappés de son énergie et de ses talents, le chargèrent de la tâche difficile de remanier tout le système de l'établissement. Il serait trop long d'entrer dans tous les détails de ses travaux; il suffira de dire qu'il y déploya une vigueur et une fermeté remarquables. Nous en donnons une idée dans ce qui suit. Un des principaux commis était très-honnête et laborieux, mais attaché à l'ancien ordre de choses; il voyait avec déplaisir les innovations de son nouveau maître, et même il finit par contrecarrer ouvertement les plans de M. Buxton; celui-ci parut n'y pas faire attention et fit dire au commis de venir lui parler dans son cabinet de travail. Lorsqu'ils furent seuls, sans témoigner la moindre colère, sans même élever la voix, M. Buxton le pria de lui remettre ses livres, lui disant qu'il désirait se charger de son travail outre ses occupations personnelles. Stupéfait, le commis fit des excuses, promit d'exécuter les volontés de son jeune maître et le supplia de lui pardonner. Buxton qui appréciait ses services et faisait cas de son caractère, consentit à lui rendre sa place; ils devinrent bons amis, et le commis ne tarda pas à approuver les améliorations mises en vigueur. Une seule fois il essaya de faire de l'opposition, son maître le fit demander, et le commis se soumit de nouveau et pour toujours.

Un des points à réformer, selon lui, c'était l'état moral et intellectuel des ouvriers de la brasserie. Pour y remédier il fit mieux que d'exhorter et de donner des conseils, il réunit les ouvriers et leur dit simplement : *D'aujourd'hui*

en six semaines, je renverrai tous les hommes qui ne sauront ni lire ni écrire. Il leur donna un maître d'école et leur fournit tous les moyens d'apprendre; puis au jour fixé il fit une espèce d'examen, et tel avait été le zèle de ces ouvriers, qu'il n'y eut pas un homme à renvoyer.

Il eut grand soin d'empêcher qu'on ne se livrât à aucune espèce de travail le dimanche, et ses lois ont été maintenues dans cet établissement jusqu'à ce jour. Le succès qui couronna les efforts de M. Buxton lui fraya son chemin dans le monde. Peu à peu il put se décharger de la surveillance minutieuse qu'il s'était imposée, mais il continua toute sa vie à diriger les affaires de la brasserie.

1812 à 1816.

M. Buxton était retenu presque toute l'année à Londres par ses occupations; il allait passer seulement quelques semaines d'automne à Earlham, pour y chasser avec son beau-frère M. S. Hoare. Ce fut pendant un de ces séjours qu'il parla pour la première fois dans une réunion publique; c'était en 1812, au mois de septembre. M. J.-J. Gurney l'obligea une fois de renoncer à une partie de chasse et de prêter sa coopération à la seconde réunion de la Société biblique de Norwich. M. Gurney parle ainsi du discours de Buxton : « Je suis sûr que plusieurs personnes se rappellent encore l'effet que produisit, à une réunion de la Société biblique de Norwich, un discours que M. Buxton y prononça; il était remarquable par le bon sens, la finesse des aperçus et par le christianisme qui y respirait d'un bout à l'autre. Sa taille noble et élevée (*), l'expres-

(*) M. Buxton avait environ six pieds, quatre pouces, mais il était si bien proportionné, que sa grande stature ne frappait pas beaucoup.

sion bienveillante et intelligente de sa physionomie, sa voix sonore et son éloquence mâle et gaie tout à la fois, électrisèrent l'assemblée. Beaucoup de personnes se réjouirent, dans ce jour, de ce qu'une cause si belle s'était acquise un avocat si habile et si énergique. »

Nous avons déjà dit que la religion faisait chaque jour des progrès chez Buxton; on ne peut cependant pas dire qu'il fût tout-à-fait converti, et qu'il eût des idées bien claires sur les vérités fondamentales du christianisme. En 1811, il raconta que dans un séjour qu'il fit à Lynn, il rencontra ses amis, le rév. E. Edwards et le rév. R. Hanhinson, qui lui recommandèrent d'aller à la chapelle de Wheeler Street, à Spitalfields, où prêchait le rév. Josiah Pratt. Il attribue à la prédication de cet excellent ecclésiastique ses premiers progrès réels dans la connaissance de l'Evangile.

Sa conversion ne fut point subite comme chez d'autres personnes. Sa nature et son éducation avaient préparé le terrain depuis longtemps. Son âme avait préféré, comme le dit Bacon, les choses solides à celles qui n'ont que l'apparence; il avait un grand amour pour la vérité; ses sentiments étaient profonds; lorsque la religion pénétra chez lui, elle y poussa de profondes et durables racines. Il craignit même que les occupations auxquelles il était obligé de se livrer, ne nuisissent à celles d'un ordre plus élevé, qu'il aurait voulu entreprendre; il s'en plaint dans une lettre à ses parents d'Earlham.

Hampstead, le 21 mars 1812.

» Il y a déjà quelque temps mon cher C., que je voulais vous remercier de votre lettre; elle m'a fait plaisir, et, plus encore, elle m'a fait du bien. Quoique je reste si loin derrière vous, en toutes choses, je ne puis que me réjouir des progrès que vous faites dans tout ce qui est noble et élevé, et je vois toujours plus combien vos

occupations et le but auquel vous aspirez sont supérieurs à ce que je fais. Je vous assure que la comparaison entre nous me rend bien humble et que je suis prêt à dire : *Tu as choisi la bonne part, elle ne te sera point ôtée.* Comment se fait-il que ces pensées, constamment présentes à mon esprit, semblent n'avoir aucun effet sur moi, ni sur mes actions. Je reconnais que la route que vous avez prise est la meilleure; je vois qu'il y a folie à se consacrer tout entier aux affaires de ce monde, sans se préparer à ce voyage que nous sommes tous appelés à faire bientôt. En théorie, je vois toutes ces choses comme il faut les voir, et en pratique, je suis si peu conséquent avec moi-même. Comment cela se fait-il? Je sens que trop souvent les bagatelles m'impatientent, que je suis trop ardent à la recherche des plaisirs et que le souci des affaires m'absorbe complètement. Des pensées mondaines m'accompagnent jusqu'à l'Église et au milieu des réunions : elles viennent disputer à Dieu le peu de moments que je lui consacre. Mon âme me dit que ces choses terrestres sont au fond indifférentes, mais en réalité ce sont les seules dont je m'occupe. »

Au commencement de 1813, M. Buxton tomba dangereusement malade et fut bientôt aux portes du tombeau. On peut juger par les fragments de la lettre suivante, combien cette époque fut importante dans sa vie; il écrivait pendant sa convalescence :

7 février 1813.

» Ma faiblesse me rappelle à chaque instant combien la vie est incertaine; puissent les grandes bénédictions spirituelles dont Dieu m'a comblé, me rappeler constamment *que les compassions du Seigneur sont infinies.* Je fus saisi d'une fièvre bilieuse au mois de Janvier; dès que je me sentis malade, je souhaitai d'avoir une grave maladie pourvu qu'elle me rapprochât de Dieu. Un jour que j'étais tout-à-fait mal, je passai plus d'une heure en ferventes prières. Je priai surtout pour que mon esprit fût débarrassé de toute espèce de doute. Le lendemain je me trouvai une foi très-différente de ce que j'avais éprouvé jusqu'alors. Il me serait difficile d'exprimer la joie et la satisfaction que je ressentis de ce changement. Je sais à présent que *mon Rédempteur est vivant.* Je me répétai constamment ces paroles, et j'avais une telle confiance dans les mérites de ce Rédempteur, que la perspective de la

mort ne m'effrayait point. Je savais cependant que tous les actes de ma vie avaient été mauvais. Je savais que je n'avais mérité que la condamnation. Mais je savais aussi en qui je croyais. Une fois ou deux, cependant, je me demandai si je ne me trompais pas moi-même. Je me disais : comment après avoir commis tant de péchés, après avoir négligé de faire le bien, après avoir dédaigné la religion, puis-je être sûr d'être accepté par mon Sauveur? Ce moment de doute ne dura pas. Je me dis que c'était de la présomption de vouloir limiter la puissance de l'Éternel. *Ses pensées ne sont pas les nôtres et ses voies ne sont pas nos voies.* Il a donné à l'ouvrier qui n'a travaillé qu'une heure, autant qu'à celui qui a travaillé toute la journée à la chaleur du soleil. Ces pensées me rendaient toute ma paix. »

On lui demanda s'il était abattu : « Au contraire, dit-il, j'éprouve une joie qui me rend capable de supporter les plus grandes douleurs. — Est-ce la foi en Christ qui vous rend joyeux? lui demanda-t-on. — Oui c'est la foi en Christ. C'est une faveur inexprimable, au-delà de ce que je puis mériter. Qu'ai-je fait depuis que je suis au monde? rien, je n'ai rien fait pour le service de Dieu, et c'est à moi qu'il a fait miséricorde. Mon espérance est d'être admis dans le troupeau de Christ, d'entrer dans le royaume des cieux comme un petit enfant. » Quelques jours plus tard il disait : « Je ne lirai plus avec négligence ce passage du livre de prières : Nous te bénissons, pour l'amour infini que tu nous a témoigné par notre Rédempteur et Seigneur Jésus-Christ ; » puis il éleva son âme à Dieu avec actions de grâces, le bénissant de ce qu'il avait permis que cette admirable doctrine lui fût révélée. Plus d'une fois, il déclara qu'il se sentait heureux et reconnaissant d'avoir été malade; il désirait ardemment que l'impression qu'il avait reçue fût durable.

En recouvrant la santé, il s'occupa avec activité de plusieurs œuvres de bienfaisance et surtout de la Société biblique. Dans l'été de 1815 il quitta Londres et fut habiter

une maison à North End, Hampstead, pour que ses enfants (il en avait quatre alors), pussent jouir de l'air de la campagne.

L'extrait suivant est tiré de son livre notes :

Dimanche, 6 Août 1815.

« Je n'étais pas assez bien pour aller à l'église; j'ai passé la matinée à me promener, à lire et à méditer la Bible, surtout les épîtres de saint Jacques et de saint Jean. Quelle sagesse et quelle piété pratique respire dans la première, et quel esprit de dévotion et de sainteté dans la seconde. La première expose de main de maître les infirmités, les tentations et les erreurs de l'homme; l'autre, empreinte de l'amour que l'apôtre voudrait inspirer aux autres, semble d'une nature trop céleste pour se mêler des intérêts de l'humanité. Saint Jean revient constamment à la source d'où il tire ses consolations et ses espérances. Avec lui, Christ est tout en tous. C'est là le résumé et la substance de toutes ses exhortations, le commencement et la fin de tous ses chapitres.

« Je veux consigner ici quelques événements qui me sont arrivés dernièrement. Le vendredi 7 juillet a été un jour remarquable pour moi. J'avais découvert le matin que toutes les espérances que j'avais conçues de réaliser de grands bénéfices pécuniaires étaient mal fondées. Ce fut un mécompte, car je revins le soir plus pauvre que je ne me croyais le matin. Ce fut mon premier chagrin. A neuf heures du matin, il y eut une épouvantable explosion de poudre dans une maison près de la brasserie, il y a péri huit personnes; il y a eu beaucoup de dommages, et pendant un moment on a craint de ne pouvoir éteindre le feu. Pour terminer la journée, j'ai été volé dans la soirée; si nous nous en étions aperçus au moment même, ma femme déjà malade en aurait été éprouvée. Je peux supporter les revers de fortune, je peux voir mes espérances les plus chères se réduire à néant; mais les maux qui atteindraient ma compagne me seraient bien amers.

» Le mardi suivant, j'allai à Weymouth, j'y trouvai les affaires d'un ami bien cher dans un fort mauvais état. Cela m'affligea, et mon retour à la maison fut attristé par un chagrin d'une autre nature, qui m'affligea encore davantage. Il me semble que les malheurs qui me touchent personnellement, me sont moins sensibles que ceux qui atteignent les gens que j'aime; mais je sens que j'ai tort et que je dois accepter sans murmurer les épreuves que Dieu

m'envoie, sous quelque forme que ce soit. J'ai appris à reconnaître que les richesses de ce monde sont incertaines et misérables; j'ai appris à considérer la vie comme une fleur qui tombe, comme une vapeur qui s'élève et s'évanouit. Il me semble aussi que je prie plus souvent et avec plus d'ardeur, pour qu'Il me donne la sagesse et la force, pour qu'Il me dirige et délivre mon cœur des attaches de la chair, afin que mon espérance soit dans ce monde qui est au-delà du tombeau. — Tourne mon cœur vers toi, oh Seigneur! donne-moi de sentir avec force et d'être convaincu que ce n'est qu'en toi que je trouverai la paix, et que je ne peux agir avec sagesse qu'en agissant pour ton service. »

Avant cette époque de réveil, ses actes religieux portent le caractère de sa nature propre. Il pouvait se représenter les choses invisibles avec une grande clarté. La vie future n'était pas pour lui une croyance passive, c'était un fait positif; c'est ce qui lui faisait reconnaître avec tant de franchise et de vérité, la vanité et le vide des intérêts et des plaisirs de ce monde. Mais un des traits distinctifs de son caractère chrétien, était sa confiance enfantine dans son père céleste et la persuasion qu'il avait d'être guidé par lui dans les sentiers de la vie. Il reconnaît cette intervention divine à tous les instants de sa vie. « Je n'ai pas besoin, disait-il, qu'on me prouve la religion, la Providence s'en est chargée. Voici une de ces preuves, » et il étendait sa main et démontrait combien le mécanisme en était parfait. Ce sentiment l'engageait à exposer constamment ses soucis et ses besoins à son père céleste. « La prière consiste à élever continuellement son cœur à Dieu; il n'est pas nécessaire de lui parler toujours, mais de diriger ses pensées vers lui. Tout me porte à prier et j'ai été toujours exaucé dans les petites comme dans les grandes choses. » Ceux qui ont assisté à son culte domestique, étaient frappés de l'ardeur avec laquelle il demandait à Dieu de bénir les affaires publiques dont il se chargeait.

Il exposait à Dieu le sujet qui l'occupait, et lui demandait avec énergie de l'aider et de le guider, sentant que Dieu seul donne la réussite. Lorsque le succès répondait à ses efforts il n'oubliait pas celui qui le lui avait accordé, et de même il acceptait sa volonté non-seulement avec soumission, mais avec reconnaissance.

A J.-J. Gurney, esq.

Hampstead, 12 Avril 1816.

Il est vrai que j'ai eu beaucoup d'ennuis dernièrement, mais ce n'est pas à propos de l'impôt sur la drèche. Ce n'est là qu'une question de profit; je n'y puis rien et je ne me sens aucune disposition à me désoler pour des choses sans remède. Ce qui m'a été plus désagréable, c'est la découverte que j'ai faite de défauts dans le département de la brasserie qui m'est échu en partage; je suis décidé à les corriger, cela me donnera de la peine et du souci, mais je puis encore en prendre mon parti. La véritable cause de mon inquiétude provient plutôt d'un trait particulier de mon caractère, je sais à peine comment le décrire; c'est une espèce d'ardeur mal calculée. Lorsque je vois devant moi un but de quelque importance, toutes mes facultés se concentrent dans ce seul point de vue et je n'ai de repos qu'après avoir obtenu le succès. Je déteste cela, c'est si désagréable de s'endormir la tête pleine de cuves, de tubes, etc., et même je le désapprouve. Je vois que c'est un mal; c'est l'épine qui étouffe le bon grain, ou l'ivraie qui croît parmi le blé, et cependant je suis tellement l'esclave de ce penchant, que même au milieu des réflexions que je fais maintenant, je suis occupé de la bière que l'on va brasser. Je vous assure que j'ai le désir le plus sincère de m'occuper des choses éternelles, avec le zèle que je mets à ce qui n'est que poudre et que cendre. Si je ne puis le faire entièrement, je voudrais au moins un partage : je mettrai la moitié de mon zèle à mes affaires et l'autre moitié à votre livre (*).

» Comment pouvez-vous, mon cher frère, vous sentir découragé et accablé avec une pareille tâche devant vous et tant de capacité pour la remplir. N'êtes-vous pas honteux que je mette plus de zèle à faire du *porter* que vous à faire des chrétiens. A l'œuvre, cher ami, à l'œuvre avec courage, etc. »

(*) *Sur les preuves de la religion chrétienne*. Voir les ouvrages de J.-J. Gurney.

1816 à 1817.

A sa femme, à l'occasion d'un accident :

Spitalfields, 15 Juillet 1816.

« Comme il est possible que vous appreniez l'histoire de *Prince,* notre chien, il vaut mieux que ce soit moi qui vous la raconte. Jeudi, lorsque je montai à cheval chez S. Hoare, David me dit que *Prince* avait quelque chose de singulier, qu'il avait voulu le mordre ainsi qu'Élisabeth, et qu'il avait tué le chat. Je donnai des ordres pour qu'on l'attachât et qu'on en prît soin, et je partis pour la ville. En arrivant à Hampstead, je vis *Prince* couvert de boue, courant comme un furieux et mordant tout ce qu'il rencontrait sur son passage. Je lui vis mordre au moins douze chiens, deux enfants et un homme. Je fus excessivement effrayé, car j'étais persuadé qu'il était enragé. Je fis tout ce que je pus pour l'arrêter; j'essayai de le tuer ou de le forcer à entrer dans une serre qui était ouverte, mais en vain; il s'élança sur un jeune garçon qu'il saisit à la poitrine; heureusement j'étais tout près de lui et je le frappai avec mon fouet. Il reprit sa course vers Londres, et je le suivis en guettant l'occasion de le saisir, décidé à m'en emparer si je voyais quelqu'un en danger. Heureusement qu'il se précipita à la porte de Prior; je sautai à bas de cheval et le saisis par le cou; il se débattit et voulut me mordre, mais il ne le put. Il est mort complètement enragé. Quelle délivrance miraculeuse de la Providence! »

Plus tard il écrit encore:

« Lorsque je saisis le chien, il se débattit avec tant de fureur que je crus que je ne pourrais le tenir. Je parvins à le tenir en l'air d'une seule main, ce qui me permit de sonner. J'avais peur que l'écume qui lui sortait de la bouche en abondance ne pénétrât dans quelque écorchure: je parvins avec mille peines à plonger ma main dans ma poche et à mettre mon gant; puis, je pris le chien de cette main gantée et je fis de même pour l'autre. Le jardinier ouvrit enfin la porte. « Je vous amène un chien enragé, » lui dis-je. Je l'envoyai chercher une forte chaîne, et j'entrai dans la cour, tenant toujours le chien par le cou. Je ne voulais pas le tuer, afin de pouvoir rassurer les personnes mordues, s'il était constaté qu'il n'était pas enragé. Le jardinier, qui se mourait de peur, passa le collier autour du cou de *Prince* et fixa la chaîne à un arbre. Cela fait, je

le lançai aussi loin que possible et m'enfuis. Il fit un bond énorme; mais sentant qu'il était lié, il hurla d'une façon horrible. Il ne fit que sauter et s'élancer à droite et à gauche, pendant toute la journée, en écumant énormément; nous lui jetâmes de la viande qu'il ne toucha pas. Il mourut environ quarante-huit heures après le moment où il était devenu enragé. »

L'hiver de 1816 commença de bonne heure, et fut dès l'abord d'une grande sévérité. Les fabriques de soie ne marchaient plus, les ouvriers tisseurs de Spitalfields étaient dans une grande misère. On avait établi des distributions de soupes, mais on épuisa bien vite les sommes destinées à cet objet. Une assemblée fut convoquée à Mansion House pour juger de ce qu'il y aurait à faire. MM. Buxton et Hoare renoncèrent à leur visite accoutumée dans le Norfolk pour coopérer au soulagement de cette grande misère. Buxton raconte quelques détails sur ce moment difficile et sur les secours donnés, et nous extrayons ce qui suit d'un discours qu'il prononça à cette occasion; il s'adressait au lord maire :

« Je sens que je suis incapable de représenter avec assez de vivacité les malheurs que j'ai vus. Je voudrais vous engager à en juger par vous-même. Allez où vous voudrez et quand vous voudrez, vous jugerez si nous exagérons. Vous verrez un père de famille démolir son foyer pour en vendre les pierres, une veuve mourante qui a dû vendre sa dernière couverture pour avoir du pain. Venez voir les places de marché; pendant la nuit, les corbeilles et auvents y servent d'abri à une foule de malheureuses créatures, qui cherchent une horrible nourriture dans les débris du marché.... Le pauvre est presque toujours le meilleur ami du pauvre; il y a heureusement une sympathie dans l'affliction pour l'affliction; c'est un rayon de lumière dans l'éternelle obscurité de leur vie. Nous en avons vu des exemples qui nous ont rappelé celui de la veuve du Nouveau Testa-

ment, qui donna de son nécessaire, et celui de la veuve de Sarepta...? N'est-ce pas une leçon pour nous... Pourquoi la charité du pauvre est-elle plus grande que celle du riche? c'est qu'il l'a apprise à l'école de l'affliction. Il sait ce que c'est que d'avoir faim et froid et le riche ne le sait que par ouï-dire.... »

M. Buxton fut surpris de l'attention avec laquelle il fut écouté; les journaux parlèrent de ce discours dont nous n'avons donné qu'un trait. M. Wilberforce lui écrivit ce qui suit; c'est presque une prophétie.

Kensington Gore, Novembre 1816.

« Permettez-moi de vous exprimer en peu de mots, le plaisir que j'ai éprouvé en apprenant que vous aviez réussi mardi, lorsque vous avez pris avec tant de chaleur la défense du pauvre. Je vous avoue que ce n'est pas uniquement par intérêt pour les malheureux ouvriers de Spitalfields, que je me réjouis de votre réussite. Je suis un peu égoïste. Je prévois que vous obtiendrez d'autres succès dans une autre assemblée, où j'espère que nous serons compagnons d'œuvre, etc. etc.

Je suis, etc.

WILBERFORCE. »

On recueillit une somme de 43369 l. s. (1,081,725 fr.) à cette assemblée de Mansion House. Lord Sidmouth fit chercher M. Buxton, et lui remit 5000 l. s. (125,000 fr.) de la part du prince régent, en lui témoignant sa satisfaction de son discours. On peut donc dire que la carrière publique de M. Buxton a commencé par ses efforts en faveur des pauvres. « J'ai besoin de vivre dans une sphère plus élevée, disait-il, et de faire un peu de bien avant de mourir. » Il priait constamment Dieu de l'employer à étendre son royaume et à faire du bien aux autres.

« Je ne saurais, écrit-il, plaindre ceux qui sont appelés à de grands sacrifices pour obéir à leur conscience; un pareil dévouement est à mon avis plus digne d'envie que

de pitié ; si nous savions envisager les conséquences de ces sacrifices pour les autres et pour nous-mêmes, nous les tiendrions pour des priviléges inestimables. Je pense souvent à ces versets des Actes : *Ils étaient remplis de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus, et ils ne cessaient tous les jours d'enseigner et d'annoncer Jésus-Christ, dans le temple et de maison en maison.* »

Il s'occupa aussi dans ce temps d'améliorer le sort des prisonniers, conjointement avec plusieurs de ses amis. Mad. Fry, sa belle-sœur, leur avait frayé la voie. En 1816, on fonda la société pour la réforme de la discipline des prisons.

A Mad. Buxton.

5 Janvier 1817.

« Je suis allé hier à Newgate, j'y ai vu quatre malheureuses créatures que l'on doit exécuter mardi : que Dieu ait pitié d'elles... Il faut que je prie, pour que je me réveille tout-à-fait; que j'aie l'esprit missionnaire, pour que je me dévoue tout entier à la gloire de Dieu et au bonheur de mes semblables.... Les soucis, les plaisirs, les affaires de ce monde étouffent le bon grain. Il faudrait que la semence pénétrât jusqu'à l'esprit, et elle reste dans la chair; nous désirons le ciel et nous sommes enchaînés à la terre. »

Il avait déjà eu l'idée d'entrer au parlement, et il alla à Weymouth pendant l'élection de 1817, mais sans se mettre en avant.

Peu après, ses inquiétudes pour son frère Charles l'absorbèrent complètement ; cette maladie et la mort qui la termina furent un des plus vifs chagrins que devait éprouver M. Buxton. Le frère cadet, plus gai, avait le pouvoir de dérider et de dissiper la préoccupation de l'aîné. On retrouve dans ses lettres de cette époque les expressions de la plus vive tendresse pour son frère ; les profonds regrets que sa perte lui fait éprouver, sont mêlés d'un senti-

ment de joie de ce que sa fin a été celle d'un chrétien qui ne se reposait que sur les mérites de Christ pour être sauvé. Vingt ans plus tard, il parle de cet événement : « Je ne connais aucune relation, excepté celle de mari et de femme, qui soit plus forte que celle qui m'unissait à Charles. Nous étions ce que les hommes de loi appellent *possesseurs indivis* pour toute espèce de choses. Il était parfaitement aimable, sa conversation était vive et originale, avec un fond de sérénité et de bonne humeur qui trouvait dans toutes choses matière à sa douce gaieté. Il mourut à Weymouth en 1817. — Tu sais, Seigneur, tu sais seul, combien je l'ai aimé et combien je l'ai regretté. »

Dans l'hiver de 1817, M. et Mme Buxton, MM. J.-J. et S. Gurney allèrent en France avec le rév. Francis Cuningham qui voulait fonder une société biblique à Paris. Ils prenaient tous un vif intérêt à cette œuvre, et ils désiraient de plus prendre des informations sur l'excellent système de discipline en vigueur dans les prisons d'Anvers et de Gand. Dans la traversée, ils eurent un accident qui aurait pu être sérieux. En quittant Douvres, ils furent enveloppés par un épais brouillard, dans lequel ils restèrent deux jours et deux nuits, sans pouvoir découvrir quelle direction leur vaisseau avait prise. Outre cette inquiétude, ils craignirent de manquer de vivres. Un matelot vendit à un prix élevé quelques biscuits moisis et un morceau de fromage à nos voyageurs. Au milieu de la seconde nuit, le braiement d'un âne les avertit qu'ils étaient près de terre; le brouillard se dissipa et ils entrèrent dans le port de Calais. « J'appris à connaître, dit M. Buxton, la valeur de la nourriture et l'angoisse que cause sa privation. »

1er Novembre 1817.

On ne peut faire la traversée de Douvres à Calais, sans songer aux sommes d'argent qui ont été dépensées pour satisfaire l'ani-

mosité des deux pays l'un contre l'autre. Nous nous récrions lorsqu'on nous dit qu'on a réuni en Angleterre quelques centaines de mille livres sterlings pour répandre la Bible dans le monde, et qu'on donne environ 500,000 francs par an, pour envoyer des missionnaires annoncer aux payens les vérités du christianisme: cela excite notre admiration. Mais pensez un instant aux sommes dix fois plus considérables qu'on a dépensées sur vingt arpents de terre, à Douvres et à Calais, non dans le but d'avancer la civilisation ou d'augmenter le bonheur des deux pays, mais dans un but d'hostilité, etc.»

Paris, 10 Novembre.

« J'ai jusqu'ici beaucoup joui de mon voyage; les gens que je vois sont aimables, prévenants et remplis de vie et d'animation. Quelle singulière chose que nos gouvernements respectifs aient jugé qu'il valait mieux nous égorger les uns les autres depuis vingt-trois ans. Il suffit de voir de près ses adversaires, pour cesser de trouver du plaisir à les détruire. S'il est ordonné d'aimer ses ennemis, de quelle étrange façon nous nous y prenons en leur faisant la guerre.

Le 16.—« J'ai été avec F. Cunningham chez plusieurs personnes, dans le but de fonder une société biblique. Nous n'avons trouvé que M. Juillerat, avec qui nous avons causé d'une façon assez encourageante. Il nous a dépeint, sous de tristes couleurs, l'état du pays sous le rapport religieux. Les protestants sont indifférents, et les catholiques sont, ou des philosophes insouciants, ou d'un bigotisme outré.

» Baxter dit, dans ses Mémoires, «je ne savais pas jusqu'à présent combien la tyrannie est coupable, lorsqu'elle empêche la propagation de l'Évangile. » Les difficultés que nous avons éprouvées aujourd'hui, pour l'établissement de la société biblique, me font partager cette manière de voir. »

Le journal de M. Buxton renferme des remarques piquantes et des détails concernant les prisons de Gand et d'Anvers, que son but était de visiter. Il fut surtout frappé de la manière admirable dont la maison de force de Gand était tenue, et il se décida à soumettre ses observations à la société pour la discipline des prisons de Londres. Il ajoute : « On nous a conté que lorsque Bonaparte était

empereur, il demanda au collége catholique de Gand d'approuver son mariage avec Marie-Louise : ce qu'on lui refusa péremptoirement. Peu après, il leur envoya un évêque qui n'avait pas été consacré selon les rites voulus : ils refusèrent de lui obéir. L'empereur ordonna à un détachement de soldats d'entourer le collége et de s'emparer des prêtres et des écoliers; il les fit incorporer dans son armée; de 330 qui partirent, il n'en revint que 15 ! »

Calais.

« Nous avons été heureux d'apprendre qu'on a fondé une société biblique à Paris. J'espère que la circulation des Saintes-Écritures produira un grand bien, et que cela établira des rapports fréquents entre les protestants des deux pays. La France a besoin d'être ramenée à des sentiments religieux, car il semble que ce pays en est totalement dépourvu. Ces dimanches que l'on passe à s'amuser ou à travailler, cette ignorance de l'Écriture sainte, cette perpétuelle exclamation *mon Dieu*! le manque d'égard pour la vérité : toutes ces choses sont un indice que la religion est négligée. »

A son retour, M. Buxton communiqua à la société des prisons les détails recueillis à Gand. La société le pria de publier ces documents. Ce travail s'agrandissait à mesure qu'il écrivait; il dut prouver par des faits le mal qui existait en Angleterre, et faire de nouvelles visites dans les prisons pour les examiner en détail.

Il écrivait à la fin de 1817 : « Qui pourra nous dire comment cette année va se passer ? Il est possible que je n'en voie pas la fin. Voici les objets dont je désire m'occuper : écrire un mémoire sur la discipline des prisons; fonder une caisse d'épargne à Spitalfields ; aller régulièrement à l'hôpital de Londres, et y engager le chapelain à faire son devoir, ou le faire casser ; établir une nouvelle association biblique. — Que la grâce de Dieu m'assiste dans ces travaux, qu'il sanctifie mes motifs, qu'il me garde de l'orgueil et que sa volonté soit la mienne. »

Au mois de février suivant, il publia un ouvrage intitulé : *Recherches pour découvrir si le système actuel de discipline dans les prisons, favorise ou empêche les crimes.* Il n'y travaillait jamais sans avoir prié, afin d'accomplir son œuvre avec droiture, avec abnégation et en se consacrant au service de Dieu. Cet ouvrage fut accueilli avec une admiration qu'il ne recherchait pas : il en fit six éditions dans une année, et attira entièrement l'attention du public sur le sujet dont il s'était occupé.

M. Wilberforce le félicite et ajoute : « Que Dieu continue à vous animer de zèle pour tout ce qui est bien, et qu'il le dirige sur des objets qui en soient dignes. J'espère que vous entrerez bientôt au parlement et que vous combattrez pour les droits et le bonheur des opprimés. Je vous y convie comme allié dans cette ligue bénie. »

Les bons effets de ce livre ne se bornèrent pas à l'Angleterre ; il fut traduit en français et se répandit sur le continent. Il pénétra même en Turquie. Quelqu'un l'ayant lu aux Indes, songea à examiner les prisons de Madras : elles étaient dans l'état le plus déplorable ; après cette visite, elles furent complètement réformées.

1818 à 1819.

Au printemps de 1818, le parlement fut dissous, et Buxton se mit sur les rangs comme candidat de Weymouth ; il ne le fit pas sans avoir demandé à Dieu de le guider. « Il me semble, dit-il, que je pourrais agir avec efficace pour le service de mon Créateur ; mais si ce n'est pas sa volonté, je suis prêt à occuper une place moins importante. » Il écrit de Bellfield, d'où il préparait les voies pour son élection :

8 Juin.

« Je suis parfaitement tranquille. Je remets toutes choses entre les mains de Celui qui sait si les occupations de la vie politique m'éloigneront ou me rapprocheront de Lui, et qui sait aussi si je dois être choisi pour faire son œuvre. Il peut amener toutes choses à bien. »

Dans ce temps-là, les élections ne se passaient pas comme à présent; les électeurs décidaient fréquemment la question à coups de bâtons ou en boxant. Ce fut le cas à Weymouth. M. Buxton fut obligé de modérer l'ardeur de ses amis : « Battez vos rivaux, dit-il, mais que ce soit par l'élévation de vos principes, par votre mépris de la corruption, par votre probité; ne les assommez pas. »

29 Juin 1818.

« L'élection est terminée. Je vais à la maison-de-ville remercier mes constituants. Me voici donc membre du parlement; je ne peux vous dire encore ce que j'éprouve. Ma seule pensée a été que si c'était une bonne chose que je fusse nommé, mon élection réussirait; sinon, elle manquerait. La ville est dans un grand émoi. La musique joue et des centaines de personnes s'assemblent sur l'esplanade. »

M. J.-J. Gurney lui écrivait à cette importante occasion: « Si mes félicitations viennent un peu tard, ce n'est pas manque d'intérêt, mais manque de temps, car mes désirs sont accomplis.... Il faudra que tu redoubles de vigilance sur toi-même, et une fidélité scrupuleuse te sera nécessaire.... Ne t'enorgueillis de rien, puisque tu n'es qu'intendant et non possesseur de ce nouveau bien; que les cinq talents en produisent dix, et qu'ils retournent purs et sans taches à Celui qui les a donnés.... Il n'y a rien de plus beau dans le monde moral, qu'un homme distingué par ses talents et qui est comme un petit enfant devant son Dieu.... Il faut t'attendre à être considéré comme le champion de la cause des prisons; tu es engagé à la défendre.

Je crois qu'il n'y a pas de but plus digne de tes efforts, que l'amélioration de notre code criminel.... Il se fait un grand travail dans le monde: l'esprit humain, sous la sauvegarde de l'éducation religieuse, se prépare à secouer beaucoup d'entraves et de préjugés .. Je crois ces progrès de l'esprit salutaires, tant qu'ils prendront pour base les principes invariables et admirables du christianisme..... Évitons cet esprit qui tend à conserver les plus mauvaises institutions, parce qu'elles sont anciennes; pour qui la raison et l'humanité ne sont rien, tandis que l'autorité d'hommes faillibles comme nous est tout. »

La note suivante est intéressante, en ce qu'elle montre avec quel esprit Buxton entra dans cette carrière, où il combattit pendant vingt ans pour le pauvre et l'opprimé.

« Me voici membre du parlement; je me sens le désir ardent de remplir la tâche que j'ai entreprise, avec droiture, un zèle ardent et une grande fidélité. Je prie Dieu de m'accorder les grâces de son Saint-Esprit, pour que, sans m'arrêter à mon intérêt personnel ou à ma popularité, je sois capable de faire quelque bien à mon pays et quelque chose pour l'humanité, surtout en ce qui concerne ses intérêts les plus importants. Je sens la responsabilité de ma position et j'entrevois les tentations qui pourront m'assaillir. D'un autre côté, je comprends le bien qu'un homme peut faire. Que Dieu me préserve des piéges qui m'entoureront; qu'il me préserve de l'égoïsme, de l'intérêt personnel, de la passion, des préjugés et de l'ambition; qu'il rende mon cœur sensible aux souffrances des malheureux et à la misérable condition du coupable et de l'ignorant; que je ne me détourne jamais de l'indigent. Que Dieu éclaire tellement mon intelligence, que je sois un champion capable et résolu, pour tous ceux qui désirent et qui méritent un ami. »

Le 1er mars 1819, on adopta la motion de lord Castlereagh, pour la nomination d'un comité d'enquête sur la discipline des prisons, et le lendemain, sir James Macintosh présenta une motion pour faire nommer un comité qui eût à s'occuper des lois criminelles. M. Buxton l'ap-

puya : son discours eut un succès qui dissipa ses craintes d'être un membre inutile du parlement. Le principal objet de ce discours, dont le mérite consistait surtout dans l'arrangement clair et logique des faits, était de démontrer que la loi, en déclarant certains crimes de peu d'importance (qu'il vaudrait mieux appeler fautes), punissables de mort, avait pour résultat d'empêcher ces crimes de recevoir leur châtiment, parce qu'on préférait acquitter le coupable plutôt que de le condamner à mort. A la fin des débats, plusieurs membres distingués du parlement se firent présenter à lui. M. S. Hoare, assis parmi les spectateurs, voyait avec bonheur le succès de son ami. « Je suis sûr, disait-il, que si j'avais été accueilli comme lui, j'en aurais été fier pendant vingt ans au moins. »

L'opinion d'un témoin impartial aura plus de valeur encore. M. W. Smith, membre de Norwich, écrit à M. Gurney : « Vous verrez dans les gazettes le résultat des débats d'hier; Buxton s'est acquitté de sa tâche à la satisfaction générale. L'assemblée est préparée maintenant à le recevoir avec respect et bienveillance. Son bon sens, son excellente diction et son énergie, le maintiendront en faveur. Aucun membre n'a débuté d'une manière plus remarquable; il conservera la place qu'il s'est acquise. »

Les discours de M. Buxton étaient moins distingués par leur éloquence que par leur énergie; ils portaient l'empreinte de son caractère, qui était, ainsi que Wilberforce l'a remarqué, celui d'un homme qui taille une statue dans le roc, mais qui ne s'amuse pas à sculpter un noyau de cerise. Il se préparait avec application, non pas à travailler son style, mais à coordonner tous les faits utiles à son sujet, et il excellait à les mettre en lumière. Parlant du cœur et sur des sujets qui en appelaient aux sentiments aussi bien qu'à la raison, il s'élevait quelquefois à une éloquence

entraînante; de temps en temps, il donnait un libre cours à son indignation; parfois il se permettait une légère pointe de satire; mais, en général, le caractère de ses discours était un appel clair et pressant au jugement et à la raison de son auditoire.

Buxton fit partie de deux comités nommés après les deux motions du 1er et du 3 mai. Il écrit à ce sujet : « Je crois qu'aucun membre du comité ne va aussi loin que moi, c'est-à-dire, l'abolition de la peine de mort pour tous les crimes, excepté le meurtre; mais on a fait quelques pas, et si nous parvenons à empêcher qu'on condamne à mort les faussaires, les voleurs de moutons et de chevaux, nous sauverons à-peu-près trente vies par an, ce qui sera quelque chose.... Je suis sûr que notre opinion prévaudra, etc. »

L'autre comité devait s'occuper de l'état des prisons dans tout le royaume. Voici quel fut le résultat de ses travaux. Le gouvernement, d'après le rapport publié en 1820, présenta un bill pour consolider et perfectionner les lois existantes sur les prisons.

Depuis ce temps, les prisons anglaises, au lieu de n'être que des pépinières de crimes, sont devenues, généralement parlant, des lieux de punition, mais où on cherche aussi à régénérer le criminel. On n'est pas encore arrivé à la perfection; mais on ne peut lire les rapports sur l'état des prisons il y a trente ans, et ceux sur leur état actuel, sans être frappé des immenses progrès qui se sont opérés.

25 Novembre 1819.

« Nous avons eu un débat remarquable; il m'a donné une haute idée de la capacité et de l'habileté des hommes qui y ont pris part. Tous les chefs (leaders) ont parlé et se sont surpassés. Il faut mettre Burdett en première ligne : il a fait preuve d'une intelligence si fine, si lucide, si supérieure; je ne m'en faisais aucune idée. Je dois dire qu'il n'a pas proféré une sentence que je n'ai approuvée. Canning

vient ensuite; s'il y a une distinction à faire entre l'éloquence et le bon sens, ces deux hommes en sont la preuve. Canning a parlé avec une extrême élégance, et il a manié tour à tour, pendant près de trois heures, la raison, l'ironie, la plaisanterie, l'invective et l'emphase, sans en être fatigué. Plunket lui succèda: il a renversé les arguments du pauvre Macinstosh; ingénieux et souple, il est cependant clair et hardi. Puis Brougham, qui a captivé l'attention de son auditoire après douze heures de délibération...... Ce débat a-t-il excité mon ambition, me demanderez-vous. Peut-être! car il m'a fait penser que je pourrais combattre dans la plus vaste arène que je connaisse, mais aussi que le succès n'appartient qu'à celui qui y consacre sa vie..... Celui qui ne peut supporter la fatigue d'esprit, qui préfère la chasse à la gloire, qui ne veut pas s'enrôler sous la bannière d'un parti, ne doit pas prétendre à la réputation. Soit, je ne prétends pas à ce qui est d'un prix trop élevé pour moi. »

La lettre suivante est adressée à Mme Forster sa sœur, dont le mari partait pour l'Amérique, pour y faire ce que les quakers appellent une visite religieuse. Nous en donnons un extrait.

Earlham, 1819.

« Votre lettre m'a vivement préoccupé. Ma première impression a été celle d'un grand chagrin, en pensant à cette interruption dans votre bonheur domestique; mais c'est, après tout, une noble chose que d'être le serviteur du maître du monde, et les joies terrestres qui pourraient nous empêcher de goûter ce bonheur, seraient au fond de misérables joies. Je me réjouis que votre mari soit jugé digne de souffrir des privations pour le nom de Jésus.... Nous pouvons différer sur plusieurs points, mais nous serons d'accord pour penser que l'appel de William vient d'en-haut. etc. »

1820 à 1821.

M. Buxton se fait un plan d'occupation pour cette année là. En première ligne il met la réforme du code pénal; 2o les prisons; 3o obtenir des documents sur les veuves hindoues qui se brûlent sur le tombeau de leurs maris; il

veut chercher à abolir ces énormités; 4° les écoles du dimanche à Spitalfields. Une grave maladie vint interrompre ces travaux. « N'est-ce pas, dit-il, une sérieuse leçon pour nous engager à nous préparer à la mort; *travaillons pendant qu'il en est temps.* »

Il éprouva quelques doutes, lors de la dissolution du parlement causée par la mort du roi, sur l'opportunité de sa réélection; il parle des diverses raisons qui devaient l'en détourner, entre autres sa nombreuse famille; il ajoute : ..... « Oh! si je pouvais m'offrir en sacrifice vivant au Seigneur, si je pouvais rejeter le vieil homme et revêtir l'homme nouveau..... Qu'à l'avenir je n'eusse que cette devise : *c'est la volonté de Dieu.* Ai-je fait ce que je devais pour le règne de Dieu? Non! »

Il se représenta pourtant à l'élection et fut nommé à Weymouth. De Weymouth il alla voir son beau-frère Forster qui partait pour l'Amérique.

« J'ai reçu ici une belle leçon d'humilité. C'est très-beau de faire le bien, en satisfaisant son orgueil et son ambition. Mais quel sacrifice me suis-je imposé? je n'ai eu que des jouissances. Ici c'est différent; cette parole : *ils laissèrent tout et le suivirent,* est l'expression vivante de ce que fait mon beau-frère; il quitte sa femme, son enfant et tout ce qu'il aime pour deux ans. Et cependant je ne puis le plaindre, je ne puis avoir pitié de celui qui a choisi la bonne part. »

Jusqu'à cette époque, la vie de M. Buxton, soit comme chef de famille, soit comme homme public, avait été exempte de peines et de chagrins. Ce bonheur allait s'évanouir. Il fut rappelé chez lui par la maladie de son fils aîné, qu'il perdit en peu de jours. Voici ce que nous trouvons dans son journal : « Nous avons perdu notre fils aîné, l'objet de notre amour et de nos joies; c'était un enfant

vif et bien doué, d'une charmante physionomie, d'un caractère doux et aimable. Nous nous réjouissons et nous pleurons tout à la fois..... Nous sommes sûrs que notre enfant est auprès de Dieu.... Il a plu à Dieu, Dieu l'a aimé, et le voyant parmi des pécheurs, il l'a pris à lui. Ces paroles sont vraies, pouvons-nous murmurer, pouvons-nous souhaiter de le revoir parmi nous. »

Sa foi était destinée à une épreuve plus sévère encore. Ses plus jeunes enfants, déjà malades de la coqueluche, furent atteints de la rougeole, et un mois après la mort de son fils, il perdit ses trois filles cadettes. A la mort de l'aînée, il écrit : « Lors même qu'Il me tuerait, je ne laisserai pas d'espérer en lui. J'avais désiré qu'elle me fût conservée, mais je la remets volontiers entre les mains du Seigneur. Nous avons perdu ceux qui faisaient le bonheur de notre vie; ils reposent en paix .... Les plus charmantes, les plus gracieuses de nos fleurs ont été coupées..... Oh mon Dieu! console-nous toi-même, fais-nous du bien, non pas selon le monde, mais par la foi, l'amour, l'obéissance, la patience, la résignation. » Eheu! Eheu! (Hélas! Hélas!) fut la simple épitaphe placée sur la tombe de ses quatre enfants.

Pendant l'été de 1820, M. Buxton ne s'occupa de politique qu'à propos du procès de la reine; il chercha à atténuer les mesures extrêmes et à prévenir ainsi les mouvements qui auraient pu en être la conséquence. Dans l'automne, n'étant plus obligé de surveiller aussi minutieusement la brasserie, il renonça à sa maison d'Hampstead et alla s'établir à Cromer-Hall. La plus jeune sœur de Madame Buxton, Priscilla Gurney, s'y établit avec eux; elle était dans un état de consomption déjà très-avancé, et mourut en mars 1821. Cette jeune personne était ministre dans la société des Amis, comme sa sœur, Mme Fry, à qui elle

ressemblait beaucoup. Son caractère était d'une énergie et d'une originalité peu communes, joint à la douceur et à la grâce la plus aimable. M. Buxton en avait une opinion très-élevée, et elle exerça une grande influence sur sa carrière future. « On respirait autour d'elle, dit-il, une atmosphère de paix qui se répandait sur ceux qui s'entretenaient avec elle. L'intimité n'effaçait pas cette impression. Sa touchante beauté, la délicatesse de son teint, la simplicité scrupuleuse de sa toilette, qui ne se faisait remarquer que par le soin et l'ordre, tout ajoutait un charme de plus à l'élévation de son caractère. Ses capacités intellectuelles étaient aussi remarquables que son âme était distinguée. J'ai entendu les prédicateurs les plus éminents, je puis dire qu'elle les surpassait tous. Le son de sa voix, sa physionomie, sa profonde conviction de la vérité de ce qu'elle prêchait, lui faisait exercer un grand empire sur ceux qui l'écoutaient. »

M. Buxton appartenait, nous l'avons dit, à l'institution africaine fondée par M. Wilberforce et ses amis, pour surveiller l'exécution de la loi obtenue en 1807 pour abolir la traite des nègres entre l'Afrique et les colonies anglaises. Lorsqu'elle eut atteint à-peu-près le but de son existence et qu'elle se fut assurée de l'appui de la France, du Portugal, etc., l'institution tomba dans un état presque complet d'inactivité.

30 Janvier.

« Je devais aller chasser hier à Coggeshall, mais j'ai appris qu'il y avait une assemblée à l'Institution aujourd'hui, et j'ai remis la partie à une autre fois. Il s'est présenté à cette réunion une occasion de déclarer ma façon de penser sur le manque de zèle de l'association. Je leur ai dit que nous avions eu autrefois la confiance du pays, et que maintenant on ignorait jusqu'à notre existence..... Mes remontrances ont été bien reçues; il y aura une réunion samedi, chez lord Lansdowne, de tous les membres du parlement qui s'intéressent à ce sujet. Ceci est pour ma chère Priscilla qui m'a exhorté à suivre cette affaire, si triste et si importante. »

15 Mars.

« Wilberforce a dîné avec moi mardi; il a été très-aimable. Il nous a parlé de sa jeunesse, et nous a dit une chose qui m'a fait réfléchir. Je lui ai demandé qui était le plus grand homme qu'il eût connu : « Pitt, m'a-t-il répondu, sans aucune comparaison; » il a ajouté : « Et cependant, je n'ai jamais pensé à sa supériorité, sans me dire que le plus petit dans le royaume des Cieux était plus grand que lui. » Je sens que je serai parmi les médiocres; ni dans les premiers, ni dans les derniers. Je ne suis pas content de mes progrès dans la seule chose nécessaire. »

Sa belle-sœur approchait rapidement de sa fin.

« Je ne me préoccupe pour ma chère Priscilla, ni des mauvaises nouvelles d'hier, ni des meilleures reçues aujourd'hui. Elle appartient déjà au Seigneur; il veille près de son lit; il l'aime, et tout ce qui lui arrivera, lui sera envoyé par son amour. Avec cette conviction, je la remets entre les mains de son Sauveur, sans crainte et sans regrets. Elle m'est plus chère que je ne puis le dire, mais je la regarde comme une sainte déjà dans le Ciel. J'ai essayé de prier pour elle, mais je ne le puis; mes prières deviennent des actions de grâces et mon chagrin se change en joie. Si nous la perdons, qu'est-ce encore? Ne pensons pas aux cinquante années que nous sommes peut-être appelés à passer sur cette terre, mais pensons à l'éternité; que pourrions-nous désirer de mieux que son état actuel.... Ceux qui l'aiment si tendrement, ne seront-ils pas satisfaits de penser qu'elle va vivre éternellement en la présence du Seigneur?.... Dites-lui que je ne lui envoie aucun message de crainte ou d'espérance. Car je n'ai rien à espérer ni à craindre. »

Il désirait beaucoup revoir sa chère Priscilla, car il savait qu'elle avait quelque chose à lui dire ; cependant ses affaires le retenaient. Il ne put arriver auprès d'elle que peu de moments avant sa mort, et reçut ses dernières injonctions. Nous dirons plus tard ce que c'était. Il dut repartir tout de suite après sa fin, et ce ne fut qu'avec un violent effort qu'il put reprendre le cours habituel de ses travaux. Il s'occupait avec activité du sort des veuves indoues; il rassembla tous les faits, pour les mettre sous les yeux du parlement; il prouva que dans l'espace de quatre

ans, dans la résidence de Fort-William seulement, on avait livré aux flammes 2366 veuves. Il dit que la France, la Hollande et d'autres puissances dans les Indes, avaient aboli cette coutume, tandis que cette tache restait encore sur la Grande-Bretagne. Des années se passèrent avant qu'on prît aucune résolution à ce sujet : la question était plutôt du ressort de la compagnie des Indes que du parlement.

La commission nommée pour la révision du code pénal, venait de terminer ses travaux, et le bill de sir James Mackintosh, pour l'abolition de la peine de mort appliquée aux faussaires, devait paraître dans ce rapport. Un discours de M. Buxton, à l'appui de ce bill, excita un grand intérêt ; il voulait prouver que la loi était à la fois cruelle et inutile, parce que la sévérité de la punition étant hors de proportion avec le crime commis, on n'appliquait pas la peine et on acquittait le coupable.

« Nous croyons depuis trop longtemps, dit M. Buxton, que la peine de mort met des bornes au crime. Nous devons à cette heure poser franchement la question. En est-il réellement ainsi? Nous faisons cette expérience depuis longtemps et nous n'avons essayé aucun autre remède; on ne s'est pas soucié de modifier l'application de la loi. Que vous ayez tué votre père ou un lapin dans une garenne, la peine est la même! Portez la destruction dans un royaume ou dans une houblonière, la peine est la même! Rencontrez un bohémien sur la grande route, faites-lui compagnie ou tuez-le, la peine est la même ! Quels sont les résultats de ce système suivi depuis de longues années? Les crimes ont-ils diminué? Sont-ils restés stationnaires? Non ! Ont-ils augmenté? Oui et dans une grande proportion ! Donc votre système est mauvais. Le faux des timbres est punissable de mort; le nombre des faux n'a pas diminué, mais on ne poursuit presque jamais le coupable. Le

fisc était mieux protégé autrefois par la douceur qu'il ne l'est maintenant par la rigueur.

« En 1811, les blanchisseurs de toiles demandèrent qu'on adoucît la loi contre les vols qui se commettaient dans les blanchisseries. On accéda volontiers à cette demande; on crut punir ces *romantiques* pétitionnaires en les exauçant; quel en fut le résultat? Je prends les cinq dernières années où la peine de mort a été en vigueur, et les cinq suivantes où elle a été abolie. Si je prouve que ce délit a augmenté, mais seulement dans la proportion des autres délits, il me semble que mon procès sera gagné; mais si je fais un pas de plus, si je prouve que tandis que les autres délits ont augmenté, celui-ci seul a diminué, si je le prouve d'une manière irréfragable, n'ai-je pas le droit de demander que l'on fasse vérifier les faits que je viens d'exposer, ou que l'on admette mes conclusions? »

Il revient ensuite aux faussaires. « Depuis nombre d'années, dit-il, les malheureux que la loi atteignait étaient remis au bourreau sans égard pour l'âge, le sexe ou les circonstances atténuantes.... Par cette sévérité, il est évident que vous devez faire disparaître le crime aussi bien que le criminel; les faux doivent cesser dans un pays où on les punit d'une manière si terrible! Non, ils croissent, ils multiplient dans une effrayante proportion, une bande de victimes succède à une autre bande, tellement qu'enfin vous avez dû mitiger votre loi à cause de la foule des criminels, parce que le public et les conseillers de la couronne se sont révoltés contre une pareille boucherie..... Mettez en parallèle les deux cas : le crime de faux et le vol des blanchisseries, deux délits contre la propriété et commis sans violence. Dans le premier, nous avons adouci la loi et nous avons réussi à diminuer les crimes; dans l'autre, la sévé-

rité a complétement manqué son but. Ne sommes-nous pas obligés, je ne dirai pas même pour conserver la vie de nos semblables, mais par les principes de la raison, de l'équité, du bon sens et de la justice, d'abolir un système qui a si mal réussi et d'en embrasser un autre qui a eu au contraire des résultats si heureux. »

Il chercha dans l'histoire d'autres preuves à l'appui de ses assertions. Au temps de Henri VIII on pend 72,000 personnes pour vols seulement, et sir Thomas Moore se plaint que le pays en est encore infesté. Sous Elisabeth, on pend 500 criminels par an, et elle se plaint de ce que le peuple ne veut pas prêter main-forte à ses lois; Strype nous apprend qu'en effet le peuple ne voulait ni accuser ni poursuivre les voleurs, et que les magistrats ne voulaient pas les punir.

Il cita différents codes, saxons, danois et normands, qui différaient d'une manière palpable avec l'esprit du code anglais. « Ils ont autant de respect pour la vie que le nôtre en a peu..... Il est important, continua-t-il, que dans tous les pays le public coopère à l'exécution de la loi, mais en Angleterre cela est encore plus nécessaire. Celui qui le peut, doit dénoncer le délinquant, et la personne lésée ne doit pas hésiter à le poursuivre. Aussi longtemps, cela va sans dire, que les sentiments du public sont d'accord avec la loi; mais quand la vie est en question, les lèvres de ceux qui sont témoins du délit se scellent, la partie lésée demeure muette, et le juge lui-même est porté à absoudre le criminel : le résultat est l'impunité du crime. »

Un autre de ses arguments était tiré du parjure du jury; il produisit une foule de preuves à l'appui de ce fait, devenu habituel, et il ajoute : « On en viendra à croire qu'il est dans certains cas, non-seulement légal, mais louable, de prendre Dieu à témoin de faussetés évidentes.»

Il cite une foule de personnes de tout rang et de tout état, d'auteurs anciens et modernes, et demande pourquoi on accorde plus de confiance à un comité qui ne s'occupe de ce sujet que depuis peu de mois, et qui n'a pu appuyer son opinion sur des preuves suffisantes, qu'aux témoignages et à l'autorité des personnes compétentes qu'il cite plus haut, et conclut à demander l'abolition d'un système, qui a contre lui l'esprit et le caractère de cette religion miséricordieuse, qui *ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.* »

Ce discours fut approuvé par des hommes de différents partis. Sir James Mackintosh dit, que c'était l'appel le plus puissant qu'il eût entendu dans l'enceinte du parlement. Lord Denman remarqua qu'il n'avait jamais entendu parler avec plus de sagesse, de bienveillance, et qu'il avait rarement vu citer un plus grand nombre de faits à l'appui, que dans le discours de son honorable ami.

1822 à 1823.

Cependant, cette année-là, et jusqu'en 1826, ses efforts restèrent infructueux. Ce fut sir Robert Peel qui, en arrivant au pouvoir, entreprit de réformer le code pénal. M. Buxton reçut le lendemain de son discours, la lettre suivante de M. Wilberforce.

» Il y a maintenant trente-trois ans, qu'après avoir annoncé que j'allais mettre en avant la question de la traite des nègres, Dieu m'envoya une maladie si grave, que l'on crut que j'y succomberais... Je demandai à M. Pitt, et il le me promit, de se charger de cette grande œuvre. Je remercie Dieu de ce que je ne suis pas malade à présent, mais mon âge et ma constitution m'avertissent que je n'ai plus la force de suivre une affaire importante au parlement. Depuis bien des années, je désire remettre ce grand sujet sur le tapis ; la

condition des esclaves noirs dans nos colonies transatlantiques, les meilleurs moyens de pourvoir à leur perfectionnement, et à les mettre au rang de paysans libres, sont autant de causes qui me paraissent être celles de la religion, de la justice et de l'humanité.

» J'ai attendu avec sollicitude le moment propice, pour mettre au jour cette grande affaire, et je cherchais s'il ne se présenterait point un membre du parlement qui pourrait devenir le chef de cette entreprise, si je dois me retirer.

» J'ai donc jeté les yeux sur vous, et d'après votre discours d'hier, je ne dois plus hésiter à vous en parler, et à vous conjurer, comme j'ai conjuré autrefois M. Pitt, de considérer sérieusement s'il n'est pas de votre devoir de vous dévouer à ce *bienheureux service,* autant que vous le pourrez avec les obligations que vous avez déjà contractées, que vous avez accomplies en partie et si admirablement bien. Permettez-moi de vous conjurer de former une alliance avec moi; ce sera vraiment une sainte alliance, et si je ne puis continuer le combat, promettez que vous le ferez. Votre promesse serait un grand *plaisir* pour moi.... C'est une mauvaise expression, elle me donnerait plutôt paix et consolation; car je sens combien j'ai été peu zélé et peu fidèle, dans l'emploi des talents qui m'ont été confiés.... Que Dieu vous bénisse, dans votre vie publique et dans votre vie privée; si c'est sa volonté, qu'il fasse de vous un instrument utile, mais surtout qu'il vous donne de dire en tout temps: *Seigneur, que veux-tu que je fasse*, ou que je souffre? et qu'il vous donne de chercher en lui seul, par Jésus-Christ, la sagesse et la force.... Puissiez-vous vous élever constamment vers le Ciel et vous affectionner aux choses d'en-haut. Puissions-nous nous y rencontrer à la fin avec ceux que nous aimons, et y passer une éternité de bonheur et de sainteté complète et inaltérable.

Je suis, etc.

WILBERFORCE.

Plusieurs causes avaient concouru à préparer M. Buxton en faveur de cette sainte entreprise. Son attention avait été attirée de bonne heure vers la question de l'esclavage; on trouve dans un de ses premiers livres de notes, qu'il remercie sa mère de lui avoir inculqué une profonde horreur pour l'esclavage. « Tant que nous laissons commettre

ce crime, disait-elle, comment pouvons-nous demander le pardon de nos péchés? »

Nous avons vu qu'il était un membre zélé de l'institution africaine, et quoiqu'elle ne s'occupât que de la traite des noirs et non de l'esclavage en général, il ne tarda pas à prendre un vif intérêt aux souffrances des nègres. L'importation des noirs d'Afrique dans les colonies anglaises avait été déclarée illégale en 1807, après vingt années de luttes et d'efforts de MM. Wilberforce, Stephen, Clarkson, etc.

Dès que ce commerce fut aboli, on tenta d'obtenir la même mesure de la part des autres puissances européennes. L'esclavage subsistait encore dans les colonies anglaises, quoiqu'il fût défendu d'y amener de nouveaux nègres. On a toujours confondu, mais à tort, l'esclavage et la traite des noirs; plusieurs raisons contribuaient à empêcher l'émancipation des esclaves, mais ce sujet préoccupait vivement M. Wilberforce.

Une lettre de son beau-frère, M. Forster, fixa l'attention de M. Buxton sur ce sujet; il y exprime le désir qu'il prenne en considération l'état de l'Afrique et celui des noirs des Indes occidentales. « La traite des nègres est abolie, dit-il, mais il s'agit maintenant de l'esclavage tel qu'il existe de nos jours.» Une circonstance qui avait fortement excité M. Buxton à prendre en main la cause des esclaves, était l'intérêt que sa belle-sœur, Priscilla Gurney, y portait : « Deux ou trois jours avant sa mort, dit-il, elle me fit dire qu'elle désirait me parler d'une affaire très-importante. Au moment où elle voulut commencer, elle fut saisie d'un violent accès de doux qui dura fort longtemps; elle était si épuisée qu'elle ne put que me serrer la main, en me disant : *Les pauvres chers esclaves*. Je compris ce qu'elle voulait dire, car pendant sa maladie elle m'avait souvent conjuré de faire de leur cause et de leurs intérêts

la grande affaire de ma vie; rien ne pesait plus sur son cœur que leurs souffrances. »

Ce ne fut qu'après une longue et mûre délibération, que M. Buxton consentit à accepter le fardeau dont M. Wilberforce lui proposait de se charger; il paraît même qu'il ne s'y décida que dix-huit mois après avoir reçu la lettre de son ami, citée plus haut : il passa ce temps à étudier cette question, autant que le lui permettaient ses autres occupations. Ses amis l'encourageaient et cherchaient à l'aider de leurs conseils.

Ce qui le fit hésiter à se déclarer le champion de cette cause, ce fut la crainte que les débats en Angleterre ne servissent de prétexte à une insurrection aux Indes occidentales. Il sentait tout le poids de la responsabilité qu'il assumait sur lui, et ce fut le sujet de longues réflexions. « Si, disait-il, une insurrection des esclaves allait éclater, et qu'on eût à y déplorer la perte de plusieurs vies, quelle impression en recevrais-je? Mais, ajouta-t-il, il ne faut pas renvoyer, par la prévision d'un malheur, le terme d'un malheur beaucoup plus grand. »

Il paraît qu'il se décida dans l'automne de 1822, à Cromer Hall, pendant une visite qu'il reçut de MM. Wilberforce, Macaulay, le Dr Lushington et lord Suffield. Ils esquissèrent les traits principaux du plan qu'ils devaient suivre dans la conduite de cette affaire importante. Les biographies de Wilberforce racontent qu'ils continuèrent à avoir de grandes délibérations ensemble. Il est utile et doux en même temps, de voir dans quel esprit M. Buxton commença cette session du parlement, où il allait combattre en faveur des nègres.

» J'ai si peu de temps, dit-il, pour me préparer pour l'éternité; ne l'ai-je pas perdu en m'occupant de choses indignes, moi qui vois tant de misères et de vices, et qui sais qu'il manque de soldats pour

les combattre? Je crois que, de notre temps, ceux qui luttent avec courage pour le bien sont sûrs de réussir.... Accorde-moi, Seigneur, de ne pas dépenser mon argent pour ce qui n'est pas du pain, ni mon travail pour ce qui n'est pas utile; que je choisisse pour les objets de mon dévoûment, des choses qui en soient dignes! Quels sont-ils? Le salut de mon âme, le service de Dieu en avançant le salut des autres et leur bien-être..... — O Dieu! accorde-moi ces choses au nom de ton bien-aimé Fils. Donne-moi ton Saint-Esprit.»

Il cherchait partout des auxiliaires à la cause qu'il avait entreprise, et sollicita en particulier son ami, M. J.-H. North, qui se distinguait dans le barreau irlandais, de se joindre à lui. Il avait espéré que le gouvernement se chargerait de l'affaire des veuves indoues, mais ses espérances ne se réalisèrent pas. Il revint souvent à la charge, nous en verrons les résultats plus tard.

Les démarches en faveur des esclaves avaient commencé sérieusement, et continuèrent pendant quelque temps avec un grand succès. Plusieurs de ceux qui s'étaient intéressés à l'état des prisons, reportèrent leur intérêt sur l'esclavage. M. Wilberforce publia un mémoire: *Appel en faveur des esclaves*..On forma une *Société contre l'esclavage*: M. Buxton en fut vice-président. Les sentiments du public se réveillèrent et les pétitions arrivèrent de tous côtés. Les Quakers se mirent à la tête du mouvement, et on décida que M. Wilberforce présenterait leur pétition au parlement. Il l'apporta, en disant que trente ans auparavant, il en avait apporté une semblable, qui avait été le premier appel contre l'iniquité de la traite des noirs, et qu'il espérait que celle-ci serait la première pierre d'un édifice qui ferait honneur au pays.

M. Buxton annonça, que le 15 mai suivant il ferait une motion, pour que le parlement prît en considération l'état de l'esclavage dans les colonies britanniques.

Quelques semaines auparavant, il avait communiqué ses intentions au gouvernement, par la lettre ci-après :

« ..... Quant à la ligne de conduite que je compte suivre au sujet de l'esclavage, je ne suis pas encore décidé ; vous ne devez donc pas me croire absolument engagé par ce que je vais vous dire.

» Le sujet se divise en deux parties : la condition des esclaves et celle de leurs enfants. Voici les changements que je désire pour les premiers :

» 1° Que les esclaves soient attachés à l'île et, avec de certaines modifications, au sol ; 2° qu'ils cessent aux yeux de la loi de faire partie du cheptel ; 3° que leur témoignage soit reçu, *quantum valet* (pour ce qu'il vaut) ; 4° que lorsque quelqu'un croit avoir des droits au service d'un nègre, *l'onus probandi* (l'obligation de faire la preuve) soit à la charge du demandeur ; 5° que toute entrave à la liberté soit anéantie ; 6° que la disposition de la loi espagnole (qui fait déterminer par l'autorité compétente la valeur de l'esclave, et qui permet à celui-ci de se racheter en travaillant pour son compte un jour par semaine) soit mise en vigueur ; 7° que ni juge, ni gouverneur, ni procureur-général, ne puisse être possesseur d'esclaves ; 8° que l'on crée un fonds pour subvenir à l'instruction religieuse des esclaves ; 9° que le mariage soit encouragé ; 10° qu'on leur permette de se reposer et de s'instruire le dimanche, et qu'on leur donne un jour pour cultiver leurs jardins ; 11° qu'on prenne des mesures pour adoucir leurs punitions, etc.

» Je préférerais demander tout de suite l'abolition de l'esclavage, en libérant tous les enfants nés depuis un jour fixé, mais il est évident qu'il faudrait pourvoir à leur éducation. »

Il répondit à M. W. Horton, qui l'engageait à attendre : « ...... Je crains d'avoir l'air obstiné, mais l'opinion de toutes les personnes qui concourent avec moi à cette œuvre, est qu'il ne faut y apporter aucun délai, et c'est aussi mon avis. Il me semble que ce serait me rendre complice d'un grand crime, si je laissais passer cette session sans faire de proposition. »

Le 15 mai, s'ouvrit le premier débat sur l'esclavage des nègres. M. Buxton commença par la déclaration suivante :

« L'esclavage répugne aux principes de la constitution britannique et de la religion chrétienne ; il faut qu'on l'abolisse peu à peu dans toute l'étendue des colonies anglaises, aussi promptement qu'on le pourra, en ayant égard aux parties intéressées.

» Nous demandons, dit-il, l'abolition de l'esclavage, rien de moins que l'extinction de l'esclavage dans toutes les possessions de l'empire britannique. Nous ne demandons pas que cela se fasse immédiatement, ni qu'on émancipe les noirs tout-à-coup ; mais nous demandons qu'on prépare les esclaves à jouir de la liberté qui doit être leur partage un jour. »

En lisant ces paroles, on est étonné qu'on ait blamé si sévèrement et si longtemps les abolitionistes, et qu'on les ait accusés d'avoir mis imprudemment les esclaves en liberté, avant de les avoir préparés à faire un bon usage de cette liberté. Nous voyons qu'ils usaient, au contraire, des plus grandes précautions.

M. Buxton suivit, dans son discours, le plan qu'il avait tracé dans sa lettre à M. Wilmot Horton ; mais il insista particulièrement sur la nécessité de mettre immédiatement en liberté les enfants des noirs. Il prouva qu'on l'avait fait dans d'autres pays, sans qu'on eût à y déplorer les troubles et les bouleversements que leurs adversaires semblaient redouter. A cette époque, on prenait des mesures analogues, sans les proclamer, à Ceylan, Bencoolen et Sainte-Hélène.

« Il y a beaucoup de personnes, continue-t-il, dont les idées de justice sont si confuses sur l'esclavage, qu'elles s'imaginent que le planteur a réellement quelque droit sur l'esclave. Nous nous sommes accoutumés à dire, *mon esclave, votre esclave,* et nous en sommes venus à croire qu'il est vraiment à nous, et que nous pouvons le garder ou le

vendre. Examinons notre titre à cette propriété. Voici un article de valeur, deux personnes prétendent y avoir des droits : un homme blanc et un nègre. Quel est l'article disputé ? C'est le corps du nègre ! L'homme blanc dit : *Il est à moi !* et le nègre dit : *Il est à moi !* A qui donc appartient le corps du nègre. Voici les droits du nègre : la nature lui a donné son corps, il l'a reçu de Dieu. Ce composé d'os, de chair et de muscles, est à lui par le droit le plus sacré, par celui qui n'admet aucun soupçon de fraude, de violence ou d'irrégularité. Osera-t-on dire qu'un nègre a obtenu son corps par des moyens illégaux ? Dira-t-on qu'il a volé ses membres ? Vous admettrez certainement que le nègre a les premiers droits sur sa propre personne ; s'il y en a de meilleurs, il faut les prouver. Voyons maintenant les droits de l'homme blanc ; nous les établirons sur les bases les plus solides et les plus équitables. Vous avez reçu, dites-vous, ce nègre de votre père ; votre père l'avait acheté à un de ses voisins ; celui-ci en avait fait l'emplette au marché de Kingstown, et le marchand le tenait d'un trafiquant africain. En vertu de quel droit celui-ci le possède-t-il ? *Il l'a volé ! il l'a enlevé !* Ainsi, la base de vos droits c'est le vol, la violence et la perversité la plus inouïe ! ceci est prouvé. Voilà sur quoi reposent vos titres. Ils sont donc nuls sur les nègres venant d'Afrique ; ils sont encore plus nuls sur les enfants nés à la Jamaïque. L'enfant nouveau-né n'a rien fait pour perdre son droit à la liberté. Les mots de justice, d'équité, de loi et de droit, perdent leur sens naturel lorsqu'on les applique à l'esclavage. Notre langage serait le même, lors même que nous n'aurions aucun intérêt dans cette affaire et que nous parlerions d'une autre nation que de la nôtre.

» Observez la modération de nos demandes. Nous vous disons : ne faites plus d'esclaves, cessez cette iniquité ;

arrêtez-vous, abstenez-vous d'un acte qui est un péché. Nous ne vous disons pas, retournez en arrière, réparez le mal que vous avez fait ; mais seulement, ne faites plus le mal, servez-vous de vos esclaves, mais n'en achetez plus.»

M. Canning proposa plusieurs amendements, le plus important fut l'insertion de ces mots : « Prenant en considération, avec justice et équité, les intérêts de la propriété particulière. » La société contre l'esclavage craignait que les colons ne s'en fissent une arme dans l'avenir, et ils avaient raison. M. Canning proposa qu'on fît part aux gouvernements des colonies des changements qu'on avait en vue, et qu'on n'en fît l'essai que dans l'île de la Trinité qui, relevant directement de la couronne, n'avait pas de législation en propre; avec la condition que si on y rencontrait de la résistance, on aurait recours à l'autorité.

Voici les conclusions proposées par M. Canning : nous aurons occasion d'y revenir, en faisant connaître les opérations des dix années qui suivront :

1° On devra adopter des mesures efficaces et décisives, pour améliorer la condition des esclaves dans les colonies de sa Majesté.

2° Le parlement, décidé à poursuivre avec justice et équité, mais avec persévérance, ces mesures, entrevoit qu'il faut améliorer progressivement le caractère des esclaves.

3° Le parlement désire que ces mesures s'accomplissent le plus promptement possible, tout en ayant égard au bien-être des esclaves, à la sûreté des colonies et aux intérêts des particuliers.

M. Buxton répondit à un argument mis en avant pour prouver que le danger ne venait pas de l'esclavage, mais de la discussion qu'on établissait sur les droits des esclaves : Eh quoi ! s'écria-t-il, apprendrons-nous à l'esclave

qu'il est esclave, et que l'esclavage est la plus dure des conditions; tout le lui fait sentir: son travail si pénible, qui n'est jamais récompensé; il sent les coups de fouet, et il gémit sous cette dure étreinte; il voit la mère de ses enfants succomber sous le fouet; il voit ses enfants envoyés au marché pour y être vendus au meilleur prix possible. Il ne se considère plus comme un homme, mais comme une chose; il est un outil, une machine, une bête de somme. Peut-on dire que les nègres n'aient pas d'eux-mêmes, sans aucune suggestion, considéré cet état comme une injustice, qu'ils ne l'apprendront qu'en lisant un journal, et qu'ils ne découvriront seulement alors qu'il y a des enthousiastes qui déplorent leurs misères et combattent contre l'esclavage. Il y a des enthousiastes, et j'en suis un; tant que nous vivrons, nous soutiendrons cette cause, jusqu'à ce que cet outil, cette machine, soit réinstallé dans ses droits d'homme! »

Ce débat était un grand pas de fait, et plus tard les paroles de M. Buxton furent vérifiées : « Le procès qui vient de commencer se terminera, quoique plus lentement que nous le voudrions, par l'extinction de l'esclavage dans toutes les possessions anglaises. »

M. Buxton eut plusieurs entrevues avec M. Canning après ce débat, et M. Wilberforce se réunit une fois à eux. M. Buxton s'assura des opinions de M. Canning sur tous les points en rapport avec le traitement actuel et futur des esclaves. Il écrivit un résumé de l'état des noirs et le soumit à M. Canning; on est frappé dans ce mémoire de son énergie, de sa laborieuse exactitude; il tenait à vérifier et à prouver avec évidence chaque fait; ces qualités furent remarquables pendant tout ce débat.

Le gouvernement adressa à la fin de mai, une circulaire aux autorités des colonies, pour leur recommander les réformes suivantes :

1° De prendre des mesures pour donner une instruction religieuse et une éducation chrétienne aux esclaves;

2° D'arrêter les travaux et les marchés du dimanche, et de leur donner un jour par semaine pour cultiver leurs jardins;

3° De protéger les esclaves dans leurs achats, dans leurs propriétés et dans les dons qu'ils en feraient;

4° De légaliser leurs mariages et de les protéger dans la jouissance de leurs droits conjugaux;

5° D'empêcher que les membres d'une famille fussent séparés;

6° De chercher à empêcher l'abus des punitions arbitraires;

7° D'abolir les châtiments corporels pour les femmes;

8° Admettre le témoignage des esclaves en cour de justice;

9° Empêcher l'enlèvement des esclaves;

10° Ecarter les obstacles qui s'opposent à l'affranchissement, et accorder à l'esclave la possibilité de se racheter, lui et sa famille, à un prix équitable;

11° Etablir des caisses d'épargne pour les esclaves.

En attendant le résultat de cette démarche, M. Buxton hésita à accepter l'invitation que lui avait faite lord Huntingdon de visiter les Indes occidentales; il consulta M. Wilberforce qui s'y opposa formellement (*). Nous extrayons ce qui suit d'une lettre de M. Buxton à sir James Mackintosh, qui n'avait pris aucune part aux débats.

(*) M. Buxton ne se doutait pas de la réception qui attendait aux Indes ces réformes. Le capitaine Hodgson, du 19e d'infanterie, raconte qu'on avait publié des volumes d'injures sur Sharpe, Wilberforce, Lushington, Stephen, Buxton et l'amiral Fleming; « mais, dit-il, l'inimitié est plus forte contre ces deux derniers, et je suis persuadé que s'ils débarquaient dans une des îles, sans se faire escorter par les nègres, qui prient nuit et jour pour eux, ils seraient massacrés par les Européens. »

« .... Combien j'aurais désiré que cette bonne cause eût le bonheur d'être plaidée par quelqu'un d'aussi énergique et zélé que vous l'êtes...... Avec votre aide et celui de Brougham, les fils des esclaves actuels pourraient devenir des affranchis, et leurs petits-fils des hommes libres. C'est une supplique que je vous adresse en faveur de plus d'un demi-million d'êtres humains qui ne peuvent rien demander eux-mêmes, et qui ont beaucoup d'adversaires. »

Lettre de Wilberforce à Buxton :

« Mon cher ami, excellent, excellent! J'approuve complètement ce que vous avez fait. Il va sans dire que c'est à une condition, c'est que vous tâchiez d'avoir présent à l'esprit le précepte de l'apôtre : *Quoi que vous fassiez, faites-le au nom du Seigneur Jésus*. Vos travaux sur l'esclavage seront vraiment des exercices de piété. Pardonnez ce conseil, il est dicté par l'amitié la plus sincère. Vous ne rendez pas assez justice à vos facultés. S'il vous faut du temps pour que les choses pénètrent dans votre esprit, c'est que vous voulez qu'elles y pénètrent profondément ».

1823 à 1826.

Lorsqu'on reçut aux Indes occidentales la nouvelle des attaques de M. Buxton, contre ce que les planteurs considéraient comme leur propriété, et l'aquiescement que le gouvernement donnait à ces principes, il s'éleva un cri général d'indignation. On pensa même à résister par la force, aux innovations que le gouvernement voulait tenter. On proposa de rejeter le joug de la mère-patrie, et de se placer sous la protection de l'Amérique (*). Les magistrats

(*) L'extrait suivant, tiré d'un journal de la Jamaïque, est un échantillon des injures adressées à M. Canning, lord Bathurst et *ces hypocrites coquins*, les abolitionistes. « Nous prions le parlement d'amender son origine qui est due à la fraude, de nettoyer sa conscience qui est corrompue, de jeter le masque qui n'est qu'hypocrisie, de rompre avec ses faux alliés les saints, et de bannir de son enceinte les mauvais drôles qui sont payés, c'est-à-dire les trois-quarts d'entre eux. »

des colonies refusèrent de se soumettre aux recommandations du gouvernement. Quand la circulaire arriva à Demerara, les autorités essayèrent d'en cacher le contenu aux esclaves. Mais leurs précautions allèrent à fin contraire du but qu'elles se proposaient : des bruits exagérés se répandirent au dehors. Les nègres s'imaginèrent que *le grand roi d'Angleterre* les avait mis en liberté, et que les planteurs avaient supprimé l'édit qui le déclarait. Imbus de cette idée, ils refusèrent de travailler sur plusieurs plantations. On eut recours à la force; ils résistèrent et commirent des outrages sur la personne et la propriété des blancs. On proclama l'état de siége et les soldats se mirent en campagne. Sans organisation, sans chefs et sans armes, les esclaves furent bientôt soumis. Il n'y eut pas un soldat de tué, mais les nègres furent opprimés et maltraités de la plus horrible manière.

« On fit, dit M. Brougham, des exemples terribles parmi eux. Il en périt plus de cent sur le champ de bataille où il n'était pas tombé un soldat. On dit qu'on a tué un grand nombre de prisonniers. Avant la fin de septembre, on en avait exécuté quarante-sept. Ce qui est encore plus affreux, c'est que dans une semaine, dix de ces malheureux ont été mis en pièces à coups de fouet : quelques-uns avaient été condamnés à recevoir de six à sept cents coups, cinq d'entre eux à mille coups ; un seul avait supporté ce supplice. »

Une pareille sévérité ne satisfit cependant pas les colons. Depuis quelque temps les hommes religieux en Angleterre se préoccupaient de l'ignorance et de la dépravation des basses classes dans les colonies. Plusieurs sectes chrétiennes avaient envoyé des missionnaires pour les instruire : les Indépendans et les Wesleyens s'y étaient distingués; c'était une rude tâche. Les colons s'opposaient à tout changement, et, en maîtres despotes, ne pouvaient

supporter qu'on instruisît leurs esclaves; malgré toutes ces difficultés, les missionnaires réussirent à amener plusieurs nègres à la connaissance de l'Evangile. Les planteurs voulurent arrêter cette *peste*, comme ils l'appelaient, et lors de la révolte des nègres, ils en déchargèrent toute la responsabilité sur les missionnaires chrétiens. M. Smith était un missionnaire indépendant; il fut traduit de la manière la plus illégale devant une cour martiale d'officiers de milice, et condamné à être pendu, mais sa santé était détruite par les mauvais traitements, et la mort vint à temps empêcher le bourreau d'accomplir son office (*).

Ces nouvelles arrivèrent promptement en Angleterre. L'affliction fut grande chez les abolitionistes; leurs partisans tièdes les abandonnèrent; on les dénonça comme les fauteurs des désordres qui avaient eu lieu. Le peuple ne vit que les malheurs arrivés, il ne se rappela pas combien le remède proposé par M. Buxton était doux; il ne comprit pas que ces tristes résultats étaient dus aux colons eux-mêmes. Les reproches dont on accabla M. Buxton, ne furent rien auprès de son chagrin en apprenant que le gouvernement retirait la promesse qu'il avait faite de contraindre les colonies à l'obéissance. Tout semblait concourir à ralentir le zèle de M. Buxton; mais il continua, au contraire, à avancer dans la voie qu'il s'était tracée. Il voulait obtenir l'émancipation de tous les enfants au-dessous de sept ans, en accordant une indemnité à leurs maîtres. Le gouver-

(*) Pendant que Smith était en prison, ses persécuteurs lui firent signer un bon sur la société des missions de Londres, pour les dépenses de son procès. Ce bon fut retrouvé plus tard; en l'examinant on vit en petits caractères: « 2 *Cor.*, IV, 8, 9. » Voici ces versets : *Nous sommes pressés de toute manière, mais nous ne sommes pas réduits à l'extrémité; nous sommes en perplexité, mais nous ne sommes pas sans espérance; nous sommes persécutés, mais nous ne sommes pas abandonnés; nous sommes abattus, mais nous ne sommes pas entièrement perdus.*

nement anglais les ferait élever jusqu'à l'âge de sept ans, puis ils seraient mis en apprentissage et affranchis. Les abolitionistes n'étaient pas contents de M. Canning : le gouvernement manquait à sa parole et ne voulait rien faire. M. Buxton devint très-impopulaire; on attribua sa conduite et celle de ses amis aux motifs les plus vils.

Au moment où l'orage était le plus violent contre lui, ses amis lui demandèrent ce qu'il fallait dire quand on l'entendait accabler d'injures. « Dites, répondit-il, dites *cela*, en faisant claquer ses doigts. Vous autres braves gens vous pensez trop à votre réputation. *Faites bien, et on vous rendra justice une fois.* » Il n'était cependant pas indifférent au fond à la haine qu'on lui témoignait. Quelques années plus tard, lorsque l'opinion publique eut changé à son égard, il exprimait sa reconnaissance envers Dieu, de ce que les priviléges et les joies de sa vie n'en avaient pas souffert, de ce que ses ennemis (ses ennemis parce qu'il était l'ami de l'esclave) n'avaient pas remporté la victoire, et de ce que « je n'ai plus sujet de dire (écrit-il) comme David l'a dit, et comme je l'ai dit aussi une fois : *Les reproches m'ont brisé le cœur.* »

Les ministres refusèrent le projet de M. Buxton, et lorsqu'arriva le jour fixé par M. Canning (le 15 mars), la société contre l'esclavage était très-découragée, et même la division se glissa dans son sein. Quelques membres conseillèrent de recevoir en silence l'attaque de M. Canning, afin de laisser passer l'effet que produisait son éloquence. M. Buxton s'opposa à cet avis; il prêcha la résistance et fut soutenu par quelques amis.

M. Gurney l'appuya et lui dit : « Rappelle-toi cette injonction de l'apôtre : *Acquittez-vous comme des hommes, soyez forts....* Pourquoi serions-nous découragés?.... Sois satisfait de ta part de persécutions, ne permets pas que les

reproches de tes adversaires, l'allanguissement de ta foi, et l'idée que tu as de ton incapacité affaiblissent ton énergie. » Buxton écrit le 12 février 1822 : « Les occupations et, ce qui est pire, les pensées qui m'oppressent, sont un poids plus lourd que j'aie jamais eu à porter. Je suis fatigué au point d'en être malheureux. »

Il ne comptait plus que sur cinq ou six amis dévoués dans le sein du parlement, tandis que deux cents membres étaient plus ou moins ses ennemis, et si le gouvernement les abandonnait complétement, quelle espérance pouvait-il conserver. Ses craintes se vérifièrent. M. Canning repoussa les mesures et les principes qu'il avait adoptés l'année précédente. Il annonça que les changements convenus seraient mis à exécution dans l'île de la Trinité, mais que les colonies récalcitrantes ne recevraient d'autre punition que des reproches.

M. Buxton répondit et attaqua le gouvernement en lui reprochant sa conduite versatile; il cita M. Canning lui-même en opposition à son discours du jour. « Je ne vois plus de raison, dit-il, pour qu'il ne s'écoule pas au moins dix siècles avant que nous voyons les nègres libérés et délivrés de l'état misérable où ils sont maintenant. » Après avoir prouvé avec évidence que les nègres étaient traités avec la plus atroce cruauté, il conclut : « Ce que j'ai dit, je l'ai dit pour accomplir un devoir. Je n'ai aucune hostilité contre les planteurs. Indemnité aux planteurs, émancipation des enfants nègres. Voilà ce que je désire. »

Wilberforce lui écrivit :

« Il faut que je vous exprime la satisfaction avec laquelle j'observe les progrès que nous avons faits, et les espérances que nous sommes fondés à avoir pour l'avenir. Les deux chambres du parlement s'occupent des intérêts et du bien-être de ces êtres qui n'avaient guère que le rang *d'orangs-outangs* il y a peu de jours; n'est-ce pas un indice de succès? Dans tous les cas je crois humblement que nous

nous réjouirons et nous glorifierons dans un monde meilleur, car nous pouvons affirmer que nous travaillons pour l'éternité. Et j'espère que nous en jouirons avec beaucoup de nos pauvres frères noirs, quand l'esclavage et l'injustice, les chagrins et la douleur auront cessé, et que l'amour, la vérité, la miséricorde, la paix et la joie seront notre partage pour toujours. Luttons avec ardeur pour ce glorieux avenir. »

Le 1er juin, M. Brougham fit une motion au sujet des missionnaires et en particulier du missionnaire Smith; il saisit cette occasion de parler de la modération dont les noirs rebelles avaient fait preuve lors de leur révolte. Il fut soutenu par ses amis. Ils changèrent l'opinion publique et la ramenèrent à leur propre point de vue.

M. Wilberforce se retira du parlement en 1825. Il écrit à cette occasion à M. Buxton. « Je désirerais que ce soit vous qui fassiez la motion pour B., parce que je vous regarde comme mon exécuteur parlementaire. Que Dieu vous bénisse vous et les vôtres, dans votre vie privée et votre vie publique. »

« On prétend, dit M. Buxton, que je suis violent et impatient dans nos débats contre l'esclavage; j'ai demandé, il est vrai, des mesures vigoureuses,.... je ne voulais pas qu'on pût mettre en doute notre bon droit.... J'ai cité la devise de notre marine : *Combattre toujours.* »

Wilberforce, le grand champion de la cause, s'était retiré, et le nombre des abolitionistes ne s'était pas accru. Nous sommes frappés de ce que tous les raisonnements qu'on employait à cette époque, nous font l'effet maintenant de lieux communs; mais c'est à nos yeux une preuve des progrès immenses qu'a faits la cause de l'abolition dans l'esprit public.

M. Buxton loue extrêmement le zèle et les talents du Dr Lushington, il dit que l'on ne connaît pas la dixième partie de ses travaux. Un autre membre distingué parmi

les abolitionistes, était M. Zacharie Macaulay; son jugement éclairé, sa mémoire nourrie de faits et de détails, le mirent à même de rendre de grands services à la cause. Il était éditeur du *Nouvelliste de la Société contre l'esclavage*. On se rappelle encore la taille courbée de M. Macaulay, son élocution embarrassée et sa toilette négligée; mais cet extérieur cachait le caractère d'un héros et un cœur brûlant d'amour pour Dieu et ses semblables. Il ne recula ni devant la fatigue, ni devant les privations, ni devant le blâme et la persécution. Travailler et souffrir pour arriver à soulager les misères d'autrui, tel était son but et il l'acceptait gaiement.

Pendant les quatre premières années de la lutte, les chefs s'occupèrent à préparer le terrain; ils s'efforcèrent de faire connaître le mal tel qu'il existait, plutôt qu'à former des plans pour un avenir éloigné, mais auquel ils avaient confiance, c'est-à-dire : l'émancipation complète des nègres.

La première partie de la description de l'esclavage, par M. Stephen, qui parut en 1824, leur fut d'une grande utilité; son but était de faire ouvrir les yeux sur le véritable caractère du système de l'esclavage. Le Dr Lushington dénonça, en 1825, les indignes traitements qu'on avait fait subir aux hommes libres de couleur : M. Buxton exposa devant le parlement l'affaire du missionnaire Shrewsbury, dont la conduite n'offrait pas le plus léger prétexte au blâme. Les planteurs étaient exaspérés contre lui à cause de la peine qu'il s'était donnée pour instruire les nègres et les hommes libres de couleur : sa chapelle fut détruite, et M. Shrewsbury dut se réfugier chez un ecclésiastique pour se soustraire à la mort. M. Buxton dit qu'il ne peut reconnaître le dévoûment de ce ministre qu'en taisant son nom, craignant qu'il courût de grands risques s'il le faisait connaître. Il dit encore en terminant le débat. « Je désire

qu'il soit clairement entendu, que ma résolution ferme et inébranlable est de dévouer ma vie à la cause des esclaves; je persisterai dans cette voie malgré l'opposition, l'impopularité, le blâme et la calomnie. »

Sir J. Mackintosh lui écrit : « Les deux grandes mesures à prendre sont : le bill pour soutenir et généraliser la circulaire du gouvernement, et le projet particulier pour l'émancipation. Je crains que ce ne soit trop pour une session. »

M. Buxton dit au commencement de la session de 1826 : « M. Canning nous a donné à entendre que le gouvernement ferait quelque chose, mais il a refusé de dire ce que ce serait. Mardi je présenterai la pétition de Londres... Mercredi, la motion de Denman sur les jugements de la Jamaïque; il est probable qu'il y en aura d'autres. »

Cette pétition de Londres était signée par 72,000 personnes. « Je voudrais, dit-il, ne blâmer personne, mais ma conviction est que le parlement doit poursuivre cette affaire activement ou l'abandonner complétement. »

L'extrait suivant fera voir comment on avait dirigé les procédures à la Jamaïque. « On demanda au constable s'il avait trouvé des munitions parmi les insurgés? il répondit : Non; et des baïonnettes? Non, mais on m'a montré un panier où on m'a dit qu'il y en avait eu! et voilà les preuves sur lesquelles on a pendu les inculpés! »

Le parlement déclara qu'il ne pouvait revenir sur les décisions qu'il avait prises, mais qu'il convenait que c'était là une preuve probante des malheurs attachés à l'esclavage. La fin de cette session amena un temps d'arrêt à leurs travaux, parce que le gouvernement avait accordé une année d'épreuve à la législature des colonies

M. Buxton passa l'automne à Cromer-Hall; il jouissait vivement du repos, et des distractions que la campagne

lui offrait. Il aimait passionnément les chevaux. Il perdait peu à peu dans cette vie champêtre, l'expression soucieuse et fatiguée que sa figure contractait dans sa vie laborieuse de la ville. Il n'abandonnait cependant pas ses occupations relatives à l'esclavage, et il y consacrait un certain temps. La société de ses enfants était une source de vives jouissances pour lui, il s'occupait volontiers de leurs plaisirs; c'étaient tantôt des parties de campagne, tantôt des récitations de poésies; il avait fondé un journal où les jeunes gens écrivaient tour à tour et dont on faisait la lecture à haute voix; il cherchait toujours à favoriser le développement intellectuel au milieu de la gaieté et des divertissements. Il avait eu l'idée d'un petit ouvrage intitulé : *Maximes pour la jeunesse*. En voici quelques extraits :

« Les hommes prennent souvent les difficultés pour des impossibilités : c'est là la différence entre ceux qui font et ceux qui ne font pas. »

« Plus on a à faire et plus on fait. »

« L'oisiveté est la plus grande des prodigalités. »

« Il y a deux espèces d'oisiveté, une oisiveté indifférente et une oisiveté active ou plutôt agitée. »

« Nous ne pouvons nous donner des talents naturels, mais nous pouvons perfectionner ceux que la nature nous a donnés. »

« Energie, vigueur, un but fixe devant soi : voilà ce qui fait remporter la victoire aujourd'hui. »

« Montrez au monde que vous êtes coulé en fer et non construit de paille ou de bois. »

« Que les hommes sachent que vous ferez ce que vous avez dit, que votre décision est définitive, que vous n'hésitez pas, et que rien ne pourra vous intimider ou vous arrêter. »

« L'éloquence : c'est le talent le plus utile ; on peut l'acquérir et le perfectionner. Presque tous les grands ora-

teurs ont mal débuté. Comment peut-on devenir un bon orateur? Lisez, *multum, non multa, homo unius libri;* apprenez par cœur tout ce qui vous frappe. »

Il insistait surtout sur la nécessité d'acquérir de la force de caractère. Voici une note écrite au moment où un de ses fils allait entrer dans la vie active: « Préserve-le, Seigneur, des résolutions prises avec mollesse; des buts vagues et incertains, d'un esprit oiseux et hésitant... Fais qu'il saisisse avec fermeté l'objet dont il s'occupe. Donne-lui, oh Dieu! de l'activité et de la persévérance; un jugement sain.... Qu'il puisse plus tard rendre grâce de ses succès à son Seigneur, et qu'il dise avec David: *C'est Dieu qui m'a couronné de force et qui a rendu mon chemin parfait.* »

Il écrivait à son neveu, fils aîné de M. Hoare, qui avait manqué ses examens au collége.

Avril 1827.

« Cet échec est l'épreuve qui va décider de votre caractère: si vous êtes faible, abattu, vous vous relâcherez, vous vous découragerez et vous ne ferez plus rien. La plupart des hommes vont bien, quand le vent souffle en leur faveur; mais que l'orage gronde, ils fléchissent lâchement. Si votre caractère est ferme, vous puiserez des forces dans votre défaite même; la fortune vous refuse ses faveurs, arrachez-les-lui de force. J'aime votre lettre, j'y vois un esprit invincible, ce qui suivant moi, vaut mieux que tout le latin, le grec et les mathématiques du monde. Soyez homme et prenez votre revanche aux premiers examens. Si vous vous sentez abattu, si vous ne pouvez ni rire, ni dormir, ni défier la fortune contraire, vous pourrez faire peut-être un honnête banquier, mais c'est fait de vous. »

Avant qu'on eût établi des phares flottants au-delà de Happisburgh, les naufrages étaient fréquents sur la côte de Cromer. Dès qu'on apercevait un vaisseau en péril, M. Buxton et M. Hoare étaient des premiers sur le rivage, non-seulement pour diriger les secours, mais pour les donner eux-mêmes. Dans une de ces occasions, M. Bux-

ton courut de grands dangers. Pendant un violent ouragan, en 1823, un bâtiment charbonnier s'avança sur les récifs au-delà du phare de Cromer. On mit à l'eau le bateau de sauvetage; mais la mer était si terrible, que les pêcheurs n'osaient s'y aventurer. M. Buxton espérant les encourager, sauta dedans, mais ce fut en vain. Le canon tirait constamment, et enfin une vague énorme brisa le navire et l'engloutit. Pendant un instant, les spectateurs restèrent immobiles d'épouvante. « C'est tout fini pour ces pauvres gens, » dit un vieux pècheur. M. Buxton crut voir à cet instant un des naufragés au sommet d'une vague. Sans attendre une corde, il s'élança en avant, saisit l'homme et lutta avec force contre la violence des eaux; on vint à son secours et on le déposa à terre avec le marin qu'il avait sauvé, dans un état d'épuisement complet.

Un des traits distinctifs de son caractère, c'était l'usage qu'il faisait de son influence pour répandre l'Évangile autour de lui. Tous les dimanches soir, sa grande chambre à manger se remplissait d'un auditoire nombreux et varié: c'étaient pour la plupart des pêcheurs et d'autres voisins de même espèce qui se réunissaient à ses domestiques. Les explications qu'il donnait sur quelques versets de la Bible, étaient courtes mais faisaient une profonde impression. Il avait pour principe qu'il ne faut pas parler à moins qu'on n'ait quelque chose à dire. On voyait qu'il avait étudié la Bible, qu'il avait recherché la vérité à la source même, et il l'appliquait avec une énergie et une vivacité de sentiment, qui ne pouvait manquer de faire vibrer quelques cordes dans le cœur de ses auditeurs.

Il dit à propos de la lecture de la Bible :

« Il ne faut pas lire la Bible, il faut l'étudier; nous ne devons pas nous contenter d'y jeter un coup-d'œil furtif, mais la méditer profondément, avec une attention soutenue, et nous rendre maîtres des

trésors de la révélation. L'Ecriture sainte étudiée avec zèle, apprise pour ainsi dire par cœur, en implorant l'assistance du Saint-Esprit, nous donnera de nouvelles lumières...... Nous en saisirons les beautés; elle suffira à nos besoins, nous y moissonnerons de divines instructions d'une vérité efficace........ Mais il faut le Saint-Esprit pour guider les recherches, éclairer l'intelligence et toucher le cœur. Un astronome considère le firmament avec un excellent télescope, et il y découvre des merveilles d'ordre, de puissance, d'harmonie, de sagesse, tandis que l'observateur dépourvu d'un bon instrument, n'aperçoit point ces choses.

» Il en est ainsi de la lecture de la Bible: scrutée par notre faible raison, nous n'y découvrons rien; il faut le secours du Saint-Esprit, pour éclairer notre intelligence et toucher notre cœur, et comment l'obtenir sans la prière? »

L'homme qui écrivait ces paroles n'était point un personnage austère, voué à la vie contemplative, ascétique, étranger aux choses de la terre. Il aimait les jouissances que la fortune peut procurer; nous avons dit qu'il avait la passion des chevaux : les siens étaient renommés et il n'épargnait rien pour en améliorer la race. Il était aussi grand amateur de beaux chiens, et la chasse était son plaisir favori.

Il pratiquait une large hospitalité à Cromer-Hall. Sa conversation, pleine d'anecdotes, était vive et animée, et il cherchait toujours à amuser ses hôtes.

Il était l'ami zélé et actif du pauvre; sa sollicitude s'étendait aux plus petits détails. « C'est une cruelle chose pour un pauvre paysan, disait-il, d'être obligé de vendre le porc qu'il a élevé et nourri comme son enfant; lorsque l'un d'eux vient m'offrir d'acheter la moitié d'un porc, je l'achète en entier; puis j'en fais deux parts : une pour le paysan et une pour moi. » Aussi était-il très-populaire dans la contrée.

Sa correspondance à cette époque, montre qu'aucun sujet d'utilité sociale n'était étranger à ses méditations, et

les lettres de ses amis sont la preuve de l'affection et de la considération qu'ils lui portaient ; ils le consultaient sur toute espèce de sujets ; les conseils qu'il donne sont pleins de finesse et annoncent une grande connaissance du cœur humain.

« Vous croyez, écrivait-il à un ami, que le public est une créature pleine de sagacité, qui ne demande que des raisonnements et des faits dépourvus de tout ornement ; vous êtes dans l'erreur. Le public n'accepte volontiers que ce qui lui arrive par le chemin de son imagination et de son cœur ; il faut donc l'attaquer par ses parties vulnérables. En voulez-vous un exemple : le docteur Laurence était un homme fort instruit, doué de grands talents ; il faisait à la chambre des communes d'excellents discours que personne n'écoutait, excepté Fox. On demanda un jour à celui-ci pourquoi il prêtait une oreille si attentive. — Parce que je veux répéter ce discours, dit-il... Il le fit ; et ces mêmes faits, dont l'exposé par Laurence causait un ennui mortel, captivèrent et charmèrent la chambre lorsque Fox les présenta. Pourquoi ? Parce que le docteur Laurence pensait comme vous, et Fox comme moi ».

A un autre ami qui lui recommandait quelqu'un pour être secrétaire d'une compagnie de mines, et qui ajoutait : c'est un brave officier ; il répondit :

« Votre protégé est brave, dites-vous ; qu'est-ce que la bravoure a à faire avec les mines ? Nous ne voulons pas combattre l'argent ou le cuivre. Votre homme est-il énergique, persistant à lutter contre les difficultés ? a-t-il le jugement prompt et éclairé ? connaît-il les hommes ? est-il lui-même un homme d'affaires ? a-t-il un caractère aimable et conciliant ? Voilà ce qu'il importe de savoir, et non s'il est toujours prêt à mettre flamberge au vent. »

Il écrit à un ecclésiastique qui paraissait un peu trop enclin aux jouissances mondaines :

...... « L'accomplissement des devoirs de tout homme et surtout des devoirs d'un ecclésiastique, demande toute l'énergie dont il est susceptible. L'esprit du monde est envahissant ; en avançant dans la vie, nous sommes toujours plus portés à penser et à agir comme le plus grand nombre. Combien de jeunes gens, dont la sévérité de

principes était taxée d'exagération, qui dans l'âge mûr ont, sinon approuvé, au moins toléré les vanités du monde..... Où est le mal, vous dira-t-on, d'avoir une bonne maison, élégante et bien meublée? et à moi aussi l'on m'a dit, où est le mal d'avoir quelques bons chiens, de faire garder son gibier? etc. etc. Ainsi l'on m'a détourné de choses plus utiles. J'ai plus de gibier, de chiens et de chevaux que d'autres; si j'avais consacré mon temps et mon argent à de meilleurs emplois, combien de sociétés bibliques et de missionnaires aurais-je pu soutenir!

» ... Je me souviens de vous avoir entendu dire dans votre jeunesse, «j'aime la musique, mais j'attendrai d'être au ciel pour en jouir». Eh bien! maintenant, avez-vous changé? Voulez-vous avoir votre musique ici-bas, ou attendre encore quelques années. Wesley étant appelé par la loi a déclarer combien il possédait de vaisselle d'argent pour être soumis à la taxe, répondit: «J'ai cinq cuillers d'argent, et je n'en aurai pas davantage aussi longtemps que mes pauvres voisins manqueront de pain». Voilà le véritable esprit du ministre de l'Evangile.

» Personne n'a trop de moyens d'agir; j'entends par moyens, le temps, les talents, l'argent, l'influence: on peut toujours appliquer ce que l'on possède. Si une paroisse ne suffit pas, on a le voisinage, on a le monde entier, dont une si grande partie est encore plongée dans les ténèbres de l'erreur. Tout ce que l'on consacre inutilement aux choses de la terre, on le dérobe aux intérêts du ciel. Si l'on possède une vaste ferme pour sa subsistance, et un jardin pour son plaisir, le temps et les amendements employés au jardin, sont autant d'enlevé à la ferme; on a beaucoup de fleurs et peu de pain.

» Ce n'est pas tout; quand on touche le monde par tant de points, on a bien de la peine à se préserver du poison de ses maximes: on l'imite d'abord dans ses habitudes, et plus tard dans ses principes.

» Chaque mot de ce *sermon* est ma propre condamnation, je le sais; mais n'importe, la vérité est toujours la vérité».

1826 et 1827.

L'année d'épreuve accordée par le gouvernement aux colonies, avait suspendu les travaux des abolitionistes. M. Buxton ne perdit cependant pas son temps; il s'occupa

d'un objet nouveau, qui avait quelque rapport avec l'esclavage. Il avait eu la visite d'un M. Byam, qui avait été commissaire-général de police à l'île Maurice, et qui était indigné des excès qui s'y commettaient. Il assura que la traite des noirs se continuait d'une manière effrayante dans cette île, et que les autorités et les habitants étaient également coupables; il ajouta que les esclaves étaient traités avec une cruauté inouïe et d'autant plus grande qu'on pouvait les remplacer plus facilement. L'île Maurice avait été cédée à l'Angleterre par la France en 1810, c'est-à-dire, trois ans après l'abolition de la traite des nègres dans les possessions anglaises; c'était en partie la cause que le commerce des noirs n'y avait jamais entièrement cessé.

M. Buxton put à peine croire ce qu'on lui affirmait; il fit des recherches, obtint une grande quantité de documents, et se convainquit de la vérité de ce qu'on lui avait rapporté. Il fut effrayé de la grandeur du mal, et ce n'était pas une petite affaire que cette nouvelle lutte avec un ennemi aussi éloigné. Il hésita un moment; mais comment ne pas révéler de telles énormités. Il ne pensait guère alors que six ans plus tard l'esclavage serait aboli dans toutes les possessions anglaises. Il croyait à une plus longue lutte, et ne pouvait tolérer la durée de ces horreurs; avec l'aide du Dr Lushington, il prit cette nouvelle affaire en main.

Ils dressèrent un plan d'opérations; sir G. Stephen, abolitioniste déclaré, entreprit de découvrir et d'examiner des témoins (*). Le premier qu'il interrogea fut la femme

(*) M. Buxton interrogea un jour un monsieur qui avait demeuré longtemps à l'île Maurice. Celui-ci cherchait à lui persuader que les esclaves étaient très-heureux. — « Dites donc à M. Buxton, ma chère, s'adressant à sa femme, que les esclaves de M. T** ont l'air très-heureux. — Oh oui, dit celle-ci, je suis sûre qu'ils le sont; mais cela m'a toujours étonnée de voir les cuisiniers nègres enchaînés à la cheminée. »

de chambre anglaise de Mme Byam, qui, pendant son séjour à l'île Maurice, avait eu mille bontés pour les esclaves. Elle raconta que la nuit qui précéda leur départ, elle fut réveillée par une voix qui l'appelait doucement du dehors; elle se leva, et fut effrayée de trouver la cour pleine de nègres. Ils la supplièrent de ne rien dire, et, tombant à genoux, ils lui demandèrent, puisqu'elle allait dans le pays du Dieu tout puissant, de Lui raconter leurs souffrances et de le prier de les soulager.

Le 9 Mai 1826, M. Buxton soumit au parlement la question de l'île Maurice; il rappela que le trafic des esclaves était contre la loi. « Et cependant, dit-il, dans une colonie anglaise, depuis quatorze ans la traite des noirs existe dans toute son horreur; on les y transporte par milliers et par dix milliers ! »

Il prouva ses assertions par le témoignage d'une foule de gens qui avaient été élevés en dignité dans l'île, et prouva par le recensement de la population dans les Seychelles, qu'il aurait fallu que chaque femme eût eu cent quatre-vingts enfants, si on voulait continuer à nier la traite des noirs.

Après avoir raconté de quelle manière on s'empare du nègre, etc., il dit : « Les horreurs du voyage passent toute description. La capacité d'un vaisseau négrier est de deux à quatre pieds de haut; on le remplit d'autant de créatures humaines qu'il en peut contenir. On les fait asseoir avec leurs têtes entre leurs genoux; on en place un rang contre les parois du vaisseau, puis un autre rang; l'emballeur, armé d'une massue, frappe sur leurs pieds pour les forcer à se serrer les uns contre les autres; ils deviennent ainsi, pour me servir de l'expression d'un témoin, une masse de corruption vivante. La puanteur est si affreuse, qu'un officier m'a assuré avoir été malade, pour avoir respiré un

instant l'air émanant du trou qui leur donne du jour. Ces malheureux font ainsi un voyage de plus de quatre cent soixante lieues. »

M. Buxton obtint qu'on nommât un comité pour vérifier si la traite avait existé à l'île Maurice. La dissolution du parlement arrêta ces recherches. Le mois de juin fut rempli par une élection orageuse à Weymouth. Il s'établit une violente lutte entre les deux partis, et il fallut se battre pour approcher du bureau de l'élection. On appela des troupes et on augmenta la police pour empêcher l'émeute, mais la populace fut la plus forte pendant deux jours.

M. Buxton se tint à l'écart autant que possible, son élection était assurée ; sa popularité était si grande, qu'après sa nomination, il fut parfaitement reçu par tous les partis ; il ne semblait pas qu'il eût eu un seul adversaire. M. Buxton dit dans une lettre à M. Hoare, à propos de l'élection : « On dit que *** (son adversaire) dépense trente-sept mille francs par jour ; il a neuf auberges ouvertes toute la journée, tout le monde, homme ou femme, peut y venir s'enivrer et manger. Toute la ville est ivre. » — « Je proteste contre de pareils procédés de notre part, » dit-il dans une lettre adressée au président du parti qui le portait.

Le reste de l'année se passa en recherches actives sur l'affaire de l'île Maurice. M. Stephen visita toutes les garnisons de l'Angleterre, pour y découvrir des soldats qui eussent été à l'île Maurice. Il recueillit les dépositions des officiers et des soldats, qui prouvèrent que la traite des nègres y existait en effet. Dans son discours du 9 mai 1826, M. Buxton avait accusé les autorités de l'île d'une négligence coupable ; le dernier gouverneur en fut très-blessé et le défia de prouver ce qu'il avançait. Cela le força à incriminer des individus, chose qu'il avait espéré éviter ; cette inquiétude et le travail continu auquel il était

forcé, altérèrent sa santé; son médecin lui ordonna le repos; mais il ne put s'y résoudre et continua à travailler sans relâche pour préparer sa motion. Les horreurs et les atroces cruautés dont il était obligé de lire et d'écouter les récits, s'emparèrent à tel point de son esprit, qu'on le voyait quitter son travail et se promener en s'écriant : « C'est trop affreux, je ne puis le supporter. » Il dit dans une lettre.

« J'étais plus malheureux que je ne puis l'exprimer, et le 19 mai j'étais si accablé que je ne pus continuer mes travaux. Le lendemain je fus très-indisposé.... Ma fille était seule avec moi, mais je ne me rappelle tout cela que vaguement. Je fis demander le médecin; le fait est que j'eus une attaque d'apoplexie, et ce ne fut que le mercredi que je montrai quelques symptômes de vie. Je reconnus ma femme, et je pus lui exprimer tout ce que je ressentais pour elle..... Pendant ma longue convalescence, je dus renoncer à tous mes travaux.... mais je n'en eus que plus de temps pour réfléchir. Je me rappelai tous mes péchés, et fus profondément touché de la miséricorde et de l'amour que Dieu m'avait témoignés... — Donne-moi, mon Dieu, de me repentir amèrement de ce que je t'ai si souvent offensé, et préserve-moi de transgresser de nouveau tes volontés. »

1827 et 1828.

Le jour où il devait présenter sa motion pour l'île Maurice était passé quand il revint à lui : ce lui fut un grand chagrin. Il écrit pendant cet intervalle de repos :

« Ne trouvant de consolations nulle part, j'eus recours à ma Bible et entre autre aux Psaumes; je pus dire avec David : *Dans ma détresse, j'ai appelé le Seigneur, et il m'a délivré*..... Je puis dire avec vérité que l'étude de la Bible a eu l'effet le plus salutaire sur mon esprit, et j'espère qu'il sera durable; j'y reviens avec un plaisir qui m'était inconnu.... je me réfugie dans la prière; David m'en fournit en abondance : *Le Seigneur est ma défense, et mon Dieu est le rocher de mon refuge.* Je me suis très-bien trouvé de

préparer mon esprit à la prière par la méditation; il faut réfléchir aux points sur lesquels nous implorons le secours de Dieu, sans quoi nos prières sont vagues et sans suite.»

A cette époque, M. Buxton apprit que lord William Bentinck était nommé gouverneur-général des Indes; il alla le voir pour lui recommander de chercher à abolir les sacrifices des veuves indoues sur le tombeau de leurs maris. Il eut la grande joie d'apprendre que lord W. Bentinck avait fait ce qu'il désirait et que cette affreuse coutume était abolie. Il dut, cet hiver-là, abandonner le séjour de Cromer-Hall auquel lui et sa famille étaient très-attachés; ils furent dédommagés par l'offre qu'on leur fit d'une habitation rapprochée; elle leur permettait de rester dans un voisinage qu'ils aimaient et où une partie de leur famille était établie.

Le premier emploi qu'il fit de ses forces, fut en faveur des Indes occidentales. L'année d'épreuve était expirée, et rien n'avait été fait pour améliorer l'état des esclaves. Le gouvernement n'était pas découragé, et cherchait à atteindre le but par des voies de douceur plutôt que par la force. Une circulaire fut envoyée à toutes les assemblées des colonies, pour les engager à effectuer les changements qu'on croyait essentiels d'apporter à l'état de leurs esclaves. Ces circulaires furent regardées comme nulles et non avenues par les colonies. M. Buxton était encore trop malade; il ne pouvait agir avec son énergie habituelle, ni demander au gouvernement d'employer des mesures énergiques pour forcer les colonies à adopter un autre régime vis-à-vis de leurs esclaves.

M. W. Horton fit une motion, le 6 mars, pour faire ajourner l'exécution de l'ordre du conseil, relatif à l'affranchissement dés esclaves à Berbice et à Demerara. M. Buxton l'écouta avec douleur; il espérait qu'un de ses amis

viendrait à son secours ; il ne se croyait pas assez bien portant pour parler ; mais son indignation l'emporta, et, après une amère tirade de M. W. Horton contre les abolitionistes, il se leva pour répondre. Il défia son adversaire de prouver qu'il eût rien avancé de faux et chercha à battre en brèche les preuves qu'il avait fournies à l'appui de son opinion. « Le parti des planteurs indiens ne cesse de parler du bien-être des esclaves, dit-il, mais comment se fait-il alors que ces gens si heureux diminuent à vue d'œil, dans une proportion dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire. On vient de nous dire qu'il était impossible de concilier la promesse d'abolir l'esclavage avec celle qu'on a faite également d'avoir égard aux intérêts des parties intéressées ; il faut, dit-on, sacrifier le planteur ou l'esclave...... Je me déclare, sans hésiter, en faveur de l'esclave. Je voudrais donner au nègre, tout ce que je peux lui donner avec sécurité ; je voudrais adoucir son sort et émanciper ses enfants, ensuite je m'occuperai du planteur. Je suis pour la compensation, mais pour la compensation sur la base la plus large. Vous en demandez une pour celui qui fait usage du fouet, j'en demande une pour celui qui a reçu les coups de ce fouet. Vous en demandez pour celui à qui on enlève une propriété, j'en demande pour ceux qui ont supporté des torts innombrables, dont le moindre est l'incapacité de posséder quoi que ce soit.... »

Un de ses amis écrit au sujet de ce discours : « Le parlement a été vaincu par sa chaleur de cœur ; on l'a applaudi avec enthousiasme. »

On ne pouvait rien faire de plus pendant cette session. Le Dr Lushington et M. Brougham désiraient réhabiliter les hommes libres de couleur, qui étaient dans la position la plus pénible et la plus humiliante : leurs efforts furent couronnés de succès en 1828. Le gouvernement

décréta qu'ils devaient être mis sur le même pied que les blancs : c'était une mesure d'une grande importance. M. Buxton remit à M. Huskisson, membre du gouvernement, cette année là, des documents importants sur les mauvais traitements infligés aux nègres; mais M. Huskisson l'assura que la traite était arrêtée et que de nouveaux décrets en faveur des esclaves allaient être mis en vigueur.

1828 et 1829.

Le Dr Philip, du cap de Bonne-Espérance, engagea M. Buxton à s'occuper, pendant la session suivante, du sort des Hottentots. M. Buxton eut la satisfaction de voir ses efforts en leur faveur couronnés de succès. La société des missions de Londres avait envoyé, huit ans auparavant, le Dr Philip, pour s'enquérir de l'état des missions du midi de l'Afrique. Il fut frappé de l'état de dégradation des malheureux Hottentots, qui 170 ans auparavant étaient les maîtres du pays. Les premiers colons s'emparèrent d'eux et les traitèrent comme un troupeau de bétail. Les Hollandais premièrement, puis les Anglais, n'hésitèrent pas à suivre les errements des premiers colons; ces peuplades étaient à la merci de tous ceux qui voulaient les opprimer; elles n'avaient pas été réduites à l'esclavage proprement dit, puisqu'elles n'avaient pas été achetées; elles auraient eu au moins dans ce cas là des maîtres pour les protéger. Ces infortunés étaient devenus propriété publique, et chacun avait le droit d'en prendre pour son usage particulier. Peu à peu, par suite de leur terrible misère, leur nombre avait diminué; ils étaient devenus presque nains et abrutis au point que les nègres les considéraient comme une race inférieure à la leur. MM. Wilberforce,

Lushington et Buxton, convinrent de demander qu'on envoyât une commission d'enquête au cap, à l'île Maurice et à Ceylan; ils l'obtinrent, et en 1824, M. Buxton demanda qu'on s'occupât des rapports de cette commission, qui étaient remplis de faits importants. En 1828, M. Buxton annonça qu'il ferait une motion. Le gouvernement la prit en considération; on vota à l'unanimité une adresse au roi sur ce sujet, et les Hottentots furent libérés. « Ah! dit M. Buxton, on ne sait pas le bien qu'on vient de faire à la cause de l'émancipation des noirs. »

Presque à la même date, le général Bourke, l'excellent gouverneur du Cap, promulga une ordonnance par laquelle il mettait les Hottentots sur le même pied que les autres habitants de la colonie. Le gouvernement n'eut qu'à ratifier cette ordonnance. La session de l'hiver suivant fut marquée par l'émancipation des catholiques. M. Buxton dit en parlant du duc de Wellington : « Le duc est péremptoire. On prétend qu'il a dit à M. *** qui a une place dans le gouvernement : Nous avons arrangé l'affaire, j'espère que vous êtes contents. M. *** répondit qu'il lui fallait du temps pour réfléchir. — Oh oui, vous aurez du temps. Je n'ai pas besoin de votre réponse avant quatre heures aujourd'hui, mais il me la faut pour ce moment-là; si vous ne nous approuvez pas, il nous faudra votre place pour quelqu'un d'autre. » L'affaire de l'émancipation des catholiques retarda la présentation de celle de l'esclavage; les esprits étaient trop préoccupés par d'autres pensées.

La satisfaction causée par la délivrance des Hottentots était fondée; ils devinrent un peuple libre, et de ce jour le christianisme et la civilisation ont fleuri chez eux. Les colons se plaignirent et allèrent même jusqu'aux menaces; mais ils se calmèrent peu à peu, et l'expérience de dix-huit années a prouvé la sagesse de cette mesure.

Le gouvernement du Cap, à la suggestion du capitaine Stockenstrom, forma un établissement dans les riches pâturages de la rivière du Kat: on y envoya les Hottentots qui formèrent une espèce de boulevard contre les Caffres. Ils y furent exposés à de grandes privations et à beaucoup de dangers. Peu à peu le terrain se défricha et les villages s'établirent. Le Dr Philip, à son retour, les trouva dans un état encore misérable, et plusieurs parmi eux, qui avaient connu des missionnaires dans les colonies, étaient avides d'instruction et avaient établi des écoles entre eux. Dans ses courses, il vit un jour une femme hottentote bien vêtue, qui agitait une sonnette; il la suivit dans une petite chaumière où étaient entassés cinquante enfants, à qui elle apprenait à lire sur des feuillets dépareillés d'un Nouveau Testament. Les Hottentots adressèrent une pétition au Dr Philip, pour leur procurer un maître d'école.

Un de ces villages fut nommé Buxton. On eut lieu de se réjouir de cet essai de civilisation chez les Hottentots : les crimes diminuèrent considérablement et leur état moral a complétement changé. Les chapelles étaient régulièrement fréquentées et plusieurs écoles se remplissaient d'enfants. En 1832, les Hottentots payèrent 2300 rixdollars d'impôt au gouvernement.

M. Buxton écrit le 29 mars : « Mercredi sera mon jour de naissance; je passerai cette journée avec mon admirable ami Wilberforce, qui, après avoir consacré sa vie à doter l'Afrique d'une grande félicité, passe dans la retraite le reste des jours qui lui sont accordés. » Buxton fait ensuite la revue de l'année qui vient de s'écouler et le compte de ses travaux, il ajoute : « J'ai perdu ma mère l'automne dernier; elle a terminé une vie mélangée de beaucoup de chagrins et de douleurs, mais sa mort a été paisible, et je ne doute pas qu'elle n'ait été admise au bonheur éternel,

elle qui ne s'appuyait que sur les mérites de son divin Rédempteur. » Il termine par de ferventes prières pour tous les siens et il demande à Dieu de lui faire la grâce d'accomplir les œuvres commencées pour le soulagement de l'humanité.

L'attention du parlement fut entièrement absorbée par la question catholique dans la session suivante; M. Buxton ne put mettre en avant l'affaire de l'île Maurice; sa santé altérée l'obligeait aussi à de grands ménagements; mais il ne cessa d'agir en dehors de la chambre auprès du gouvernement, et de solliciter l'adoption de mesures propres à mettre fin à la traite des noirs dans cette île.

Dans un débat précédent, M. Buxton avait avancé que ce trafic avait eu lieu à l'île Maurice, sous l'administration de sir Robert Farquhar; celui-ci somma M. Buxton de prouver cette allégation ou de se rétracter. M. Buxton expliqua que l'état de sa santé l'avait seul empêché de s'occuper cette année de la question, mais il accepta le défi de sir Robert Farquhar pour la session prochaine. Ce soin était inutile; le retour des commissaires qui avaient accompli leur mission, à travers de nombreuses difficultés, et le rapport qu'ils firent, confirmèrent complétement les allégations de Buxton, sur la persistance et l'extension de la traite dans l'île Maurice. Ses amis désiraient en conséquence qu'il remît toute l'affaire entre les mains du gouvernement; il s'y refusa : « Je n'ai point agi, dit-il, par animosité contre sir Robert Farquhar, c'est avec répugnance que je suis devenu son accusateur; mais je ne puis trahir les intérêts de ceux dont je me considère comme l'avocat, et abandonner l'enquête jusqu'à ce que j'aie la garantie que le gouvernement prend sérieusement à cœur cette affaire. L'issne de mon débat particulier avec sir Robert me préoccupe très-peu. » La mort imprévue de ce

dernier, mit fin à cette contestation personnelle. Au printemps de 1830, le gouvernement, convaincu par le rapport des commissaires, prit enfin les mesures que réclamaient la justice et l'humanité.

Le succès de Buxton et de ses amis fut complet, et tous les esclaves qui purent prouver qu'ils avaient été illégalement importés, furent mis en liberté.

Plusieurs personnes avaient souffert des injures et des calomnies que les planteurs répandirent contre ceux qui soutenaient la cause des noirs. M. Byam, commissaire-général de police, le gouverneur-général Hall, n'avaient pas été épargnés; M. Jérémie, qui avait été juge à Sainte-Lucie, avait été un des plus maltraités, aussi avait-il déclaré que rien ne pourrait le décider à retourner dans un pays à esclaves. Mais M. Buxton frappé de son énergie et de la hardiesse avec laquelle il manifestait ses principes, pensait que c'était précisément l'homme qu'il fallait envoyer à l'île Maurice, et il lui dit avec sa franchise habituelle : « Il importe peu que vous soyez ou ne soyez pas tué, mais il importe qu'un homme comme vous aille dans ce moment à l'île Maurice. » M. Jérémie sourit, le quitta; mais il revint le lendemain: « J'ai pensé, dit-il à Buxton, à ce que vous m'avez dit hier, et je suis convaincu maintenant qu'en effet il vaut mieux courir la chance d'être sacrifié pour faire réussir cette affaire; je suis prêt à partir. »

Il demanda et obtint la place de procureur-général à l'île Maurice. Sa tâche n'était pas facile; les planteurs avaient une telle horreur pour le caractère dont il était revêtu, qu'on s'opposa à son débarquement: pendant son court séjour dans l'île, il fut insulté et sa vie fut plus d'une fois mise en danger. Il fut enfin contraint de se réfugier à bord d'un vaisseau d'où il continua ses fonctions. Le gouverneur crut devoir faire cesser cet état de choses, en lui

intimant l'ordre de quitter l'île. Il revint en Angleterre, et à son arrivée on lui ordonna de retourner occuper sa place à l'île Maurice, mais cette fois on lui donna une escorte militaire. Il fit tous ses efforts pour accomplir sa mission, mais l'opposition fut si forte, qu'il dut y renoncer et quitter l'île; le gouvernement le rappela en Angleterre.

1830.

Voici une note trouvée dans les papiers de M. Buxton, au commencement de cette année. Nous l'extrayons.

« Je remercie Dieu de ce que malgré nos imperfections et nos péchés nous avons persisté dans la prière, et de ce que nous en avons goûté toutes les douceurs; nous avons lu sa Parole avec plus de zèle, et nous avons trouvé qu'elle est vraiment esprit et vie.... Et maintenant pour quel objet prier.... demandons à Dieu son Saint-Esprit : *Notre Père céleste ne donnera-t-il pas son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent.*

» Ephes. III, 17. Et maintenant mon désir et ma prière sont *que Christ habite en mon cœur par la foi.*

» 2 Samuel, XXII, 2. *L'Eternel est mon rocher, ma forteresse et mon libérateur, mon bouclier, ma haute retraite, mon refuge, mon Sauveur.* Que je sache que mon rédempteur vit, qu'il m'a sauvé de la perdition et qu'il m'a appelé à une gloire immense.»

Le sujet de la réforme du code pénal n'avait jamais été complétement perdu de vue. En 1826, sir Robert Peel, en arrivant aux affaires, en commença la révision; il fit abroger plusieurs statuts barbares et arrangea tout le corps des lois. En 1830, sir Robert Peel proposa un bill pour revoir les lois relatives aux faux, en conservant cependant la peine de mort dans plusieurs cas; il s'éleva à cette occasion une grande opposition dans le parlement. M. Buxton était convaincu dès longtemps que la peine de mort, dans ce cas, était contraire aux intérêts aussi bien qu'aux

sentiments du monde commercial anglais. Il rédigea une pétition qui fut signée par plus de mille banquiers. M. Buxton la présenta lui-même; mais la proposition de sir James Mackintosh, tendante à abolir la peine de mort pour les crimes de faux, échoua. Il revint cependant à la charge et obtint une majorité contre la peine de mort; quoique cette décision fût repoussée par la chambre des lords, on put regarder la cause comme gagnée. Dans les années suivantes, on réduisit encore les cas où la peine de mort devait être appliquée. M. Buxton se joignit toujours à ceux qui votèrent dans ce sens, et en fait on ne condamne actuellement à cette peine que pour les meurtres ou les tentatives de meurtre.

A la fin de l'été, M. Buxton fut rappelé chez lui par la maladie de son second fils, jeune homme de grande espérance, qui avait tous les symptômes de la consomption; le père affligé a laissé des notes sur ce temps d'épreuve, qui renferment d'utiles leçons.

« J'ai éprouvé cette nuit toute la grandeur de la bonté de Dieu; j'ai une confiance sans bornes en Lui; je peux Lui remettre mon enfant et tout ce qui m'appartient.... En me réveillant ce matin, j'avais le sentiment qu'un affreux malheur me menaçait; la douleur qui nous attend m'a accablé avant que j'eusse pu penser à tous les sujets de consolation qui me sont laissés. J'ai pu remercier Dieu de sa bonté et de sa miséricorde, même dans cette terrible dispensation.... Je l'ai remercié avec effusion de la disposition d'esprit d'Henri, et de ce qu'il fait évidemment partie du troupeau de Christ. Ce passage m'a beaucoup consolé : *Ces afflictions légères qui ne sont que pour un temps.* »

Ce fut en vain qu'on prodigua au jeune malade les soins les plus attentifs, et qu'on l'entoura de la plus active sollicitude : on ne put le sauver. Les progrès de la maladie étaient lents mais constants :

« Je te supplie, oh Dieu! dit le père, de m'accorder un esprit de sainteté plus vivant, car c'est le seul qui adoucisse les soucis et les

douleurs de la vie.... Répands tes plus précieuses bénédictions sur mon enfant bien-aimé.... Donne-lui la lumière de ton Esprit, lorsqu'il marchera dans la vallée de l'ombre de la mort... Sois avec lui, dis-lui que tu es près de lui et murmure des consolations à son oreille.... Donne-lui ta paix, donne-la nous aussi, et donne-nous de le remettre avec joie dans les bras de son Père céleste.»

Forcé de quitter ce cher malade, M. Buxton lui écrit :

« Le ciel étoilé m'a fourni le sujet d'un excellent sermon pendant mon voyage. Voici le texte : *Les cieux annoncent la gloire de Dieu*, et *Qu'est-ce que l'homme, que Tu te souviennes de lui*. Tout n'est pas vanité, comme Salomon le dit; c'est d'un grand bon sens, au contraire, que de servir le maître et le créateur des cieux, de tout son cœur et de toute son âme. Ce n'est pas vanité que de vaincre ses mauvaises passions, d'étouffer des désirs impurs; ce n'est pas vanité que d'être patient et soumis, doux et serein au milieu des épreuves; ce n'est pas vanité que le malade enseigne et console ceux qui l'entourent.... Voyez, disait mon prédicateur (ce groupe d'étoiles), pensez à la puissance qui les a créées, à la sagesse qui les guide, et dites alors, que ma volonté se fasse et non la sienne..... Que le Dieu d'espérance vous donne sa paix et son secours, qu'Il vous fortifie et vous rende joyeux par les consolations qui viennent de Jésus-Christ, notre Seigneur.»

Le jeune malade s'endormit paisiblement le 18 novembre, à l'âge de 17 ans. Il fut enterré dans un endroit retiré des ruines du chœur de l'église d'Overstrand. On inscrivit son nom sur une tablette à côté de celui de son frère et des quatre jeunes sœurs mortes avant lui. Nous extrayons une lettre de M. Buxton, pour terminer ce sujet.

30 janvier 1831.

« J'étais plus abattu aujourd'hui que de coutume, peut-être parce que je dois reprendre ma vie de tracas et de soucis, mais aussi à cause du tableau que j'ai eu hier sous les yeux. J'étais allé avec mes fils et leurs amis chasser sur les collines de Warren, en face de la mer. La terre était couverte de neige, l'Océan sombre et agité; je m'assis sur un des tertres. Au même instant, une vision passa devant moi; ce moment fut le plus triste de cette triste année. Deux ans auparavant, je m'étais trouvé sur le même tertre. La nature

semblait n'avoir pas changé : le même tapis blanc s'étendait à mes pieds, la mer avait le même aspect menaçant, tout était de même à une seule douloureuse exception près. Mon bien-aimé Henri était près de moi. Il avait aperçu un canard sauvage volant près de la mer, nous le vîmes s'abattre au-dessous de nous. J'envoyai Henri, plein de vie et d'ardeur, s'emparer de l'oiseau.... Avec quelle joie il revint le tenant à la main.... maintenant je ne vois plus que le cimetière où il repose.... Cher enfant, que le monde a changé pour moi depuis l'heure où j'étais ici avec toi.... Il jouit d'une paix qui durera toujours.»

La cause des esclaves faisait des progrès dans l'opinion, lors même que ses promoteurs semblaient condamnés au repos. Les planteurs par leur obstination, avait refroidi le zèle de leurs partisans. Ils s'étaient fait des ennemis nombreux par leurs violences. M. Buxton s'écrie à ce sujet. « Continuez, vous accomplissez notre œuvre; encore quelques triomphes de votre part, et l'Angleterre se lèvera en masse pour abolir l'esclavage. » En effet, ce fut en 1830, que des convictions vives et arrêtées atteignirent le peuple, qui n'avait guère eu jusqu'alors que des impressions vagues contre l'esclavage.

M. Buxton avait cru au premier moment que l'émancipation serait un triste don à faire aux noirs, s'ils n'étaient préparés à en jouir; mais cette idée avait fait place à la persuasion que ce n'était pas par degrés que l'esclavage devait être aboli. La conduite des colons avait prouvé qu'on ne pouvait rendre les esclaves capables de jouir de la liberté, tant qu'ils seraient esclaves. Les chefs abolitionistes durent abandonner l'idée qu'un adoucissement à l'esclavage serait le premier pas vers la liberté. Il semblait assez plausible de dire « qu'aucun peuple ne doit jouir de la liberté, s'il n'est en état d'en faire usage.» Cette maxime, dit un auteur, est digne de ce fou qui ne voulait entrer dans l'eau que quand il saurait nager.

Les chefs abolitionistes durent changer de politique, lorsqu'ils virent qu'il était impossible de modifier l'esclavage, et qu'il fallait le détruire d'un seul coup. Au mois de mai, M. Buxton proposa dans une réunion présidée par M. Wilberforce, d'user de tous les moyens légaux pour abolir l'esclavage. Il fut vivement soutenu par les membres les plus distingués de l'assemblée ; leurs discours fermes et hardis, excitèrent une forte opposition, et la réunion se sépara en confusion. Elle se réunit cependant quelques jours plus tard, et après un éloquent discours de M. Thompson, 23,000 personnes signèrent une pétition pour demander l'émancipation immédiate.

Le gouvernement suivait ses anciens errements. On était d'accord que l'état d'esclave était un état barbare et hors de nature, qu'il fallait abolir; mais on pensait que les nègres étaient bien traités et qu'ils étaient heureux; on répétait que le fouet n'était plus qu'un symbole d'autorité, et qu'on en faisait très-rarement usage. Les statistiques officielles prouvent le contraire, et que ce n'est là que la moindre des misères de l'esclave; la mauvaise nourriture, le manque de vêtements, les liens de famille qui sont nuls pour lui, le refus d'instruction; la persécution des missionnaires qui se dévouaient à son amélioration, le jour du repos aboli pour lui, aucun redressement à ses injures n'était permis, tandis que la plus légère offense de sa part était cruellement punie.

Le travail qu'on leur imposait était très-sévère à la Jamaïque : la loi permettait dix-neuf heures de travail par jour dans le temps des récoltes, et quatorze heures et demie pendant le reste de l'année. Les colonies de Demerara, Berbice, de la Trinité et de Sainte-Lucie, étant colonies de la couronne, se trouvaient sous le contrôle immédiat du conseil des colonies en Angleterre ; les autres

étaient gouvernées par leurs propres assemblées. On fit accepter aux premiers des améliorations que les autres refusèrent avcc mépris. Malgré ces adoucissements dans les colonies de la couronne, on enregistra dans les années 1828 et 29, 68,921 châtiments, dont 25,094 avaient été infligés à des femmes; la loi permet vingt-cinq coups par punition, le total des coups donnés dans ces quatre colonies pendant ces deux années, serait de 1,350,000.

1831.

M. Buxton évitait de se servir de témoignages fournis par des amis de l'émancipation ; il cherchait les faits à l'appui de sa cause, chez ses adversaires et dans les rapports officiels. Il réunit, avec son zèle et sa sagacité ordinaires, une grande quantité de documents. Il mit tous ces faits sous les yeux du parlement, dans un discours où il plaidait vivement en faveur des nègres; il fut soutenu avec talent par lord Morpeth. Après une discussion très-animée, le débat fut ajourné. M. O'Connell, qui avait soutenu l'abolition de l'esclavage, tendit la main à M. Buxton, en lui criant : « Terre ! Terre ! » C'était une prophétie, car malgré l'ajournement, l'argument fondé sur la dépopulation des colonies à esclaves, fit faire un pas énorme à leur procès; il fut constaté que, pendant 23 ans, la population noire avait diminué de 100,000 âmes ; après l'émancipation, au contraire, elle s'accrut notablement.

Au mois d'avril, le parlement fut dissous et le pays tout entier fut plongé dans le tourbillon de la réforme. M. Buxton dut aller à Weymouth pour les élections.

Au mois de juin, plusieurs membres du gouvernement et d'autres personnes visitèrent la brasserie à Spitalfields,

et dînèrent chez M. Buxton ; on était censé ne devoir manger que des beefsteaks cuits dans un des fours de la brasserie. M. J. Gurney raconte ainsi ce repas :

« Le *Premier* (ministre) lord Grey, tout grave et pensif qu'il est, fit grand honneur à notre dîner. « Milord Grey, » s'écria le général espagnol Alava, en voyant qu'il acceptait encore un beefsteak, « mylord Grey, vous en êtes à votre sixième. » Le contraste entre Grey et Alava est curieux. Celui-là est un noble Anglais de la vieille école, digne, roide et calme; celui-ci est un étranger, vif, amusant et grand causeur. Il a été le fidèle compagnon de lord Wellington pendant la plus grande partie de ses campagnes. Il était venu tout exprès de Walmercastle, près de Douvres, pour prendre sa part des produits du garde-manger de Spitalfields.

Le lord chancelier (lord Brougham) était très-gai ; il était vêtu d'un affreux habit noir râpé et d'un vieux chapeau ; il différait étrangement du vénérable *Premier*, qui portait son étoile, sa jarretière et un chapeau à cornes. J'étais assis entre lord Grey et le Dr Lushington ; celui-ci a causé presque tout le temps avec son voisin, de sorte que je me suis entretenu pendant deux heures avec lord Grey. La conversation a roulé sur sa longue carrière politique, et lord Shaftesbury, qui était près de lui, lui a adressé mille félicitations.

« Lord Grey nous a dit : « Je suis entré au parlement à l'âge de » vingt-deux ans, et j'ai été sénateur quarante-cinq ans. » (Il a donc 67 ans). Je lui exprimai mon intérêt et ma sympathie. « Je suis trop » vieux, dit-il, j'aurais voulu refuser ce fardeau, si j'avais pu concilier mon devoir et mon désir.... » Je lui demandai quel orateur lui avait paru le plus éloquent. « Fox, sans aucun doute; son éloquence était irrésistible, elle partait du cœur et allait droit au » cœur de ses auditeurs. Shéridan était habile, mais il n'aurait pu » parler sans préparation. »

« Le dîner fini, je joignis lord Brougham, le duc de Richmond et Buxton; celui-ci raconta au sujet de la réforme : « Un cocher de » diligence conduisait une paire de chevaux rétifs, de Londres à » Greenwich ; l'un d'eux trébucha et faillit tomber : levez-vous, *coquin de courtier d'élection* que vous êtes, s'écria le cocher en lui » donnant des coups de fouet. »

« Lord Brougham nous dit, à propos de Paley, que l'on avait sollicité le roi Georges III de le nommer évêque. Le roi refusa, et pre-

nant la *Philosophie morale* de cet auteur, il montra à M. Pitt le passage où Paley justifie les gens qui adoptent des principes douteux, lorsque le but qu'ils se proposent l'exige. «Voici, dit le roi, » ma raison pour ne pas le nommer évêque.» Paley, lui-même, condamna plus tard ce passage.»

M. Buxton ajoute quelques détails sur ce dîner :

« Talleyrand n'a pu venir, il venait de recevoir la nouvelle de l'élection de Léopold, comme roi des Belges ; je pense qu'il a regretté mes beefsteaks ; il ne mange qu'une fois par jour. J'ai conduit mes convives à la machine à vapeur. Brougham nous a fait un discours sur la vapeur, rempli d'anecdotes ; il expliquait à merveille le mécanisme de nos machines, personne n'aurait pu le faire comme lui. Je n'ai porté que deux toasts : au roi, et à la mémoire de Georges III dont c'était le jour de naissance.»

Le nouveau parlement, qui se rassembla le 14 juin, ne s'occupa que du bill de réforme.

Nous trouvons dans un papier, daté du 6 novembre 1831, les réflexions suivantes :

« J'ai éprouvé de grandes afflictions : ceux qui m'étaient si chers, m'ont été enlevés à l'aurore de leurs jours ; celui qui est parti dernièrement, je le pleure tous les jours, mais il est auprès de son Dieu ; il est en paix ; il habite les demeures que ton amour a préparées pour ceux qui t'aiment.... Nous sommes dans un moment de crise, j'ai besoin de prier avec ardeur dans ce temps de danger. Il y a des émeutes, des incendies, le choléra a commencé ses ravages.... Oh Dieu ! que ma maison soit fondée sur le roc, afin que les vents et les torrents ne puissent l'ébranler. Il n'y a de sécurité qu'en toi, mon Dieu.»

En effet, l'esprit de révolte qui troublait alors le pays, envahit même le paisible voisinage de M. Buxton. Un matin, pendant le déjeûner, on vint lui dire qu'une bande d'émeutiers passaient près de chez lui, et qu'ils allaient détruire la machine à battre le blé d'un fermier. M. Buxton alla au devant d'eux, accompagné de ses plus jeunes enfants ; il leur démontra leur folie et les supplia de ne pas

commettre un crime qui mériterait les galères. Il réussit à désarmer leur chef et quelques autres hommes ; ils s'enfuirent déconcertés et toute la bande rentra chez elle.

Il perdit à cette époque l'ami de sa jeunesse, M. North. Il écrivit à sa veuve une lettre touchante : ses consolations étaient basées sur sa propre expérience des grâces de Dieu, même lorsqu'il châtie.

Il s'examine ainsi sur la manière dont il a cherché à atteindre le but qu'il se proposait :

« Ai-je travaillé avec assez de zèle à accomplir mes devoirs? Ma tâche est d'obtenir la délivrance du corps et de l'âme de mes semblables dans les Indes. Je m'en suis acquitté assez fidèlement au commencement de l'année. J'ai prié qu'il me fût donné de persévérer. J'ai avancé vers le but.... Mais depuis quelque temps, ai-je continué avec le même zèle?... Non! Seigneur, pardonne-moi d'avoir négligé le service auquel tu m'avais engagé. Ecoute ma prière, fais que cette année ne soit pas consacrée à de misérables intérêts, que mes soucis personnels ne nuisent pas à mes progrès. Bénis, ô Dieu ! mes efforts pour l'extinction de l'esclavage, ou plutôt, charge-toi toi-même de cette affaire. »

Il écrit à son beau-frère, dont le fils s'était trouvé mêlé à une révolte d'école :

« Avez-vous réellement beaucoup plus mauvaise opinion de votre fils, parce qu'il est au nombre des rebelles; je ne puis le penser. Savoir se soumettre à l'oppression, lorsque la soumission est fondée sur les préceptes de l'Évangile et sur l'exemple de notre divin maître, est certainement un acte digne d'éloge, mais on ne peut l'attendre d'un garçon de l'âge du vôtre. Rien n'est plus difficile que de résister au torrent des sentiments populaires. Si j'étais son père, je lui rappellerais avec affection que sa faute consiste en ce qu'il s'est départi des principes qu'il doit professer; je lui dirais qu'il aurait dû rester seul de son bord, plutôt que de combattre avec vaillance dans une révolte, et que j'espère que c'est la dernière où il se trouvera mêlé; mais quant à moi, je ne m'en tourmenterais plus, et je le renverrais à l'école; en disant à l'oreille

du maître, qu'il y aura de sa faute si semblable chose se renouvelle. Ce qui m'inquièterait davantage, ce serait qu'on louât le courage dont votre fils a fait preuve.

1832.

Cette année, la nation fut remuée jusqu'au fond par la question de la réforme. M. Buxton y portait un vif intérêt, et votait dans ce sens, mais les occupations continuelles qui résultaient de la cause de l'abolition, l'empêchèrent de s'occuper activement d'autres sujets. Il fallait tous ses efforts pour empêcher la question brûlante du jour d'absorber les intérêts moins immédiats des esclaves. Cependant l'attention de tous les partis fut réveillée sur cet objet: 1° par l'irritation qu'avaient montré les colonies, lorsque lord Althorp avait déclaré qu'il demanderait qu'on les obligeât à accepter les mesures d'amélioration (*); 2° par une insurrection qui éclata parmi les nègres à la Jamaïque; ils avaient appris quelle indignation éprouvaient leurs maîtres contre le gouvernement de la mère-patrie; ils en avaient conclu que les *papiers de liberté* étaient arrivés et que les planteurs les avaient supprimés. Ceux-ci avaient cherché à impliquer les missionnaires et une partie du clergé dans la rebellion des esclaves: MM. Gardner et Knibb avaient été arrêtés sous cette prévention; mais on ne put produire une seule preuve contre eux.

Les propriétaires des Indes occidentales à la chambre des lords, firent une motion pour nommer une commission d'enquête sur les affaires de ce pays.

(*) Elles avaient déclaré que la décision du gouvernement était injuste, et inhumaine; elles avaient qualifié les faits prouvés par les abolitionistes de représentations infâmes et intéressées faites par des lunatiques furieux.

« Ce n'est qu'un prétexte pour retarder la solution, dit M. Buxton, c'est un malheur pour notre cause. » Il savait qu'il n'y avait pas à la chambre des lords un seul véritable ami de l'émancipation des nègres. Il écrit à lord Suffield : « Je pouvais à peine écouter avant-hier en silence, et m'empêcher d'applaudir la voix solitaire qui s'est élevée pour défendre la vérité et la justice, et qui avait si peu d'écho. Nous nous réjouissons que cette voix ait parlé ; vous vous êtes placé à ce que j'appelle le poste d'honneur. » Lorsque les travaux de la commission furent terminés, lord Suffield ne se trouva plus seul de son opinion à la chambre des lords.

M. Buxton termine ainsi un discours prononcé dans une réunion : « Quand je songe au nègre gémissant sous le fouet, condamné à une mort prématurée, suite de cette maladie nommée l'esclavage, et quand je pense que nous, bons chrétiens, ne l'avons point mis en état de se préparer à cette mort, je ne puis m'empêcher de m'écrier : grand Dieu ! jusques à quand durera cette iniquité. »

Les partis se trouvèrent à peu près égaux dans la question de l'esclavage ; cette circonstance encouragea M. Buxton à devenir plus pressant, et à en demander la prompte abolition. Les ministres, tout en étant de cet avis, n'étaient cependant pas préparés à une mesure immédiate. Ils éprouvaient le poids de la responsabilité que ressentent si souvent les hommes au pouvoir, lorsqu'ils doivent frapper un grand coup, et ils étaient obligés de se concilier le parti indien, dans l'intérêt de leur propre conservation. Ce parti avait une immense force parlementaire, qui explique le mouvement de va et vient de la question pendant les deux années suivantes. Beaucoup de grands propriétaires en Angleterre possédaient aussi des terres dans les colonies, et ils avaient de la haine pour les *enthou-*

siastes imprudents qui voulaient leur enlever leurs esclaves. Le gouvernement évitait donc une crise décisive afin de laisser ces partis en suspens. M. Buxton devait résister à une pareille politique, mais ce rôle devenait difficile, car il professait les principes whigs et était attaché de cœur à plusieurs membres du cabinet dont il souhaitait la durée dans l'intérêt des nègres. Il pensait que les dangers d'une émancipation immédiate n'étaient pas aussi grands qu'on le supposait, et il croyait qu'une bonne police et de bons traitements suffiraient pour empêcher *les épouvantables calamités*, que sir Robert Peel *ne contemplait qu'en frissonnant.* Il assura que les nègres travailleraient pour un salaire, dès qu'ils seraient délivrés de la terreur du fouet; il pensait que ce ne serait pas une tâche ingrate, que d'amener les esclaves à un point de moralité qui les mît en état de jouir sans inconvénient de la liberté.

Le gouvernement ne fut pas de son avis et fit des efforts pour empêcher M. Buxton de présenter sa motion; mais il persista à forcer la votation, pour obliger le gouvernement à déclarer en face de la nation quel parti il était résolu à adopter. La lettre suivante, écrite par sa fille aînée à sa famille, donne des détails curieux sur ce moment intéressant :

« Le débat a enfin eu lieu (24 mai); le résultat nous a complétement satisfait. Il est difficile de me rappeler exactement les sentiments et les opinions des jours précédents. Mon père a eu à soutenir plus d'un assaut de la part de ses amis et de ses ennemis, pour l'engager à renvoyer la motion; mais on a vu que tout était inutile, qu'il était décidé à ne pas même la mitiger et à forcer la votation.

« Le D[r] Lushington pensait que la cause courrait des périls, s'il persévérait, et cette divergence d'opinion fut un grand chagrin pour mon père. Le gouvernement a été aussi extrêmement insistant, et les conditions qu'il offrait étaient très-séduisantes. Mardi, mon père fut enfermé long-temps avec le D[r] Lushington, lord Althorp

et lord Howick; ils usèrent avec lui de tous les arguments et de toutes les supplications possibles. Mon père ne leur répondait guère, angoissé qu'il était de leur refuser quelque chose, d'avoir l'air d'apporter des entraves à leurs mesures, et de montrer aux ennemis leur point vulnérable.... Ces messieurs dirent en outre, que le public était si occupé de la réforme, que personne ne l'écouterait, que l'effet serait perdu; qu'il ferait bien mieux d'attendre qu'ils pussent se joindre à lui; qu'ils étaient d'accord avec lui au fond, que tout irait bien, s'il avait un peu plus de raison et de patience. Mon père écrivit encore une lettre à lord Althorp, avant leur entrevue finale, qui devait avoir lieu le jour suivant. Je la copie.

22 Mai 1832.

A lord Althorp.

« Je crains de ne vous avoir pas assez fait comprendre la force » des impressions qui me font agir. Le fait est, qu'après des études » suivies sur ce sujet, je suis si profondément convaincu des » horreurs inhérentes à ce système, des persécutions et des cruau- » tés qui se commettent chaque jour, qu'il m'est impossible de lais- » ser passer cette occasion sans dire ma façon de penser. Quelque » insignifiant que je sois, je représente dans cette question une par- » tie assez imposante du pays, et si je n'insistais pas, mes com- » mettants se croiraient frustrés. Mais il y a plus, et c'est ce qui » influe surtout sur ma conduite. Je me considère comme le repré- » sentant d'un corps qui ne peut pas plaider sa cause, et pour le- » quel je dois agir sans autre guide que ma conscience....»

« Il envoya cette lettre mercredi matin, et l'après-midi il alla chez lord Althorp, qui lui fit entendre qu'il ne pouvait approuver ses motifs. Enfin arriva le jeudi, 24 mai; mon père et moi sortîmes à cheval, après déjeuner; nous fîmes une promenade remarquable. Il me dit qu'il avait résisté jusque là, mais qu'il ne pouvait plus se décider à forcer la votation; que je ne pouvais concevoir son angoisse; ses amis voteraient contre lui, et, en le faisant, compromettraient leurs élections. D'un autre côté, il me dit que les souffrances des missionnaires et des esclaves étaient toujours devant ses yeux; et en définitive, ajouta-t-il, c'est à cela que je dois penser dans ce moment.

« Sa fermeté habituelle revint peu à peu; en approchant du parlement, nous rencontrâmes plusieurs personnes de notre connaissance; elles nous accostèrent. — Venez-vous ce soir? — Oui. — Vraiment?

Et on s'éloignait avec tristesse. Dans le parc, nous vîmes M. Spring Rice, à qui mon père dit à ma joie, qu'il demanderait la votation ; puis, sir A. Dalrymple qui lui dit : « Je vous avertis franchement » que je vous attaquerai ce soir. — Sur quel point? — Vous avez » dit que les planteurs s'opposaient à toute instruction religieuse. » — Je l'ai dit et le maintiendrai. » Nous revînmes dîner à trois heures. C. Hoare, R., moi et les enfans nous partîmes avec lui. Nous arrivâmes dans le ventilateur (*) à quatre heures. Nous étions bien placés. Nous ne vîmes pas tout de suite mon père ; nous sûmes après que lord Althorp l'avait fait chercher pour le supplier encore, mais en vain. On présenta plusieurs pétitions contre l'esclavage ; lord Chandos présenta celle du parti indien. Il était près de six heures, lorsqu'on appela M. Buxton ; il présenta deux pétitions, une de l'archevêque de Tuam et de son clergé, l'autre des dissidents de Londres. On demanda l'ordre du jour, et il proposa de nommer une commission pour examiner le meilleur moyen d'abolir l'esclavage dans les possessions anglaises, en sauvegardant les intérêts des parties intéressées. Mon père parla très-bien ; on l'écouta mieux que l'année dernière ; le sujet semblait avoir grandi et l'effet produit était évident. Je ne veux pas raconter tout le débat. M. Macaulay fut très-éloquent, lord Howick aussi, il appuya mon père. Lord Althorp fit la proposition, comme amendement, d'ajouter ces mots : « *Conformément aux résolutions de* 1823. » L'épreuve de la votation vint ensuite. Ils avaient encore conjuré mon père d'y renoncer. Cela les affligeait beaucoup de voter contre lui, tandis que leurs cœurs étaient d'accord avec le sien. Il leur semblait évident qu'il serait battu, etc. Mon père nous a dit que plus de cent personnes lui avaient répété les mêmes demandes. M. Evans fut à-peu-près le seul qui le soutînt. Je regardais mon père avec une angoisse inexprimable, quand je voyais quelqu'un lui parler ; un de ces messieurs vint quatre fois à lui, et finit par lui écrire ces mots : « Etes-vous donc inébranlable ? » Ils vinrent auprès de mon oncle Hoare, qui était sous la galerie, pour l'engager à intervenir auprès de lui ; mais ce fut en vain, il ne lui envoya qu'un message pour l'encourager à persévérer. Mon oncle m'a raconté qu'un monsieur, qui ne fait pas partie du parlement, était dans une vive agitation, et s'écriait : « Oh ! il va renoncer, il va céder ;.... je donnerais cent » livres, mille livres, pour qu'il demandât la votation ;.... c'est bien,

(*) Tribune publique du parlement.

» noble créature,....» suivant ce qu'il entrevoyait du débat. Mon père prétend que cette soirée ne peut se comparer qu'à un perpétuel arrachement de dents. En répondant, il fit une allusion touchante à l'effort que sa conscience lui imposait. La question fut enfin mise aux voix. Le président dit : « Je crois que les *nons* l'emportent.» Je n'oublierai jamais le son de voix de mon père, lorsqu'il se leva seul pour répondre : « Non, Monsieur, » — « Il faut, dans ce cas, que les *nons* sortent,» dit le président. Il me sembla que toute l'assemblée sortait. On compta ceux qui restaient, il y en avait environ quatre-vingt-dix Cette minorité dépassait nos espérances ; après le chiffre 80, mon cœur battait à chaque nombre. Je fis le tour du ventilateur pour voir rentrer les opposants ; à deux heures du matin tout fut fini. Mon père vint auprès de nous, mais je vis qu'il ne fallait pas lui parler encore ; il souffrait trop de cette scission avec ses amis. M. *** ne voulut pas lui parler, d'autres lui refusaient le salut. Le Dr Lushington vint le voir vendredi et lui dit avec gaieté : « Eh bien ! cette minorité est une grande victoire,» et il avait raison, car dès-lors on a nommé une commission pour s'occuper de l'extirpation de l'esclavage ; mais ce n'a pas été sans peine. »

M. Buxton a dit souvent que l'affaire avait marché avec des bottes de sept lieues, pendant ce débat.

La commission fut présidée par sir J. Graham ; elle travailla du 1er juin au 11 août, mais elle n'eut pas le temps de recevoir tous les témoignages que chaque parti brûlait de lui apporter ; elle se sépara sans être arrivée à une conclusion définitive, en déclarant cependant qu'il était urgent d'apporter de prompts remèdes à l'état des esclaves.

On publia les rapports de ces commissions ; ils produisirent un grand effet dans le pays, et fortifièrent l'idée qui commençait à prendre faveur, de l'émancipation complète des nègres.

M. Macaulay dit à ce sujet à M. Buxton : « Vous vous rappelez combien on a blâmé votre motion : on vous trouvait dur et entêté ; mais deux ou trois jours après, lord Althorp me dit : « Cette votation de Buxton a décidé la

question de l'esclavage. Le gouvernement le voit bien et il s'en charge. S'il a quatre-vingt-dix votants pour lui, quand il a tort et quand la plupart de ceux qui s'intéressent à cette question ont voté contre lui, il est sûr d'avoir la majorité quand il aura raison. » M. Buxton ajouta : « J'avais toujours sous les yeux le passage : *Car il n'y a point de force en nous pour subsister devant cette grande multitude qui vient contre nous, et nous ne savons ce que nous devons faire, mais nos yeux sont sur toi; et l'esprit du Seigneur répondit : ne soyez point effrayés à cause de cette grande multitude, car ce ne sera pas à vous à conduire cette guerre, mais à Dieu* (2 Chron. xx, 12 et 15). Si vous voulez trouver ce passage, prenez ma Bible, elle s'ouvrira d'elle-même à cet endroit. Je suis convaincu que cette votation est le résultat de nos prières; ce qui me le confirme, c'est que nous n'avions point prévu les conséquences de tout cela. »

M. Buxton fut de nouveau élu à Weymouth, d'une manière très-flatteuse pour ses sentiments personnels et encourageante pour la cause qu'il défendait.

1833.

M. Buxton commença cette année (la plus importante de sa vie) par publier une adresse aux membres de l'Eglise nationale, dans laquelle il les invitait, ainsi que les corps dissidents, à consacrer le 16 de janvier à des prières en faveur des esclaves; ce sujet tenait une grande place dans ses prières particulières. On pensait en général que le ministère de lord Grey se chargerait de la question de l'esclavage, et M. Buxton, espérant que le roi l'annoncerait dans son discours d'ouverture, eut un vif chagrin quand il vit qu'il n'en était rien. Aussi se décida-t-il à annoncer

qu'il ferait une motion le 19 mars à ce sujet. On le blâma de nouveau, mais sa promptitude produisit un bon effet sur les ministres. Les sentiments de la nation s'étaient développés et éclairés; de tous côtés on se réunissait pour attaquer l'esclavage; le gouvernement était forcé de se prononcer.

Le pays était donc mûr pour la lutte; la nation se sentait le pouvoir et l'énergie de manifester sa volonté; la haine de l'esclavage n'était pas l'œuvre d'un jour, elle datait du siècle précédent, lors du réveil religieux, et il est probable que sa force même venait de là. Le mouvement du peuple anglais à cette époque, est sans pareil dans l'histoire; il cessa de s'occuper de ses intérêts personnels pour protéger ceux d'autrui. La nation anglaise se leva comme un seul homme, pour délivrer ce peuple opprimé. Dans les brigues d'élection, au lieu de parler d'intérêts locaux ou nationaux, on disait au candidat : « Vous voterez pour les pauvres esclaves. » S'ils avaient des amis dans le parlement, ils avaient une armée en dehors prête à les soutenir.

M. Buxton avait consenti à s'abstenir de faire sa motion le 19 mars, à la condition que le ministère prendrait *des mesures positives et satisfaisantes*. Mais les semaines passaient et le cabinet ne manifestait aucune intention de tenir cet engagement. On fit courir le bruit que le gouvernement était divisé à ce sujet; M. Buxton savait en outre que les ministres avaient des questions très-importantes à traiter pendant cette session. On trouvera peut-être étrange que M. Buxton eût remis cette œuvre au gouvernement, surchargé d'affaires et divisé sur cette question. Puisqu'il était sûr d'être appuyé, pourquoi n'agissait-il pas lui-même? Il croyait que la sanction du gouvernement était nécessaire, et il craignait des troubles s'il agissait sans elle.

Sa santé s'altérait visiblement par la tension de son esprit; il était pâle et sa haute taille commençait à se courber; il parlait peu et il était très-absorbé. Le 19 mars approchait, et ses difficultés augmentaient. Le samedi 16 tout espoir de voir les ministres d'accord avec lui paraissant s'évanouir, il se décida à agir. Il écrivit à lord Althorp et porta lui-même sa lettre. On lui fit dire qu'il n'y avait pas de réponse. Le 18, M. Buxton alla au parlement porter de nombreuses pétitions entre autres une de Glascow signée par 31,000 personnes; il saisit cette occasion pour déclarer qu'il ne voyait pas d'autre alternative que de faire sa motion le lendemain. Il sut que le gouvernement avait l'intention de le contre-carrer. Il dit alors à lord Althorp : « Voilà donc votre tactique! » Celui-ci répondit, qu'ils étaient obligés d'agir ainsi à cause des difficultés où ils se trouvaient. M. Buxton lui donna à entendre qu'il irait jusqu'au bout; lord Althorp finit par dire: « Eh bien! puisque vous ne voulez pas céder, il faudra que nous cédions. » Et ils fixèrent un jour pour une motion ministérielle. Cependant la séance se termina sans que le gouvernement eût fait aucune déclaration. Le lendemain M. Buxton se leva pour faire sa motion; lord Althorp le pria de la renvoyer encore; mais il répondit qu'il était obligé de la faire, à moins que le gouvernement ne promît de préparer un projet pour l'abolition immédiate et complète de l'esclavage, et de fixer un jour pour présenter cette question au parlement. « Si nous la remettons à une autre session, dit-il, je crains qu'elle ne se décide ailleurs et d'une manière terrible; c'est pourquoi, au risque de paraître obstiné, je suis contraint de soutenir ma motion, à moins que le gouvernement de Sa Majesté ne fixe un jour pour expliquer ses projets relativement à l'esclavage. » Lord Althorp fixa le 23 avril, et M. Buxton déclara formellement

qu'il remettait cette affaire entre les mains du gouvernement, sous la condition que la mesure serait complète, comme on venait de le lui promettre.

M. Buxton fut très-soulagé de cette solution; il recouvra le sommeil qu'il avait perdu et reprit sa gaieté ordinaire. Peu après, il fut obligé de revenir de ses espérances: lord Howick, en qui il avait toute confiance, allait donner sa démission, parce que le gouvernement refusait d'approuver ses projets d'émancipation immédiate. Il apprit aussi que le gouvernement voulait que les esclaves achetassent leur liberté. M. Buxton ne connut pas les détails de ce projet, mais il sentait que la mesure était injuste et amènerait de grands retards. Désolé de ce manque de parole, il courut chez le D[r] Lushington, et convint avec lui de convoquer un comité spécial de la société contre l'esclavage pour le lendemain. Ce comité fut unanime sur l'attitude à prendre: le pouvoir leur faisait défaut, la nation était pour eux, pourquoi hésiter à remettre l'affaire entre les mains de la nation, et à l'avertir de ce qui se passait? Il leur arriva à ce moment un secours inespéré. Un matin que M. Buxton était engagé dans une profonde discussion avec M. G. Stephen, on annonça un jeune homme nommé Whitely, que lui amenait M. Pringle. Whitely était un teneur de livres qui arrivait des Indes occidentales. Il raconta ce qu'il avait vu: c'était un récit de souffrances et de cruautés comme M. Buxton en avait souvent entendu. Il pensa cependant que cette peinture toute fraîche, produirait un grand effet. Whitely l'avait déjà quitté. Sans prendre son chapeau, M. Buxton court après lui dans la rue, le ramène et lui dit qu'il faut absolument qu'il fasse un mémoire sur ce qu'il lui a raconté, et qu'il lui procure des certificats pour prouver qu'on peut compter sur l'exactitude de son récit.

Whitely produisit les certificats les plus favorables, et peu de jours après son mémoire fut imprimé (*).

L'effet qu'il produisit fut prodigieux. Écrit d'un style simple, mais précis, il offrait en quelque sorte, aux lecteurs, la réalité de ce qu'on avait entendu raconter sur les souffrances des esclaves. Chaque mot respirait la vérité. Ce petit ouvrage avait le mérite de représenter au vif les divers incidents d'une plantation de cannes à sucre. On voyait l'indifférence nonchalante du surveillant; on entendait les cris perçants de la pauvre négresse qu'on attachait à terre pour recevoir son châtiment; les coups de fouet résonnaient à l'oreille et on assistait presque à l'agonie du patient. Quelque affreuses que fussent ces descriptions, personne ne put en contester la vérité. Ce pamphlet se répandit avec rapidité dans tout le pays. « *Whitely,* on ne demande que *Whitely,* dit une lettre; la sensation qu'il produit est immense. On dit qu'on en demande dix mille exemplaires pour aujourd'hui. » Dans la quinzaine, on en distribua deux cent mille exemplaires!

Les chefs abolitionistes avaient un tel désir de conserver le gouvernement à la tête du mouvement, qu'ils lui firent plusieurs concessions. La première fut d'accorder des indemnités aux planteurs. On n'était pas d'accord sur le droit de ceux-ci : les uns prétendaient que la loi ne donnait à aucun homme le droit d'en posséder un autre; ils niaient que les planteurs dussent recevoir une indemnité. Cependant les chefs abolitionistes consentirent à l'accorder, parce qu'ils pensaient que c'était le seul moyen d'obtenir l'émancipation, avec des garanties pour les parties intéressées, et ils désiraient de plus que la mise en li-

(*) *Trois mois à la Jamaïque,* par Henri Whitely. Les certificats sont à la fin du mémoire.

berté des esclaves ne ruinât pas les planteurs. Le plus grand nombre des abolitionistes ne comprenaient pas la position réelle des affaires; ils ne connaissaient pas la force des partis dans le parlement; ils ne voyaient pas que pour arriver au but, il fallait être uni au gouvernement. Emportés par leur zèle pour rendre justice aux nègres, ils regardaient tout compromis comme une déviation de principes, et ne pouvaient supporter l'idée de conclure un marché avec les oppresseurs. M. Buxton et ses coadjuteurs étaient obligés de jouer un rôle qui a souvent causé la chute des chefs des mouvements populaires, c'est-à-dire, qu'ils devaient maintenant engager le peuple à modérer son zèle.

A la réunion du 2 avril, lord Suffield présidait. M. Buxton devait présenter un projet d'indemnité. Ses amis s'inquiétèrent au commencement de son discours; il semblait redouter d'aborder son sujet, mais enfin il l'attaqua vigoureusement et son appel fut écouté. Le Dr Lushington, M. Gurney et d'autres, le secondèrent et ils crurent avoir triomphé. Mais les triomphes oratoires sont de courte durée, et à dater de cette époque, il s'opéra une scission dans les rangs des abolitionistes; on sema des germes de discorde qui portèrent leurs fruits. Heureusement que ce fut trop tard pour faire un tort sérieux à la cause. En faisant cette concession au gouvernement, les chefs sentirent la nécessité de rallier toutes leurs forces pour compléter leur victoire; le gouvernement s'était engagé à prononcer l'émancipation, mais n'avait point encore décidé *le quand* et *le comment*. Des changements étaient survenus au ministère, qui leur semblaient peu favorables : la retraite de lord Howick était un événement fâcheux pour leur cause. Le gouvernement, de son côté, avait de graves sujets d'inquiétude et fut obligé de renvoyer la motion au 14 mai.

Le moment était venu de brusquer l'événement, et de renverser tous les obstacles par un mouvement public et énergique.

Il fallait faire comprendre au gouvernement l'horreur que la population ressentait contre l'esclavage. Les réunions, les discours, les journaux, le clergé et les églises dissidentes, furent unanimes à rendre cette horreur aussi publique que possible, et à faire connaître l'enthousiasme général en faveur de la cause. De toutes parts arrivaient des pétitions : cinq cents du Devonshire, trois cents d'Essex ; on calcula que le nombre des signatures devait monter à un million et demi. La commission adressa une circulaire à tous les amis de la cause, dans les principales villes du royaume, en leur demandant de nommer des délégués qui devaient se rencontrer à Londres le 18 du même mois, pour représenter les vœux de la nation.

M. Buxton était allé à East-Farleigh, chez M. Wilberforce, lui faire une visite qui fut une visite d'adieu ; mais il revint à Londres pour l'assemblée des délégués. Pendant ce moment-là, la maison de M. Buxton était comme assiégée. Il revenait du parlement tard dans la nuit, dormait peu et ne se levait guère avant dix ou onze heures du matin ; les visites arrivaient en foule qu'il était encore à sa toilette. On le considérait comme le chef du mouvement, et tout le monde s'adressait à lui : les agents de Londres et ceux du reste de l'Angleterre venaient lui demander conseil et chercher des encouragements. Puis des députés des Indes occidentales, qui arrivaient avec des plaintes, des détails et des faits patents à établir : les uns lui disant qu'il se trompait, les autres qu'il avait raison ; des planteurs venaient l'accabler de reproches; des missionnaires, des maîtres d'école, des nègres, venaient apporter leur contribution de faits à l'appui. La maison était encombrée

de pétitions, de lettres et de papiers. Les délégués avaient répondu en nombre à l'appel. Comment faudrait-il s'y prendre pour amener à bien toute l'affaire sans imprudence ? Ce n'était pas sans inquiétude que M. Buxton s'adressait cette question : il doutait qu'on pût obtenir de tant de gens différents, d'agir de concert : chacun avait ses scrupules. Rien n'est plus difficile et plus épineux à diriger, que la conscience d'un Anglais scrupuleux. On courait le risque de voir prendre pour une infraction de principes, des concessions devenues nécessaires pour le bien de la cause ; plusieurs croiraient, par exemple, commettre un crime en indemnisant les planteurs, lors même que l'intérêt des esclaves l'exigerait. « Les gens à principes sont une des grandes calamités de ce monde, » s'écriait M. Buxton en riant, au retour de la première assemblée des trois cent trente délégués. Il avait dû y déployer tout son tact et sa force de raisonnement ; les délégués, malgré leur esprit indépendant, avaient confiance dans leur chef, et on obtint presque l'unanimité. M. Gurney fut chargé de l'adresse qui devait exprimer leurs sentiments au premier ministre ; sa rédaction reçut l'assentiment général. Le jour suivant, on se rassembla à Exeter-Hall et de là on s'avança en corps vers Downing-street (où sont les ministères). Il se trouvait dans les rangs des délégués de toutes les parties du pays, de toutes classes et de tous états. Lord Althorp et M. Stanley les reçurent ; M. J. Gurney lut l'adresse et ajouta quelques réflexions. M. Buxton dit quelques mots pour montrer quelle extension avait pris le mouvement : « Voici, milord, dit-il, le député de Cork, voici celui de Belfast, celui d'Edimbourg, celui de Dundee, d'Aberdeen, de Carmathen, de Bristol, de Liverpool, Birmingham, Manchester, Sheffield, Leeds, York, etc., etc.

Cette manifestation eut un grand effet ; c'était la première fois que l'opinion publique se prononçait ouvertement en faveur de la cause des esclaves. M. Stanley en reconnut l'importance plus tard, mais il ne voulut prendre d'autre engagement que de ne pas renvoyer sa motion. Les délégués se réunirent à dîner. M. Buxton exprima, avec plus de force qu'à l'ordinaire, sa reconnaissance envers la Providence ; il parla de ses espérances, des motifs et des principes qui l'avaient dirigé. « Je suis heureux, dit-il dans cette occasion, de proclamer avec vous que le véritable chef des abolitionistes est M. Macaulay. »

La décision du gouvernement était attendue avec la plus vive anxiété. M. Buxton, qui avait besoin de repos et de tranquillité, alla passer avec ses filles le temps qui devait s'écouler avant qu'on en fît la communication, dans une petite maison de pêche appartenant à M. Fry, à Dagenham Breach, sur la Tamise ; on ne pouvait arriver à cette retraite que par eau. « Nous espérons, écrit une de ces dames, ne pas avoir de visites avant lundi 13 courant. » Le Dr Lushington était resté en ville pour surveiller la marche des affaires. M. Buxton jouissait vivement de cette solitude, après le tourbillon où il avait vécu ; ses filles étaient heureuses de le voir se promener en toute liberté ; il avait cependant toujours l'air préoccupé. Le 14 mai, au moment de quitter cette retraite, M. Buxton revint sur ses pas pour jeter encore un regard sur la Bible. Il l'ouvrit au LVIIIe chapitre d'Esaïe et lut les deux versets 10 et 11 : « *Et si tu ouvres ton cœur à celui qui a faim et que tu rassasies l'âme affligée, ta lumière naîtra dans les ténèbres et les ténèbres seront comme le midi ; et l'Eternel te conduira continuellement, il rassasiera ton âme dans les grandes sécheresses,* » etc. Le souvenir de ces paroles calma ses inquiétudes pendant la soirée.

La séance commença par la présentation d'une pétition des femmes anglaises. Nous lisons dans le *Miroir du parlement*, ces paroles de Buxton : « Il y a dix jours qu'il n'était pas question de cette pétition, et dans ce peu de temps, sans aucune sollicitation, elle a recueilli, dans les diverses parties du pays où elle a circulé, cent quatre-vingt-sept mille signatures. Je demande à la déposer sur cette table, mais je ne puis la porter à moi seul. »

« *Le président.* — Si l'honorable membre ne peut porter seul la pétition, il peut réclamer l'aide de quelques membres de la chambre. »

Trois membres sortirent avec M. Buxton, et grâces à leurs efforts réunis, la pétition put être placée sur la table, au milieu des rires et des applaudissements de la chambre (*).

M. Stanley ouvrit alors le débat. Il n'était secrétaire d'Etat pour les colonies que depuis un mois, et cependant il s'était rendu maître de ce vaste sujet dans ses détails ; il en connaissait les difficultés et il était prêt à l'amener à une conclusion. Il fit remarquer combien l'esprit public se préoccupait de cette question ; il reconnut que cette préoccupation avait sa source dans des principes religieux. « Dans ces principes, dit-il, qui n'admettent ni palliatif, ni compromis : ils se sont manifestés, les ministres ne peuvent rester sourds à cette voix, et tout homme qui observe les signes des temps ne peut les méconnaître. »

(*) Un membre du comité des dames décrit la manière dont cette pétition fut préparée : « Nous étions à l'ouvrage depuis 10 heures du matin à 9 heures du soir ; les deux pétitions devinrent énormes, nous ne pouvions ni les remuer ni les rouler ; il fallait deux hommes à chaque extrémité ; on aurait dit deux grands lits de plume. L'un des exemplaires se rompit, il fallut recommencer ; nous les liâmes avec de larges rubans de fil, nous les cousîmes chacun dans un grand sac, et nous en envoyâmes un à lord Suffield et l'autre à M. Buxton. »

Il exposa l'historique de l'affaire, rappela que l'on avait compté sur le concours des colonies et que l'on avait été déçu dans cette attente. Il établit ensuite le droit de la mère-patrie de disposer pour ses colonies. Il démontra que les malheurs des colons ne pouvaient être imputés ni aux abolitionistes ni aux discussions dans le parlement sur la question des nègres. M. Stanley prouva que l'état de choses dont on se plaignait était antérieur au mouvement contre l'esclavage, et qu'il existait au temps où la traite était en vigueur. Il fit le tableau de la décroissance de la population noire et dénonça le fait, qu'à mesure qu'elle décroissait, les punitions augmentaient. Il ajouta encore plusieurs choses, toutes à l'appui de l'opinion de M. Buxton, qui, ainsi que ses amis, avait écouté son discours avec une extrême satisfaction. M. Stanley avait reproduit avec sa brillante éloquence, les arguments, les faits qu'ils avaient répétés tant de fois devant cette même assemblée. Il termina ainsi cette première partie de son discours : « C'est l'esclavage qui empèche les noirs d'acquérir des habitudes industrieuses, c'est l'esclavage qui les empêche d'être prudents et prévoyants, c'est l'esclavage qui enlève tout but à leurs travaux, qui brise pour eux tous les liens sociaux ; et vous leur reprochez de ne pas connaître les devoirs de la vie sociale, vous leur reprochez de n'avoir ni prudence, ni industrie, ni prévoyance, ni entente de la vie, et vous concluez que par ces motifs il faut les maintenir dans l'esclavage ! » Mais lorsque le ministre passa de l'exposition des principes à leur application, les avocats de l'émancipation éprouvèrent un triste mécompte. Le projet qu'il proposa contenait diverses propositions : quelques-unes bonnes et d'autres qui paraissaient dangereuses. — « L'esclavage serait aboli dans les possessions britanniques, mais les esclaves resteraient en apprentis-

sage pendant un certain temps chez leurs anciens maîtres, c'est-à-dire, qu'ils seraient tenus de travailler pour eux pendant les trois quarts du jour; en retour, le maître devrait les nourrir et les habiller. Le maître retrouverait ainsi une partie de la valeur de son esclave. Le reste serait payé par l'Angleterre, sous la forme d'un emprunt s'élevant à 375,000,000 de francs. (Cette valeur fut convertie plus tard en un don de 500,000,000 de francs.) Les enfants au-dessous de six ans étaient déclarés libres. Des magistrats rétribués devaient surveiller l'exécution de ces mesures, et on devait pourvoir à l'éducation religieuse et morale des nègres. Le nègre serait passible de recevoir des punitions corporelles, s'il refusait le travail qui lui était imposé. » La discussion fut ajournée au 30 mai.

M. Buxton fut en général satisfait de la séance, quoique quelques-uns des arrangements proposés lui déplussent; il espérait que la discussion modifierait ces dispositions. Il remit sa cause entre les mains de Dieu par des prières répétées et ferventes.

La discussion occupa la chambre jusqu'au 12 juin. L'essentiel était que le parlement et le ministère fussent d'accord sur le principe. M. Buxton craignait tout ce qui ferait repousser l'émancipation. Il était persuadé qu'une insurrection serait alors inévitable, et cette idée lui faisait horreur. En conséquence, tout en protestant contre l'apprentissage, les abolitionistes ne voulurent pas diviser la chambre jusqu'à ce que le principe du bill eût été admis. Ils consentirent aussi à l'indemnité accordée aux planteurs. Relativement à la clause sur l'éducation des noirs, M. Buxton dit qu'il proposait les paroles même de l'honorable secrétaire d'état, c'est-à-dire, « que cette éducation

fût fondée sur des principes *libéraux très larges* » (*); il y tenait à cause de la répugnance qu'éprouvaient les colons pour tous les instituteurs d'esclaves qui n'appartenaient pas à l'église établie, et en vue du bien que faisaient aux nègres les ministres dissidens.

Les abolitionistes zélés étaient tellement opposés à l'apprentissage des nègres et à l'indemnité, qu'ils blâmèrent M. Buxton d'avoir consenti à ces deux conditions; mais M. Buxton était convaincu que, sans cela, on n'obtiendrait rien, et qu'il était plus sage de modifier que de rejeter le tout. Le Dr Lushington partageait sa manière de voir et peu à peu ils y ramenèrent leurs anciens associés.

Le mouvement abolitioniste débordait ceux qui l'avaient dirigé jusqu'alors; la foule enthousiaste qui suivait leur drapeau, ne calculait pas les obstacles, et s'indignait à la pensée des moindres concessions que faisaient leurs chefs. Le parti se scinda : une fraction comprenait la nécessité de faire quelques sacrifices pour assurer le triomphe du principe, l'autre ne voulait aucune déviation de ce qu'elle considérait comme un principe sacré; ce dernier parti établit même un comité spécial sous le nom de *Comité de l'agence*. Ce comité fit paraître dans les journaux un article qui condamnait M. Buxton, et mettait en question sa fidélité à la cause; on sut plus tard que c'étaient deux de ces membres qui l'avaient publié. Au premier moment, Buxton fut indigné; mais il oubliait facilement une injure personnelle, surtout lorsqu'elle provenait d'un excès de zèle. Il écrivit aux auteurs de cet article, pour leur faire comprendre combien ils avaient méconnu ses vues.

(*) Lord Wellington s'opposa à ces mots à la chambre des pairs, mais ils restèrent néanmoins, et M. Buxton dit : « Le Duc nous a rendu service en attirant l'attention sur ces paroles, il a pourvu à ce qu'elles ne fussent jamais oubliées. »

Un membre du parlement, pour se faire valoir auprès de ses commettants, demanda compte à M. Buxton, par la voie de la presse, de sa prétendue obséquiosité envers le gouvernement ; il répondit ainsi :

« .... J'ignore quel droit vous avez de me demander par la voie des journaux une explication. Depuis dix ans nous luttons contre l'esclavage ; vous ne nous avez jamais offert un secours, que nous eussions d'ailleurs reçu avec reconnaissance ; vous n'avez jamais mis la main à ce lourd fardeau. Vous avez le droit, à la Chambre des communes, de vous enquérir de ma conduite parlementaire. Je serai à ma place demain à midi ; je serai heureux d'entendre vos accusations, et prêt à y répondre. »

Il répondit comme suit à un vote de censure passé contre lui dans un comité :

« J'ai la ferme conviction que notre cause prospère ; si ceux qui se bornent au rôle de spectateurs, n'ont ni patience, ni confiance, cela ne nous dispense pas d'accomplir nos devoirs envers Dieu et la race nègre ; ma conscience me rend témoignage que je n'y ai pas manqué. Peu importe ma réputation ; si je n'avais appris de bonne heure à en faire le sacrifice, j'aurais mené une triste vie entre mes amis et mes adversaires. Le devoir oblige souvent à accepter cette souffrance, et je ne me reconnais, dans cette cause, justiciable d'aucun tribunal humain ? »

Il disait encore, en répondant à ceux qui lui reprochaient d'avoir cédé pour l'indemnité : « Si les colons n'avaient pas obtenu d'indemnité, nous n'aurions pas eu d'abolition. Vous, vous tenez à la justice abstraite, sans même vous inquiéter de ceux à qui vous la faites rendre ; moi, je suis l'avocat des nègres, je parle ou je me tais, je m'agite ou je me tiens en repos, suivant que leurs intérêts me le commandent. »

M. Wilberforce écrit au sujet des attaques contre M. Buxton :

« Je ne puis garder le silence,... je ressens plus d'indignation que je ne puis l'exprimer, à l'ouïe du traitement qu'éprouve cet excel-

lent Buxton ; même se fût-il trompé, il n'est pas un cœur généreux qui ne doive rendre justice à la pureté de ses motifs, à son zèle, et à ses travaux incessants, qui ne doive lui tendre la main et le soutenir.»

Le bill de M. Stanley fut représenté avec toutes les clauses contestées, ce qui affligea fort les amis de la cause des nègres. Ils se décidèrent à ne pas faire opposition à la seconde lecture, et à réunir leurs forces dans le comité; ils connaissaient l'opinion des ministres, mais pas encore celle du parlement. C'était surtout l'apprentissage qu'ils voulaient combattre. Ce plan qui laissait passer le bill sans opposition, excita du mécontentement chez leurs amis; mais la bataille commença dès que la chambre fut formée en comité.

M. Buxton proposa, par amendement, qu'on limitât la durée de l'apprentissage au temps strictement nécessaire pour établir le travail libre; il indiqua le terme d'une année. Après une vive discussion, l'amendement fut repoussé, mais à la faible majorité de sept voix. Cette discussion porta néanmoins ses fruits. Le jour suivant, M. Stanley déclara que par déférence aux vœux de la chambre, il consentait à réduire la durée de l'apprentissage de douze à sept ans. Dans le cours de ce débat, M. Stanley prévint M. Buxton que ses paroles faisaient plus d'impression sur les nègres que celles d'aucun autre membre. Il répondit à cette insinuation : « Le très honorable membre me fait l'honneur de croire que mes paroles ne sont pas sans influence sur les nègres; si cela était vrai, si le plus faible écho de ma voix pouvait parvenir jusqu'à eux, je les conjurerais, au nom du devoir, de la reconnaissance et de leur propre intérêt, de contribuer à la conclusion pacifique de toute cette affaire. Je leur dirais: le moment de la délivrance approche, que ce soit

une époque sacrée, que pas un souvenir de sang ou de violence ne vienne en souiller la mémoire. Soumettez-vous à tout, plutôt que d'exciter les blancs à lever la main contre vous. Continuez à attendre et à travailler patiemment. Ayez confiance dans cette grande nation qui vient à votre secours. Gardez la paix. Obéissez aux lois avant et après le jour de la délivrance, et, ce jour arrivé, justifiez l'attente de vos amis d'Angleterre, tenez les promesses qu'ils ont faites en votre nom. »

On pressa M. Buxton de s'opposer à l'indemnité, puisque l'on consentait à l'apprentissage. Mais M. Stanley avait déclaré que si on altérait d'une manière quelconque la clause de l'indemnité, il abandonnerait le bill : fallait-il courir ce risque? Ses amis voulaient qu'il prît l'engagement de combattre M. Stanley ; mais il voulut se réserver une entière liberté. « Je place ma confiance, dit-il, dans ces paroles : *Le Seigneur guidera tes pas.* » Dans la votation qui eut lieu, M. Buxton vota l'indemnité (*) de cinq cent millions de francs (vingt millions liv. sterl.) aux planteurs, comme le meilleur moyen de terminer heureusement la question de l'esclavage ; il proposa, comme amendement, que la moitié de cette somme ne fût payée que lorsque l'apprentissage serait terminé : c'était une garantie contre les mauvais traitements des maîtres. L'amendement fut repoussé. « En tout, dit Buxton, je suis satisfait ; nous voici enfin au sommet de cette montagne que nous avons mis dix ans à gravir. »

La joie que les abolitionistes eurent de leurs succès, fut troublée par un événement d'un triste intérêt pour eux : la mort de M. Wilberforce. Il expira le 29 juillet. Quel-

(*) Sa sœur, Mme Forster, lui demanda s'il n'avait pas voté avec quelque précipitation pour l'indemnité. « Non, dit-il, je l'ai fait pour éviter l'effusion du sang et je suis heureux d'avoir agi de cette manière. »

ques moments avant sa mort, il s'écria avec ferveur : « Merci, mon Dieu ! d'avoir permis que je vécusse assez pour voir le jour où l'Angleterre sacrifie cinq cents millions pour l'abolition de l'esclavage. »

La chambre des communes apprit la nouvelle de cette mort au moment où elle discutait la question de l'indemnité : elle produisit une grande sensation. M. Buxton y fit allusion et exprima hautement son estime et son admiration pour le caractère de M. Wilberforce.

Le 7 août 1833, le bill qui abolissait l'esclavage dans les colonies anglaises, passa à la chambre des communes. « Il y a deux ou trois heures que les communes ont adopté le bill, écrit Mlle Buxton à M. Macaulay. Pourquoi M. Wilberforce n'a-t-il pas vécu encore quinze jours, afin que mon père pût lui annoncer qu'il avait achevé la tâche qu'il lui avait confiée il y a dix ans ? »

Le bill fut porté à la chambre des lords après un court délai. M. Buxton dit à cette occasion : « La tâche de lord Suffield était difficile et laborieuse. Le Dr Lushington, moi et quelques autres, nous avons passé bien des heures à la barre de la chambre des lords, suivant notre ami dans cette lutte pénible ; ce qui m'a le plus frappé, c'était de voir ses efforts isolés et courageux pour soutenir chaque clause du bill, à mesure qu'elle passait devant la chambre formée en comité. »

Mlle Buxton écrit :

» Le bill a passé aux lords à la troisième lecture. Le Dr Lushington nous a raconté que lord Althorp lui avait dit, quelques jours auparavant : « En vérité, Buxton et vous, vous avez eu trop de » puissance dans la chambre, je ne souhaite pas qu'un pareil cas se » représente. » Lord Grey vint parler un jour à mon père qui se trouvait dans la chambre des lords ; le duc de Wellington s'écria : « Je vois qu'elle influence agit sur vous ; si cet homme est plus » puissant que les lords et les communes, il ne nous reste qu'à

» voter le bill. » Cette saillie divertit beaucoup les ministres qui l'entendirent. »

Le 28 août, le bill pour l'abolition de l'esclavage dans l'empire britannique, reçut la sanction royale. M. Buxton en envoya une copie à M. Clarkson, avec cette lettre :

22 septembre 1833.

« Je me représente votre joie et votre bonheur en recevant l'acte qui abolit l'esclavage. Vous avez grandement contribué à ce résultat. Votre pamphlet nous a le premier donné *le ton;* l'œuvre est accomplie, et je me sens de plus en plus reconnaissant et satisfait; j'espère que nous venons d'arracher la pierre angulaire de l'esclavage dans tout l'univers.»

M. Clarkson lui répondit :

25 septembre 1833.

« J'ai reçu votre lettre, je ne saurais exprimer la reconnaissance dont je suis pénétré envers Dieu, qui a ouvert le trésor de ses miséricordes à ses enfants de l'Afrique si longtemps repoussés.

» Je n'ose envisager quelles auraient pu être les conséquences de votre refus d'accepter les conditions du gouvernement. Que serait devenue cette mesure dans les mains d'une autre administration. Nous pouvons le présumer par les discours du duc de Wellington.»

M. Buxton jouissait de la perspective du repos qui s'ouvrait devant lui après ses longs travaux; cet espoir fut trompé. Dans l'automne de 1833, il éprouva plusieurs chagrins. Le fils aîné de M. Hoare commença à décliner sous les atteintes de la consomption; l'intimité qui régnait entre les deux familles, leur rendait communes les joies et les douleurs. La lettre suivante, à M. S. Hoare, parle de cet événement :

1er septembre 1833.

« Votre lettre était bien douloureuse, nous y avons tristement et sincèrement sympathisé. Je connais, par une cruelle expérience, les angoisses affreuses et les alternatives de cette maladie. Mais il y a une chose chez votre enfant qui doit vous rassurer; c'est que la meilleure partie de lui-même n'est sujette à aucun changement.

Il a bâti sur le roc, et plus tard ce sera une source de joie de le sentir en possession de la vie éternelle de Christ.

» .... J'ai quelque peine à m'exprimer, mais je sens que je m'associe complètement aux peines et aux soucis de ceux que j'aime, et que je peux boire à la même coupe d'amertume. »

8 septembre.

« La journée a été aussi triste pour nous que pour vous, nous ressentons vivement vos peines.... Je me faisais depuis longtemps une fête de ces congés. Nos désirs n'ont pu s'accomplir, cependant, aujourd'hui, je me suis senti raffermi et j'ai pu m'adresser cette question : Pourquoi es-tu abattue, oh! mon âme? Pourquoi es-tu troublée au-dedans de moi? Espère en Dieu! C'est une affliction peu commune qui nous menace, mais quelque amère qu'elle soit, et bien qu'elle proclame que toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe, il y a quelque chose qui nous dit que nous devons fortifier notre esprit, nous réjouir, être heureux... Ne vous livrez pas à de vains regrets, et acceptez cet événement comme venant de Dieu, comme un témoignage de sa miséricorde qui est riche en bénédictions.... »

6 octobre 1833.

« ... J'ai appris et j'ai cru que tout ce que Dieu fait, il le fait dans son amour.... *C'est le Seigneur, qu'il fasse ce qu'il lui semblera bon.* Ceci répond à tout. Il l'a dit expressément : *Tu ne comprends pas maintenant ce que je fais, mais tu le comprendras plus tard.* L'apôtre calme nos angoisses, en disant : *J'estime qu'il n'y a point de proportion entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir qui doit être manifestée en nous.* L'affliction, quelque cruelle qu'elle puisse être, lorsque nous la voyons au point de vue de la raison et de la foi, est légère et de courte durée, si on la compare à cette éternité de bonheur et à cette gloire qui est réservée aux disciples de Christ.... »

1834.

On n'était pas sans inquiétude sur la manière dont on accueillerait l'acte d'émancipation aux Indes occidentales, mais on reçut des nouvelles très-rassurantes, et le 17 mars

1834, M. Stanley rendit à la chambre un compte satisfaisant de la tranquillité et de la prospérité dont jouissaient les colonies, en attendant le jour de la liberté. M. Buxton, réjoui de ces nouvelles, disait : « C'est ma première pensée à mon réveil et ma dernière avant de m'endormir. » Un de ses collègues disait aussi : « C'est une cause pour laquelle il vaut la peine de vivre et de mourir. »

Lord Suffield lui écrivait : « Nous n'avons pas eu la confiance que nous aurions dû avoir dans une entreprise destinée à avancer la gloire de Dieu, et à servir les intérêts spirituels et temporels d'une partie de ses enfants. Vous avez été plus coupable que moi, vous qui aviez surtout en vue la gloire de Dieu à laquelle je ne pensais pas assez. Je lui rends grâces d'avoir daigné me choisir, moi indigne, pour être un humble instrument dans sa main. Vous saviez pour quelle cause vous combattiez, vous deviez avoir plus de confiance que moi.... »

Nous pensons que les détails suivants, sur une famille célèbre, pourront intéresser les lecteurs.

M. Buxton à Miss Buxton.

14 février 1834.

Nous avons dîné hier à Ham-House, pour rencontrer les Rothschild; nous nous sommes fort amusés. Il (Rothschild) nous a raconté sa vie et ses aventures. Il est le troisième fils du banquier de Francfort. « Il n'y avait pas place pour nous tous, dans cette ville, » nous dit-il. Je m'occupais surtout des marchandises anglaises. Un » grand négociant, qui pouvait passer pour le roi du marché, vint à » Francfort; on regardait comme une faveur d'être au nombre de » ses acheteurs. Je ne sais comment je l'offensai, mais il refusa de » me montrer ses échantillons. C'était un mardi, je dis à mon père : » — Je veux aller en Angleterre. Je ne parlais qu'allemand. Le jeudi » suivant je partis; à peine arrivé à Manchester, je trouvai des marchandises à bon compte, j'y dépensai tout mon argent et je réalisai un beau bénéfice. Je découvris que je pouvais gagner de trois » manières : sur la matière première, sur la teinture et sur la mar-

» chandise manufacturée. Je dis au fabricant : — Je vous fournirai la » matière première et la teinture, et vous me rendrez les tissus ma- » nufacturés. Je réalisai ainsi un triple profit, et je pus vendre à » meilleur marché que mes concurrents. En peu de temps, mes » 20,000 livres m'en produisirent 60,000. Tous mes succès ont dé- » pendu de l'application de cette maxime. *Tout ce qu'un homme » peut faire, je puis le faire aussi;* je puis lutter avec l'homme aux » échantillons et avec tous les autres. J'avais un autre avantage, je » prenais mes décisions avec promptitude. Une fois établi à Lon- » dres, la compagnie des Indes avait pour 800,000 livres sterlings » (20,000,000 fr.) d'or à vendre, j'achetai le tout. Je savais que cette » valeur était destinée au duc de Wellington; j'avais escompté un » grand nombre de ses traites. Le gouvernement me fit demander » cet or; lorsqu'il fut dans sa possession, il ne savait comment le » faire passer en Portugal où était le duc; je m'en chargeai et je » l'envoyai par la France : c'est la meilleure affaire que j'aie faite. »

« Une autre maxime à laquelle il paraissait aussi tenir beaucoup, était de n'avoir jamais rien à faire ni avec une place en discrédit, ni avec un homme malheureux en affaires. « J'ai vu, dit-il, bien » des gens habiles, très-habiles même, qui n'avaient pas de souliers, » je n'ai jamais eu rien à faire avec eux. Ils raisonnent très-bien, » mais l'événement prononce contre eux ; s'ils ne peuvent faire » leurs propres affaires, comment pourraient-ils faire les miennes?

» C'est en mettant ces maximes en pratique que j'ai gagné trois » millions (sterlings). »

— « J'espère lui dit ***, que vos enfants ne sont pas avides d'ar- » gent et qu'ils ne s'occupent pas uniquement d'affaires à l'exclu- » sion de choses plus importantes; je suis sûr que vous ne le sou- » haiteriez pas. »

— « Je vous demande pardon, répondit Rothschild, je désire au » contraire, qu'ils soient aux affaires, d'esprit, d'âme, de cœur, de » corps, entièrement enfin; c'est le moyen d'être heureux. Il faut » beaucoup de hardiesse, jointe à beaucoup de prudence, pour faire » une grande fortune, et lorsqu'on l'a acquise, il faut dix fois plus » d'habilité pour la conserver. Si j'écoutais tous les projets qu'on » me propose, je serais bientôt ruiné. Appliquez-vous à une seule « affaire, jeune homme, dit-il à Edouard (un des fils de Buxton), » appliquez-vous exclusivement à votre brasserie, et vous serez le » premier brasseur de Londres; mais si vous voulez être à la fois » brasseur, banquier, négociant, manufacturier, vous figurerez bien- » tôt dans la gazette (à l'article faillites).

» .... Un de mes voisins est un homme de mauvais caractère, qui » cherche à me vexer, il a bâti contre le mur de mon parc, une » grande porcherie. Lorsque je sors de chez moi, j'entends grogner » et crier à qui mieux mieux tous ses porcs, mais cela ne me fait » aucun mal et je n'en prends point d'humeur. Quelquefois, pour » m'amuser, je donne une guinée à un mendiant; il pense que c'est » une méprise et se sauve à toutes jambes de crainte que je ne dé- » couvre l'erreur. Essayez de donner une guinée à un mendiant, » c'est très-amusant. »

Les filles de Rothschild sont agréables; son second fils est un grand chasseur; son père le laisse libre d'acheter tous les chevaux dont il a envie. L'empereur du Maroc lui en avait envoyé un pur sang, mais il est mort en débarquant en Angleterre. Le pauvre garçon disait: « C'est le plus grand malheur qui me soit arrivé. » Peu après l'arrivée de Rothschild en Angleterre, Bonaparte envahit l'Allemagne. — « Le prince de Hesse-Cassel, nous dit-il, remit tout son » argent à mon père. Il n'y avait pas de temps à perdre; il me fit « passer ces valeurs, 600,000 livres sterlings m'arrivèrent par la » poste; j'en tirai si bon parti, que le prince me fit présent de tout » son vin et de tout son linge. »

Le jour anniversaire de sa naissance, M. Buxton écrit dans son livre de notes, en date du 13 avril 1834, des actions de grâces pour toutes les bénédictions que Dieu lui a accordées et surtout pour l'heureuse issue du procès des noirs; il termine par ces mots : « .... Je reviens du jardin, j'y ai eu une heure de prière sérieuse; j'ai été vivement ému en considérant la vaste étendue des cieux; la lune, les nuages qui passaient et repassaient. Ce spectacle était pour moi une manifestation de Celui qui a créé toutes ces choses, de cet être admirable dont la puissance gouverne l'univers et dont la bonté s'étend jusqu'à moi, et supporte mes transgressions. »

Dans une réunion de la société des missions de Londres, le 15 mars, après avoir fait allusion à M. Wilberforce et à M. Macaulay, il ajoute : « Ce n'est ni à eux ni à aucun autre homme qu'il faut attribuer l'abolition de

l'esclavage ; je reconnais tout ce qu'on leur doit, mais c'est la voix du peuple chrétien de l'Angleterre qui a été l'instrument de la victoire. Celui qui l'a donnée cette voix, n'est pas de race humaine. Il est infini en puissance, ce que sa miséricorde avait décrété, son bras l'a accompli. »

M. Buxton s'occupait activement de ceux qui allaient recouvrer la liberté ; il surveillait les résolutions adoptées dans les îles ; il s'enquérait du caractère des magistrats chargés de l'exécution des arrètés, et il s'efforçait de pourvoir à l'éducation et à l'instruction religieuse des nègres. La Société biblique britannique et étrangère promit une Bible et des psaumes, à tout nègre qui saurait lire au jour de Noël qui suivrait l'émancipation.

Quelques années avant cette époque, M. Buxton avait su qu'une lady Mico, morte en 1710, avait laissé à sa fille une somme, sous condition qu'elle n'épouserait pas un certain individu qu'elle spécifiait ; cette somme dans le cas d'un mariage, devait être appliquée au rachat des esclaves blancs en Barbarie. La fille se maria et perdit l'argent. Aucun esclave n'existant plus en Barbarie, les intérêts s'accumulèrent et la somme s'élevait en 1827 à 110,000 l. st. (2,750,000 fr.). MM. Buxton, Lushington et Macaulay se réunirent pour demander que cette fortune fût appliquée à l'éducation des nègres : ces Messieurs l'obtinrent en effet pour cet usage. Le gouvernement ajouta aux intérêts annuels de cet argent un subside temporaire de 20,000 liv. ster. (500,000 fr.) par an. M. Buxton et ses amis, sous le nom desquels on avait placé cette somme, n'épargnèrent aucun effort pour établir des écoles et les pourvoir d'instituteurs habiles et pieux. Leur principal agent fut M. Tren. M. Buxton l'avait en grande estime, à cause de la lutte qu'il avait soutenue en faveur des nègres pendant son long séjour à la Jamaïque.

M. Tren raconte ce qui suit, sur son entrevue avec M. Buxton : « .... Ma manière de voir, lui dis-je, est très-simple, je regarde la Parole de Dieu comme la seule base d'une éducation chrétienne. Est-ce votre avis? — Complétement, répondit-il, je n'admettrai jamais d'autre principe. — Et vous savez que ses amis et lui y sont restés fidèles. »

M. Buxton devait examiner les instituteurs que l'agent désignait; rien n'était plus touchant que l'affabilité et l'affection avec lesquels il leur parlait; il disait à l'un en lui serrant la main : « Vous acceptez une tâche difficile, mais c'est une noble entreprise, j'espère que vous réussirez, Dieu sera avec vous. » A un autre : « Ecrivez-nous souvent; notre intérêt et nos prières ne vous feront jamais défaut. » Les instituteurs avaient pour lui autant de respect que d'affection.

M. Buxton s'intéressait particulièrement aux îles de la Trinité, de Sainte-Lucie, Maurice, les Seychelles, et quelques autres, dont on s'était moins occupé jusqu'à l'émancipation. Il recommandait particulièrement qu'on s'occupât de l'éducation d'instituteurs indigènes, comme étant un des moyens les plus efficaces pour civiliser les insulaires; il demanda l'établissement d'écoles normales, pour arriver à ce but. Ses efforts furent couronnés de succès; plus de cinq cents instituteurs furent élevés dans ces séminaires et devinrent de véritables missionnaires chrétiens.

Le 1er août 1834 (jour où l'on devait déclarer l'émancipation des esclaves et qu'on attendait avec tant d'impatience) arriva enfin. L'Angleterre le salua comme un jour de fête, journée doublement mémorable pour M. Buxton; il y voyait l'accomplissement de la grande œuvre à laquelle il avait consacré sa vie, et ce même jour il mariait sa fille aînée à M. Johnstone, membre du parlement pour Saint-André. Les amis et les parents réunis chez lui à cette

occasion, lui firent hommage de deux belles pièces d'argenterie en commémoration de l'événement à l'heureux accomplissement duquel il avait pris tant de part.

M. Buxton écrit à sa sœur ce même jour :

1er août 1834.

« Chère amie, la mariée vient de partir, et il ne reste pas un esclave dans les colonies anglaises. »

Le comte Mulgrave, dernier gouverneur de la Jamaïque, présida un dîner d'abolitionistes, pour célèbrer cette journée, à la taverne des francs-maçons.

Les amis de l'abolition ne pouvaient cependant se défendre d'une certaine inquiétude, en réfléchissant à ce qui se passait peut-être au même moment aux colonies. L'année précédente avait été marquée par une entière tranquillité. Mais à présent, les prédictions des colons ne se réaliseraient-elles pas? des scènes sanglantes, l'ivresse et les émeutes ne viendraient-elles pas ternir l'éclat de cette glorieuse action du peuple anglais?

M. Buxton ouvrit avec une vive inquiétude ses premières lettres des colonies; le 10 septembre, il en reçut un grand nombre; il les prit encore cachetées et les emporta dans le bois, à Northrepps-Hall où il demeurait, il ne voulait que Dieu seul pour témoin de son émotion. Il n'y trouva que de nouveaux motifs de lui rendre grâces, pour la conduite des nègres dans ce premier jour de liberté. Dans chaque colonie, les églises et les chapelles avaient été ouvertes le 31 juillet au soir, et les esclaves s'y étaient portés en foule. Lorsque minuit approcha, ils tombèrent à genoux, attendant en priant silencieusement le moment solennel. Lorsque le douzième coup frappa, tous se relevèrent et firent retentir les voûtes de cantiques d'actions de grâces qu'ils adressaient au Père commun.... Les chaînes étaient brisées, les esclaves étaient libres.

M. Buxton écrit au très-révérend Wilson, évêque de Calcutta.

21 octobre.

« .... Je me reproche d'être resté si longtemps sans vous écrire, je n'ai d'autre excuse que l'absence de mon secrétaire (sa fille) Priscilla, enlevée par A. Johnstone ; ils ont été mariés le 1er août, jour où, par acte du parlement, l'esclavage devait cesser et devenir illégal dans les colonies, possessions et plantations anglaises. Vous avez pris part à cet heureux résultat.... Les nouvelles des colonies sont très-satisfaisantes. L'apprentissage semble réussir, cela m'étonne... A Antigoa on a eu la sagesse de dispenser les noirs de cette mesure, et nos rapports justifient cette décision. Une lettre que j'ai reçue s'exprime ainsi : « Ce jour qu'on annonçait comme un jour de » trouble, s'est passé avec ordre et paix ; les nègres sont retournés » le lundi à l'ouvrage... » Cela me réjouit... Les lords m'avaient examinés pendant quatre jours consécutifs, et ils m'avaient demandé, entre autre question singulière : si l'émancipation avait lieu aujourd'hui, que feraient les nègres demain ? Je répondis : je pense qu'ils se donneraient congé, et qu'ils en feraient autant samedi, mais lundi ils retourneraient à l'ouvrage si on les payait convenablement. »

A Mme Buxton.

25 novembre.

« J'ai rencontré dans la diligence l'évêque des Barbades ; sa conversation m'a fort intéressé. Il a reçu des lettres de son diocèse ; les renseignements sont très-réjouissants. A Antigoa, les conséquences ont été heureuses : des maris et des femmes, qui vivaient sur des possessions différentes, ont pu se réunir ; le nombre des mariages a augmenté : un ministre a béni dix mariages dans la première semaine d'août.

» Les écoles ont été sensiblement augmentées : dans un seul endroit, l'école a reçu cent enfants à la fois. Les planteurs se plaignent que les enfants qui arrachaient la mauvaise herbe, vont à présent à l'école. Les jeunes femmes ne travaillent plus aux champs, et apprennent à faire les ouvrages de leur sexe : les ministres ont beaucoup à faire, une chapelle qui contenait 300 personnes a été agrandie pour en recevoir 900 ; elle sera bientôt trop petite. Les sociétés de secours mutuels se multiplient. Les nègres ont soif d'instruction religieuse et leurs enfants apprennent aussi facilement que les blancs. Il faudra du temps pour détruire les préjugés des planteurs ;

mais on ne signale aucun acte de violence, les nègres sont une race docile et affectueuse. Cet évêque a soixante et dix-sept ecclésiastiques dans son diocèse; plusieurs sont pleins de zèle et de bons sentiments. »

28 décembre 1834.

« Le 3 février 1833, je te demandai, Seigneur, d'être l'avocat de l'opprimé, de disposer les cœurs et les événements pour amener la liberté, la liberté dans la paix, et de protéger les maîtres et les esclaves. Tu as levé ton bras, et les nations ont vu que c'était ton œuvre. Dans tout ce qui s'est passé, il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître l'action d'une puissance au-dessus de celle de l'homme. Oh! bienheureuse promesse : *Si quelqu'un a besoin de sagesse, qu'il l'a demande à Dieu qui la donne à tous libéralement.* »

1835.

M. Buxton, sans cesser de s'occuper à compléter et à perfectionner la grande œuvre de l'émancipation, voulut provoquer une enquête sur un sujet analogue : le traitement et l'état des habitants aborigènes des colonies. Ce sujet excitait son intérêt et en même temps son indignation. « En vérité, dit-il, j'abhorre ces destructions d'innocens sauvages, encore plus que l'esclavage.

» Quoique je n'aie pas encore mis la main à l'œuvre, je vois une noble carrière s'ouvrir devant moi. Seigneur, que par ta grâce je sois ton véritable serviteur. Qu'avons-nous fait comme chrétiens de ces nations dont nous nous sommes emparés? Nous avons usurpé leurs terres, nous avons enlevé leurs enfants, nous les avons réduits en esclavage, nous les avons immolés.

» Leur plus grand crime est de faire quelquefois des incursions sur les terres de leurs aïeux, et le plus grand de leurs malheurs est d'avoir été en rapport avec des chrétiens! Quelle honte pour un semblable christianisme!

» Oh Dieu! sois encore ici mon guide et mon soutien; dispose les cœurs de ceux qui gouvernent et de tout le peuple de ce pays. Fais-nous agir par des motifs purs et désintéressés... Que nous portions à ces nations sauvages, le commerce, la civilisation, l'instruction, mais avant tout la pure foi en Christ, au lieu des cruautés et de l'oppression par lesquelles nous nous sommes fait connaître à eux. »

Il écrit au rév. Dr Philip, au Cap,

17 Janvier 1834.

« Il me semble que nous devons adopter, sous la sanction de la loi, certaines règles relatives aux naturels de tous les pays où nous avons à former des établissements. Nous devons admettre:

» 1° Que les naturels ont un droit de possession sur leurs propres terres.

» 2° Que pour les dédommager du tort que nous pouvons leur causer, nous devons leur donner une civilisation fondée sur le christianisme.

» 3° Il faudra examiner les atteintes que nous avons portées à leurs droits? Quels maux physiques ou moraux nous leur avons apportés? Ces points reconnus, il faudra procéder à la réparation.

Le 1er juillet, M. Buxton proposa une adresse au roi sur ce sujet; il insista sur les griefs qu'on reprochait au système de commandement dans l'Afrique méridionale. « Lorsqu'on se plaint du vol de quelque pièce de bétail, dit-il, les colons s'arment et font irruption dans la Cafrerie, dévastent les terres et reviennent en triomphe chargés de butin. En 1819, on enleva aux indigènes plus de vingt-cinq mille têtes de bétail. On en vint jusqu'à exterminer les naturels eux-mêmes, pour assurer l'existence des colonies » (*). Cette adresse, appuyée par M. Spring Rice (le ministre des colonies), passa à l'unanimité.

(*) (Voir *Enquête parlementaire* 1830). « Nous ne reconnaissions la trace des différentes troupes que par la fumée des villages qui brûlaient. Un Cafre nous appelle et nous demande pourquoi nous brûlions sa maison?.. Que répondre.... Il se fit un profond silence dans notre troupe. »

M. Buxton écrit au Dr Philip :

» J'ai reçu votre note sur le commandement; elle m'a vivement intéressé; donnez-moi des faits, beaucoup de faits sur ce système; si Dieu me donne vie et me ramène au parlement, j'espère porter un coup mortel à ces abus. Je reste au parlement contre mon inclination, seulement pour surveiller ce qui se fait aux Indes occidentales et protéger les indigènes. Permettez-moi de vous mettre en garde contre une erreur de votre part.

» Le système de colonisation des Américains, dont vous faites l'éloge, n'est qu'un artifice des propriétaires d'esclaves qui cherchent à détourner l'attention de la question de l'esclavage. Par exemple, ils prononcent la peine de mort contre la récidive du crime d'enseigner à lire aux nègres, etc. Voici une question que je soumets à votre examen. Quelles mesures faut-il prendre pour faciliter chez les indigènes l'introduction du christianisme, comme compensation et correctif du mal que nous leur avons fait en leur apportant nos maladies, notre eau-de-vie, notre poudre à canon, etc.? Je vous tiens pour mon principal conseiller. »

On trouve dans son livre de notes :

18 Janvier 1835.

» J'ai été élu hier pour la septième fois. Fais, Seigneur, que je plaide ta cause, celle de l'humanité, de la justice, de la liberté, de la vraie religion.

» ..... Convaincu, comme je le suis, que j'approche des portes de l'éternité, que bientôt les mystères de ce redoutable avenir me seront dévoilés, que certainement je verrai Christ entouré de ses anges descendant du ciel pour me juger, et que je recevrai cette sentence irrévocable : *Viens à moi, béni de mon père*! ou *Va maudit*! enseigne-moi, ô Saint-Esprit! ce que je dois être; aie compassion d'une âme faible et ignorante. Je sais que je dois être un chrétien par la foi, mais par quels actes dois-je la manifester?

» La persévérance dans la prière.

» La reconnaissance envers Dieu.

» La charité, l'affection, l'occupation des autres.

» Le désir de faire tout le bien possible.

» Le respect et la consécration véritable du jour du Seigneur.

» J'ai demandé à Dieu l'accomplissement de cette magnifique promesse : *Je t'instruirai et je t'enseignerai la route que tu dois suivre, je te guiderai par mes yeux.*

Les tristes nouvelles de la guerre des Cafres fixèrent l'attention de M. Buxton, pendant cette session, sur le sort des habitants des colonies. Les incursions des Cafres avaient amené de la part des colons de sévères représailles, qui dégénérèrent en hostilités ouvertes et qui finirent par aboutir à la ruine des Cafres.

Dans une dépêche on annonça que 4000 Cafres avaient été massacrés, 60,000 têtes de bétail et presque toutes les chèvres capturées, et le pays (actuellement territoire d'Adélaïde) complétement ravagé.

M. Buxton obtint la nomination d'un comité du parlement pour faire une enquête sur cette guerre et sur les traitements exercés contre les indigènes habitant près des établissements anglais. Après la clôture de la session, M. Buxton fit des recherches actives sur ces maux et sur les remèdes à y appliquer. Il associa sa famille à ses travaux, et mit en réquisition ceux de ses parents qui habitaient près de lui, pour extraire ce qui lui était utile dans tous les documents relatifs à l'Afrique méridionale.

Il écrit à M. Macaulay.

Octobre 1835.

» Je porte un vif intérêt aux sauvages et surtout aux Cafres. Nous prétendons être de grands hommes chez nous, nous sommes convaincus que nous surpassons le monde entier en religion, en justice, en connaissance, en intelligence, en moralité, et pourtant la terre ne produit nulle part des bandits et des loups dévorants semblables à ceux qui sortent de notre sein. »

Après diverses communications, on reconnut que le territoire d'Adélaïde avait été injustement enlevé aux Cafres, et on résolut de le rendre à ses légitimes possesseurs; exemple aussi noble que rare donné par le gouvernement anglais.

« Je vous annonce une nouvelle qui m'a fait chanter de joie, écrit Buxton à miss Gurney; qu'est-ce donc? rien

moins que la vie, la liberté et des terres pour tout un peuple. La Providence a arrêté la main de l'oppresseur de l'Afrique. La fertile et belle Adélaïde est rendue aux Cafres.... C'est un noble triomphe du droit sur la force. »

En 1836, le Dr Philip amena en Angleterre Tzatzoë, chef cafre, et André Stoffles, hottentot, pour qu'ils fussent entendus devant le comité.

Mlle Buxton rend compte d'une soirée passée avec eux : « Le Dr Philip a dîné hier ici avec ses deux protégés africains, *Tzatzoë* et *Stoffles*, M. Read, qui a épousé une femme cafre, et son fils qui est un demi-Cafre, se sont joints à eux. Tzatzoë avait un habit de fantaisie assez semblable à celui d'un officier de marine ; il a une assez belle figure, mais ses cheveux ressemblent à un tapis, ses manières et celles de Stoffles étaient très-convenables. Read le fils servait d'interprête ; il ressemble plus à un Cafre qu'à un Anglais ; il est animé, fin et observateur. Il était à table à côté de Tzatzoë et tenait le dez de la conversation. On demanda au dernier ce qui l'avait le plus frappé en Angleterre : « La paix, dit-il, pas de combats, un air » de bienveillance générale ; en second lieu, l'absence de » mendiants, chacun fait ses affaires, n'a pas besoin des » autres et paraît content ; et enfin pas d'ivrognes ni de » querelles dans les rues. » On lui demanda ce qui lui avait déplu. Il hésita, puis il dit qu'il avait été choqué de la violation du jour du Seigneur, de voir circuler les voitures dans la ville et vendre publiquement dans les rues. Il admirait les chevaux, mais ne comprenait pas pourquoi les ânes étaient traités si différemment ; il s'apitoyait sur les chiens, qui, dit-il, travaillent comme des Hottentots ! Il réjouit mon père en lui disant que sans lui les Cafres seraient entièrement exterminés. Leur reconnaissance était si vive, que dans plusieurs établissements chrétiens, du

Kat-River, à la réunion du mercredi, on priait pour Messieurs Buxton, Fairbairn et le Dr Philip. Stoffles traduisait en hollandais pour M. Read ce que Tzatzoë disait en cafre. Stoffles finit par s'animer aussi, et lorsqu'on lui parla des écoles enfantines, son lourd visage rayonna de plaisir.

» Le Dr Philip nous dit que, comme orateur, il était le *Brougham* de son pays. Ils chantèrent après dîner, d'abord tous trois un hymne en hollandais, puis Tzatzoë et Read un chant cafre; enfin Stoffles seul un chant de guerre hottentot : il produisit beaucoup d'effet. On apporta des glaces; ils n'en avaient jamais vu; ils firent des grimaces incroyables à la première cuillerée et n'en voulurent plus. Quand ils partirent, Stoffles se leva gravement et fit un excellent discours de remerciement : « Je remercie Dieu, » dit-il, d'avoir permis que je vinsse en Angleterre et que » je visse Buxton. J'avais longtemps souhaité ce bonheur » sans oser l'espérer. Je souhaite que Buxton vive long- » temps et continue à protéger les opprimés et surtout » mon pays. Je le remercie cordialement au nom de tous » les Hottentots de ses travaux en leur faveur. » Tzatzoë se leva ensuite et fit un discours à peu près semblable, plein de chaleur et d'animation.

« Mon père les remercia de leurs vœux; il leur dit qu'il espérait que leur nation croîtrait en prospérité, que la religion fleurirait au milieu d'elle, et qu'ils demeureraient fidèles à Dieu et à leur Sauveur, la seule route qui conduise à la paix, au bonheur et au ciel. »

Le 12 mai 1835, M. Buxton présenta le résultat de ses recherches au parlement; il démontra que quoique l'Espagne et le Portugal eussent reçu plus de vingt-cinq millions de francs de l'Angleterre, pour les engager à cesser le trafic des esclaves, ces Etats le continuaient sur une plus grande échelle qu'auparavant. Deux cent soixante-

quatre vaisseaux, employés ostensiblement à cet odieux trafic, avaient fait voile du seul port de la Havane, depuis le 1er janvier 1827 au 30 octobre 1833, et ce n'était là qu'une petite partie de ceux qu'on avait employés à ce détestable commerce. Il fit la motion qu'on présentât une adresse pour demander que les traités existants à ce sujet, entre les divers pays, fussent convertis en une ligue générale qui stipulerait un droit de visite, le droit de saisir les vaisseaux équipés pour la traite même lorsqu'ils n'auraient pas d'esclaves à bord, et qui déclarerait la traite un acte de piraterie. La motion fut agréée.

1836.

Les nouvelles qu'on recevait des noirs des colonies, continuaient à être satisfaisantes : les crimes avaient diminué, les mariages s'étaient accrus, il y avait un véritable progrès. Lord Sligo, gouverneur de la Jamaïque, écrivait : « Les fêtes de Noël se sont passées plus paisiblement que l'année précédente; il n'y a pas eu de tumulte, et les nègres sont retournés joyeusement à l'ouvrage. La récolte est abondante, on peut en dire autant d'Antigoa.»

Lord Suffield, cet excellent auxillaire des travaux de M. Buxton, mourut au mois de juillet 1835, des suites d'une chute de cheval; ce fut un cruel chagrin pour son ami, qui regretta bien vivement l'appui qu'il avait perdu, surtout lorsqu'on apprit, à la même époque, que les maîtres faisaient éprouver de mauvais traitements à leurs apprentis nègres. Buxton proposa un comité d'enquête sur l'emploi des sommes votées pour l'indemnité : mais il retira sa motion, sur l'assurance que lui donna le gouvernement qu'il surveillerait avec soin les intérêts des esclaves éman-

cipés. On le blâma de cette concession; il répondit: «Vous n'attribuez le retrait de ma motion à d'autre motif que celui de plaire aux ministres? je reconnais que je me suis souvent trompé, mais je ne conviendrai jamais que j'aie cédé d'un *iota* de notre cause pour plaire à un parti quelconque. Croyez que la popularité ne pourrait me faire faire une chose préjudiciable aux noirs; je serais indigne d'être l'avocat de cette race opprimée, si je sacrifiais une opinion consciencieuse aux désirs de mes amis, de mes ennemis ou des ministres.

Il commence, comme de coutume, l'année 1836 par une invocation à son Père céleste: «Oh Dieu! je te rends grâce de ce que tu m'as fait connaître qu'en Christ seul je puis trouver le bien de mon âme; si je demeure en lui, je porterai des fruits en vie éternelle; sans lui, je suis un tronc inutile.» Il demande des bénédictions pour sa famille, et termine ainsi: «Cette année je compte un demi-siècle. Où serai-je dans un demi-siècle? Par la miséricorde du Seigneur, j'espère que je serai dans son royaume.»

Le 22 mars, M. Buxton renouvela sa motion pour qu'on nommât un comité d'enquête sur les résultats du système de l'apprentissage; il l'appuya par une masse de faits. La motion passa, et plus tard le ministre présenta un bill pour rendre plus efficaces les mesures favorables aux nègres. Le comité pour les indigènes reprit aussi ses travaux. Ces deux objets absorbaient presque complètement l'attention de Buxton. Un de ses amis assure que c'était une chose curieuse et presque effrayante, que la quantité d'affaires qui, telles que des vagues se succédant l'une à l'autre, l'accablaient incessamment. «Nous jetterons nos chapeaux en l'air, disait-il, quand nous quitterons le parlement.»

Le 6 septembre, il écrit à M. Macaulay: «Je crois que le comité a prouvé que les nègres sont exposés à des

vexations directement opposées à l'intention de l'acte d'abolition ; cette hostilité cependant paraît diminuer. J'ai obtenu l'introduction d'un paragraphe déclarant qu'après 1840, les nègres jouiront d'une liberté sans restrictions et seront assimilés aux ouvriers blancs. J'espère que la fin de ma vie publique approche ; je ne voudrais pas donner ma démission, mais je serais très-heureux si je ne suis pas réélu à la première élection. »

Ce désir de repos était partagé par ses amis et ses parents, qui s'alarmaient en voyant sa santé si altérée. Il dit à ce propos, à quelqu'un qui le pressait de se retirer: « Il y a trois ans qu'il se donnait trois cent mille coups de fouet par an à la Jamaïque. L'année dernière ce nombre a été réduit à trente mille; puis-je regretter le temps, la santé, l'argent, le travail, que j'ai employé pour obtenir ce résultat ? Puis-je me retirer tant que j'espère pouvoir prévenir le retour de ces cruautés ? »

Son gendre et son associé dans ses travaux, M. Johnstone, nous fait connaître le mode d'agir de M. Buxton dans ces grandes questions.

« En entrant au parlement, dit-il, je me présentai à lui comme un homme qui souhaitait marcher sous son drapeau dans la question de l'esclavage, et avant qu'il fût longtemps, il m'honora de son amitié. Je fus frappé du dévouement avec lequel il adoptait la cause qu'il avait à cœur. Rien ne lui coûtait. Par son tact et sa persévérance, il obtenait la connaissance de documents qui, sans lui, seraient demeurés inconnus. Il ne témoignait aucune humeur de ses défaites, aucune impatience; mais il attendait, de débat en débat, le moment de prendre sa revanche, et se considérait comme récompensé par le plus léger succès.... Membre moi-même de plusieurs des comités nommés par suite des motions de M. Buxton, je puis affirmer que rien n'égalait son zèle et sa persévérance dans la poursuite de la vérité. Jamais son énergie et sa modération ne firent défaut, au milieu des fatigues et des déboires de toute espèce qu'il éprouvait. A l'ouverture des séances, il était toujours assailli de gens

qui avaient des observations ou des griefs à lui présenter; chacun croyait son affaire la plus importante. Il était accessible à tous, et quoique épuisé de fatigue, il était toujours patient et attentif. Nous nous réunissions le soir à quelques membres du parlement, qui ne partageaient pas tous nos opinions. On lisait la Bible, on priait en commun. M. Buxton était souvent le chapelain de ces réunions; elles ont augmenté son influence et lui ont donné la force de résister à la terrible opposition qu'il rencontrait.

» M. O'Connell dit un jour, à propos de la question irlandaise: « Que ne sommes-nous des noirs? Si les Irlandais étaient nègres, » nous aurions pour défenseur l'honorable représentant de Wey- » mouth (Buxton) et les amis de l'humanité. »

» Les affaires d'Irlande l'intéressaient vivement malgré cette boutade. « Jamais, disait-il en 1835, je n'ai fait de plus ferventes prières » sur aucun sujet, sauf celui de l'esclavage, que sur la question de » l'Église d'Irlande; mais, ajoutait-il, je suis protestant et je ne sa- » crifierai pas un *iota* des intérêts protestants à une liaison politi- » que; j'ai été quelque temps irrésolu, exactement ce que Hume » appelle un poisson égaré (loose fish), un de ces poissons qu'il » appelle ailleurs un loup en habit de berger. On dit que les whigs » veulent assigner une partie du revenu de l'église aux catholiques » romains; je désirais que s'il y a un excédant, il soit appliqué » à l'éducation religieuse de la jeunesse : j'ai appris, avec joie, » que mes amis adopteraient cette idée. » Voici une curieuse note trouvée dans un memorandum. « La paroisse de Killeen paye dix- » sept mille cinq cents francs de dîmes; sur cette somme on donne » mille huit cent soixante et quinze fr. au vicaire officiant et quinze » mille six cent vingt-cinq fr. à sir H. L. qui réside à Bath. Est-ce » là une application religieuse ou une application cléricale? J'ai un » maître d'hôtel, je lui donne dix-sept mille cinq cents francs. Ce » monsieur, trop riche pour travailler, engage un remplaçant pour » mille huit cent soixante et quinze fr.; mais si ce remplaçant fait » l'ouvrage, pourquoi ne l'engagerais-je pas directement? J'écono- » miserai quinze mille six cent vingt-cinq fr., et mon établissement » n'en souffrira pas. L'Église n'est pas en danger, c'est sir H. L. qui » est en danger..... d'être obligé de faire son devoir. »

Le concours que M. Buxton était toujours prêt à donner aux dissidents dans les œuvres de charité, et ses liaisons intimes avec plusieurs chrétiens éminents, appartenant à

des églises séparées, firent croire qu'il ne tenait que par de faibles liens à l'Église nationale. Cette opinion était tout-à-fait erronée.

« J'éprouve, disait-il, pour l'Église établie, une affectueuse reconnaissance; je l'envisage comme le ferme rempart de la vérité religieuse, et je regarde comme un malheur ce qui la mettrait en péril. Mais je suis l'ennemi de toute intolérance; justice pour tous, charité pour tous, telle est ma devise religieuse. »

Il aimait le rituel solennel de l'Eglise nationale, mais il ne considérait pas les formes du culte et le gouvernement de l'Eglise comme émanant de Dieu, et par conséquent comme inviolables. Il dit dans une de ses notes. « Bénis mes efforts en regard de l'Eglise; que j'agisse sans égoïsme, sans autre désir que de glorifier ton nom. » M. Buxton appuya les clauses principales du bill de lord J. Russel sur les dîmes de l'Irlande. La première transportait à la terre celles qui pesaient sur le fermier, la seconde assurait une meilleure distribution des fonds de l'Eglise entre ses ministres, la troisième donnait des limites aux dotations du clergé. Il conclut en démontrant combien le système de compression suivi jusqu'alors, avait peu servi la cause de la vérité. « Comment se fait-il que la vérité soutenue par un établissement protestant, par un roi protestant, une armée protestante, un parlement protestant, comment se fait-il que cette vérité loin d'avancer aie plutôt reculé devant l'erreur? La seule réponse, c'est que l'on a employé la force au lieu de la persuasion. Nous avons oublié que si l'épée terrasse les armées et soumet les peuples elle ne peut rien sur les convictions, bien plus, elle les révolte. Nous avons oublié qu'il existe dans tous les cœurs un principe généreux, le même qui nous fait redoubler d'affection pour un ami malheureux ou opprimé. Principe qui

en dépit de la raison, des remontrances, de l'intérêt, fait qu'on donne sa vie pour une religion persécutée. Si la foi protestante n'est pas entrée dans le cœur des Irlandais, les protestants ne peuvent en accuser qu'eux-mêmes. »

Ce discours déplut à plusieurs des amis de Buxton; ils voyaient la ruine de l'Eglise d'Irlande, dans les efforts qu'il faisait pour la relever. Tel est le cours des choses et les injustices de l'opinion, envers ceux qui tentent la réforme modérée des abus.

Epuisé par ses travaux, M. Buxton fut heureux d'aller se réfugier en Ecosse, au commencement du mois d'août. Le marquis de Breadalbane, avec l'hospitalité de son pays, mit à sa disposition une de ses vastes landes de chasse. Il séjourna quelque temps à Dalmally, puis à Luib, pour jouir de ce pays si abondant en gibier. Désirant reconnaître la politesse de lord Breadalbane, il chargea son parent, M. Lloyd, qui habitait la Suède, de lui procurer autant de *capercailzie* (espèce de faisan ou coq de bruyère du nord) qu'il pourrait en trouver et de les faire parvenir à lord Breadalbane. Ces oiseaux étaient autrefois indigènes de l'Écosse ; le dernier individu de cette espèce fut tué il y a plus d'un siècle près de Perth. Ils sont fort gros, les coqs pèsent jusqu'à seize livres ; ils habitent surtout les forêts de mélèze, et se trouvent en Suède et en Norvège. M. Lloyd fit annoncer dans les villages qu'on demandait des capercailzies vivants ; suivant la coutume suédoise, ces annonces furent lues dans la chaire à l'issue du service divin, et dans le courant de l'hiver on lui procura treize coqs et seize poules, qui furent confiés aux soins de Larry Banvill, le fidèle garde-chasse de M. Buxton, qu'il avait envoyé en Suède les chercher et qui les transporta heureusement à Taymouth-Castle (résidence de lord Breadalbane) ; peu après on les lâcha dans les bois. Ils multiplièrent telle-

ment, que leur nombre monte, dit-on, maintenant à plus de deux mille. D'autres propriétaires ayant suivi cet exemple, cet oiseau se trouve de nouveau naturalisé en Écosse. En 1842, la Reine étant en séjour à Taymouth en même temps que les fils de M. Buxton, lord Breadalbane permit à ceux-ci de chasser et de rapporter le premier de ces oiseaux qui eût été tué en Ecosse depuis un siècle et qu'il destinait à la table de Sa Majesté. Ces capercailzies étaient très-sauvages, et comme ils perchaient sur les plus hauts mélèzes, il fallut tout un jour pour en tuer six.

M. Buxton se trouva bien de ce temps de repos, mais la paix dont il jouissait fut troublée par la mort de sa belle-sœur, Mme Hoare. Ce fut une grande perte pour leur famille et très-vivement sentie. Après un certain temps de délassement, Buxton reprenait invariablement le cours de ses occupations; il s'appliquait les vers suivants de sir Edward Coke :

« Secure six hours for thought and one for prayer
Four in the fields, for exercise and air,
The rest let converse, sleep and business share. »

(Donnez six heures à la réflexion, une à la prière; passez-en quatre dans les champs à prendre l'air et faire de l'exercice, et donnez le surplus à la conversation, au sommeil et aux affaires).

Six heures par jour accordées à la méditation peuvent paraître considérables, mais M. Buxton avait une singulière capacité pour soutenir et concentrer ses pensées; c'était le trait le plus remarquable de son caractère. Il ne s'arrêtait guère aux questions spéculatives ou métaphysiques, mais lorsqu'on lui demandait son avis, et cela arrivait souvent, sur quelque sujet d'application pratique, il y appliquait son esprit avec une profondeur de réflexion que peu de personnes ont égalée. Il n'enlevait pas les

questions d'assaut, mais pesait chaque difficulté, balançait tous les arguments pour et contre. Une fois décidé, il revenait rarement en arrière. Son amour de l'ordre n'était point une qualité innée chez lui; pendant plusieurs années, son cabinet d'étude était un véritable chaos, encombré de livres, de papiers, de lettres, de documents jetés pêle-mêle et auxquels il ne permettait pas que l'on touchât. En 1827, il fut frappé de l'ordre et de l'exactitude qui régnaient dans un bureau du gouvernement. A la suite d'une maladie, hors d'état de se livrer à un travail sérieux, il consacra trois semaines à mettre ses papiers en ordre : tout fut examiné, classé et arrangé dans des cases. Il demeura fidèle à cet arrangement et sut l'imposer à ceux qui travaillaient avec lui. Il appliqua le même principe à ses affaires pécuniaires; il était exact, sans minutie, dans ses comptes, et il examinait une fois par année l'état de sa fortune.

M. Buxton était trop réfléchi pour être véhément, mais il avait une grande énergie; il ne craignait ni la fatigue ni le travail. Il aimait beaucoup la lecture et y donnait ses heures de loisir; l'histoire et les récits militaires le captivaient fortement; il aimait la poésie et cherchait à en développer le goût chez ses enfants. Il revenait constamment aux anciens auteurs; les modernes lui plaisaient moins, excepté Walter Scott et Cooper. Les missions étaient un objet d'un grand intérêt pour lui, ainsi que la société biblique. Il sut associer sa famille à toutes ses occupations, à ses inquiétudes et à ses espérances; il encourageait les observations de chacun et acceptait leur aide, quelque chétif qu'il fût. Sa reconnaissance était très-vive envers ceux qui prenaient le parti de ses *clients noirs*, comme il les appelait. Les papiers qu'il a laissés attestent de sa persévérance dans la prière; nous avons dû abréger les citations quoique à regret.

Sa bienveillance était active jusque dans les plus petites choses; il se donnait une peine infinie pour faire plaisir aux autres; au milieu même de ses graves occupations, il se dérangeait pour aider ses enfants à retrouver leurs joujoux perdus ou pour aller chercher ce dont ils avaient besoin; aussi étaient-ils sans gêne avec lui. A l'époque de ses travaux les plus rudes au parlement, souvent il s'arrêtait en allant à la Chambre, pour acheter des gravures qu'il cachait dans le panier du papier de rebut, pour jouir de la joie et de l'étonnement toujours nouveau de ses enfants en les trouvant le matin suivant.

Voici une lettre écrite à l'un de ses fils qui entrait au collége de la Trinité, à Cambridge.

» C'est toujours un chagrin pour moi, d'être absent lorsque mes fils sont à la maison ; je l'ai surtout regretté cette semaine. Il n'est pas nécessaire de vous dire quel intérêt je prends à cet esquif qui s'élance sur l'Océan de la vie, et combien je désire que des vents favorables et le doux balancement des ondes accompagnent votre voyage, afin que vous abordiez en sûreté au port que l'amour du Seigneur vous a préparé.... Vous êtes maintenant un homme et je suis convaincu que si vous n'êtes résolu, avec l'aide de Dieu, à bien faire ce que vous faites, vous déchoirez du rang que vous devez occuper naturellement. Il y a peu d'exemples aussi remarquables dans les temps modernes, que celui de sir E. Sugden ; je lui demandai une fois le secret de ses succès, il me dit: « quand je commençai à » étudier les lois, je m'efforçai d'être entièrement maître d'un sujet » avant de passer à un autre. Mes camarades lisaient dans un jour ce » que je lisais dans une semaine, mais au bout de l'année tout était » gravé dans mon esprit et le leur avait laissé tout échapper.... »

» Faites chaque jour l'œuvre du jour.... Soyez exact; ayez non-seulement de l'exactitude quant aux heures fixées, mais ayez cet esprit d'ordre qui donne de la régularité, de la précision et de la vigueur; ce qui fait en définitive qu'on devient un homme capable. Nelson dit à un carrossier qui l'assurait que sa voiture serait chez lui à six heures: « Un quart d'heure avant; j'ai toujours été en » avance d'un quart d'heure et je m'en suis bien trouvé. »

» Je rends grâces à Dieu de ce que votre conscience est le guide de votre conduite, mais étendez son domaine jusqu'aux choses d'un ordre inférieur; qu'on la retrouve dans toutes vos actions. L'Écriture dit : *Ceignez les reins de votre Esprit.*

» Tous les hommes qui ont accompli de grandes choses ont été remarquables par la décision de leur caractère. Tacite peint Jules César : *monstrum incredibilis celeritatis atque audaciæ.* Fixez le temps nécessaire à chaque occupation et tenez-vous fortement à votre plan. « La méthode, dit Cecil, peut être comparée au talent » d'un bon emballeur, qui fait entrer dans un coffre deux fois plus » de choses qu'un mauvais. »

M. Buxton aimait les anecdotes. Voici quelques-uns de ses souvenirs parlementaires. «J'ai été plusieurs années au parlement avec lord Castelreagh (lord Londondery); il avait les qualités d'un chef de parti, mais aussi de grands défauts; il avait un excellent caractère, mais il était très-obscur dans ses discours, et commettait de si étranges bévues, qu'il faisait éclater de rire au milieu d'un discours pathétiqne. Ses derniers jours furent très-tristes. Il s'était imaginé que ses collègues ne voulaient pas lui parler; c'était une idée fixe. Obligé de donner un dîner officiel, il était convaincu que les ministres n'y viendraient pas; le premier arrivé fut reçu avec de grandes démonstrations auxquelles il ne comprenait rien; les autres arrivèrent, et tout se passa bien jusqu'au moment où il s'écria : « Il en manque un, Palmerston ne viendra pas.» La tristesse revint, et un ou deux jours après il se tua. Clerk prétend qu'il n'y aurait pas autant de suicides, si on avait soin de prendre médecine à temps.

« Rien n'était plus agréable que d'entendre Canning débiter un de ses beaux discours; puis d'entendre Tierney le réfuter article par article. Tierney, malgré son admirable talent, n'avait pas de réputation : c'est qu'il n'avait jamais rien fait; il avait un esprit exquis; les

hommes d'aujourd'hui, comparés à lui, sont vulgaires et grossiers; il était fort aimé dans la Chambre, où on l'entendait toujours avec plaisir; puis il finit par se rallier au gouvernement de lord Sidmouth. On voulait graver sur sa tombe : « *Il vécut sans place, et mourut sans dettes.* » Les discours de Canning étaient trop préparés et trop polis. Un autre homme de talent, était lord Dudley-and-ward; il avait le même défaut.

« La première fois que j'entendis Chalmers, c'était dans une chapelle; elle était si remplie, que Canning et Wilberforce furent obligés de grimper par la fenêtre. Sept ans après, Canning reproduisit la substance de ce sermon dans un discours sur la question catholique.

Le fils aîné de M. Buxton épousa cette année-là (1836), Catherine, seconde fille de M. S. Gurney.

Dans ses fréquentes visites à Bellfield, M. Buxton se montre sous un jour nouveau. Son oncle qu'il aimait beaucoup, le traitait toujours en jeune homme. Il est intéressant d'observer le mélange de déférence et de décision, de gaieté et de respect, avec lequel le neveu recevait les avis de son oncle. Voici une de ses lettres.

31 Décembre, 11 heures du soir.

» Avant que la vieille année finisse, je dois vous exprimer mes vœux pour votre bonheur et celui de ma tante..... La fin d'une année et le commencement d'une autre est pour moi une époque de sérieuses réflexions : si je regarde en arrière, je vois beaucoup de péchés et d'erreurs, et si je considère l'année qui s'ouvre, je pense qu'avant sa fin je pourrais être appelé devant Dieu. L'éternité nous presse sans cesse. Heureux ceux qui, convaincus du néant de leurs mérites, n'ont d'espoir de pardon qu'en Christ... Vous m'avez permis de vous entretenir de ces choses ; elles se présentent à mon esprit, naturellement, à ce renouvellement d'année. »

M. Buxton se préoccupait toujours des intérêts spirituels des personnes avec qui il était lié, et il croyait de son devoir

d'attirer leur attention sur ce sujet. La lettre suivante est adressée à un ami plus âgé que lui; on voit que la conscience seule l'avait porté à l'écrire : « Je désirais vivement avoir une conversation avec vous sur des sujets religieux ; diverses causes, peut-être mon manque de courage, m'ont retenu. J'ai confiance dans votre bienveillance; vous avez lu à ma sollicitation le Nouveau Testament, j'espère que vous avez devant les yeux les vérités du christianisme, savoir qu'il n'y a de salut que par le sacrifice de Christ.... Nous sommes pécheurs, et ne méritons que la condamnation, mais le fils de Dieu ayant porté la peine de nos offenses, ceux qui croient en lui sont sauvés; la foi en Christ accomplit tout en tous.... Vous trouverez ces deux doctrines à chaque page du Nouveau Testament : notre état de péché et notre salut par Christ. *Nul ne vient au Père que par moi* (Jean XIV, 6). Saint-Paul a expliqué la foi dans l'épitre aux Philippiens, III, 7, 8, 9, et dans l'épitre à Tite, II, 11, 14. *Que dois-je faire pour être sauvé?* dit le géolier aux Apôtres (Acte XVI, 30). Voici la réponse, elle est claire : *Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé.* Comment obtenir cette foi? On ne peut l'obtenir que par l'influence du Saint-Esprit, et il nous est dit que si nous la demandons, elle nous sera donnée (Luc XI, 13). Voilà où j'en voulais venir. Prions Dieu qu'il nous donne son Saint-Esprit, qu'il révèle Christ à notre entendement.... »

En terminant l'année, il récapitule les bénédictions dont Dieu l'a comblé; il ajoute à ses félicités domestiques la naissance d'un petit-fils. Les rapports des Indes continuaient à être satisfaisants.

Un ami de M. Buxton parle de lui à cette époque dans ces termes :

« Je n'oublierai jamais ma première entrevue avec lui ; nous étions à déjeûner à Ham-House, lorsqu'on l'an-

nonça; il s'arrêta sur le seuil de la porte, en redressant sa taille majestueuse. J'avais cherché d'avance à me le représenter; mais quoiqu'il ne fût peut-être pas exactement tel que je l'avais pensé, j'éprouvai à son aspect une crainte respectueuse; ce sentiment ne dura pas, lorsque je remarquai la gaieté avec laquelle il reçut les caresses de ses nièces. Si ma crainte revint un moment sous l'influence de son regard scrutateur, la cordialité de son accueil et la bienveillance de ses manières me mirent bien vite à l'aise. Je découvris au milieu des saillies gaies et affectueuses de sa conversation, qu'un cœur d'enfant se cachait sous cet extérieur imposant. »

1837.

Le comité des indigènes avait terminé ses travaux, et M. Buxton avait été chargé du rapport. Il désirait que ce travail fût une espèce de Manuel qui déterminât à l'avenir les relations entre les indigènes et les colons. Ce rapport, revu par les membres du comité, servit de guide au gouvernement lorsqu'il prit des mesures pour assurer un traitement équitable aux indigènes.

M. Buxton se réjouit de voir sa tâche achevée, car il était douteux qu'il pût continuer ses travaux à la Chambre des Communes. La mort du roi amena la dissolution du parlement, et la réélection de Buxton à Weymouth était incertaine. L'état de sa santé et les conseils de ses amis l'engageaient à se retirer, mais il ne voulut pas prendre la responsabilité de quitter son poste. Il écrit à son oncle: « Peu m'importe un échec, si je suis repoussé, je n'y puis rien : j'aurai fait mon devoir, et cela me suffit; mais il me

semble que je ne dois pas me retirer volontairement.» — «Je ne puis abandonner, dit-il ailleurs, trois grandes questions : le sort des nègres aux Indes occidentales, l'esclavage aux Indes orientales et la traite dans le Brésil.....

Il rend compte en ces mots d'un contraste qui l'avait frappé : « J'ai vu ce matin notre jeune Reine entourée des grands officiers de la couronne, portant elle-même un diadème de diamants et son costume royal. La Chambre des lords était remplie de tous les grands personnages du pays. La Reine a prononcé un admirable discours, d'un son de voix charmant et avec une grâce parfaite. Cependant ce beau spectacle a laissé dans mon esprit une impression moins profonde que la vue d'une respectable et vénérable chrétienne (la mère de Mme S. Gurney), que j'ai visitée hier; je l'ai trouvée en paix, son œuvre achevée, attendant avec une sérénité parfaite la volonté de son Seigneur. C'était un aspect plein d'instruction et de consolation.»

L'élection à Weymouth eut lieu au mois de juillet. M. Buxton écrit à sa famille : «Si Burdon (le second candidat whig) se retire, il me paraît certain que je ne serai pas élu; je n'aurai pas un instant de regret, et cependant je serais heureux de m'escrimer encore au parlement contre l'esclavage, la traite et la cruauté des blancs. Il n'y a rien à perdre quelle que soit l'issue.» (A une heure.) «Ma chère femme, vos vœux sont accomplis; les soucis du parlement vont finir pour moi, et à présent il faut être aussi heureux, aussi bien portant et vivre aussi long-temps que nous le pourrons. Je suis très-content du résultat, et je le regarde comme un soulagement.»

Cette défaite ne provenait d'aucune diminution d'attachement personnel pour M. Buxton chez ses commettants. Les témoignages de regret qu'il reçut de toutes parts en

sont la preuve. Mais le parti tory avait accru depuis quelques années son influence locale, et ne se fit pas scrupule d'user de moyens d'intimidation inconnus jusqu'alors dans ce bourg. Buxton leur dit dans son discours d'adieu :

«Pendant vingt ans, j'ai vu plusieurs élections contestées, j'ai appris à connaître les mobiles qui font agir les électeurs de ce bourg, et je déclare à l'honneur des plus pauvres, que je n'ai jamais payé un centime pour obtenir un vote, et que sauf dans deux cas on ne me l'a jamais demandé.

Un témoin raconte le fait suivant, qui fait connaître le vif intérêt qu'excitait M. Buxton chez ceux qui le connaissaient. Un capitaine Penny, de la marine royale, avait été un des membres les plus zélés des comités qui soutenaient Buxton; il était alors âgé de quatre-vingt et douze ans. La lutte était terminée de fait à une heure, mais le scrutin restait ouvert jusqu'à quatre heures; peu avant la clôture, le brave vétéran demanda ce qui se passait, et apprenant que M. Buxton n'avait pas la majorité, il prit son chapeau et dit à sa femme «que lors même que ce serait le dernier acte de sa vie, il voulait qu'il fût utile.» Il alla et vota pour MM. Buxton et Stephen. Il revint chez lui très-fatigué et voulut se coucher; il s'appuya un moment contre son lit, et quand sa femme vint pour l'aider à y entrer, elle s'aperçut qu'il était mort. Son vote avait été en effet le dernier acte de sa vie.

«J'avais beaucoup de doutes (dit Buxton) avant de me rendre à Weymouth; on m'avait dit que pour assurer mon élection, il faudrait ouvrir des cabarets, prêter de l'argent (c'est le mot poli pour corrompre) jusqu'à la somme de 1000 L. sterlings : je refusai : c'était mon devoir de chercher à entrer au parlement, mais ce ne pouvait être mon devoir de corrompre les électeurs. Les tories avaient re-

cruté une nombreuse populace des comtés voisins; la bière coulait à flots. L'assemblée était très-bruyante, je croyais qu'on ne m'écouterait pas, cependant je me suis fait entendre. Le scrutin commença mal, nos amis étaient intimidés. Un homme à qui l'on demanda pour qui il votait, répondit : « Je donne une voix à Buxton, en l'honneur du principe, et l'autre à Villiers (le candidat tory) par intérêt. » Vers le milieu de la journée, je vis que l'affaire était perdue, et je ne pressai pas mes amis d'aller au scrutin.

» Lorsque le scrutin fut clos, je me rendis avec Edouard aux Hustings (lieu de l'élection), où mes adversaires et leurs amis étaient réunis; je leur serrai la main en leur souhaitant joie et prospérité. Je parcourus la ville pour consoler mes amis qui étaient très-abattus, puis je partis pour Bellfield, où nous passâmes gaiement la soirée, et dès-lors je n'ai pas éprouvé le plus léger sentiment de regret. »

« Le lendemain, je voulus parler avec gaieté à quatre-vingts de mes constituants, qui étaient venus me voir, mais cela ne réussit pas; il fallut être sérieux. Je leur parlai vraiment du cœur, et je puis dire que je n'ai jamais vu un si sincère regret. Dans la ville, les enfants se sont cotisés pour m'offrir une pièce d'argenterie. On prétend que les tories même sont désolés, etc..... »

On offrit à M. Buxton de le porter comme candidat dans vingt-sept endroits différents; il refusa tout. M. Buxton profita de son loisir pour se livrer à son exercice favori, la chasse. Il en parle ainsi : « J'ai chassé commodément cette année, grâce à mon poney; c'est un prodige; il est doux comme un agneau, et assez fort pour porter Hoare et moi; il mange du pain et du fromage, boit de la bière, il est bon connaisseur en fait de bière, car il préfère la nôtre..... Depuis ma sortie du parlement, j'ai parcouru à

cheval cent soixante-huit lieues et cinq cents à pied. Il vaut mieux courir pour sa santé que de payer le médecin. Dryden l'a dit en vers, et je le prouve.»

En 1837, MM. Sturge et Scoble, qui avaient visité les Indes occidentales, publièrent un livre pour rendre compte de l'état des nègres apprentis; cet ouvrage excita une si grande indignation, que des délégués arrivèrent de toutes parts à Londres pour demander une enquête et réclamer contre l'apprentissage. M. Buxton ne se souciait pas de se joindre à eux, croyant la tentative inutile. Il fallait, à son point de vue, arriver à la liberté complète; et il craignait, en s'exprimant trop librement à ce sujet, de donner une publicité à des craintes qui, peut-être après tout, ne seraient pas fondées; il craignait aussi d'affaiblir la chance qu'on avait d'obtenir du parlement une grande et large mesure. Ces motifs ne furent pas compris, et on adressa de vifs reproches à Buxton. Il écrit à sa fille : «On dit que je ferais mieux d'assister à la réunion, parce que l'opinion se prononce fortement contre moi, et qu'on va même jusqu'à dire que j'ai cessé d'être l'ennemi de l'esclavage. J'ai convoqué une réunion de nos amis, pour décider de la convenance de ma présence à Exeter-Hall; ils se sont prononcés pour la négative, et je n'irai pas. Les délégués avaient donné la veille un déjeûner aux abolitionistes; il paraît que ma conduite y a été vivement censurée. Le capitaine Stewart proposa une résolution pour blâmer mon refus, en termes affectueux, il est vrai, et avec plus de regrets que de colère. Le Dr Philip a pris ma défense; il a raconté ce que j'ai fait pour lui personnellement et ensuite pour la Cafrerie; et il a fini par leur dire que c'était après tout, grâce à moi et à mes travaux qu'ils se réunissaient en ce moment.» On applaudit son discours. La proposition fut retirée, on vota des remerciements à la place, et on

revint aux sentiments les plus affectueux pour M. Buxton. Il reconnut plus tard qu'il s'était trompé et qu'il était possible que les délégués pussent réussir. « Je remercie Dieu, dit-il, de ce qu'il a suscité des hommes de plus de courage et de discernement que moi. »

Le 30 mars, sir G. Strickland fit une motion pour l'abolition de l'apprentissage, mais il succomba sous une majorité de soixante-quatre voix. M. Buxton était présent sous la galerie, il raconte ainsi la séance :

« Je suis en vie après avoir été pendant dix heures, la nuit dernière, dans la plus détestable position, c'est-à-dire que j'étais à la chambre des Communes, et criblé comme une cible, sans avoir la possibilité de faire feu à mon tour. J'aurais donné beaucoup pour pouvoir parler, et je fus deux ou trois fois sur le point de me lever; Gladstone, lord J. Russell, Grey, etc., ont prétendu que j'étais partisan de l'apprentissage, parce que j'ai préféré, à une votation douteuse, l'insertion d'une clause qui établissait la liberté complète après la terminaison de l'apprentissage.» M. Buxton écrivit à lord J. Russell, pour lui prouver qu'il avait toujours eu la même opinion, et qu'il n'avait jamais été partisan du système d'apprentissage.

Ayant fait une visite à M. Macaulay, qu'il trouva très-malade. « Dieu vous bénisse, lui dit son vieil ami, je sympathise avec toutes vos épreuves, je partage toutes vos opinions ; vos visites rafraîchissent mon âme altérée. » Il avait le pressentiment que c'était sa dernière visite ; il mourut en mai, un peu avant le succès qu'il avait tant désiré. Le même mois, sir E. Wilmot obtint une majorité de trois voix contre l'apprentissage, et les planteurs y renoncèrent eux-mêmes le 1er août 1838.

« L'apprentissage est aboli, s'écrie Buxton, Dieu en soit loué.» Il félicita vivement M. Sturge de ce succès ; il

écrit à Mme Upcher (23 mai 1838) : « Je veux vous dire que Sturge et son parti, que nous avions cru dans l'erreur, ont prouvé qu'ils avaient raison. La motion a passé. Les *quakers* l'ont reçue avec de si vifs applaudissements (j'étais avec eux), que l'on nous a fait sortir comme tapageurs. Je suis bien content. »

1838.

En quittant le parlement, M. Buxton avait compté sur un temps de repos, mais son attente fut déçue ; l'idée qui l'avait préoccupé jusqu'alors devait continuer à remplir sa vie.

« Je me souviens, écrivait un de ses fils, qu'étant à Earlham en 1837, mon père entra de bonne heure dans ma chambre, et s'asseyant sur mon lit, il me dit que la pensée du trafic des esclaves l'avait empêché de dormir, et qu'il croyait avoir trouvé le remède à ce mal. »

Deux années auparavant il avait fait une motion pour que dans ses traités, avec les états étrangers au sujet de la traite des noirs, l'Angleterre fût plus précise, et qu'elle exigeât que ce crime fût puni plus sévèrement. L'idée qui préoccupait maintenant M. Buxton était, que tout en ayant recours à de vigoureuses mesures extérieures, il fallait, pour arriver à la délivrance de l'Afrique, faire un appel aux ressources du pays même. Ce projet l'occupa vivement pendant cette année. Il manifesta dans cette affaire toutes les qualités remarquables de son caractère : une tendre sympathie pour les malheureux, une extrême prudence, une énergie infatigable, une grande largeur dans les projets, une profonde confiance dans la Providence, jointe au choix consciencieux des moyens, une patience et une

résignation exemplaire dans les mécomptes. Il se dévoua tout entier à son projet, et passa l'hiver à le mûrir, consultant tous les ouvrages qui pouvaient l'aider, et n'ayant de repos que lorsqu'il eut acquis une vue parfaitement claire de ce qu'il voulait obtenir.

Il avait une double tâche à remplir : il voulait dévoiler les calamités découlant de ce trafic humain, son influence sur l'état de l'Afrique, et, de plus, connaître les ressources du pays, la possibilité de le rendre paisible, florissant et productif, par la puissance d'un commerce légitime.

Il écrit à son fils en 1838 : «Johnstone et moi travaillons comme des forçats à la question du trafic des nègres; c'est une tâche aussi intéressante qu'aucune de celles que j'ai précédemment entreprises; je voudrais qu'il y eût deux fois plus d'heures par jour et quatre fois plus de minutes par heure.»

A un ami : «Je suis reconnaissant de votre proposition (pour rentrer au parlement), mais je ne voudrais pas y rentrer avant 1840, et je ne me sens pas disposé à accepter une candidature pour Marylebone, il n'y a pas en moi une étincelle de radicalisme. J'aimerais être au parlement le 6 mars, pour faire connaître mon opinion sur lord Glenelg. Puis-je me permettre de dire qu'il a manqué d'énergie? L'affranchissement des Cafres et de leur territoire était une mesure qui exigeait autant de fermeté et de sage prévoyance qu'aucune autre. Je connais à fond tous les ministres des colonies, j'ai une haute opinion et une sincère affection pour la plupart d'entre eux, mais aucun n'a agi plus consciencieusement et avec un plus profond sentiment d'équité envers les nègres, les Cafres, les Hottentots et les Indiens, que lord Glenelg. Je n'approuve pas sans réserve sa politique, mais dans l'intérêt des faibles et des opprimés, je souhaite qu'il reste long-temps ministre des colonies.»

Lorsque M. Buxton eut achevé son travail, il adressa une esquisse des plans qu'il avait en vue, à divers membres du cabinet. On parut disposé à approfondir le sujet, et on l'invita à développer ses idées. Il s'adjoignit M. Scoble, habile et zélé collaborateur, et Mac Queen, qui avait une connaissance exacte de la géographie et des productions de l'Afrique, et qui était convaincu dès long-temps que pour abolir le trafic des esclaves, il fallait le remplacer par un commerce loyal et éclairé. Buxton et ses collègues travaillaient souvent douze heures par jour. Ce travail parut sous le titre de : *Lettre à lord Melbourne*, et comme il n'était destiné qu'aux membres du gouvernement, il ne fut tiré qu'à vingt exemplaires. Cet envoi fut suivi d'une entrevue avec les ministres ; il la raconte à sa sœur miss Buxton :

» J'ai vu hier presque tous les ministres et leurs secrétaires, je leur ai tenu à tous le même langage : « J'ai fait imprimer mes pro- » jets pour que vous en preniez connaissance. Pendant la session, je » n'attends rien de vous, mais promettez-moi que pendant l'ajourne- » ment vous lirez mon livre, avant de vous occuper d'autre chose : » Dites seulement *oui* ou *non*, et si c'est oui agissez avec vigueur. » Tous ceux à qui je l'ai demandé, me l'ont promis formellement.... J'ai vu les lords Melbourne, Glenelg, Palmerston et Howick, et MM. Hobhouse, Spring Rice, Gray, Stanley, Wood, Porter, Anson, Stephen : ce dernier me fit dire qu'il était pressé et qu'il fallait que notre entrevue fût courte. J'entrai chez lui, je lui remis le livre et me retirai sans dire un mot. — « Qu'est-ce que cela signifie? s'écria-t-il. — Cela signifie que c'est la plus courte entrevue que vous ayez jamais eue avec quelqu'un, répondis-je. — Oui, ajouta-t-il, la tête n'est pas grosse, mais elle a une terrible queue. » — J'ai été content de ma journée, mais les vagues ont été trop agitées pour que je m'endorme paisiblement. »

On pourrait croire, d'après ce qui précède, que Wilberforce et ses amis avaient échoué dans leur entreprise, mais ils ne s'étaient attaqués qu'à la traite anglaise et cette œuvre était terminée. Buxton attaquait maintenant

ce qui existe malheureusement encore, la traite faite par l'Espagne, le Portugal et le Brésil.

Voici un aperçu du contenu de son livre.

Il fait connaître l'état du commerce des esclaves, et démontre par des rapports officiels que cent-cinquante mille nègres au moins sont importés au Brésil et à l'île de Cuba, chaque année. Il signale les horreurs produites par ce trafic qui a fait de l'Afrique un pays désolé ; il prouve qu'un effroyable sacrifice de vies humaines accompagne la capture des esclaves destinés aux marchands. Il raconte les souffrances de ces marches précipitées du désert à la côte, souvent sans avoir une goutte d'eau sous un ciel de feu ; la détention des noirs dans des ports de mer où la misère et la faim enlèvent d'innombrables victimes, dont le sort est digne d'envie, comparé au sort de ceux qui survivent. Ceux-ci, entassés pendant des semaines dans l'entre-pont des vaisseaux négriers, endurent des tortures qu'on ne peut décrire : le mal de mer, la suffocation, la soif dévorante, le vivant enchaîné au mort déjà en putréfaction, les ordures, la puanteur, la furie du désespoir. Même après le débarquement, des milliers périssent dans ce qu'on appelle l'*acclimatement au sol*, et ceux qui survivent à tant de misères, vont endurer comme esclaves les abominables cruautés des Espagnols et des Portugais! Sur trois nègres captifs, deux périssent et le troisième devient esclave. « Dans aucune industrie, s'écrie Buxton, on ne sacrifie la matière brute comme on sacrifie cette marchandise humaine. Dans aucun négoce, on ne sacrifie les deux tiers de la production pour que l'autre tiers seul arrive sur le marché.

Il demande : 1° la réunion sur les côtes d'Afrique de forces navales plus considérables ; 2° la conclusion de traités avec les chefs indigènes de l'intérieur. Ces mesures

n'étaient pas le remède suprême, mais elles en préparaient le chemin. « Ce remède efficace, cette véritable rançon de l'Afrique, on le trouvera, dit M. Buxton, dans son sol fertile, » et il expose, en s'appuyant sur les meilleures autorités, les ressources immenses de l'Afrique occidentale. Il fait connaître que l'or, le fer, le cuivre, abondent dans plusieurs districts ; que de vastes régions d'une fertilité prodigieuse, produisent le riz, le blé, le chanvre, l'indigo, le café, etc., et surtout la canne à sucre et le coton. Les forêts contiennent les bois les plus précieux : l'acajou, l'ébène, les bois de teinture, le palmier à huile, sans compter le caoutchouc et d'autres gommes. Les indigènes ne sont point inhospitaliers, et ils ont paru satisfaits lorsque des établissements se sont formés parmi eux.

L'Afrique offre aussi des facilités pour les relations commerciales. Buxton cite les rivières de la côte occidentale de l'Afrique, surtout le Niger qui a été exploré par Lander jusqu'à cinq cents lieues de la mer, et le Tchadda qui se jette dans le Niger. Il insiste sur l'excellente position de Fernando-Po comme place de commerce. Il déclare que, selon sa conviction, l'Afrique centrale possède toutes les conditions d'un commerce florissant, et nomme certains points de la côte occidentale de ce continent, où grâce à quelque sécurité, le commerce et l'agriculture se sont développés, et où, par une conséquence nécessaire, le trafic des esclaves a diminué. Ces données sont appuyées par les rapports des gouverneurs de Sierra-Leone, Fernando-Po, de la Gambie, etc. L'expérience et la pratique avaient enseigné à d'autres ce que M. Buxton avait découvert par la réflexion. En même temps, il veut élever le caractère des indigènes par le bienfait d'une éducation chrétienne. « Que les missionnaires travaillent de concert avec la bêche et la charrue, c'est la Bible et la charrue qui doivent

régénérer l'Afrique. » Outre ces mesures, il demande que l'on augmente les forces navales, que l'on conclue des traités avec les chefs indigènes, que l'on forme un grand établissement à Fernando-Po, que l'on encourage les entreprises particulières et que l'on fasse des concessions de terrain à ceux qui entreprendront un commerce légitime. Buxton souhaite la formation d'une société pour l'introduction du commerce et de l'agriculture en Afrique; cette compagnie ne recueillera pas, il est vrai, de profits immédiats, mais à la longue, ce sera une bonne affaire. Il veut que l'on se serve d'agents indigènes. « Le climat est un obstacle, dit-il, aux travaux des Européens; il faut donc le concours des gens du pays, ce n'est pas un plan chimérique, il a été tenté avec succès dans diverses parties de l'Inde et de l'Afrique. »

1839.

M. Buxton attendait avec anxiété de connaître l'opinion des ministres sur les documents qu'il avait si laborieusement rassemblés. Au mois de septembre, il se rendit à Londres sur l'invitation de lord Glenelg. Il écrit : « Mon imagination d'auteur me fit voir aussitôt l'adhésion du gouvernement à mes plans, la délivrance de l'Afrique, etc., mais en attendant la réponse du gouvernement, je sens l'inquiétude me gagner. Je crois cependant que c'est le Seigneur lui-même qui a pris la conduite de cette affaire, je ne me laisserai donc pas abattre. » (A cinq heures) : « Dieu soit loué! Je le dis du fond du cœur, Dieu soit loué! le gouvernement a pris beaucoup d'intérêt à mon ouvrage, m'a dit lord Glénelg. Melbourne lui a écrit avec

force dans ce sens. Il y aura vendredi un conseil de cabinet pour examiner ce sujet. Glenelg prétend que je n'ai rien exagéré ; il se dit convaincu. C'est vraiment un heureux jour. Nous avons pris pour devise ce passage : *Non par la force et par la puissance, mais par mon esprit,* a dit le Seigneur. J'ai revu lord Glenelg ; mes propositions sont bien accueillies, elles ont été discutées dans le cabinet. Glenelg assure que les ministres les ont adoptées, sauf quelques modifications. »

Le gouvernement invita M. Buxton à compléter son livre et à le publier pour réveiller et éclairer en même temps l'esprit public sur cette question ; mais il l'engagea à laisser de côté, pour le moment, les moyens d'exécution. Il eut le chagrin de voir lord Glenelg se retirer du ministère ; lord Normanby adopta cependant les vues de son prédécesseur, et le ministère parut décidé à s'occuper activement de cette entreprise.

« Je suis d'accord avec vous (écrit Buxton), que nous devons nous occuper des agents que les Indes occidentales peuvent nous fournir. Je suis absorbé par mon second volume et par la rédaction de mon plan général. Veuillez vous occuper d'une nouvelle adresse aux missionnaires et aux instituteurs des Indes occidentales. Je devrais m'excuser de vous imposer ce fardeau ; mais j'ai décidé que pour la grande cause de la délivrance de l'Afrique, j'ai le droit de réclamer le concours de tous ceux qui pensent comme moi. J'ai réduit ma famille et la plupart de mes voisins en servage à cet effet. » M. Buxton passa plusieurs mois près de Londres occupé de ses communications avec le gouvernement et s'assurant de l'intérêt et de la coopération de ses amis. Il y eut chez le Dr Lushington une réunion de quelques amis choisis, devant lesquels Buxton

désirait exposer ses idées et ses projets (*). Il en parle dans la lettre suivante : « Notre réunion a été satisfaisante ; j'étais maître de mon sujet. Quant au climat de l'Afrique, j'ai annoncé que je voulais employer peu d'Européens, et que je désirais avoir recours aux hommes de couleur ; j'ai dit que j'abandonnais l'embouchure des fleuves et les terrains marécageux, et que je ne m'attachais qu'aux plateaux élevés qui s'étendent jusqu'au pied des montagnes de Kong, sans garantir complétement leur salubrité. »

M. Treu parle de cette réunion et dit : « Je n'oublierai jamais la dignité calme de Buxton en cette circonstance. Il semblait que les destinées de l'Afrique dépendissent des décisions qui allaient être adoptées. Je demandais à Dieu dans mon cœur de les bénir. Buxton avait sûrement prié de même ; on le voyait à l'humilité de ses discours, à sa déférence pour ses amis, à sa touchante sympathie pour les objets de sa sollicitude, et à la prudence de ses projets. »

Ce n'était pas seulement avec ses supérieurs ou ses égaux que se manifestait son esprit vraiment chrétien ; tous ceux qui travaillaient avec lui, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tous l'aimaient. Que de fois, accablé de fatigue au-delà même de ce que pouvait supporter sa vigoureuse constitution, il s'est rendu en arrivant à

(*) Voici des notes qu'il avait préparées pour cette occasion :
Le principe a été suffisamment expliqué : l'affranchissement de l'Afrique par ses propres ressources. Pour l'obtenir nous devons : 1° empêcher la traite, 2° établir le commerce, 3° enseigner l'agriculture, et donner le bienfait de l'éducation. Quant au premier point, il faut concentrer l'escadre et conclure des traités avec les indigènes ; quant au second, établir des factories et envoyer des navires de commerce ; quant au troisième, il faut obtenir des terrains et fonder une compagnie agricole ; pour le quatrième, il faut ranimer les institutions africaines, se procurer des agents nègres, etc. Établir ce que doit être le rôle du gouvernement, des particuliers, etc.

Londres, au bureau de l'Afrique. Le plus mince employé éprouvait aussitôt l'influence de sa présence et sentait redoubler son zèle pour suivre ce modèle; tout ce qu'il demandait était exécuté avec joie, comme un moyen de lui témoigner son respect et son affection..... Il ne se plaignait jamais du résultat de ses efforts, quelque contraire qu'il fût à ses désirs. Toujours en présence de Dieu, il possédait son âme par la patience.

La première réunion publique de cette société eut lieu à la fin de juillet L'évêque de Londres, lord Ashley, sir Robert Inglis, sir Thomas Acland et d'autres personnages influents, y prirent une part active. On vota des fonds considérables.

« Nous avons décidé (écrit Buxton à M. Treu) de former deux associations entièrement distinctes l'une de l'autre, mais avec un but commun. L'une sera essentiellement philanthropique et destinée à répandre les lumières de l'Evangile, les bienfaits de la civilisation et ceux du travail libre. L'autre aura un caractère commercial et cherchera à fortifier la première en faisant concourir au but final les entreprises particulières et l'attrait de bénéfices légitimes. »

Peu après, lord Normanby annonça à une des députations de l'association, que le gouvernement avait décidé d'envoyer une frégate et deux bâtiments à vapeur, pour explorer le Niger et établir, si cela était possible, des relations commerciales avec les peuplades riveraines. Sir E. Parry, contrôleur de la navigation à la vapeur, reçut l'ordre de préparer les vaisseaux destinés à l'expédition du Niger.

La satisfaction de M. Buxton fut troublée par un chagrin domestique: sa sœur bien-aimée, Marie Buxton, mourut subitement à Clifton, le 18 août. Cette sœur, dont l'esprit élevé et actif triomphait d'une santé délicate, était dévouée

à son frère, et prenait le plus vif intérêt à tous ses travaux. Il fut profondément affecté de cette perte. « Sa mort nous fait éprouver un vide immense (écrit-il), elle faisait un avec nous. Quoi qu'il en soit, j'éprouve de la consolation à penser que pour elle le combat est terminé, et qu'elle se repose de ses travaux auprès de son Seigneur qui lui avait préparé une couronne de gloire. »

Lettre à M. J.-J. Gurney :

Septembre.

« J'ai eu beaucoup d'occupations à Londres. Notre expédition du Niger doit mettre à la voile au mois de novembre ; nous avions à choisir cinq commissaires que nous nous proposons d'envoyer, et il n'était pas facile de trouver des personnes capables. Il fallait qu'elles possédassent la science nautique, l'esprit missionnaire, l'habitude du commandement, des connaissances agricoles et qu'elles portassent un intérêt vrai à la race nègre. Cependant nous les avons trouvées. Il nous faut des hommes de couleur pour notre colonie africaine.

» Il nous faut encore une fusion de toutes les sectes et de tous les partis en Angleterre. On y travaille : l'évêque de Londres et les quakers, wesleyens, baptistes, etc., naviguent sous le même pavillon ; le nombre des adhérents s'est fort accru. Nous avons conquis des noms illustres, beaucoup d'argent et un comité plein d'ardeur. »

On avait espéré que l'expédition du Niger serait prête pour le moment fixé, mais sir E. Parry jugea nécessaire de faire construire des bâtiments exprès. Pendant cet intervalle, M. Buxton alla rejoindre sa femme à Rome où elle était avec son fils cadet et sa fille, pour rétablir sa santé Avant de partir, il prépara une édition complète de son livre sur la traite des esclaves et sur le remède à y apporter. Il écrit à Mme Buxton :

3 novembre.

» Je n'ai pas cessé de travailler pendant toute la semaine, mais hier, entr'autres, j'avais sept excellents secrétaires à l'ouvrage, et je ne me suis arrêté qu'à une heure après minuit ; nous avons bien avancé. — Mon livre est fini, je ne crois pas avoir autant travaillé

depuis que j'ai quitté le collége; je suis émerveillé de ma capacité de travail. — *En mer, le* 19. Ma grande affaire a été de dormir et je m'en suis acquitté d'une manière remarquable. »

Buxton était épuisé de travail et avait un immense besoin de repos

1839 et 1840.

Pendant l'hiver que M. Buxton passa sur le continent, sa correspondance fut très-intéressante. Nous donnerons des extraits de ses lettres; on y remarque la gaieté qui lui était naturelle lorsqu'il n'était pas accablé par les affaires. Il traversa rapidement la France, accompagné de miss Gurney et de son second fils; il entra en Italie par le Mont-Cenis.

30 novembre, Poste royale, Mont-Cenis.

« Quant à notre voyage de Lyon à Chambéry et de Chambéry à Lans-le-bourg, je me borne à vous dire que nous étions en voiture à quatre heures moins un quart du matin et que nous en sommes descendus à minuit. Les deux derniers relais, dans l'obscurité, ont été assez ennuyeux; nous cheminions au bord de précipices dont nous ne pouvions découvrir la profondeur. A* voyant une lumière à une grande distance au-dessous de nous, s'est écrié : « Voilà une étoile, mais elle est du mauvais côté.»

» A Lans-le-bourg, on nous dit que la route était difficile, toutefois praticable et sans danger. Nous avons laissé nos conducteurs prendre leur temps et nous sommes partis à neuf heures et demi avec huit chevaux à notre voiture, deux au char qui portait nos bagages et treize hommes pour soutenir la voiture dans les passages difficiles. Nous cheminâmes assez bien jusqu'à une heure, que nous

fûmes assaillis par une tourmente; plusieurs chars arrivant d'Italie venaient au-devant de nous. Nous avions eu de la peine à maintenir la voiture debout, quoique nous eussions toute la route à nous; il neigeait si fort que l'on ne voyait rien à deux pas; ce ne fut ni facile ni agréable de nous tirer de côté pour faire place à ces chars. Nos *sondes* dans la neige n'étaient pas encourageantes: nous trouvâmes d'abord un pied, puis deux pieds et demi, quatre pieds, cinq pieds, et enfin six pieds de neige là où nous rencontrâmes ces chars. C'était au sommet de la montagne, le vent hurlait, la neige tombait, le tout assaisonné d'un déluge d'injures échangées entre le conducteur de ce train de chars et le maître de poste de Lans-le-bourg qui accompagnait en volontaire notre expédition. La dispute s'échauffait et les gestes menaçants semblaient annoncer une lutte où l'ennemi avait pour lui la montagne et nous le précipice; tout finit par un compromis, les forces des deux partis se réunirent pour faire avancer les chars dans la neige de leur côté. Cela nous avait pris du temps, la tourmente était passée, mais l'accumulation de neige subsistait et la chance de verser était grande; nous étions heureusement à sept pieds du précipice. Notre petite armée nous tira de ce mauvais pas; elle était disposée avec intelligence des deux côtés de la voiture, pour la soutenir ou la tirer. Spink (le cocher) m'a dit que quelquefois une des roues de derrière était à un pied au-dessus de la neige.

» A peine hors de ce mauvais pas, nos gens crièrent voilà un loup; en effet, nous le vîmes; c'était une grande séduction, mon fusil fut bientôt chargé. Je réfléchis cependant que ce ne serait pas très-aimable de quitter A* dans ce moment pour chasser au loup. Je me résignai en soupirant et je confiai cette tâche à un de nos guides, chasseur de profession. Celui-ci ne connaissant pas nos

fusils, laissa mouiller la platine, le coup rata et adieu le loup. Le maître de poste nous déclara qu'il ne fallait pas penser à descendre ce soir. Nous sommes donc perchés dans une espèce d'auberge au sommet du Mont-Cenis. La nuit est tranquille, mais brumeuse ; c'est fâcheux. La nuit dernière ils ont tué trois renards, et nous aurions eu une superbe chasse ; trois chasseurs sont à l'affut et me préviendront si on voit quelque chose ; mais avec leur permission je vais fermer cette lettre et aller me coucher. Quoique sur la crête des Alpes, nous avons très-chaud, grâce aux feux formidables et aux doubles fenêtres. Une excellente truite, pêchée dans un petit lac près d'ici, a fait les frais de notre souper. J'ai mis le nez dehors, il neige avec furie ; nous avons la douce perspective de rester ici avec des renards pour tout régal ; cela ne nous empêche pas d'être gais.

Turin, 2 décembre à 5 heures.

« Je viens terminer ma lettre. Nous avons passé une nuit tranquille ; il était tombé beaucoup de neige, mais le temps était brillant, froid et calme : c'était l'essentiel. Nos guides avaient demandé à aller à la messe ; ils ne sont revenus qu'à neuf heures; nous nous sommes mis en route en traîneau. Arrêt au couvent ; nous avons laissé quelque argent pour les pauvres ; nous y avons vu le dernier rejeton des *Ibex*, espèce de chèvre. L'aspect de ces montagnes étincelantes aux rayons du soleil, était aussi remarquable que magnifique ; nous en avons bien joui. Nous avons vu plusieurs voitures abandonnées, quelques-unes renversées. Nous sommes descendus en six à sept heures à Suze ; c'est une agréable manière de voyager. Les petites cascades, dont l'eau semblait réduite en vapeur, brillaient au soleil ; un petit arc-en-ciel de six pieds de largeur entre nous et le rocher, la vue de la vallée qui passe

à bon droit pour une des plus belles des Alpes, toutes ces choses réunies nous ont fait passer une journée qui contrastait délicieusement avec celle de hier.»

Nos voyageurs arrivèrent le 12 à Rome. M. Buxton écrit :

« Le temps est charmant; je suis assis près d'une fenêtre ouverte du côté de l'ombre et j'ai plus chaud qu'en Angleterre l'été passé. J'ai reçu d'excellents rapports sur les sangliers et les bécasses. J'ai été hier au Capitole; je suis vieux, je n'ai jamais cultivé les beaux-arts et je suis brouillé depuis longtemps avec le romanesque; aussi je vous assure qu'on pourrait aussi bien s'attendre à voir un cheval de fiacre gambader comme un poulain, que de me voir en extase devant les antiquités et les collections. L'aspect général de Rome m'a fort intéressé; cette ville si fameuse à tant de titres, pendant un temps maîtresse du monde par ses armes, à une autre époque faisant trembler les nations sous les foudres du Vatican, et encore aujourd'hui la grande école des arts. Vous ne pouvez vous figurer la quantité d'objets intéressants entassés autour de nous. Là, le Tibre jaunâtre; à une portée de fusil, le palais des Césars; mais je ne veux pas décrire, car je deviendrais romantique malgré moi. Une chose m'a frappé plus que tout le reste, c'est une cellule sombre, évidemment une ancienne prison romaine, dans laquelle, suivant une tradition qui paraît authentique, saint Paul a été renfermé avant son martyre. Quelle page dans l'histoire de l'homme! Dans ce palais vivait l'orgueilleux et cruel César, rêvant un renom immortel : il est presque oublié! et le nom du prisonnier méprisé, renfermé dans ce cachot, brille d'un éclat impérissable! nous lisons chaque jour ses écrits, et on publie chaque jour dix mille exemplaires de l'histoire de sa vie. J'ai visité le Colisée : on se transporte en

imagination à ces anciens spectacles ; il est immense; on comprend que 100,000 hommes ont pu y être rassemblés. Les parties principales de l'édifice sont bien conservées. A quel degré d'avancement devait être parvenu un peuple capable d'élever une semblable construction ! et quels cœurs de sauvages devaient avoir des hommes capables de se réjouir en voyant de malheureux captifs se massacrer entre eux ou expirer sous les griffes d'animaux féroces ! Ces grands objets m'ont vivement intéressé, et j'ai gémi de mon ignorance archéologique en les examinant.

» Un officier de justice s'est présenté chez moi ce matin, avec un grand papier divisé en colonnes sur lequel je devais faire mon portrait sous tous les aspects possibles, et répondre à cette question : Pourquoi suis-je venu à Rome? Voici la réponse que je voulais dicter à Richards :

En vérité, guérir ma femme,
Voir le Pape et sauver son âme. (*)

Mais j'ai découvert que le Pape n'a pas besoin de moi pour le convertir. Il vient de publier une bulle, dans laquelle il menace en excellent style les trafiquants de chair humaine de toutes les foudres du Vatican. Le ministre de Portugal est dans une belle colère ; le Pape, pour ne pas paraître céder à l'impulsion des Anglais, s'est servi de la société pour la propagation de la Foi, pour envoyer sa bulle aux évèques et autres autorités ecclésiastiques de Cuba, du Brésil, etc. Cette affaire me réjouit fort. Communiquez cela au comité à sa première réunion.

» Maintenant parlons d'affaires ; j'ai été ravi de ce que vous me dites de votre école de Spitalfields ; cela me plaît encore plus que le Laocoon et les amphithéâtres. Je souscrirai pour autant que vous le souhaiterez. »

(*) If the truth, I-must tell, I-came here in the hope, of curing my wife and converting the Pope.

24 Décembre.

» Le moment favorable pour les sangliers n'est pas encore venu, quoiqu'il y en eût quatre ou cinq au marché de ce matin. Ma principale occupation ici est d'accompagner les jeunes dames dans le monde, puisque ma femme est retenue à la maison. Je suis devenu un homme à la mode, un véritable dandy. En m'acquittant de ce devoir mardi, j'ai rencontré M. Wyvill, un ancien ami du parlement; il me dit qu'il allait chasser au sanglier et m'invita à être de la partie, je n'y ai pas manqué. Nous sommes partis avant l'aurore: Fowell et moi, Spink sur le siége et trois autres carosses pleins. La distance à parcourir était de trente milles; la route était bonne pendant les dix premiers, mais les vingt derniers elle était exécrable, couverte de blocs de granit placés par les Romains et auxquels on n'avait pas touché depuis Jules César. Ce voyage aurait brisé notre propre voiture, tué nos chevaux et désolé notre cocher. Tant bien que mal, nous sommes tous arrivés au coucher du soleil. Nous avions apporté abondance de provisions, et nous nous sommes logés dans la maison d'un prêtre, qui était propre et confortable. Nous avions vu en passant le lac et le château de Bracciano, propriété de Torlonia, le grand banquier de Rome.

» Le lendemain nous déjeûnâmes à cinq heures du matin; immédiatement après, nous enfourchâmes un troupeau de divers quadrupèdes. Le mien était un cheval qui n'avait que la peau et les os, paresseux, buttant à chaque pas; ma main droite souffrait des efforts que je faisais pour le soutenir. Je remarquai que Spink avait un âne excellent, je changeai avec lui et m'en trouvai bien; après avoir marché pendant longtemps au milieu de rochers, de fondrières et de troncs d'arbres, nous atteignîmes notre rendez-vous de chasse: nos compagnons indigènes y étaient déjà réu-

nis. Le chef était Velati, peintre romain, un beau garçon. Il nous posta après nous avoir fait traverser une montagne bien boisée. Cette course m'échauffa beaucoup, mais je fus bientôt rafraîchi, car on me posta dans un vallon impénétrable au soleil, et si humide que les canons de mon fusil se rouillèrent et que Spink avait les mains glacées.

Je restai là une heure et demie, ma carabine à la main ; Spink me dit : « On assure que ces animaux se précipitent sur les hommes, » et il me montra en même temps qu'il s'était pourvu d'une boîte de pistolets, mais il n'eut pas l'occasion de s'en servir. Le son du cor nous appela sur la colline voisine, où nous jouîmes d'un grand spectacle. Je n'ai jamais vu un mélange si frappant de gracieux et de sublime. Nous nous arrêtâmes ensuite sur un rocher situé au sommet de la montagne, le soleil était dans toute sa force et aussi chaud qu'en juillet chez nous. Nous avions au-dessous de nous une vallée, en face une haute colline (le Monte-Sacro). Nous étions entourés de myrtes, de lavandes, d'arbousiers chargés de fruits, dont le brillant feuillage s'étendait au loin. Dans le lointain le Soracte, dont Horace a dit :

Vides ut altâ stet nive candidum
Soracte....

et à notre droite, les flots bleuâtres de la Méditerranée. L'aspect de notre bande, à déjeûner, fut très-curieux ; quarante chiens de diverses espèces, depuis le tourne-broche au chien loup ; une vingtaine de chasseurs indigènes, vètus de peaux et leurs fusils à la main. Leur réputation serait menteuse s'ils ne tenaient pas un peu du bandit, mais nous étions là sous la sauvegarde de leur honneur. Deux renards, deux cerfs et six sangliers étaient les trophées du jour. Un de ces derniers était le plus gros qu'on eût tué depuis huit ans, il pesait quatre cents livres. J'eus les dé-

fenses du second, ce sont des armes formidables. Vous voudriez bien savoir ce que nous avons fait, Fowell et moi, mais nous sommes aussi modestes que braves ; je me bornerai à vous dire que nous en avons fait autant que tous les *messieurs* de la société. Nous partîmes au clair de lune; quelqu'un m'avait pris mon âne, celui que j'eus à la place, ne le valait pas ; il ne marchait pas et je restai en arrière. Je changeai de nouveau avec Spink qui avait un bon cheval et je fus bientôt à la tête de la troupe. Si je ne l'avais rejointe, je courais grand risque de coucher à la belle étoile ou dans la caverne de quelque brigand. »

25 Décembre.

» Aujourd'hui, nous avons parcouru une terre classique. Lundi, le prince Aldobrandini Borghèse, le duc Roviero, Aubin, Richards, Charles et moi, deux chiens et un chasseur, nous partîmes de grand matin pour Ostie précisément à l'endroit où Enée avait établi son camp : je vous renvoie à Virgile pour la description. Nous cheminâmes pendant quinze milles sur une route passable qui longe le Tibre. Enfin nous atteignîmes un lac « fontis vada sacra Numici, » sur lequel nous nous embarquâmes tous à l'exception de Richards ; chacun avait son bateau et nous nous avançâmes en ligne sur le lac qui était couvert d'oiseaux aquatiques. Je crois vraiment que nous en vîmes plus de mille se lever ensemble ; nous étions assis dans nos bateaux et nous faisions feu quand ils passaient près de nous; les deux bateaux les plus rapprochés des roseaux eurent du gibier à souhait, mais comme j'étais au milieu et que je n'avais qu'un fusil, je ne fus pas très-meurtrier.

» Nous tuâmes soixante et dix pièces ; il était assez curieux de tirer des canards sauvages près de ces bosquets décrits par Virgile, et aux lieux où périrent Nisus et Eu-

ryale ; faites-moi le plaisir de lire à vos dames cette histoire, dans Virgile, livre IX. Vous pouvez juger du climat par ce fait que, le 23 décembre, je m'embarquai dans un bateau humide, avant le lever du soleil, avec les habits de chasse que je porte au mois de septembre ; j'y restai jusqu'à trois heures de l'après-midi ; un brouillard épais régna une partie de la journée ; je n'ai pas eu froid et n'ai souffert que des piqûres des mousquites.

» J'ai été aujourd'hui pour la première fois à Saint-Pierre et j'ai assisté à une grande messe desservie par le Pape lui-même. Comme spectacle, c'était grandiose ; comme service religieux, il y avait tout l'extérieur de la dévotion sans le cœur. Les ornements, l'étalage des richesses, la musique, la mise en scène en un mot, étaient à cent piques au dessus des réunions des quakers, mais ceux-ci s'élèvent comme religion à cent piques au dessus de Saint-Pierre et de ses pompes. »

M. Buxton avait terminé son ouvrage sur la traite des esclaves avant de quitter l'Angleterre ; en revoyant les épreuves, les personnes qui étaient chargées de ce soin, jugèrent quelques changements nécessaires.

M. Buxton leur répond : « J'ai écrit hier une lettre extravagante sur des sangliers, et Nisus et Euryale, comme si c'étaient les seuls objets dignes de mon attention. Votre lettre m'a rappelé à la raison et m'a ramené à mon livre comme au jour où je quittai Northrepps. » Il donna son consentement aux changements proposés.

Rome, 1er Janvier 1840.

» La tramontane (vent du nord) est venue nous rafraîchir ; nous avons passé hier trois heures très-agréables à parcourir les jardins de la villa Albani ; avant-hier le Mont-Palatin ; c'est inoui tout ce qu'il y a à voir dans cette ville ;

au milieu de ces beautés il y a beaucoup de saleté, et dans cette saleté on voit briller des étincelles de magnificence. Vous voyez une étable à porcs à côté d'un palais ; l'étable a quelque chose du palais et le palais tient beaucoup de l'étable. Rien n'égale la beauté et l'éclat des villas près de Rome ; je voudrais que vous puissiez voir la teinte bleu foncé du ciel au-dessus de la villa Albani, les demeures de Cicéron et d'Horace en face de nous, les collines couvertes en partie de neige, tandis qu'une profusion de roses et de fleurs d'orangers brillent autour de nous.

» J'ai été hier au Vatican en nombreuse compagnie, et pour la première fois j'ai béni mon ignorance en peinture, en sculpture, en archéologie ; je serais devenu complètement fou ; je l'étais déjà passablement. Vous pourriez parcourir ces salles pendant un jour entier, marchant d'un bon pas, et trouver toujours à droite ou à gauche quelque chose digne d'exciter l'admiration du plus chétif connaisseur. Il y a deux ou trois salles pleines d'oiseaux et d'animaux en marbre qui paraissent animés.

» Puis l'Apollon, ce chef-d'œuvre au-dessus de toute description : les yeux ne peuvent s'en détacher. Quel peuple que ces Romains qui ont réuni ces merveilles ! si ces objets ont produit un tel effet sur un vieux anti-romantique comme moi, quelle impression doivent en recevoir ceux qui les voient dans leur jeunesse avec la passion des arts. Je dois aller demain chercher à oublier le Vatican, en chassant aux bécassines dans les marais Pontins. »

21 Janvier.

« Je suis prêt à soutenir l'honneur des marais Pontins contre tout le Norfolk. Lundi, la plus grande partie de notre bande s'embarqua dans un monstrueux équipage, avec trois chiens et la petite Junon, et prit la route d'Albano.

Le jour suivant nous continuâmes notre voyage, laissant en arrière les enfants et les jeunes filles, et nous nous associâmes à une autre partie de chasse. Nous chassâmes dans les bois, qui s'étendent au loin.

» Le lendemain nous ne fîmes pas grand'chose, notre sac ne contenait que dix-huit bécasses. Mais, oh malheur! tandis que C* et le chasseur traversaient un épais fourré, trois sangliers et deux marcassins s'élancent à dix toises d'eux; l'un des sangliers était plus gros qu'un âne; C* crut que c'étaient des animaux domestiques et ne fit pas feu, quoiqu'il eût un magnifique coup à tirer. Le chasseur leur envoya inutilement ses deux coups et me cria de faire attention. Avant que j'eusse le temps de mettre une balle dans mon fusil, un des marcassins passa à soixante et dix pas de moi; je ne pouvais rien faire; je vis le gaillard en plein, il était de la grosseur d'un porc ordinaire. Jeudi nous traversâmes de bonne heure Tre-Ponti, les *Trois-Hôtelleries* de l'Ecriture, et nous arrivâmes, à cinq milles de là, au Forum d'Appius, qui porte le même nom que du temps de saint Paul. J'ai lu le récit qu'il fait de son voyage, sur la route qu'il a parcourue, en présence des mêmes collines; je me représentais l'apôtre voyant approcher ses amis, remerciant Dieu et prenant courage.

» Le duc Braschi, qui possède vingt milles carrés dans le pays, nous avait remis une lettre pour son intendant qui réside dans un immense bâtiment, jadis le palais des Braschi et plus anciennement un couvent. L'intendant était absent et avait, hélas! la clef de la cave dans sa poche; les domestiques nous reçurent très-poliment. Nous nous enquîmes d'abord des lits, ils avaient bonne apparence. Quelqu'un y a-t-il couché? demandai-je. — Oh oui, le duc Braschi lui-même. En allant me coucher, je fis une autre question dont la réponse m'aurait fait repartir pour Cis-

terna si cela avait été possible. — Quand le duc est-il venu ici pour la dernière fois? — Il y a dix ans, me répondit-on. Ainsi on n'avait pas couché depuis dix ans dans mon lit! La maison était pleine de revenants, mais il y avait encore plus de rats que de spectres, plus de puces que de rats, plus de mousquites que de puces, et plus de grenouilles croassantes que tous ces animaux réunis!

» Oh! quel concert! un orchestre de grenouilles, un accompagnement de mousquites et la basse formée par les revenants (car c'était des revenants ou des rats); tout cela formait l'ensemble sinon le plus harmonieux, du moins le plus étrange qui puisse assaillir l'oreille d'un mortel. Le pauvre C. était encore plus déconfi que moi le matin, car outre les musiciens dont j'ai parlé, il avait eu toute la nuit quatre formidables chats qui lui avaient donné une sérénade pour solliciter l'entrée de sa chambre où se trouvait notre gibier, et un pigeonnier plein de rats au-dessus. En un mot, c'était un tel mélange de sons étranges, qu'il avait eu ce que Milton appelle: « La douce certitude d'un » bonheur qui n'est pas un rève. » — Je n'ai pas dormi une seconde, s'écriait-il. — Quel rapprochement! lui ai-je dit, Horace et vous, vous avez essayé de dormir dans le même lieu, peut-être dans *le même lit,* et il nous apprend que:

Mali culices ranœque palustres
Avertunt somnos.

(Les mauvais cousins et les grenouilles du marais empêchent de dormir.)

» Nous parcourûmes trois milles au bord du canal sur lequel Horace naviguait, puis nous entrâmes dans un marais profond couvert de roseaux gigantesques. Il y avait plus de bécassines que vous n'en avez jamais vu et que

vous n'en verrez jamais ; les gens du pays disent qu'elles deviennent rares. Nos amis de Cisterna nous ont avoué qu'ils en avaient fait lever dix mille et qu'ils n'en avaient tué que dix ! Ces bécassines sont très-sauvages ; nous réussîmes cependant à en rapporter vingt paires..... Le lendemain fut le grand jour. A deux milles plus loin, nous trouvâmes un bois magnifique presque impénétrable ; notre chasseur que nous avions amené de Rome, portait une surculotte de peau de loup que les épines romaines même ne peuvent traverser ; il est renommé dans ces contrées et se nomme Gabbiate, ce qui veut dire le mal peigné. Je reculai devant le fourré, ainsi que Junon, deux de nos chiens d'arrêt et deux des rabatteurs. Au bout d'un quart d'heure, ce gaillard sortit du bois et vint se placer à côté de moi ; je lui fis comprendre par gestes qu'il eût à y rentrer. Nous n'entendîmes plus parler de lui jusqu'au déjeûner de la halte, il reparut alors avec une pipe à la bouche, et il fuma pendant le reste de la chasse. Les bécasses partaient dans toutes les directions ; que n'avions-nous Larry, nos gens et les chiens de North-Erpingham ! encore si nous eussions parlé italien ou nos compagnons anglais. Après avoir battu superficiellement ce bois, ils passèrent dans un autre malgré nos remontrances ; là nous ne tirâmes qu'une bécasse et quelques bécassines. Nous perdîmes notre journée faute de nous comprendre, nouvelle preuve entre mille de l'inconvénient d'ignorer les langues modernes. Nous rapportâmes cependant vingt-une bécasses et neuf bécassines. En somme j'ai eu beaucoup de plaisir, mais vous ne devinerez pas ce dont j'ai le plus joui ; c'était de la beauté du jour, de ces nobles montagnes, de ces accidents de lumière qui avaient un plus grand charme pour moi que même les bécasses et les bécassines. »

3 février.

Préparez-vous à entendre le récit d'une aventure qui nous est arrivée pendant notre excursion. Vous y verrez figurer de vrais bandits, on s'y donnera des coups, et il y aura accompagnement obligé de poignards et de pistolets. Vous brûlez d'entendre cette histoire et d'avoir le compte des morts et des blessés. Mais patience, et sachez que notre aventure est aujourd'hui le sujet des conversations de Rome, que des troupes ont été envoyées pour poursuivre non des bécassines, mais des voleurs..... Samedi donc, Aubin, Spink et moi dans l'intérieur de la voiture, le chasseur et le cocher sur le siége, plus nos trois chiens, nous partîmes pour Macarèse à la recherche des bécassines. Je vous ai parlé de ce marais, et je vous ai dit que nous avions vu sur la route le sang d'un homme qui y avait été tué la veille, et qu'une petite croix était fixée à la haie pour en marquer l'endroit. Un demi-mille plus loin, nous remarquâmes une autre croix indiquant qu'un autre meurtre avait été commis depuis notre dernière visite. On assure que dans aucune partie du pays, il ne se trouve une collection de voleurs et d'assassins telle qu'à Macarèse. Aussi avais-je pris Spink avec moi; il avait eu l'esprit d'emprunter un petit fusil; il avait si bonne envie de se distinguer, que je n'eus pas le courage de tromper son attente. Malheureusement les eaux étaient basses et les bécassines étaient hautes. Nous eûmes beau tirer admirablement, nous n'en mîmes bas que onze paires. Nous aurions pu rapporter un bel assortiment de vipères, car nous en vîmes une douzaine dans moins d'un quart d'heure. J'eus soin de bien choisir ma place pour le déjeûner, mais la petite Junon ayant fait un saut prodigieux, je regardai ce qui pouvait causer son effroi, et je vis une vipère de deux pieds de long.

Cela ne nous empêcha pas de déjeûner et de retourner aux bécassines. Puis nous reprîmes le chemin du logis; mais une malheureuse bécassine s'étant levée, Spink fit quelques pas en arrière, la releva et la tira. A peine eut-il lâché son coup, que deux gaillards s'élancèrent du fourré qui traverse le marais : le premier saisit le fusil, l'autre prit Spink au collet, lui donna un violent croc-en-jambe et tira un long couteau de sa poche. La situation semblait désespérée. Le fusil de Spink était déchargé, nous étions hors de portée de la voix : ses genoux tremblaient, la tête lui tournait, et il avait le cœur sur les lèvres, pour me servir de ses propres expressions. Grâces à Dieu, il vit encore, et peut raconter cette scène avec une vivacité et une énergie rares. Que faire? Exactement ce qu'il fit. Il abandonna son fusil, plongea ses deux mains dans les poches de sa veste, en tira deux pistolets chargés, amorcés et armés qu'il dirigea sur la poitrine des deux brigands. L'affaire changea de face. Les héros, si résolus tout-à-l'heure, tournèrent le dos, laissèrent tomber le fusil, se lancèrent dans le fourré, et Spink resta maître du champ de bataille, mais il ne s'y arrêta pas. « Je repris le fusil, » dit-il, et ne sachant plus où j'étais, je courus à toutes » jambes, jusqu'à ce que je tombai hors d'haleine et épuisé » de frayeur. Je rechargeai alors mon fusil, et je le tirai » en signe de détresse.» Nous l'attendions depuis une demi-heure sans comprendre ce qui le retenait, et vexés de ce qu'il continuait à chasser, tandis que nous battions la semelle en son honneur, nous ne pensions guère que le pauvre garçon était dans une horrible angoisse, et ne pouvait reconnaître son chemin. En entendant un nouveau coup de fusil, j'eus la pensée que ce pouvait être un signal; nous tirâmes à notre tour, mais chose étrange, il n'entendit rien. Je criai de toute ma force, il entendit enfin,

et ranimé par le son de ma voix, il arriva à nous en courant.

» J'allais lui faire une remontrance, lorsque je le vis pâle comme un linge et les yeux hagards. Je lui fis boire de l'eau-de-vie, puis il nous raconta son histoire. Le pauvre garçon ne tarissait pas sur son bonheur de n'avoir pas tué ces deux hommes, ce qu'il aurait fait s'ils avaient résisté; il revenait sans cesse à cette idée, maudissait la chasse, Rome et les Romains, et craignait fort que nous fussions arrêtés sur la route. Chacun approuva sa conduite et se promit de l'imiter, en portant des pistolets dans la poche de sa veste lorsque nous retournerions chasser. Il paraît que les gaillards nous avaient guetté tout le jour.... Spink a eu le bonheur de mêler le comique au tragique dans son histoire.... Je ne sais si à sa place et avec deux pistolets chargés à la main, j'aurais été assez maître de moi pour ne pas envoyer ces deux créatures dans une redoutable éternité.... »

A S. Hoare.

28 janvier.

« Soyez assuré que mon voyage à Rome n'a pas fait de moi un catholique romain. Cette ville a autant de fontaines, autant d'ordures, autant de prêtres et autant de méchanceté qu'aucune autre dans le monde. Il y a néanmoins beaucoup à admirer ici, et l'activité de ces prêtres, pour faire prospérer leur religion, est une leçon pour les protestants. Le père Glover, un des cinq chefs jésuites, me disait que la société de la propagation des missions recueille chaque année 1,000,000 fr. Un individu réunit les souscriptions à raison d'un sol, un autre rassemble les sommes réunies par dix des premiers, et ainsi de suite jusqu'à celui qui est responsable pour mille contribuants.

Leur plan de missions est admirable : leurs agents dans chaque pays doivent rechercher les jeunes gens de talent et de zèle qui leur paraissent propres à devenir de bons missionnaires; ils les envoient à Rome, où ils reçoivent leur première éducation au collége de la propagande; si en arrivant ils connaissent les éléments du latin, ils restent sept ans au collége, et douze ans s'ils n'en savent rien. Ils ont actuellement dans leur collége cent trente jeunes gens des différentes parties du monde. Dans un examen récent, ils ont prononcé des discours en quarante-trois langues différentes, et paraissent intelligents et bien élevés. Il n'est donc pas surprenant que leur religion fasse des progrès. En 1825, il n'y avait que treize catholiques romains dans la Guyane; il y en a aujourd'hui cinq mille! Lorsque les Etats-Unis se séparèrent de la Grande-Bretagne, il n'y avait qu'un évêque, vingt prêtres et une faible population catholique; il y en a maintenant un million cinq cent mille! Ce sont des faits instructifs et dont nous devrions faire notre profit.

» Passons à un autre objet, pour lequel vous me manquez beaucoup, c'est la visite des prisons. Il eût été honteux, pour un vieux *rêveur sur les prisons,* de ne pas consacrer une partie de son temps à un objet où il y a tant à voir. Je me suis adressé au cardinal-ministre, et à la grande surprise des Romains et des Anglais, j'ai reçu l'autorisation de visiter tous les lieux de détention, les hôpitaux et les maisons d'éducation. Le cardinal a offert de m'accompagner dans ces derniers établissements; demain je visiterai les hôpitaux des prisons; vendredi, deux grandes prisons hors des murs, et je tâcherai d'en voir d'autres plus éloignées. Les Romains s'intéressent à ce sujet; ils regardent la permission qui m'a été accordée comme une preuve de libéralité, et désirent que j'en pro-

fite pour donner mes avis. Trois compatriotes m'accompagneront. L'un d'eux m'a conduit chez lord Shrewsbury, qui m'a dit que son gendre, le prince Borghèse, se proposait d'établir une prison disciplinaire.

» Voici le résumé de ce que j'ai vu. Les prisons sont propres, (mais nous étions attendus, nous ne pouvions les prendre à l'improviste). Les chambres sont élevées et bien aërées, la nourriture de bonne qualité et paraît suffisante. Il n'y a point de séparation entre les catégories de prisonniers, excepté pour les enfants; les prisonniers adultes de tout âge sont confondus, aussi bien celui qui s'est rendu coupable d'un délit insignifiant que le meurtrier. Il y en avait deux cents dans une vaste salle. Il n'y a pas d'inspection régulière. Pour le plus grand nombre, point de travaux. Les condamnés à long terme travaillent dans les rues, les autres condamnés et prévenus ne font rien. Il n'y a point de terme à la prévention; nous en avons vu qui attendent leur jugement depuis un an. Il n'y a pas d'écoles et à l'exception de la messe du dimanche et du credo à la chute du jour, pas d'instruction religieuse. Les fers ne sont appliqués qu'aux condamnés à des peines infamantes. On n'a adopté ni le système cellulaire, ni le silence absolu. Sur quels points dois-je insister auprès du gouvernement? Les prisons sont assez vastes pour que les réformes que je voudrais proposer soient faciles à établir, mais l'Etat est pauvre.

» Neri, qui a le titre de chancelier, est un homme très-intelligent; il m'a accompagné dans toutes les prisons, et m'a prié de demander à notre gouvernement les documents qui pourraient être utiles à une administration qui désire améliorer l'état des prisons. Je m'adresse à vous pour cela.

» Les exécutions sont rares, si on pense surtout à la fréquence des attentats, seulement deux ou trois par an. Les prisonniers ne peuvent avoir de livres que sur une permission spéciale; je n'en ai pas vu cinq dans toutes ces prisons.»

Janvier 30.

» J'ai été hier avec Richards à l'hôpital Santo-Spirito; nous n'avons rien qui en approche en Angleterre. J'ai mesuré une des salles; elle a plus de cinq cents pieds anglais (cent cinquante mètres) de long, sa hauteur et sa largeur en proportion. Il y a quatre rangées de lits parfaitement propres; tout est bien aëré. A l'étage, il y a une salle de même grandeur, d'autres très-vastes ouvrent sur celles-ci. Cet hôpital peut contenir mille quatre cents malades. Il y a deux cent soixante employés, y compris quatre-vingt-dix jeunes médecins et chirurgiens. Toute personne, quel que soit son pays ou sa religion, peut être admise, et on n'a jamais renvoyé quelqu'un par manqûe de place. Le muséum, qui contient des préparations anatomiques, la bibliothèque, les salles de lecture, etc., sont admirables; treize chapelains y résident. Tout est sur une grande échelle et dans un ordre parfait.

» Une prison criminelle est annexée à cet hôpital, ainsi qu'un hospice d'aliénés; il n'y a pas de réclusion solitaire; une dixaine d'aliénés seulement ont le corset de force, ils le portent sous leurs vètements. On nous a dit qu'on ne guérit qu'un quart des malades par an. Il y a encore un hospice d'enfants trouvés et une institution pour les jeunes filles qui en sortent. On trouve là de curieux arrangements : tout individu qui désire se marier peut recourir à ce dépôt; il n'a qu'à heurter à la porte, s'il est un homme respectable on fait défiler les dames devant

lui, jusqu'à ce qu'il en trouve une à son goût; quelque temps après on la lui remet avec une dote de cent écus. Quelle charmante coquetterie doivent déployer ces jeunes filles, lorsqu'on vient les inspecter! La vieille abbesse qui nous accompagnait semblait s'amuser beaucoup de nos questions à cet égard et des notes que nous prenions.

31 Janvier.

» Il faut que je vous raconte mon dîner chez lord Shrewsbury. Nous n'étions que deux convives qui ne fussions pas nobles. Il y avait trois ambassadeurs, quelques Anglais, une demi-douzaine de princes. J'étais à peine entré qu'un monsignor saisit ma main et voulut la baiser: c'était le gouverneur de Rome qui nous avait donné l'autorisation de visiter les prisons, les hôpitaux, etc.

» Nous eûmes une conversation intéressante et aussi longue qu'on peut s'y attendre de la part de deux personnes, dont l'une comprend deux mots d'anglais et l'autre trois mots d'italien. Maudites langues! Après lui vint le prince Borghèse, agréable jeune homme. Il parle un peu l'anglais, et j'ai proposé devant lui de le faire président d'une association pour la réforme des prisons.

» On me présenta ensuite au duc de Bordeaux, avec qui je m'entretins de la traite des noirs; il exprima le désir de connaître mon livre, et me dit plusieurs choses aimables. Pauvre garçon! il a une expression bienveillante. Sa ligne de conduite, comme prétendant, n'est pas facile à suivre; il faudrait qu'il eût un caractère extrême pour réussir. S'il est tout-à-fait paisible et sans ambition, c'est bien; s'il est habile, audacieux, sagace, entreprenant, il a encore des chances de succès; mais si son caractère est un composé de tout cela, si quelque velléité aventureuse est unie chez lui à l'amour du repos, s'il offre un mélange

d'ambition et de dispositions pacifiques, il est perdu. On ne peut voir le duc sans se sentir attiré vers lui et sans désirer qu'il ait assez de bon sens pour se tenir à l'écart d'une politique turbulente.

» J'étais assis à dîner à côté de la sœur de lady Shrewsbury, qui m'a parlé de tout le monde, et m'a raconté une infinité de choses; elle m'a appris que cette belle et élégante princesse Doria va actuellement, chaque jour de la semaine sainte, laver les pieds des pauvres à l'hôpital. On peut croire comme moi que les catholiques romains s'égarent dans de dangereuses doctrines, mais jamais je ne les accuserai de manquer de sentiments religieux, et je ne puis refuser un caractère d'humilité et de renoncement à des actes tels que celui-ci.»

6 février.

» Mardi j'ai terminé ma tournée de prisons en visitant celle de Saint-Michel; il y a là un asile pour les orphelins et les vieillards des deux sexes; il est bien tenu. On y trouve aussi une prison de femmes; il y en avait deux cent quatre-vingts, quelques-unes à vie, d'autres à terme de vingt ans et au dessous. C'est un triste séjour, dépourvu de tout moyen d'instruction; sur ces deux cent quatre-vingts prisonnières, un tiers à peine savent lire.

» Pourquoi ne me nomme-t-on pas Pape? j'emploierais cette armée de prêtres à conduire des écoles enfantines, etc. J'ai promis de faire un rapport sur les prisons au gouverneur. Mardi, après avoir visité Saint-Michel, j'ai été avec lord Meath, lord de Mauley et Richards, à l'église de Saint-Augustin; les panneaux adjacents à l'autel sont couverts de couteaux et de pistolets offerts à la vierge par des voleurs et des assassins! Après l'aventure de Spink, ces objets avaient un nouvel attrait pour nous. Nous avons vu

au palais Corsini deux admirables tableaux : un *Ecce homo* du Guercino, un de Carlo Dolce, et une admirable vierge de Murillo, j'avais envie de la voler. J'ai eu une longue conférence avec un jésuite sur leur système de missions. Nous jouons une partie d'échecs avec eux. En voyant mon attention à écouter, mon avidité à m'instruire, les éloges que je donne à leur mode de procéder, il aura cru que j'étais en voie de conversion. Je n'ai d'autre but, et je ne leur en fais pas mystère, que de pénétrer les secrets d'un système qui a bien réussi. Les jésuites sont très-communicatifs.

» En quittant l'Angleterre, j'étais opposé à la religion romaine, à cause de ses erreurs de doctrine; depuis que je suis ici et que je peux apprécier les détestables fruits que produit cette semence, je deviens, s'il est possible, encore meilleur protestant. Sans doute, ils prêchent Christ, mais notre divin Sauveur doit partager son pouvoir avec la vierge Marie, qui s'attribue non-seulement une part de mère, mais une part de lion. Il n'y a point de spiritualité dans cette religion et peu d'enseignement moral.

» Ma femme a fait faire à notre servante italienne la découverte des dix commandements. Elle n'avait, disait-elle, été qu'une semaine à l'école pour apprendre à lire la messe.

» Mon jésuite m'a parlé d'un discours prononcé à Maranham contre l'esclavage, à la suite duquel toute sa congrégation affranchit ses esclaves; il dit que les prêtres catholiques ont été les protecteurs des esclaves. Il s'est servi d'un mot qui me semble peindre leur état, en parlant de quelqu'un il a dit : « Il est du corps de l'église, mais non de son âme.»

M. Buxton pensait aux objets qui avaient été le grand intérêt de sa vie, même au milieu des distractions de

Rome ; dans ses lettres à l'évêque de Calcutta, il s'occupe de la question indienne, et revient à l'abolition de la traite sur les côtes de l'Afrique ; il exprime l'espoir que l'exploration du Niger avancera ce résultat : « L'expédition mettra à la voile en octobre ; elle consistera en trois bateaux à vapeur commandés par des officiers chrétiens, animés de cet esprit missionnaire qui accomplit de si grands sacrifices.

» Une parfaite harmonie règne entre les défenseurs de cette cause ; ses appuis principaux sont sir R. Inglis et le Dr Lushington ; le prospectus est signé par l'évêque de Londres, les principaux méthodistes, baptistes, quakers. Ce que je souhaite le plus ardemment, c'est de voir sur la côte d'Afrique, dans une position salubre, un grand collége de noirs pour l'éducation des missionnaires instituteurs indigènes, et qui soit fondé sur l'Evangile le plus pur. »

15 février.

» J'ai fait avec Richards une exploration au Forum ; nous nous sommes arrêtés sur la place où Cicéron a prononcé ses *Catilinaires*, c'est en face du Capitole, qu'il faisait entendre ses nobles paroles ; c'était dans le temple de la Concorde où siégeait alors le sénat. Nous avons visité la place du Rostrum, d'où les orateurs s'adressaient au peuple ; le temple d'Antoine, celui qu'Auguste consacra à Jupiter-Tonnant, en mémoire d'un de ses serviteurs tué à côté de lui par la foudre, et les beaux restes du temple de la Fortune. Quelles scènes se sont passées à un jet de pierre de moi ! Là Romulus, fuyant devant les Sabins, rallia ses soldats, et éleva un temple à Jupiter-Stator ; là les Gracques tenaient leurs assemblées tumultueuses ; ici Antoine prononça son oraison funèbre sur le cadavre de Cé-

sar; là le sénat partageait le monde en ajoutant : *Parcere subjectis et debellare superbos*. Je ne fais point cet étalage de science pour vous instruire ou vous amuser, mais lorsqu'on a un excès d'érudition, le mieux est de le déposer dans une lettre ; il trouvera sa place quelque jour. »

M. Richards, ami de la famille Buxton, fait connaître quelques détails intéressants sur son séjour à Rome.

« Ce temps fut, dit-il, comme une crise dans la vie de M. Buxton ; il arriva à Rome fatigué, ses travaux sur l'Afrique l'avaient épuisé. Souvent au milieu des ruines, appuyé sur mon épaule, et contemplant des objets qui semblaient l'intéresser vivement, il devenait silencieux et distrait. Les profonds soupirs qui lui échappaient m'indiquaient que ces ruines répandues sur les rives du Tibre le ramenaient à la désolation plus cruelle encore qui couvre les bords du Niger. Même alors je ne pouvais écarter la triste pensée que quelque pût être le résultat de l'expédition projetée, celui qui l'avait conçue en serait la victime. Cette lutte intérieure n'affaiblissait point son activité ni son amour pour le bien. Peu après son arrivée à Rome, il conçut et exécuta le projet de visiter les prisons et les institutions charitables de la ville.

» Ce n'étaient pas des visites de pure curiosité ; il se proposait de suggérer quelques améliorations et d'acquérir de nouvelles idées sur des sujets qui l'avaient longtemps préoccupé, et pour atteindre ce but il luttait souvent contre ses malaises physiques et moraux. J'ai été son fidèle compagnon pendant ces visites. Il était intéressant de voir comme il applaudissait à tout ce qui était bon, et quelle sympathie il manifestait pour les habitants de ces tristes séjours. On pouvait se convaincre alors que le mobile qui l'avait guidé dans ses travaux, n'était pas un sentiment léger et capricieux en faveur d'une couleur ou d'une race,

mais un intérêt vif et profond pour des êtres souffrants et dégradés. Ces nouvelles occupations ne l'empêchaient pas de s'occuper *con amore* des antiquités classiques.

« Je n'oublierai pas notre première excursion au Forum, ni l'enthousiasme avec lequel il contemplait la campagne de Rome du haut du Capitole, désignant les endroits que les poètes romains ont chanté. Juvénal était son auteur favori; une citation de Juvénal faite à propos lui causait un vrai plaisir, surtout au milieu de tout ce qui lui rappelait les mœurs et les usages des Romains. Un autre trait de son caractère était son goût marqué pour les incidents romanesques et les aventures; il écoutait avec l'intérêt d'un enfant des récits de faits héroïques ou d'attentats audacieux, et ne perdait jamais l'occasion de se faire raconter dans chaque localité les histoires qui la concernaient. Plus je me rappelle cet homme, plus je me sens pénétré pour lui d'admiration et d'affection; je regarde comme le plus grand bonheur de ma vie de l'avoir connu et d'avoir été honoré de son amitié. »

Lettre de M. Buxton à M. Hoare.

Rome, 3 mars.

« En cheminant avec Richards sur la route de Civita-Vecchia, je me rappelais la course faite avec vous à la prison de Saint-Albans. Celle qui était le but de notre voyage, est une vieille forteresse, au bord de la mer; elle contient 1364 criminels condamnés pour les crimes les plus odieux. Vous n'avez jamais vu une pareille troupe de malfaiteurs et un aussi horrible cachot. Nous entrâmes dans une salle voûtée à plafond bas, longue de quatre-vingt-dix pieds et large de soixante; elle était faiblement éclairée. Une partie de la salle est occupée par les piliers

qui la supportent. Le bruit qui nous frappa à notre entrée nous donna l'idée de l'enfer. Tous les hommes étaient couverts de chaînes pesantes; les assassins et les bandits les plus criminels sont condamnés à vie; ils sont enchaînés à un anneau fixé à l'extrémité de la plate-forme ou lit de camp sur lequel ils couchent, mais ils peuvent se mouvoir de la longueur de leur chaîne dans un étroit passage.

» Il y a sept cents individus de cette classe dans la prison ; les uns sont célèbres par une quantité de meurtres, les autres n'en ont commis que six ou sept. C'était une bande horrible, à l'aspect hagard et féroce. Je crois que le gardien n'était pas trop rassuré de nous voir là. Un sergent en uniforme avait ordre de ne pas me quitter, et j'observai qu'il tenait la main sur son sabre pendant que nous circulions.

» Notre guide eut recours à divers prétextes pour nous empêcher d'entrer dans une quatrième salle. Elle était pire que les autres, plus basse, plus humide, plus obscure, et les prisonniers, si possible, avaient l'air encore plus féroce. Le maire nous dit ensuite qu'il y avait un meurtre par mois entre les prisonniers. Je parlai à plusieurs et, à l'exception d'un seul, tous me dirent qu'ils étaient condamnés pour assassinat. Je vous rapporterai une de ces conversations. — « Pourquoi êtes-vous ici? demandai-je à un grand gaillard couché sur le dos à l'extrémité de la salle; il ne répondit rien; un prisonnier au teint et aux traits italiens fortement caractérisés dit : — Il est ici pour avoir donné des coups de poignard, et il en fit le geste. — Pourquoi est-il dans cette partie de la prison? — Parce qu'il est incorrigible. — Et vous, pourquoi êtes-vous condamné? — Pour meurtre. — Et pourquoi êtes vous à cette place? — *Sono incorrigibile!* — Cette prison

présente le tableau de tous les maux que peut offrir une prison; c'est, comme le disait le maire, l'égoût de toutes les impuretés du pays.

» Les capucins y prêchent chaque dimanche et offrent la confession aux prisonniers; si ceux-ci en profitent, les capucins doivent avoir assez à faire. Cette vue m'a inspiré le vif désir que l'ancienne société pour la réforme des prisons fasse un grand effort et visite toutes les prisons du monde. J'avais espéré que des principes de réforme disciplinaire se répandraient partout; mais il y a des lieux sur la terre où il est affreux de penser que des êtres humains vivent, et plus affreux encore de penser qu'ils y meurent. »

4 mars.

« Je vous raconterai l'histoire de quelques-uns des habitants de la prison. Gasparoni et ses compagnons sont enfermés dans la citadelle de Civita-Vecchia depuis quatorze ans. Nul n'est aussi renommé que Gasparoni entre les voleurs du pays; j'ai eu l'honneur de converser avec lui pendant deux heures. C'est un beau garçon de cinq pieds et demi. Je n'ai jamais vu de bras aussi musculeux que le sien. Il portait un vieil habit de velours et un grand chapeau pointu; l'expression de ses traits n'a rien de féroce. Je fais faire son portrait, c'est le beau idéal d'un Robin Hood ou d'un Rob Roy. A côté de lui était un coquin au regard diabolique, qui nous dérangeait par des interruptions continuelles. Ce misérable s'était joint à la bande, dit-on, uniquement par son goût pour le sang humain; il remplissait l'office d'exécuteur. Gasparoni est très-communicatif, seulement, soit modestie naturelle aux grands hommes, soit par un secret espoir de pardon, il déprise beaucoup ses propres exploits. Lorsque je lui demandai combien il avait tué de gens, il répondit : — Je ne m'en

souviens pas exactement, à peu près soixante! — Il est notoire qu'il en a égorgé au moins le double.

» Le maire de Civita-Vecchia m'a assuré qu'il avait reçu les rapports officiels de deux cents assassinats, et il croyait ce chiffre au-dessous de la réalité. Gasparoni raconta qu'étant jeune garçon, il tua un homme dans une querelle et s'enfuit aux montagnes, où il fut rejoint par quelques jeunes gens d'humeur semblable à la sienne. Avant l'âge de vingt ans, il avait commis dix meurtres et il était à la tête d'une troupe de quinze à vingt brigands, qui s'éleva plus tard à trente. Il y avait encore deux ou trois autres bandes sous des chefs séparés dont l'un était son frère, mais toutes ces bandes le reconnaissaient pour chef suprême.

» Il tenait dans un état de terreur et de sujétion un territoire de trente lieues de circonférence, entre Rome et Naples. Les propriétaires qui n'étaient pas massacrés quittaient le pays et étaient réduits à se contenter de la rente que leurs fermiers, d'accord avec Gasparoni, consentaient à payer; le tribut qu'il levait n'était pas énorme. Le gouvernement mit sa tête à prix à 200 écus, et plus tard à 300. Un millier de soldats étaient à sa poursuite. — Comment pouviez-vous leur échapper, demandai-je. — Vous ne pourriez le comprendre, dit-il, qu'en voyant les rochers et les précipices de ce pays-là. Mes gens et moi, nous en connaissions tous les détours. Nous étions souvent à côté des soldats, nous les laissions passer sans qu'ils se doutassent qu'ils eussent de semblables voisins.

» Gasparoni eut plusieurs escarmouches avec la troupe: il était toujours vainqueur; dans l'une d'elles, il reçut une balle au bas du cou dont il nous montra la cicatrice. Il nous raconta une action dans laquelle avec dix ou douze hommes, il repoussa trente soldats. Le coquin près de lui disait soixante.

» Son quartier-général était à Sonnino où habitaient sa femme et ses enfants; toute la population lui était dévouée. Cette ville avait une si mauvaise réputation, que lorsqu'elle se rendit, le Pape voulait la faire raser; le propriétaire n'y voulut pas consentir. Les repaires principaux de Gasparoni étaient trois petites villes sur les rochers, où elles brillent comme de l'argent : Cora, Norma et Sermoneta, que j'avais admirées du Forum d'Appius.

» Une grande partie de son butin était employé à payer des espions à Rome, qui le tenaient au courant des plans formés pour s'emparer de lui et lui désignaient les voyageurs qui valaient la peine d'être attaqués. Lorsque des émissaires étaient envoyés pour le faire tomber dans quelque piége, il en était prévenu et sa vengeance était terrible. Il crucifia l'un d'eux et écrivit au-dessous : *C'est ainsi que Gasparoni traite les espions;* il coupa le cœur et le foie d'un autre et les envoya à sa veuve.

» Si quelques habitants des villes mettaient du zèle à le poursuivre, il trouvait toujours moyen de les punir. Si l'offense était légère, ils recevaient par écrit l'ordre de payer à un certain jour, à une certaine place, 1000 ou 2000 écus : la terreur de son nom était telle qu'on obéissait. Des magistrats de Terracine, ville forte, se croyant en sûreté derrière leurs murailles, se hasardèrent à encourir son déplaisir. Peu après, les écoliers de la ville se promenant près des portes furent saisis par ses gens et emmenés aux montagnes; il envoya un message aux parents en fixant le montant de la rançon; les enfants furent renvoyés après le paiement, mais ceux dont les parents lui avaient déplu n'étaient pas du nombre : Gasparoni renvoya leurs têtes dans un sac. Un de mes amis l'interrogea sur ce fait; il avoua avoir saisi les enfants, mais ne dit rien des meurtres. Mon ami ajouta : — On dit que vous

avez coupé la tête à trois de ces enfants. — C'est faux, dit Gasparoni, seulement à deux !

» Gasparoni prétend être très-compatissant; il assure n'avoir jamais assassiné pour le plaisir de répandre le sang. Il semble croire qu'il n'y a pas de mal à tuer les traîtres, les espions et ceux qui résistent. Il ne paraît pas avoir été toujours si délicat; car dans une diligence qu'il avait volée, tous les voyageurs, parmi lesquels étaient plusieurs prêtres, furent plus ou moins blessés. Le premier avertissement de leur danger avait été une décharge de coups de fusils dont les balles remplirent la voiture.

» Gasparoni prétend aussi être très-religieux : il jeûne le vendredi et même le samedi. Il m'a dit qu'il se repentait de sa vie passée sans dire sur quoi portaient ses remords, car il justifiait les meurtres qu'il avait commis sur les espions et les traîtres. Je lui demandai s'il jeûnait quand il était bandit? — Oui, dit-il. — Pourquoi jeûniez-vous? — *Perche sono della religione della Madona!* (*) — Qu'est-ce qui est le plus condamnable, manger de la viande le vendredi ou tuer un homme? — Il répondit sans hésitation : — Dans ma position, c'était un crime de ne pas jeûner, mais ce n'en était pas un de tuer ceux qui venaient me trahir.

» Malgré cette dévotion, il a dit que, s'il était libre, la première chose qu'il ferait serait de couper la gorge à tous les prêtres. Le maire est convaincu qu'il le ferait et qu'il serait pire qu'avant sa détention. On dit qu'il n'a jamais commis de meurtre le vendredi.

» Le seul fait à sa louange est le suivant. Il avait emmené aux montagnes un officier autrichien et sa jeune

(*) « Parce que je suis de la religion de la Madone. »

femme. Les bandits arrachèrent les vêtements de la femme et voulaient l'égorger; il s'y opposa et la renvoya saine et sauve avec son mari. Il faut dire que le général autrichien l'avait averti que s'il était fait quelque injure à cet officier, il enverrait quatre mille hommes qui cantonneraient dans le village, chez ses amis et ses proches, jusqu'à ce que l'officier fût délivré!

« Gasparoni m'a dit qu'il n'avait jamais enlevé d'Anglais dans les montagnes; je lui en demandai le motif; il me répondit tout bonnement : « Je n'ai pas eu la bonne fortune d'en prendre un. » Il exigeait sans rémission la rançon fixée pour ceux qu'il capturait. Il obtint d'un noble napolitain, qui vit encore, quatre mille écus. Le maire m'a raconté qu'un de ses intimes amis ayant été ainsi enlevé, Gasparoni avait demandé pour rançon le poids en argent du prisonnier. La somme n'ayant pu être payée, on reçut la tête de ce malheureux dans un panier. Ceux qui sont revenus de chez lui rendent justice à la bonne chère qu'il faisait faire à ses prisonniers, à sa bonne humeur et à ses manières courtoises.

» Il était devenu si dangereux, qu'en raison des précautions prises contre lui et de la circulation qui avait beaucoup diminué dans le pays, ses revenus s'amoindrissaient; il ne put plus solder ses espions. Le gouvernement fit saisir alors ses parents, ses amis et ses fournisseurs de vivres et de munitions, en un mot toute la population de Sonnino. Il était sur le point d'être pris, lorsqu'il écouta les propositions d'un prêtre, qui, assure-t-on, dépassa ses pouvoirs en lui offrant sa grâce et une pension, sous condition qu'il se rendrait avec ses compagnons; c'est à ce fait que j'ai dû de le voir, avec vingt coquins, reste de sa bande.

» Il a vraiment l'air d'un chef, son regard est imposant, ses traits sont beaux, et l'expression en est douce et in-

telligente. En me parlant, il me regardait toujours en face. Je lui dis que j'avais l'intention de faire faire son portrait; il me répondit qu'il n'y mettait aucune opposition. L'ayant averti que le peintre ne pourrait venir de quelques jours. — « Peu importe, dit-il, qu'il vienne quand il voudra, il me trouvera toujours à la maison. »

» Voilà assez d'histoires de voleurs; il faut pourtant que vous en subissiez encore une.

» Un Anglais qui ne savait que quelques mots d'italien, avait beaucoup entendu parler de voleurs et d'assassins; il était résolu à ne pas sortir seul et jamais le soir, mais il était destiné à manquer à ses résolutions. Il avait dîné chez un ami près de Rome, et fut obligé de revenir le soir seul chez lui. Quelques verres de vin de Marsala et de Champagne lui donnèrent du courage, et il partit vers dix heures. Marchant rapidement dans l'obscurité, il vient se heurter contre un homme. Il fait un saut, les histoires de voleurs lui reviennent à l'esprit : l'homme passe son chemin, et notre héros s'aperçoit, en portant la main à sa poche, que sa montre n'y est plus. Le bon vin continue à opérer, il retourne sur ses pas en courant, saisit le coquin et lui crie avec énergie : *Montre, montre !* Le voleur tremblant lui remet la montre et s'enfuit. Arrivé chez lui, notre homme raconte avec animation son exploit, et déclare que si tout le monde agissait comme lui, dans quinze jours il n'y aurait pas un voleur à Rome. Quand il eut fini, sa sœur lui dit : « C'est très-étrange, après votre départ, j'ai vu » votre montre suspendue dans votre chambre où elle est » encore. »

» Il demeura prouvé qu'au lieu d'être volé, l'Anglais était devenu le voleur. »

A E. Buxton.

6 mars.

Buxton exprime sa satisfaction de ce que le gouvernement anglais entre dans ses vues pour abolir la traite des noirs, et continue ses récits de Rome.

« J'ai été chez l'héritier des Césars et le successeur de saint Pierre : le Pape (*) est un petit monsieur, vif et poli; plusieurs personnes étaient présentes; l'audience a duré trois quarts d'heure. Le Pape paraissait désireux de connaître mon opinion sur les prisons de Rome. Le baron Kesner (envoyé de Hanovre), qui ne sait ni l'italien ni l'anglais, était notre interprête; je compris qu'il en disait un peu plus que je n'aurais voulu, car il articula le mot *contentissimo*. Je priai Richards de parler pour moi; je donnai des éloges à tout ce qui le méritait; c'est-à-dire, au chancelier des prisons (signor Neri), à la prison des jeunes garçons, à l'hôpital Saint-Michel, et à la libéralité du gouvernement, en me donnant les autorisations et les informations que j'avais demandées.

» Le Pape répondit gracieusement que lorsque des étrangers désiraient visiter les institutions du pays dans un but de philanthropie, le moins qu'on pût faire était de leur en fournir la facilité, ainsi que les documents qui leur étaient nécessaires, et d'écouter leurs avis. Après avoir loué tout ce que je pouvais louer, j'insinuai que les prisons avaient besoin d'être assainies, et que je devais déclarer en conscience que la prison des femmes à Saint-Michel et la grande prison de Civita-Vecchia étaient horribles, et réclamaient au nom de la police, de l'humanité, de la religion, une réforme complète. Il écouta avec bienveillance et attention. Nous eûmes un long entretien sur la traite des noirs et

(*) Grégoire X.

l'esclavage. Il paraissait fier de ce qu'il avait fait, et je lui exprimai la satisfaction que sa bulle avait causée en Angleterre. Il appela la traite un trafic infâme, dit que la charité était l'âme de la religion, qu'elle condamnait la cruauté et surtout les persécutions infligées aux hommes. Il termina son discours en disant d'un ton plaisant : « Remer-
» ciez-moi si vous voulez, mais ne remerciez pas le Por-
» tugal. »

» Après avoir discuté mes deux sujets favoris, je voulus dire quelques mots des traitements atroces que les bouchers font subir ici aux moutons, Il parut à peine me comprendre, quoique Richards s'exprimât très-bien ; je lui remis l'écrit de A* sur ce sujet, et il promit de l'examiner. (*)

» Notre entrevue se termina très-amicalement. Nous nous rendîmes ensuite chez le cardinal Lambruschini, premier secrétaire d'Etat, qui ne fut pas moins gracieux. »

19 mars.

« Nous sommes partis mercredi pour Tivoli ; nous avons doublé ou triplé la distance (7 lieues), en faisant le détour de la villa d'Adrien. Le temps s'éclaircit et devint beau sans être trop chaud. Adrien avait choisi une belle situation pour sa maison de campagne, et les restes en sont assez bien conservés pour qu'on reconnaisse la chambre à coucher, la salle à manger, etc. On y retrouve l'imitation de divers monuments de la Grèce. Adrien avait voyagé, et

(*) Quelques mois après, M. Buxton apprit qu'on avait eu égard à ses observations. Il écrivit à miss Gurney : « Je vous remercie de votre lettre sur le Pape et les agneaux : c'est une vraie réforme ; je n'en vois pas un sans penser à leur bienfaitrice. Il y a de bonnes qualités chez le pape Grégoire. C'est une bonne chose lorsque de grands personnages écoutent de bons avis. »

au lieu de faire faire le dessin des édifices qui le frappaient, il en faisait construire de pareils.

» Arrivés à Tivoli, nous allâmes voir les chutes d'eau; elles seraient très-belles si on n'y avait pas touché; mais on a gâté la nature; sur la colline opposée à la villa, nous contemplâmes le paysage décrit par Horace. La bruyante *Albunea* n'était autre que la sybille elle-même, dont le temple est dans la cour de l'auberge. Le *præcæps Anio* nous étourdissait par son bruit. Nous étions dans le bosquet Tiburtin, et le *Uda mobilibus pomaria rivis* était plein de vie devant nous. Une quarantaine de chutes plus petites se frayaient un passage au milieu des vergers. Ainsi qu'Horace, je ne voudrais pas d'autre retraite pour ma vieillesse, s'il n'y avait pas de mal'aria, et pourvu qu'on y parlât anglais. »

Mars.

« Nous sommes allés à Veïes en nombreuse compagnie; nous avons vu la place ou trois cents Fabius furent passés au fil de l'épée. C'est un beau pays, un sol riche, mais mal cultivé : un boisseau de froment en Angleterre en rend sept, ici il en rend trente-deux, et cependant on ne cultive pas le terrain. Le chancelier Néri m'a apporté quatre superbes médaillons de la part du cardinal Tosti, en souvenir de ma visite à son institution pour les vieillards et à la prison. Je crains de devenir orgueilleux. Je regrette de n'avoir que du mal à dire de cette prison, la plus mauvaise de Rome.

» Lorsque nous visitâmes la prison pour dettes, nous désirâmes procurer quelques soulagements à ces pauvres gens, mais on nous dit qu'ils emploieraient à boire ce que nous leur donnerions. Lord Mauley eut l'idée de choisir le plus méritant et de le libérer : nous en trouvâmes un qui répondait à nos vues. C'était un honnête tailleur, qui

avait une femme et dix enfants, et qui, au moment où il espérait, en raison du carnaval, avoir beaucoup d'ouvrage, avait été saisi à la requête d'un méchant créancier pour une dette de *soixante-deux francs*, avec la certitude de rester là trois ans et un jour. Nous fîmes une collecte et nous l'affranchîmes. Après nous avoir baisé les mains, il s'enfuit le plus heureux tailleur des États Romains. »

25 Mars.

« Nous voulions partir pour Naples, mais le bruit court que nous allons avoir la guerre avec ce pays à cause de la question des soufres..... nous attendrons quelques jours. Nous visiterons en route les repaires des bandits dans les montagnes. On dit que c'est un pays charmant, qui naguère n'était visité que par les gens que les brigands enlevaient et que le pittoresque ne touchait probablement pas beaucoup.

» J'ai envoyé mon rapport sur les prisons à un de nos amis italiens qui les a visitées avec nous, en le priant de le signer. Ses cheveux se sont dressés sur sa tête : « Comment,
» disait-il, il faudrait que je disse la vérité au gouverne-
» ment, que je lui exposasse les erreurs de son système !
» Il n'y a pas un sujet romain qui osât, en employant le
» langage le plus méticuleux, signaler la cinquième partie
» des erreurs que dénonce M. Buxton ; il parle aussi fran-
» chement que s'il s'adressait à son frère. Il se croit en
» Angleterre.... Dire la vérité aux autorités à Rome ! se-
» rait un fait inouï qui exposerait à une ruine certaine
» celui qui oserait s'y risquer. Le gouvernement, en lui
» donnant libre accès, n'avait pas cru qu'il trouvât rien à
» redire.... » (*)

(*) On apprit à M. Buxton que dans le permis qu'on lui avait délivré se trouvaient ces mots significatifs : « Montrez tout, *mais avec précaution !* »

» J'ai conclu que le gouvernement aura fait la grimace en lisant mon rapport, dont le défaut principal à mes yeux était d'être trop complimenteur.

» Il y a une quantité de doubles bécassines. Vers le 15 avril, il arrive une prodigieuse quantité de cailles. Sir Thomas Cullum dit que le 2 de mai, il y a trois ans, on en tua quatre-vingt mille : c'est assez joli pour un jour. Un officier qui a été en cantonnement sur la côte, dit que la ration d'un soldat était de six cailles par jour. »

M. Buxton tomba sérieusement malade à cette époque; tout annonçait que sa constitution était épuisée; il supporta cette maladie avec résignation; il exprime le bonheur qu'il éprouve à recevoir les soins de sa femme et de ses enfants.

A E. Buxton.

Mola di Gaëta, 10 avril.

« .... Nous avons quitté Rome dès que mon état l'a permis; nous sommes restés quelques jours à Albano, puis nous sommes venus ici à petites journées. La pluie et le brouillard nous ont constamment enveloppés, mais nous avons entrevu ce charmant pays par quelques éclaircies. Nous avons sous nos fenêtres un jardin rempli d'orangers et de citronniers chargés de fruits, la Méditerranée en baigne les murs; à droite, la ville de Gaëte s'avance dans la mer, elle est dominée par la colline escarpée qui la joint au continent; à gauche, le Vésuve et la baie de Naples. Nous ne savons ce qui nous attend à Naples, ayant appris que l'ordre a été donné à la flotte d'avancer.

» Avant de quitter Rome j'ai adressé mon rapport sur les prisons au cardinal Tosti. Nous avons pensé que c'était un heureux présage de voir sa voiture à la porte de la

prison des femmes. Il m'a remercié de mes avis, dont il promet de faire usage.

» Ma maladie nous a empêché d'aller à Sonnino, la ville des brigands; on dit qu'on y voit sur la porte quatorze cages renfermant chacune la tête d'un bandit. Sur trois habitants on peut faire le pari que l'un d'eux a été aux montagnes, les autres sont parents de quelque héros de grand chemin. »

Naples, 13 avril.

« Rien de beau comme cette journée; je vois la baie de ma fenêtre, elle brille à m'éblouir. Nous avons visité le muséum et tout ce qu'il contient de curiosités recueillies à Herculanum et Pompei : le service de table qu'un zélé maître-d'hôtel avait préparé pour le dîner il y a quelque dix-huit cents ans, le pain qu'on devait manger, les œufs, les noisettes; puis, l'habit de Mme Diomède, la parure trouvée sur sa tête, la bague à son doigt, la clef qu'elle tenait à la main. Là était le casque du fidèle factionnaire qu'on a trouvé à son poste, et les fers qui liaient les jambes de trois prisonniers. Les petits objets de toilette d'une élégante et parmi eux du fard. Que n'y a-t-il pas? On reconnaît avec surprise que le monde désirait et possédait alors à-peu-près tout ce que nous désirons et possédons aujourd'hui.

» Nous avons été voir à Pouzzoles l'endroit où débarqua saint Paul; puis nous avons suivi la côte, d'où nous avions en plein la vue de la baie, et nous avons fait aussi une visite à la Sybille. Cette contrée était jadis une plaine, mais plusieurs collines, dont quelques-unes de formation récente ont été créées par l'action des volcans. Nous marchâmes le long du lac Averne jusqu'au pied d'une montagne.... J'avais cru que ces lieux redoutables étaient dans

les entrailles de la terre; mais j'ai vu l'Achéron, le Styx, l'Elysée, et je ne sais quel autre encore. J'ai jeté de ma propre main une pierre dans la mer morte et j'ai vu de mes yeux la pierre surnager.... »

15 avril.

« Il est étrange de se promener en 1840 dans les rues d'une ville (Pompei) qui, sous plusieurs rapports, est dans le même état qu'au 23 août de l'année 79 de l'ère chrétienne. Les rues ont leurs anciens noms et portent les traces des roues. Au n° 1 de la *Via consularis* demeurait l'*edile Pansa*, dont le nom est sur la porte derrière laquelle on a trouvé le squelette de son portier. Au n° 2 demeurait un poète qui, à l'encontre de ses confrères, paraît avoir été très-riche; la maison est élégante quoique petite, un de ses tableaux est bien conservé; sur la table étaient du poisson, du pain et des olives; dans la cuisine, les ossements de deux cuisiniers et plusieurs ustensiles. Dans une autre maison, il y avait une table avec cinq couteaux, des œufs, du jambon, du poisson, des figues, etc., et autour six squelettes. Au n° 6, le boulanger; on a trouvé les meules et le four où il y avait encore du pain ! Non loin de là vivait un musicien entouré d'instruments de musique. Il y avait neuf squelettes, trois d'entre eux tenaient encore leurs flageolets... Il paraît que Mme Diomède s'était réfugiée dans sa cave, son mari cherchait à s'échapper derrière sa maison où il a été trouvé debout. La statue du Faune a été découverte dans le jardin de Marcus Tullius, avec les restes de quarante piliers; il paraît qu'il était bon vivant, car il y avait quantité d'amphores à vin renversées, ce qui indiquait qu'on les avait récemment vidées....

» Quels beaux aspects nous avions sous les yeux : à gauche et devant nous, une chaîne de collines; à droite,

la mer, Castellamare et d'autres villes blanches, l'île de Caprée et le promontoire de Minerve : c'est superbe; les habitants disent que c'est un morceau du ciel tombé en terre.

» Nous avions compté dîner dans le Forum, mais par une méprise, notre repas fut porté dans une espèce de grange à quelque distance. Sans parler des mets qui étaient très-passables, la scène nous divertit beaucoup. Nous avions une foule de laquais indigènes qui n'avaient pas un seul bas entre eux tous. Un musicien arriva aussi qui jouait d'un instrument fêlé, il chanta une quantité d'airs italiens d'une façon très-agréable. Il fit danser deux hommes et un enfant, dans le genre d'une gigue irlandaise. Ce barde nous fit comprendre que pour s'élever à un degré sublime d'inspiration, un verre de vin était nécessaire. Nous vîmes le temple d'Isis : ses adorateurs se tenaient dans la partie inférieure, l'oracle parlait d'en haut; on nous montra l'ouverture par où les prêtres passaient derrière l'autel et parlaient pour la déesse. Le guide nous dit en avoir fait l'expérience, et que la voix paraissait réellement venir d'en haut. C'était un bon revenu, car on a trouvé de l'argent et du vin dans le temple.... »

Il régnait à cette époque une grande émotion à Naples, le roi ayant annoncé la détermination d'accepter la guerre avec l'Angleterre (l'affaire des soufres). M. Buxton ne s'en préoccupa pas. En revenant un soir d'une course au Vésuve, il trouva la ville dans la confusion : le *Bellerophon*, de soixante et quatorze canons, et l'*Hydra*, vaisseau de guerre à vapeur, étaient entrés dans le port et, à l'indignation des Napolitains, avaient jeté l'ancre sous les batteries; les rues étaient pleines d'une foule excitée, les troupes étaient en mouvement et le roi partait en calèche pour Pausilippe où l'on attendait le débarquement des Anglais.

M. Buxton ne croyait pas à toutes ces démonstrations; mais à la fin d'avril, il fut obligé de hâter son retour à cause de la question d'Afrique; sa femme et une partie de sa famille attendirent que l'été fût plus avancé pour le rejoindre. Quelques-uns des voyageurs s'embarquèrent à Ancône pour la Grèce. M. Buxton écrit de Fontainebleau, à Mlle Gurney alors à Athènes : «.... Si un ange offrait de répondre à ma question, je lui demanderais ce que vous faites? si vous êtes contente? si vous êtes sur la colline de Mars, lisant comme je viens de le faire le VIIe chapitre des Actes? Qu'auraient dit les Stoïciens, si on leur avait annoncé que le discours du barbare qui était devant eux, aurait, deux mille ans après, plus de renom que Thésée et Thémistocle, et que dans une île inconnue on reproduirait chaque jour ce que l'apôtre raconte d'eux. Dans notre traversée à Marseille, je vis le soleil se lever dans la mer, *comme un époux qui sort de la chambre nuptiale*. J'avais admiré la veille la description de Byron, mais en lisant le XIXe Psaume au moment où le soleil commençait à dorer les vagues, je trouvais que David était le plus grand poète des deux. J'espère voir à Paris Mme Pelet (de la Lozère), je la prierai de m'accompagner chez le duc de Broglie; je veux lui parler de la traite et lui remettre un exemplaire de mon livre. Je me réjouis d'apprendre vos aventures (*). Parlez-vous grec?

(*) Une de ces aventures fut assez désagréable. Au retour, après avoir traversé le Splügen et en parcourant la Via-Mala, « nous trouvâmes, écrit un des voyageurs, la route interceptée par un char de bois, sans hommes ni chevaux; le postillon sonna du cor, personne ne vint; nous essayâmes de détourner le char, mais en vain; il fallut le renverser pour faire passer la voiture. Les bûcherons nous virent et descendirent; en voyant le char renversé, ils se précipitèrent sur nous. Trois d'entre eux tombèrent sur le domestique, le jetèrent à terre et le rouèrent de coups; un autre s'élança à la tête des chevaux pour arrêter le postillon; un cinquième attaqua M. Richards, mais celui-ci parvint à se dégager; il sauta

1841.

La santé de M. Buxton était assez bonne à son retour; le repos l'avait fortifié et n'avait rien ôté à son ardeur pour obtenir la suppression de la traite des nègres et pour établir un commerce régulier en Afrique. Afin d'associer le public à cette entreprise, on décida de convoquer une grande assemblée et, à la vive satisfaction de la société africaine, le prince Albert consentit à la présider. L'assemblée se réunit à Exeter-Hall ; ce fut une imposante manifestation du sentiment national. Le Prince entra à onze heures dans la salle qui renfermait le plus brillant auditoire : le duc de Norfolk, les marquis de Breadalbane et de Northampton, les comtes de Ripon, Howe, Chichester, Euston, Devon et Morley; les lords Ashley, Sandon, Mahon, Fitzroy, Worsley, Monteagle, Seaford, Howick, Eliot, Calthorpe, Nugent, Grosvenor, etc.; M. Guizot, les évêques de Winchester, Exeter, Chichester, Ripon, Salisbury, Hereford et Norwich.

Le prince Albert ouvrit la séance, M. Buxton fit la première proposition et termina par ces paroles : « Je n'oublie pas les triomphes militaires qui honorent ma patrie, mais il est une gloire plus élevée et plus pure que celle des batailles, c'est d'arrêter la destruction de l'espèce humaine;

sur un de ceux qui tenaient le cocher ; Spink put se relever et frappa si bien ces grossiers personnages, que leur sang rejaillit sur sa blouse. Après une lutte acharnée, il courut au carrosse et prit ses pistolets ; à cette vue, les gaillards s'enfuirent. L'auteur de ces lignes était, pendant ce temps, couché sans mouvement ; il avait été mis hors de combat par un violent coup sur la bouche. On atteignit Ragatz sans être de nouveau molesté.

c'est de répandre le bonheur sur un continent dévasté; c'est de porter la civilisation et les bienfaits de l'Évangile dans une contrée auprès de laquelle la Grande-Bretagne n'est qu'un point dans l'Océan. Voilà le chemin de la vraie, de l'éternelle renommée. Le désir le plus cher de mon cœur est que ma gracieuse souveraine parcoure cette route, et que, couronnée de toutes les félicités de la vie, elle soit « Le guide que les peuples salueront de leurs applaudissements ; qu'elle répande la paix et le bonheur autour d'elle; que le captif abattu se redresse à sa voix ; qu'à son commandement les villes s'élèvent et que les nations écrasées fleurissent à son sourire » (*).

Il fut appuyé par M. Wilberforce (aujourd'hui évêque d'Oxford), par sir Robert Peel, les évêques de Winchester et de Chichester, etc. L'assemblée fut interrompue un moment par l'entrée d'O'Connell, qu'une partie de l'auditoire voulait engager à parler; la motion passa avec un grand succès.

Peu après, lord John Russell informa M. Buxton que la Reine voulait lui conférer le titre de baronet. Il s'assura qu'on n'avait point sollicité cette faveur pour lui auprès du gouvernement et qu'elle lui était offerte comme un témoignage d'estime; il accepta alors avec reconnaissance.

L'été fut employé à préparer l'expédition du Niger. On équipait trois bâtiments à vapeur en fer : l'*Albert,* le *Wilberforce* et le *Soudan;* on en confia le commandement au capitaine H.-D. Trotter, qui monta l'*Albert,* le commandeur W. Allen, le *Wilberforce,* et le commandeur B. Allen, le

(*) « Shine the Leader of applauding nations.
To scatter happiness and peace around her.
To bid the prostrate captive rise and live,
To see new cities tower at her command,
And blasted nations flourish in her smile. »

Soudan. Ces officiers furent nommés, ainsi que M. W Cook, commissaires pour traiter avec les indigènes. Ce dernier était le capitaine du *Cambria*, qui sauva l'équipage du *Kent*.

La société engagea plusieurs savants pour accompagner l'expédition : le Dr Vögel, comme botaniste; M. Roscher, minéralogiste; Dr Stanger, géologue, et M. Fraser, pour l'histoire naturelle; M. Uwins, dessinateur et M. Ansell, jardinier, leur furent adjoints. La société des missions envoya le révérend M. Frédéric Schön et M. S. Crowther (nègre africain), pour examiner la possibilité d'établir des stations sur les bords du Niger.

L'objet essentiel de l'expédition était d'explorer ce fleuve, la grande artère de l'Afrique occidentale ; d'examiner la puissance productive de ces contrées, de faire des traités avec les chefs pour abolir la traite, de préparer la route pour des entreprises commerciales, en leur assurant la sécurité qui seule peut amener leur développement.

Sir F. Buxton et ses amis désiraient surtout engager les indigènes à s'adonner à la culture du sol, pour tirer parti des ressources du pays. « Je suis convaincu, dit-il, qu'après la religion, c'est sur les associations agricoles que nous devons fonder notre espoir. » On se décida à tenter cet essai, 4000 liv. sterl. (100,000 fr.) furent souscrites par plusieurs personnes. Sir F. Buxton proposa d'acheter un terrain dans une position salubre, au confluent du Niger et du Tchadda, et d'y établir une ferme modèle : cette proposition fut adoptée, et on prit des mesures pour son exécution.

Sir F. Buxton fut péniblement affecté des attaques dirigées contre ses plans par quelques journaux; il écrit : « Mais ce ne sont que des brises, comparées aux tempêtes qui ont fondu sur nous en 1825 et 1826, lorsque notre

vaisseau contre l'esclavage fut mis en mer. Cette cause a grandi pendant l'orage, et elle a triomphé! » Au capitaine Washington, il dit : « Trotter m'informe que la dépense pour la ventilation des vaisseaux excède la somme que l'on avait cru suffisante, et qu'il faudrait encore 12,500 fr., mais il n'ose les dépenser sans l'autorisation du gouvernement. Il m'est démontré que le gouvernement doit payer cette somme; que s'il ne le fait pas, c'est à nous de le faire; il ne faut pas retarder l'expédition. Je prends dès ce moment toute ma part de responsabilité dans cette dépense.

Il écrivait à M. S. Gurney, en le priant d'acquitter une souscription au comité d'agriculture en son nom : « Je vous laisse libre de fixer la somme. Il me semble que ma souscription est chétive. L'Afrique m'a déja passablement coûté, c'est pourquoi j'avais cru pouvoir me contenter de 25,000 fr.; si vous croyez que l'exiguité de cette somme peut décourager d'autres personnes, inscrivez-moi pour 50,000 fr., pour 75,000 ou 200,000 fr. Je suis heureux que l'Afrique ait en vous un ami capable et libéral. »

Le Dr Lushington et sir F. Buxton écrivirent à lord John Russel, pour insister sur l'importance de la ferme modèle.

Sir F. Buxton écrit à ce sujet au Dr Lushington : « Les médecins disent que si je veux vivre pour l'Afrique, il faut que j'aille mener une vie animale à la campagne; je ne puis supporter la pensée que l'on croie que je m'enfuis du champ de bataille.. . Je suis comme mon vieux cheval, qui est bon pour une promenade dans le parc; mais lancez-le sur la route ou dans les champs, il est sur le flanc pour un mois. »

Des inquiétudes particulières se joignaient alors à ses travaux publics, mais elles n'usurpèrent pas la place de

l'Afrique. Il écrit à sa femme : «Je continue mon voyage bien disposé;.... que sont nos misères et nos soucis comparés à cette aurore de tout un peuple, à ces milliers de créatures qui s'élèvent de l'esclavage à la liberté, qui échangent le fouet et les pleurs contre la rénumération du travail et les chants joyeux, qui passent de l'état de choses à l'état d'hommes, des ténèbres à l'Evangile....»

Pendant son séjour à Londres, il créa un écrit périodique, dont il confia la rédaction au capitaine Washington, de la marine royale ; on lui donna le nom d'*Ami de l'Afrique*. On décida aussi qu'il y aurait des assemblées sur la question de l'expédition du Niger, dans les principales villes de commerce, pendant le mois de septembre. Le marquis de Breadalbane en présida une à Glascow, le Dr Lushington et sir G. Murray se rendirent à Manchester. Il y en eut une autre à Norwich, présidée par M. Villebois, grand shérif de Norfolk. Un grand nombre de gens distingués y furent présents; mais une troupe de chartistes pénétra dans la salle et l'assemblée fut obligée de se séparer. Buxton ne s'inquiéta pas de cet incident; il s'occupait des instructions à donner aux commissaires. Il écrit au révérend Cunningham de Harrow.

23 septembre 1840.

«.... Un mois employé à aller de ville en ville, nous ferait un bien *infini;* infini est le mot, car il s'agit autant de l'âme des noirs que de leurs corps. Je vous en prie, homme de Dieu, écrivez à Trew (secrétaire de la société de l'Afrique), offrez de parcourir un district pendant quatre semaines; cent ecclésiastiques, évangéliques et éloquents suivront votre exemple et sonneront le tocsin dans

tout le royaume; on se réveillera. Notre société, pauvre aujourd'hui, deviendra riche, en état de concourir avec l'expédition et d'entreprendre les choses devant lesquelles elle recule. Vous nous serez utile, non-seulement à nous, mais aussi aux planteurs des Indes occidentales. L'un d'eux me disait que mon plan était le seul moyen de prévenir leur ruine....

» Tout en convenant de ce fait, les planteurs me laissent seul soutenir leur cause. »

Il était question à cette époque de supprimer les droits sur le sucre produit par les esclaves. La duchesse de Sutherland demanda à Buxton son opinion sur cette proposition. Il répondit : « Je n'hésite pas à dire à votre Grâce que, selon moi, le parti le plus sage serait d'élever les droits sur le sucre produit par les esclaves, c'est-à-dire, sur les sucres provenant de Cuba et du Brésil. C'est un de ces cas où il faut mettre de côté les règles ordinaires, et où l'avantage politique doit céder le pas. Si nous admettons les produits de Cuba et du Brésil, nous donnons une forte impulsion à la production du sucre dans ces contrées, c'est-à-dire, à la traite des noirs. La question est celle-ci : l'Angleterre, qui a été le seul espoir de l'Afrique, qui a payé sans hésiter cinq cent millions pour l'émancipation de ses propres esclaves; cette Angleterre, qui s'est couverte de gloire par cet acte et qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour l'accomplir, démentant sa propre conduite, viendra-t-elle par un seul acte faire plus pour soutenir le trafic des esclaves qu'elle n'a fait pour l'abolir, et imposer à l'Afrique un plus lourd fardeau de misère, de ruine, de crimes et de désolation? Qui pourrait justifier une telle conduite et soutenir un système qui en dernier résultat échouera? Pour obtenir un soulagement momentané, le pays consentira-t-il à ternir son caractère aux yeux

du monde civilisé? Nos appels aux autres nations, pour les conjurer au nom de Dieu et par compassion pour la race humaine, de renoncer aux gains iniques du commerce des esclaves; nos prétentions à professer les principes d'une haute humanité; tout cela nous serait reproché avec mépris, lorsque le monde verrait, que pour accroître le revenu public et faire baisser un article de consommation, nous faisons, avec connaissance de cause, ce que nous savons être propre à accroître le trafic que nous prétendons détester. Nous perdrions plus que notre renommée, nous perdrions la faveur de Celui qui règle la destinée des nations!..... Le président Jefferson, parlant de l'esclavage, s'écriait : « Je tremble pour mon pays, en pensant que Dieu est juste. » Si la Grande-Bretagne, séduite par un gain méprisable, encourage le commerce de chair humaine, ne pouvons-nous pas craindre qu'un tel forfait, accompagné d'hypocrisie, n'attire sur le pays quelque terrible châtiment? Mais il y a de bonnes raisons pour croire que le haut prix du sucre est un mal passager. A ne considérer la chose que sous son côté politique, ne vaut-il pas mieux encourager la culture du sucre dans nos possessions qu'à Cuba et au Brésil? Le bruit que l'on fait, vient bien plus des négociants qui veulent vendre le sucre du Brésil, que du peuple qui souhaite l'acheter. Ce dernier ne demandera pas un abaissement des tarifs, si on lui démontre clairement qu'il ne peut l'obtenir qu'en encourageant les horreurs attachées à la traite des noirs.... Une lourde imposition a été la conséquence de l'abolition de l'esclavage; aucune pétition n'a été présentée contre la mesure, aucun murmure ne s'est fait entendre. Vous m'avez consulté sur un sujet qui excite mon plus vif intérêt, puisqu'il se lie aux espérances que j'avais conçues pour la malheureuse Afrique. Tous nos sacrifices d'argent et de

vie seront perdus, et cette brillante perspective d'un nouveau jour se levant sur des centaines de milliers de créatures humaines, répandant la paix, l'instruction, le christianisme sur elles ; cette perspective n'aurait donc été qu'un rêve ! »

La devise de la famille Buxton était : *Tout ce que ta main entreprend, fais-le de tout ton pouvoir.* Sir F. Buxton ne garda que la dernière partie sur ses armoiries de baronnet : *Fais-le de tout ton pouvoir.* « Mais, écrit-il à un ami, ma devise et moi ne sommes plus d'accord ; je n'ai ni force, ni énergie, ni vigueur, et cette langueur s'étend même sur mes deux passions dominantes : les nègres et les perdrix ; je suis changé en tout. »

Le moment du départ des bâtiments à vapeur approchait: Buxton souhaita que l'on eût un jour de prières en faveur du succès et de la sûreté d'une expédition exposée à tant de dangers. « Il n'y eut jamais de circonstance, dit-il, où l'on eût un plus grand besoin des bénédictions de Dieu. » Il inspecta lui-même et dans les plus grands détails les navires qui étaient à l'ancre dans la rivière, et accompagna le prince Albert dans la visite qu'il leur fit.

A miss Gurney.

1er Avril 1841.

» Je veux vous raconter la visite du prince Albert à nos bâtiments. J'arrivai une heure avant lui ; tout était en ordre et les officiers en grand uniforme. Trotter avait trèsbonne mine et je jouissais beaucoup de le voir commander. A l'heure fixée, deux carosses à quatre chevaux amenèrent le prince, M. Anson, le major Keppel, etc. J'étais sur le gaillard d'arrière avec le professeur Airy, près des degrés par où le Prince monta ; il m'accueillit avec une bienveillante familiarité et il exprima son plaisir de me voir « à

bord de ma flotte. » Il examina tout avec attention, parut très-satisfait, et s'exprima comme quelqu'un qui connaît les sciences mécaniques. Il était surtout enchanté d'une bouée fixée à la poupe du navire et prête à être baissée instantanément; elle contient une lumière que l'eau enflamme, dit-on. Elle est destinée à sauver les hommes qui tombent à la mer pendant la nuit. Je dis à Keppel, ne croyant pas être entendu du Prince : « Je voudrais que Son Altesse ordonnât à quelqu'un, à vous, par exemple, de se jeter par dessus le pont pour que nous puissions vous sauver au moyen de cet appareil. Le Prince m'entendit et paraissait tout prêt à envoyer Keppel dans l'eau, pour avoir le plaisir du sauvetage. Après avoir tout examiné sur *l'Albert*, le canot vint le long du bord, le Prince et sa suite y descendirent; je fus invité à me joindre à eux et je faillis avoir sujet de m'en repentir. Le vent soufflait avec force, la marée montait, et nos matelots n'étant pas accoutumés à la navigation de la Tamise, nous fûmes poussés avec violence contre un yacht à l'ancre; nous nous embarrassâmes dans les cables; on nous cria : « Vous allez être entraînés, couchez-vous. » Son Altesse royale se coucha au fond du bateau et nous nous empilâmes les uns sur les autres sans cérémonie; le cable me frotta le dos. Lorsque nous fûmes dégagés, le Prince se releva en riant de cette aventure. « J'ai déjà fait un plongeon cette année, dit-il, » je suis tombé sous la glace; je croyais bien que nous en » ferions un plus sérieux. » L'alarme fut grande sur les vaisseaux, on avait mis les canots à l'eau. Après avoir visité les autres embarcations, le Prince prit congé en exprimant sa satisfaction. »

Le 14 avril 1841, le capitaine Trotter et le commandeur Allen mirent à la voile pour le Niger, avec *l'Albert* et *le Wilberforce; le Soudan* avait déjà mis à la voile. Ce fut

un moment très-émouvant pour Buxton. Il pria avec ferveur pour le succès et le bonheur de ces braves équipages; il appréciait les risques et les périls qui les attendaient; mais sa confiance dans la Providence n'en était pas ébranlée. Le principal sujet d'appréhension provenait du climat, on avait pris toutes les précautions que la prudence peut suggérer. Le Dr Reid avait inventé un système de ventilation par lequel un courant d'air, imprégné de chlorure de chaux, se répandait dans le vaisseau par l'action des machines à vapeur; l'équipage était composé en grande partie d'indigènes africains; l'état-major médical était nombreux et habile.

L'état de santé de M. Buxton exigeait un complet repos. Après le départ de l'expédition, il séjourna quelque temps à Leamington ; il s'y occupa des sociétés de missions, sans perdre de vue son sujet favori. M. Trew dit : « Sir Fowell Buxton ne s'informe que d'une chose, savoir si les missionnaires sont réellement serviteurs de Dieu? S'ils sont résolus à prêcher en toute vérité et simplicité Jésus-Christ crucifié et à travailler pour sauver les âmes et les corps des pauvres africains.» Il ne se refusait pas à aider les missions dans d'autres pays; mais il pensait qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour soulager les maux de l'Afrique. Sa maxime était: *Dum Roma deliberat, Saguntum perit.* Cette conviction excitait sa charité chrétienne.

Buxton rejoignit en Ecosse son fils et son neveu Buxton, qui avaient loué un terrain de chasse dans le nord, à Ausdale, près du sommet de l'Ord de Caithness. Il écrit : « Nous avons tué tous les grouses (coqs de bruyère de l'Ecosse), mangé toutes les provisions et lu tous nos livres; nous avons bien joui de notre séjour; vivant dans l'abondance et un peu en sauvages, car le dîner du lendemain se jouait dans les ruisseaux ou courait dans la forêt. »

Il reçut enfin, à son retour chez lui, des nouvelles de l'expédition du Niger, en date du 20 août; elles étaient encourageantes. « Nous n'avons que deux malades, » écrivait le capitaine Trotter.

L'histoire de l'expédition du Niger se lie si intimement au sujet de ces mémoires, que l'on ne trouvera pas déplacé si nous donnons un aperçu de ses progrès, de ses espérances et de ses revers, en extrayant les documents officiels.

L'expédition du Niger remonta le *Nun,* une des branches du fleuve, le 20 août 1841 ; c'était l'époque recommandée par le capitaine Beecroft et les autres personnes qui connaissaient le pays. Chacun était en train et excité par la beauté et la nouveauté de la scène; l'air paraissait parfaitement salubre. Après avoir dépassé Sunday-Island, où l'influence de la marée fait place à celle du courant de la rivière vers la mer, on remarqua un changement dans l'aspect du pays : les bords du fleuve s'élevaient légèrement, une variété de superbes palmiers et d'autres arbres formaient une forêt si épaisse qu'on ne pouvait rien distinguer au-delà de quelques toises de la rive du fleuve. Des clairières cultivées contenaient des yams, des cocos, de la cassave, du maïs, du plantain et quelquefois des cannes à sucre. Les huttes solitaires étaient remplacées par des groupes de huttes, puis par des villages, les villages devinrent plus considérables; les naturels s'enhardirent peu à peu et vinrent dans leurs canots s'aboucher avec les navires. Ils se montrèrent d'abord très-timides mais toujours bienveillants; pendant les vingt premières lieues, on remarqua peu d'indice de commerce ; mais, plus tard, on vit des bateaux chargés d'huile de palme pour Brasstown et Bowny. L'expédition avançait chaque jour, sauf le dimanche. « Les eaux étaient parfois si basses, que cela

causait de grandes fatigues aux mécaniciens et aux chauffeurs ; ils étaient obligés de ménager extrêmement leurs forces. »

Le 26 août, tous les vaisseaux atteignirent Aboh. Le jour suivant, Obi, chef du pays d'Ibo, vint à bord *de l'Albert*, accompagné de plusieurs membres de sa famille et d'autres chefs. Le but de l'expédition et les articles du traité lui furent exposés par un habile interprête de Sierra-Leone, et les commissaires furent enchantés de l'intelligence, du jugement et de la sincérité apparente des remarques d'Obi. Les légères objections qu'il faisait à quelques-uns des articles, montraient qu'il comprenait l'objet du traité. Ces objections se résumaient en ceci : que, si la traite était abolie, il faudrait que son peuple eût quelque occupation qui le fît vivre, et il désirait en conséquence que beaucoup de vaisseaux vinssent trafiquer avec lui. Il était venu sans pompe ni entourage, à l'exception de son costume qui était un uniforme anglais écarlate, pantalon de même ; son extérieur était plutôt celui d'un marchand rusé que celui du souverain d'une vaste contrée.

Ses manières, quoique amicales et familières, montraient qu'il avait la conscience de son pouvoir ; ceux qui l'accompagnaient le traitaient avec un respect marqué. Son aspect était imposant : il avait près de six pieds, et il était bien proportionné ; son front était large et son expression très-intelligente. « Il nous donna un jour, dit le Dr Mac William, une preuve de sa fermeté, à bord de *l'Albert*. Il était occupé avec les commissaires, et j'amusais son frère et d'autres chefs, en faisant quelques expériences avec la batterie galvanique de Smee ; Anorama, le juge, toucha les cylindres à l'extrémité des conducteurs ; la batterie agissait avec puissance ; il retira vivement la main et ne voulut plus en approcher. Les autres regardaient avec défiance et terreur

cet agent extraordinaire. Obi hésita un moment à s'exposer au choc, mais il ne voulut pas donner devant ses gens un signe d'irrésolution ou de frayeur. Il saisit résolument les cylindres et les tint pendant une minute, quoique je visse que les muscles de ses épaules et de sa poitrine étaient dans une forte excitation électrique. »

M. Schön, le chapelain, s'exprime ainsi :

» Les Ibos sont un peuple religieux, on entend constamment prononcer le mot Tshuku (Dieu). Les notions qu'ils ont de quelques-uns des attributs de l'Être suprême, sont justes sous plusieurs rapports, et ils les expriment d'une manière remarquable. Ils répètent que Dieu a tout créé, qu'il a fait les noirs et les blancs. Lorsqu'un homme, qu'ils considèrent comme vertueux, meurt, ils disent : il verra Dieu ; ils disent d'un méchant : il ira dans le feu. J'ouvris la Bible et je fis lire quelques versets à Simon Jonas, qui les traduisit dans la langue de l'Ibo ; cela frappa Obi ; il admettait qu'un blanc pût lire et écrire, mais un noir, un Ibo, jadis un esclave ! cela passait son entendement. Il saisit la main de Simon, la secoua et dit : « Restez avec » moi : vous m'instruirez moi et mon peuple. » Il insistait ; Simon fit part de ce désir au capitaine Trotter. C'était un gage de la sincérité d'Obi dans l'accomplissement du traité ; car s'il avait voulu en esquiver les conditions, il n'aurait pas demandé à avoir près de lui quelqu'un qui sut la langue du pays, qui pût surveiller ses actions et les faire connaître aux commissaires. Jonas resta à Aboh quelques semaines, et on lui confia, pendant ce temps, deux mille enfants pour les instruire. »

Les huttes à Aboh étaient élevées de quelques pieds au dessus du sol, et reposaient, soit sur une élévation de terre battue, soit sur des piliers de bois de quatre à huit pieds de hauteur ; dans ce cas on entrait dans la hutte par une

échelle. Ces demeures étaient très-propres et pourvues de nattes. Le nombre des huttes, à Aboh, était de huit cents à mille. Obi n'avait que deux grands canots en état de servir ; on prétendait qu'il en avait quinze, armés d'un petit canon fixé à la proue et munis de vingt à cinquante rames; le plus grand pouvait porter vingt combattants. Il y avait, à Aboh, dix chefs qui avaient chacun de deux à six canots de guerre. Dans les occasions extraordinaires, Obi pouvait disposer de trois cents canots armés de pierriers et de mousquets.

Le capitaine W. Allen, qui avait exploré le Niger en 1833, dit que les populations riveraines, jusqu'à Rabba (à cent lieues de son embouchure), sont sous l'influence de trois chefs puissants et indépendants : Obi, roi d'Ibo; l'Attah, ou roi d'Eggarah, et le roi des Fellatahs, à Rabba. Le traité stipulant l'abolition de la traite, des encouragements pour le commerce légitime et l'autorisation d'envoyer des missionnaires, ayant été conclu avec Obi, il reçut des présents en signe d'amitié, et l'expédition partit pour Iddah, capitale du royaume d'Eggarah.

L'aspect de la contrée changea : des collines se montraient derrière les broussailles épaisses qui couvraient les bords de la rivière ; cette vue réjouit les navigateurs.

L'accroissement des cultures indiquait une augmentation de population ; à Iddah, le terrain était plat et marécageux, mais il s'élevait graduellement jusqu'à des collines assez hautes qui paraissaient richement boisées. De la place où les bâtiments étaient à l'ancre, on apercevait une chaîne de collines coniques et plus loin un plateau élevé s'étendant du nord-est au sud-ouest. Ses pentes étaient couvertes d'une épaisse forêt d'où s'échappaient une multitude de cours d'eau qui se jetaient dans le Niger, au dessous d'Iddah. Quelques officiers pénétrèrent dans le pays

et furent frappés de sa beauté : çà et là des plantations de cassave, de yams, de gourdes, de maïs et de cannes à sucre ; les habitants sont plus industrieux et plus civilisés que dans la partie inférieure du fleuve. Les habitants d'Iddah firent éprouver à M. Crowther, nègre lui-même, une impression désagréable ; leur apparence et leurs manières étaient grossières. « Ils ne se gênaient pas, dit-il, pour toucher nos vêtements, et leur saleté rendait cette familiarité fort désagréable ; c'est un des peuples les plus sauvages que j'aie rencontré. » La population d'Iddah fut évaluée à 7000 âmes.

Le roi, l'Attah, d'Eggarah, paraît moins intelligent et moins civilisé qu'Obi. On conclut un traité semblable avec lui. Il fit beaucoup de questions, et ses remarques indiquèrent qu'il comprenait ce qu'on lui disait. Le traité fut signé avec solennité en présence des chefs et des principaux habitants de la ville. L'un de ceux-ci, Lobo, grand juge, était un bel homme, bien vêtu, dit le capitaine Allen. Ses manières étaient nobles, supérieures à celles des autres chefs.

Jusqu'à ce moment, l'expédition avait eu un bonheur qui dépassait toute attente. Le Delta était franchi et on était dans la vallée du Niger. Les équipages contemplaient avec ravissement les scènes variées qui s'offraient à eux. On espérait que la bonne santé se soutiendrait, mais il devait en être autrement. Le 4 septembre, une fièvre pernicieuse se manifesta sur l'*Albert* et presque simultanément sur les autres vaisseaux. On marcha vers le confluent du Niger et du Tchadda.

La contrée était parfaitement cultivée ; on voyait de belles fermes entourées de blé de Guinée qui faisait honneur aux cultivateurs. La ville d'Adda-Kuddu avait été détruite par les Fellatahs. Le sol était un riche terrain végé-

tal : le ricin y croissait en abondance, ainsi que le coton, l'indigo, etc. M. Schön remarqua un prêtre qui portait une robe de soie de manufacture indigène ; le tissu en était bon ; elle pesait au moins sept à huit livres. On était convenu avec l'Attah d'une concession de terrain au confluent des deux rivières, pour y établir une ferme modèle, près du mont Patteh ; quoique le sol n'y fût pas de première qualité, il produisait du coton en abondance ; on espérait que le café prospérerait sur les collines. Les habitants de ces districts étaient exposés aux ravages des Fellatahs, qui faisaient le commerce des esclaves ; on pensa que l'occupation d'une ou deux stations par les Anglais, donnerait de la confiance aux indigènes, asurés qu'ils seraient de la protection de la Grande-Bretagne.

M. Macqueen avait déjà émis l'opinion qu'une ville bâtie à ce confluent, sous la protection de l'Angleterre, deviendrait la capitale de l'Afrique ; plus de cinquante millions d'hommes en dépendraient.

Aussitôt qu'on eût choisi l'emplacement de la ferme modèle, les habitants du voisinage y apportèrent une quantité de provisions pour les vendre, et ceux qui n'avaient rien s'engageaient comme ouvriers ; ils étaient en très-bonne disposition. Les objets étaient des étoffes de coton bien tissées, du coton filé, des gourdes sculptées, du tabac, du beurre de shea, de la viande de buffle séchée et du poisson sec. Le trafic paraissait être le goût dominant de ces gens, et ils s'y entendaient très-bien.

Tout, dit M. Cook, faisait présager que le but de l'expédition serait atteint ; mais la maladie à bord prit un tel développement que le capitaine Trotter jugea convenable de renvoyer les malades à la mer sur le *Soudan*, sous la conduite du lieutenant Fishbourne, qui montra autant de zèle que d'habileté en dirigeant le bâtiment sur ce fleuve

difficile à naviguer avec un équipage en si triste état. A l'embouchure du Nun, ils rencontrèrent le *Dauphin,* qui se chargea de conduire les malades à l'île de l'Ascension.

On apprit en Angleterre, au mois de décembre, que le *Soudan* était revenu à Fernando Po, et que neuf hommes étaient morts de la fièvre; cette nouvelle affecta vivement les amis et les promoteurs de l'expédition. Buxton écrit: «C'est un coup terrible; il n'y a de consolation que dans la soumission à la volonté de Dieu. Si nous savions pénétrer ses desseins, nous y trouverions à coup sûr des sujets de gratitude. Notre texte de ce jour a été : «Je n'aurai pas de frayeur, lors même que la terre serait ébranlée et les montagnes précipitées dans la mer.

» Je suis loin de regarder la partie comme perdue; la route est ouverte, j'en suis convaincu, aux missionnaires, jusque dans le centre de l'Afrique, et, à quelques égards, nous avons trouvé des facilités inattendues. Les avons-nous achetées à trop haut prix. La perte de neuf hommes doit-elle abattre notre courage? Nous arrêterait-elle pour faire la guerre à la France ou à la Chine. Oh! dira-t-on, une guerre avec la France touche à nos plus grands intérêts! Et n'est-ce donc rien que d'abolir la traite des noirs, de répandre l'Evangile en Afrique, d'encourager la civilisation et les forces productrices de la quatrième partie de la terre? Ce sont les intérêts du genre humain tout entier qui sont en jeu. Ces calamités sont peut-être envoyées pour éprouver notre foi dans notre œuvre. Je crois qu'en persistant courageusement nous triompherons.» Cet espoir ne se réalisa pas; la maladie continuant à sévir, le capitaine Trotter fut obligé, le 21 septembre, d'envoyer le *Wilberforce* rejoindre le *Soudan*, tandis qu'avec le capitaine Allen, il s'efforcait d'atteindre Rabba, grande ville capitale des Fellatahs; les bords de la rivière étaient plus

peuplés, on vit environ deux mille personnes sur le marché de Gori; les articles en vente étaient du sel de Rabba, des tobes de diverses couleurs, des étoffes du pays, des outils en fer, tels que bèches et houes, du maïs, des noix de terre, de la ficelle, de la soie, des graines, du shéa (beurre), des chapeaux de paille à larges bords, des plateaux de bois et des callebasses sculptées.

M. Schön mentionne plusieurs grands sacs de coton brut, des teintureries en bleu, des forgerons à l'ouvrage, et des moulins pour le blé de Guinée en pleine activité.

Le district de Gori dépend de l'Attah d'Eggarah ; en conséquence le traité conclu avec celui-ci y était applicable. Le capitaine Trotter ayant trouvé là des esclaves dans un canot, les délivra après un jugement formel; les propriétaires prétextant leur ignorance, on leur laissa leur canot. Ces pauvres esclaves tombèrent à genoux devant le capitaine en le remerciant; leurs maîtres et le fils de l'Attah qui assistait au jugement, comme représentant son père, reconnurent la justice de cette décision.

Quelques semaines après, l'*Albert,* en redescendant le fleuve, apprit que la loi contre la traite avait été proclamée à Budda, le point le plus éloigné du territoire de l'Attah. On avoua que Budda avait toujours été un grand marché d'esclaves, mais qu'il y avait renoncé depuis l'abolition. Les habitants se réjouirent de la fondation d'un établissement anglais: «Nous irons voir, disaient-ils, comment les blancs bâtissent les maisons et établissent des fermes.» Ils avaient l'intention de s'établir près d'eux pour en être protégés. Les mêmes déclarations furent répétées ailleurs.

L'*Albert* atteignit Egga, la plus grande ville du Nufi, le 28 septembre; la capture des esclaves avait excité l'alarme du pays; mais quand le gouverneur connut le traité en vertu duquel les esclaves avaient été délivrés, il se déclara

satisfait et exprima le vœu que l'abolition de la traite eût lieu dans le pays de Nufi. Il se refusa cependant à négocier sans la permission de son supérieur, le roi de Rabba; il ne croyait pas les Fellatahs disposés à abolir le trafic des esclaves. M. Schön parla très-fortement à cet égard à un marchand d'esclaves; cet homme convint de la vérité de tout ce qu'on lui disait, et dit que si le roi faisait une loi contre la traite, il en serait charmé, ainsi que tout le peuple. « Si l'on peut, dit M. Schön, gagner les Fellatahs à cette cause, on aura mis la hache à la racine du mal. » La population d'Egga est de sept à huit mille âmes. Les habitants sont grands et bien faits, leur expression, la teinte moins foncée de la peau, semblent indiquer un mélange de la race caucasienne avec la race nègre.

La fabrication des étoffes est la principale industrie d'Egga. Il y avait deux cents métiers à tisser dans la ville. Ces métiers sont très-simples et l'étoffe bien faite, sa largeur ne dépasse pas trois pouces; les unes sont blanches, les autres bleues et rouges. Les habitants teignent eux-mêmes : le bleu est fait avec l'indigo qui est très-abondant; on voit partout des fosses à teinture; ils tirent le rouge du bois de Cam. Ils nous demandèrent quelles étoffes et quelles couleurs nous préférions, afin de nous en préparer pour notre retour. Le coton croît sur la rive gauche du fleuve; ils le plantent après la première pluie, et cinq mois après il est bon à recueillir.

Egga est à cent dix lieues de la mer. La mission était remplie auprès de deux des royaumes que l'on devait visiter; mais il fallait renoncer à l'espoir de compléter l'œuvre en atteignant la ville de Rabba. « Notre intervention, dit le capitaine Trotter, aurait eu pour effet de rendre la nation des Nufi plus indépendante, moins opprimée, et de faire diminuer le commerce des esclaves. Mais la ma-

ladie faisait à bord des progrès si alarmants, qu'il fallut redescendre en toute hâte le fleuve le 4 octobre. Le capitaine Allen, qui avait insisté pour continuer, fut attaqué par cette fièvre mortelle, ainsi que presque tout l'équipage, à l'exception des nègres; le capitaine Trotter fut aussi atteint, les mécaniciens eux-mêmes devinrent trop malades pour faire leur service. Le Dr Stanger (le géologue), qui avait appris pendant le voyage, en lisant un traité scientifique, la manière de diriger les machines, se chargea de ce soin, et le Dr Mac William, outre ses pénibles devoirs envers ses malades, conduisit le navire, avec le secours d'un seul matelot blanc, de la manière la plus habile.

« Un des officiers, écrit M. Schön en date du 8 octobre, est mourant, d'autres sont encore malades, et ceux qui sont délivrés de la fièvre, sont dans un tel état de faiblesse qu'ils ne pourront agir de long-temps. Rien ne peut se comparer à notre situation. Ceux à qui j'ai donné mes soins pendant leur maladie ou à leur lit de mort, connaissaient le danger du climat africain ; ils avaient fait leur compte en s'engageant dans l'expédition. Je dois déclarer, à leur honneur, que je ne leur ai entendu proférer aucune expression de regret ; ils tiraient de grandes consolations de la pureté de leurs motifs et de la sainteté de la cause qu'ils avaient voulu servir.... »

En approchant de la ferme modèle, la quantité de terrain préparé et l'état des constructions nous fit espérer que le surintendant et les deux Européens demeurés avec lui, avaient échappé au fléau : espoir trompeur ! MM. Carr, Kingdon et Ansell, étaient malades; il fallut les prendre à bord. Les nègres n'ayant pas souffert, on les laissa à l'établissement sous la conduite de M. Moore, nègre Américain ; on y laissa le schooner l'*Amélie*, avec un équipage nègre, pour protéger les colons. Les indigènes étaient dis-

posés à s'engager comme ouvriers à la ferme ; ils étaient bienveillants et avaient fourni des vivres en abondance à des prix modérés.

Obi et son peuple se montrèrent aussi très-bien lorsque l'*Albert* arriva à Aboh ; c'était réellement un brave homme qui justifia la bonne opinion qu'on en avait conçu. Il témoigna une grande pitié de la maladie du capitaine.

L'*Albert* était à trente lieues de la mer, lorsque son équipage fut agréablement surpris en voyant un navire à vapeur remonter le fleuve : c'était l'*Ethiope*, commandé par le capitaine Beecroft, que M. Jamieson envoyait à leur secours. Son arrivée fut très-utile. Le capitaine Beecroft et son mécanicien se chargèrent de conduire l'*Albert* à Fernando-Po. On espérait que le capitaine Allen et ses braves compagnons se rétabliraient promptement sous l'influence d'un air pur, mais la plupart avaient trop souffert, et la mortalité fut désolante : des trois cent-une personnes qui composaient l'expédition lorsqu'elle commença à remonter le Niger, quarante et une périrent de la fièvre d'Afrique ; sur cent cinquante Africains, pas un ne mourut. Le capitaine Bird Allen succomba à Fernando-Po, le 21 octobre.

Ainsi échoua l'expédition du Niger. D'après les rapports uniformes et les déclarations de tous ceux qui y ont pris part, le climat seul empêcha la réalisation de ce qu'on espérait. Tout avait été mis en jeu. Les officiers et les hommes méritaient les plus grands éloges, ils ne furent arrêtés que par l'impossible ; ils n'ont pu vaincre la nature et n'ont cessé de persévérer qu'en cessant de vivre. Le gouvernement partagea cette opinion et l'exprima par lettre au capitaine Trotter.

Il fut constaté que les indigènes étaient moins barbares que l'on ne s'y attendait dans cette partie reculée de l'A-

frique. Ils recherchaient la protection des Anglais contre leurs oppresseurs les Fellatahs, et on aurait pu facilement leur accorder cette protection; le pays était un peu moins fertile qu'on ne l'avait cru; on y trouve cependant du coton, des cannes à sucre, du café, de l'indigo, du gingembre, de l'arrowroot des bois de teinture et de magnifiques bois de construction pour la marine, de l'huile de palmier, même de l'ivoire et d'autres articles de commerce importants. Les bords du Niger sont peuplés, à l'exception des terres marécageuses. Aussitôt que l'homme trouve un terrain ferme, il bâtit sa hutte et se met à cultiver. A mesure qu'on remonte le fleuve, la population augmente : on trouve de grands villages, des villes, des cités populeuses. Les rives du Tchadda ont été dépeuplées par l'enlèvement des esclaves. Ce pays peut nourrir une population considérable. Le luxe de la végétation est incroyable : le palmier, cette source de richesses, y croît en grande abondance. Le trafic est la passion dominante de ce peuple; chaque ville a son marché qui se tient à-peu-près tous les quatre jours; tous les quinze jours il y a de grandes foires. Ainsi non loin de l'Europe, dont grâce à la vapeur la distance diminue tous les jours, il y a une contrée immense et productive; les peuples qui l'habitent ne demandent qu'à recevoir les produits de nos manufactures et à trouver un écoulement pour les leurs.

Sans les obstacles que le climat offrit, on aurait pu conclure et exécuter les traités pour l'abolition de l'esclavage. Ces peuples accueillaient avec bonheur les principes d'humanité si nouveaux pour eux; ils voyaient dans le traité une garantie contre les guerres incessantes qui les désolent; le passage à certaines époques de bâtiments à vapeur sur le fleuve, aurait obtenu ce résultat. C'est donc au climat seul qu'il faut attribuer l'insuccès; lui seul à

empêché l'expédition d'être le héraut qui aurait proclamé l'affranchissement de l'Afrique occidentale.

Dans une dépêche adressée d'Iddah à lord John Russell, par les quatre commissaires, ils déclarèrent unanimément qu'on peut envoyer des missionnaires et des instituteurs en Afrique (*). Ce sera la mesure la plus efficace, avec l'aide du Très-Haut, pour éclairer ce malheureux pays et extirper à jamais l'abominable plaie de l'esclavage.

1842.

On comprend avec quel chagrin Buxton reçut les tristes nouvelles de l'expédition du Niger. Il fut ému de compassion pour les hommes courageux qui avaient tenté de réaliser ses plans, et profondément attristé en voyant se fermer, pour le moment du moins, la porte par laquelle il espérait que de nombreuses bénédictions se répandraient sur l'Afrique. Sa santé déjà affaiblie déclina graduellement, et il ne put plus supporter un travail de tête un peu suivi. Pour un homme que la nature avait appelé à une si grande activité morale et intellectuelle, c'était une rude épreuve que de se sentir mis de côté avant l'heure. Il n'avait que cinquante-cinq ans, et sa vie active penchait avec tristesse vers son déclin. Ce qu'il appelait : « les horreurs sans exemples du commerce des esclaves » se représentaient sans cesse à son esprit, dans leur hideuse réalité. Il voyait les villages de l'Afrique pillés et brûlés, les navires traversant l'Atlantique avec leurs cargaisons de suppliciés;

(*) Il n'y avait pas encore de fiévreux à bord.

lorsqu'il croyait qu'on ne l'observait pas, il poussait des soupirs déchirants; il ne manifestait pas son chagrin par des paroles, mais son air abattu, son visage pâle, sa préoccupation, la ferveur avec laquelle il priait pour la pauvre Afrique, montraient assez l'énergie de ses sentiments.

Les trois années qui s'écoulèrent entre ce moment et sa mort, furent marqués par plusieurs événements heureux dans sa vie domestique, par les jouissances qu'il éprouvait de la vie de campagne, par les heureuses nouvelles qu'il recevait de l'émancipation dans les Indes occidentales et par quelques espérances quant à l'Afrique, mais surtout et par dessus tout par les consolations religieuses et par une foi éprouvée. Il fut toujours humble, patient, résigné, affectueux pour ceux qui l'entouraient et reconnaissant envers le Seigneur. Sa correspondance montre qu'il ne se laissait pas aller au découragement et qu'il conservait l'espérance d'une meilleure réussite dans l'avenir. « Il a plu à Dieu de nous envoyer un cruel échec, écrit-il, une calamité publique et personnelle. Ce cher Bird Allen, sa longue maladie, les souffrances des autres, ce brave Stenhouse, ce pauvre Willie. Quel bonheur que Trotter ait été épargné... Peut-être une entreprise uniquement composée de nègres réussirait-elle mieux. Peut-être faudra-t-il se borner à des missionnaires; attendons avec foi et soumission les lumières que le Seigneur nous enverra. »

A Mlle Gurney, il dit : « Votre oracle favori fulmine de grands articles contre moi et m'attaque en vers et en prose; mais cela ne me donne pas d'humeur; nous n'abandonnerons pas l'Afrique.... Personne ne conteste l'étendue du mal. Notre plan a échoué, mais n'y a-t-il plus rien à faire ? Parce que nous avons commis quelques erreurs, s'ensuit-il que nous devions nous réconcilier avec ces abominations? un effort isolé est-il tout ce què l'humanité et

l'Evangile ont le droit d'exiger? d'ailleurs, n'avons-nous rien obtenu? Nous savons que c'est par les indigènes qu'il faut agir, qu'il faut des missionnaires de couleur; l'Afrique doit être délivrée par ses enfants. »

Imbu de cette idée, il vint à Londres au mois de février, et s'occupa à provoquer des réunions et des conférences sur cet objet ; il employa le printemps à recueillir ce qui pouvait être utile à l'Afrique dans les souvenirs de l'expédition du Niger. La ferme modèle existait encore, et il s'efforça d'obtenir du gouvernement la promesse qu'un des bâtiments à vapeur de l'État la visiterait de temps en temps. Les chefs de la société africaine eurent avec lord Stanley une entrevue que Buxton raconte ainsi :

« Lushington exposa nos vues avec hardiesse et habileté. Sir Robert Inglis parla ensuite, disant les choses les plus fortes d'une voix douce et avec une grande urbanité. Acland dit quelques paroles excellentes. Je m'efforçai d'établir que, sauf le climat, tout le reste avait été favorable et qu'il serait honteux d'abandonner l'Afrique pour un premier échec. Lord Stanley nous offrit de faire circuler chez les membres du cabinet, tous les mémoires où nous exposerions nos vues et nos désirs. »

Buxton reçut la visite du rév. Schön, qui avait été chapelain de l'expédition. « Schön attache, écrit Buxton, une grande importance à la conservation de la ferme modèle; si nous ne pouvons la soutenir entre nous, veuillez convoquer une réunion des souscripteurs pour tenter un dernier effort. Que Dieu nous assiste. »

Cette réunion eut lieu au mois de Juin. Buxton ne put y assister. Rien n'était plus frappant que le contraste qui existait entre le souvenir qu'on conservait des espérances exprimées en 1840 et les nouvelles si tristes que l'on dut communiquer aux auditeurs ; on ne se découragea cepen-

dant pas. Lord John Russell, avec son courage ordinaire, prit une grande part aux débats et soutint la justesse des principes sur lesquels reposaient les plans précédents. La discussion fut très-intéressante et animée.

L'évêque de Calcutta écrivit à Buxton : « Ne vous laissez pas abattre....,. Lorsque nous considérons notre impuissance à sonder les desseins du Tout-Puissant, devons-nous être surpris si les soucis et les chagrins sont le résultat des plans les mieux concertés. La Providence tient en réserve d'autres moyens d'affranchissement pour l'Afrique. Marchons courageusement en avant, des bénédictions inattendues se manifesteront. Rien de ce qui se fait pour la gloire de Dieu et pour l'humanité ne se perd. Notre navire, ballotté par les vents, atteindra le port céleste où rien ne le menacera désormais. »

En juillet 1842, le lieutenant Webb offrit avec courage ses services pour aller visiter la ferme modèle avec le *Wilberforce*. Il trouva les colons en bon état, une partie du terrain était préparé pour la culture, vingt à trente acres étaient plantées, la plus grande partie en coton qui promettait une belle récolte. Les indigènes se prêtaient aux travaux ; il y avait en moyenne cent ouvriers : hommes, femmes et enfants. Ils recevaient trente centimes par jour en denrées. On avait élevé sept maisons et quatre huttes; il y avait des marchés réguliers. La protection offerte par l'établissement contre les enleveurs d'esclaves, avait engagé plusieurs individus à s'établir dans le voïsinage ; ils profitaient des leçons d'agriculture qu'ils avaient sous les yeux. Les indigènes étaient pacifiques, bienveillants et industrieux. Les Bassas (tribu voisine) sont un peuple tranquille et intelligent, désireux de connaître les coutumes européennes ; les femmes étaient modestes et gracieuses. Les Fellatahs sont la terreur du pays. M. Carr, le sur-

intendant, ayant été assassiné en revenant de Fernando-Po, les colons n'avaient plus de chef. M. Moore, nègre, qui lui succéda, n'avait pas d'autorité et l'anarchie ne tarda pas à s'introduire. Le lieutenant Webb, pour remédier à ce mal, voulait laisser à la ferme M. Hensmann, médecin du *Wilberforce;* mais la fièvre s'étant déclarée à bord, on ne put se passer de lui; il se trouva forcé de dissoudre l'établissement et d'emmener avec lui ceux qui le composaient.

« Je regrettai, dit-il, cette dure nécessité; je comprenais les avantages de cette position d'où le commerce et la civilisation pouvaient répandre leurs bienfaits dans les contrées voisines, où les nègres fugitifs iraient se mettre à l'abri des traficants d'esclaves; sa protection serait appréciée et une colonie importante se formerait. »

La population établie autour de la ferme modèle, exprima un vif regret de sa suppression; un des hommes ajouta que les Bassas descendraient le fleuve et iraient au devant d'une nouvelle expédition. Buxton fut désolé de ce nouvel échec. « C'est à rendre fou, écrit-il; cette ferme modèle allait si bien, notre essai réussissait, et tout a été détruit parce qu'on n'a trouvé personne pour en prendre la direction. »

Au mois d'octobre, le capitaine Bosanquet offrit ses services pour conduire gratuitement une autre expédition au Niger; il souscrivit de plus 12,500 francs pour en couvrir les dépenses. « Mon cœur, écrivait-il, est avec nos frères noirs, et je consacrerai à faire réussir cette expédition le peu de talent et d'énergie que je possède. »

Le comité de la société examina cette proposition, elle fut reçue avec une vive reconnaissance, mais le comité ne crut pas pouvoir l'accepter.

Au mois de janvier 1843, Buxton se rendit à Londres pour prendre part à la dissolution de la société de civilisation africaine, acte qui lui coûtait beaucoup. « J'éprouve, dit-il à cette occasion, ce que je ressentirais si j'étais appelé aux funérailles d'un ancien ami. » Après que l'on eut vôté la résolution de suspendre les opérations de la société, il s'adressa à l'assemblée avec une profonde émotion. Il remercia le comité de ce qu'il avait fait, et tout en reconnaissant la nécessité de la mesure qui venait d'être adoptée, il persista dans l'idée que l'expédition n'avait pas complétement échoué, et ajouta que toutes les attaques de la presse ne le feraient pas convenir qu'il se fût trompé dans les mesures qu'il avait proposées et les espérances qu'il avait conçues. Les hommes de bon sens qui examinèrent à fond ce sujet, lui rendirent le même témoignage. Lord Monteagle lui écrit : « Ce que vous avez déployé d'habileté et d'énergie, semblait garantir le succès; mais après avoir mis de son côté tout ce que la raison peut suggérer, il reste en toute chose ce que la prescience humaine ne peut ni savoir ni calculer; ne permettez pas, mon cher Buxton, que ces pensées troublent votre santé ou votre repos. »

Ces témoignages d'affection et les bonnes nouvelles des Indes occidentales, lui rendirent la sérénité et la faculté de jouir du bonheur domestique qui l'entourait.

Il avait acheté, depuis quelques années, une petite propriété à Trimingham, dans le comté de Norfolk, et il s'occupait avec intérêt de divers projets pour l'améliorer; il cultivait lui-même une des fermes et y introduisait les meilleurs modes de culture. Il y adjoignit, en 1840, d'autres terrains sur lesquels de grandes plantations furent établies; ce furent les occupations favorites de ses dernières années. Ses amis se rappellent le plaisir qu'ils avaient à l'accompagner sur les collines de Runton et de Trimingham, lors-

qu'il leur montrait les points de vue sur la mer et les jeunes plantations qui s'élevaient sur le premier plan. M. H. Johnson, le précédent propriétaire de Runton, était son compagnon et son aide dans ses plans d'amélioration. Buxton avait donné à ses plantations, comme jadis à ses chevaux, les noms des objets qui l'avaient le plus intéressé: un bois s'appelait le Niger, un autre le Fernando-Po, etc. Un de ses amis lui dit: « Si l'Angleterre subsiste, vos plantations seront un jour l'orgueil du pays. — Si l'Angleterre subsiste! s'écria-t-il, un pays qui a aboli l'esclavage ne peut périr. »

Les détails qui suivent nous sont fournis par le secrétaire de Buxton, M. Nixon ; on y prendra une juste idée du caractère de l'homme dont nous avons esquissé la vie.

« Les qualités qui m'ont le plus frappé chez sir Fowell Buxton, étaient sa persévérance, sa bienveillance, son dédain de ce qui n'était qu'extérieur, son zèle pour tout ce qui était pratique et surtout son humilité.

» Avant de s'engager dans une entreprise, il n'examinait pas si le succès était probable, mais s'il était possible, et alors il s'y consacrait tout entier et ne l'abandonnait que quand le but était atteint.

» Son humilité le portait à accorder un certain respect à tout individu, quelque humble que fût sa condition. Personne n'a mis plus sincèrement en pratique les principes développés par Channing, dans l'essai qui a pour titre: *L'honneur est dû à tout homme*.

» Au mois de juin 1840 (j'étais son secrétaire depuis peu de jours), il se rendit d'Upton à Londres en me laissant le soin de faire un abrégé de son ouvrage sur la *Traite des esclaves et le remède à y apporter*. A son retour, je lui lus, en nous promenant, ce que j'avais fait. Lorsque j'eus fini, il me dit: « C'est bien, M. Nixon, cela vous fera hon-

neur, mais cela ne suffit pas pour moi ; c'est le discours élégant d'un jeune membre du parlement ; il me faut quelque chose de plus pratique, quelque chose de court et de fort ; mettons-nous tout de suite à l'ouvrage. »

» J'admirais sa puissance de concentration, qui lui permettait d'appliquer toute son énergie à l'objet qu'il avait en vue. Tout ce que l'habileté humaine pouvait concevoir et tout ce que la fermeté corporelle pouvait supporter, semblait être à sa disposition. Il s'absorbait trop dans son sujet pour ressentir de la fatigue, et me plaisantait avec bonhomie lorsque j'étais las et que je demandais grâce : « Vous êtes fatigué? vous ne savez ce que c'est que d'être fatigué ; attendez d'avoir été dix-neuf ans au parlement ; terminons vite cet ouvrage, peu m'importe mes esclaves blancs, pourvu que je sauve les esclaves noirs. »

» Lorsque Buxton revint seul d'Italie, il était surchargé de travail, en raison de l'expédition du Niger. Un esprit aussi puissant que le sien pouvait seul supporter ce fardeau. Lorsque l'ouvrage de la journée était fini, souvent il ne pouvait dormir, et me faisait appeler pour lui lire haut, dans l'espérance de le calmer et de le disposer au repos. Quelquefois je croyais qu'il s'assoupissait et je baissais le ton peu à peu ; il m'arrêtait subitement en s'écriant : « Donnez-moi mon carnet, inscrivez ceci et ceci, et il continuait jusqu'à ce qu'il eût préparé l'ouvrage d'une semaine entière. Je recommençais à lire d'un ton monotone ; il s'écriait encore : « C'est inutile, je ne puis dormir ; prenez une feuille de papier, » et il dictait des notes, une lettre, etc.

» Il portait la même persévérance dans les petites choses ; que de soins il a donné à ses plantations, établies dans un mauvais sol, exposées aux âpres vents du nord-est qui semblent s'opposer à la croissance des arbres ; il n'épargna rien pour accomplir ses projets : lectures, correspondances,

conversations avec des hommes d'expérience, visites aux pépinières; il puisait à toutes les sources, il prenait des informations partout; aussi le succès couronna-t-il ses efforts. Les florissantes plantations de Trimingham et de Runton sont citées dans un *Essai* qui a obtenu la médaille d'or de la société royale d'agriculture, en 1845.

» La règle de Buxton dans toute sa vie, était d'être complet en toute chose et de bien faire ce qu'il faisait; mais dans l'affaire des plantations, sa plus grande jouissance a été de fournir de l'ouvrage aux pauvres.

» Il aimait passionnément les chevaux; il m'a raconté lui-même ce qui suit: «Mon pauvre vieux Abraham était le plus beau cheval que j'aie possédé. A l'époque où George IV était très-impopulaire, je traversais le parc Saint-James, au moment où le roi passait suivi de la foule. On poussait des acclamations et des cris terribles, et je me trouvai entouré de cette multitude au milieu d'un vacarme qui aurait effrayé le plus courageux animal. Mon brave cheval dressa les oreilles, ouvrit les naseaux et resta immobile le cou tendu. Le lendemain, lord *** vint pour acheter mon cheval; je lui dis qu'il n'était pas à vendre, que c'était mon favori, etc. Lord *** ne se découragea pas, il fit offre sur offre, et dit enfin qu'il ne parlait pas pour lui, qu'il était autorisé par un ami à aller jusqu'à 12,500 francs. Je refusai. Pour dernière ressource, il me dit: « M. Buxton, c'est le Roi qui m'envoie et j'espère que vous ne refuserez plus. » — Je fus embarrassé, mais je repris courage et avec force excuses et expressions de regret, je dis à peu près ceci: « Je suis heureux que Sa Majesté aime autant les bons chevaux, mais je les aime aussi; j'en ai un, et je veux le garder. »

» La générosité de Buxton était sans limite; il répandait les présents à profusion autour de lui. Sa libéralité publi-

que est bien connue; elle n'était égalée que par sa charité privée, moi seul et ses obligés l'ont connue. Souvent après avoir secouru plusieurs fois la même personne, il me donnait l'ordre de lui écrire quelques lignes sévères pour l'avertir qu'il ne fallait plus s'adresser à lui; puis il me rappelait, et me chargeait d'envoyer une somme à condition qu'on ne revînt plus.

» Il s'élevait quelquefois entre nous de légères discussions résultant d'un désaccord d'opinion ; je ne savais pas toujours modérer l'expression de ma pensée. Il en était vexé, mais il ne m'en parlait pas jusqu'au lendemain; et lorsque je croyais l'affaire oubliée, il me disait: « Quelle sottise à vous, Nixon, de vous être fâché hier; si j'avais répondu, nous nous serions peut-être séparés pour toujours. Prenez pour règle de ne pas parler quand vous êtes en colère, attendez le jour suivant. » S'il manquait lui-même à cette règle, il s'en affligeait et n'avait pas de repos qu'il n'eût fait oublier son tort. Il ne se contentait pas de le reconnaître, il redoublait d'attention pour l'offensé.

» Je regrette d'avoir recueilli si peu de souvenirs sur Buxton, ils me sont bien précieux; mon estime et mon respect pour lui s'augmentent, s'il est possible, chaque fois que je reporte mes pensées sur lui. »

1843 et 1844.

En 1843, on ordonna à Buxton les eaux de Bath; il ne se faisait pas d'illusion sur son état; il écrivait en empruntant les paroles de Christophe North : « Quoique nos jours ne soient pas encore évanouis, nous apercevons les ombres du soir qui s'étendent et derrière elles les ténèbres de la nuit. »

En écrivant à M. Scoble, pour s'excuser de ne pouvoir assister aux réunions contre l'esclavage, il ajoute : « Je ne puis plus combattre avec vous, mais je prie Dieu d'être avec tous ceux qui sont engagés dans cette sainte croisade.»

Il exprimait quelquefois le désir de travailler encore pour l'Afrique. «Qu'importe l'instrument, disait-il, demandons seulement qu'il y ait d'habiles et d'heureux ouvriers pour la cause de Dieu, de Christ et des hommes.

Buxton passa l'été à perfectionner l'état de ses fermes et ses plantations. Le soir, il aimait à aller sur la pelouse du village, voir les paysans. A mesure que ses forces intellectuelles déclinaient, ses sentiments pour ceux qui lui étaient chers semblaient redoubler de vivacité. On ne saurait rendre l'énergie de ses prières, lorsqu'il demandait le bonheur et les vrais biens pour ceux qu'il aimait, présents et absents; mais surtout pour que son Père céleste étendît son bras protecteur sur la pauvre Afrique. Son ami et compagnon de travaux, M. Trew, quitta l'Angleterre à cette époque pour occuper un poste aux îles Bahama. « Je ne me console de votre départ, lui écrit Buxton, qu'en pensant à la noble cause que servez. Si vous pouvez obtenir que des noirs convertis et vraiment chrétiens aillent travailler en Afrique, que pourrions-nous regretter? ainsi bon courage, et que le Seigneur soit avec vous.»

En automne, la santé de Buxton lui permit de recevoir quelques amis chez lui, et parmi eux le révérend S. Crowther (nègre), qui prêcha pendant cette visite à l'église de Northrepps. C'était une chose réjouissante que d'entendre un excellent sermon, prêché par un ecclésiastique nègre. Il fit allusion à l'expédition du Niger; il dit qu'elle avait créé des facilités pour l'œuvre des missions, qu'elle avait fait beaucoup de bien : «Ceux qui ont semé dans les lar-

mes, dit-il, récolteront avec joie, et quelle joie plus grande peut-on éprouver que de voir les enfants élevés dans la vérité.» M. Beecham écrit dans le même sens à Buxton : «Vous voyez que l'expédition du Niger n'a pas totalement échoué; les résultats n'ont pas été tels qu'on l'avait espéré. Le Tout-Puissant accomplira dans sa sagesse le bien que votre cœur généreux avait rêvé. Une nouvelle impulsion a été donnée vers l'Afrique, elle a encouragé les émigrations de Sierra-Leone qui ont ouvert la route dans Yariba et Dahomey, et placé l'Afrique centrale à notre portée.» En novembre, la famille de Buxton s'alarma de sa faiblesse croissante ; il commença à perdre la mémoire, et de temps en temps il avait une confusion dans les idées très-pénible pour ceux qui l'entouraient. Il éprouvait une pression au cerveau, et pendant quelques semaines, il fut sérieusement malade. Il se remit cependant et reprit d'une manière étonnante sa vigueur et la lucidité de son esprit, mais il ne put plus supporter un travail prolongé. Voici quelques mots tracés pendant sa maladie.

«Oh que je perde la mémoire, pourvu que le Seigneur perde le souvenir de mes péchés!» On lui lut des passages qui contenaient des promesses de pardon. «Oui, reprit-il avec un sentiment profond. Je ne sais si c'est trop de présomption de ma part, j'espère que Dieu dans sa miséricorde infinie ne me rejettera pas, que j'aurai paix avec Dieu par Jésus-Christ.»

En recevant la nouvelle de la maladie de Mme Fry, il s'écria : «Oh Seigneur! daigne rétablir cette sœur bien-aimée, qu'elle puisse continuer son œuvre et que ses oreilles puissent encore entendre les cris des malheureux.»

Sa faiblesse s'accrut de nouveau; il portait fréquemment sa main à la tête comme s'il souffrait, et poussait de profonds soupirs; mais si son esprit avait déchu, son âme

ressentait le même amour pour Dieu et les hommes. Quelqu'un lui exprimant sa sympathie pour ses maux, il répondit : «C'est la volonté de notre père miséricordieux, ne murmurons pas.» Il crut avoir le bras et la main paralysés; son fils lui dit de ne pas s'inquiéter : «Oh! dit-il avec énergie, qu'il s'agisse de vie ou de mort, je ne suis pas effrayé, j'ai confiance.»

Ses épreuves lui firent sentir plus vivement celles des autres. On lui demandait ce qui le faisait soupirer : « Ce sont, dit-il, les souffrances de l'humanité.» Quant à lui-même, il ne cessait de rendre grâces ; lorsqu'on lui parlait de ses travaux pour le bien des autres : « Ils ont été un effet de la bonté du Seigneur, disait-il, qu'il me donne seulement une place dans son ciel.»

Après avoir lu l'oraison dominicale, il remarqua combien il était redoutable de demander le pardon pour nous-mêmes dans la même mesure que nous l'accordons aux autres; non qu'il crût avoir quelque chose à pardonner, mais il avait un si profond sentiment du besoin de pardon, qu'une restriction lui paraissait effrayante.

Le mois de janvier 1844 amena quelque mieux dans son état, et il éprouva un vrai bonheur de deux lettres qu'il reçut à cette époque. L'une était de M. Anson, au nom de S. A. R. le prince Albert, l'autre de sir Edouard Parry; elles l'informaient que le gouvernement, pour abolir la traite des esclaves, augmentait l'escadre sur les côtes de l'Afrique; le gouvernement paraissait aussi ne pas vouloir admettre en Angleterre le sucre des colonies à esclaves : «Ce sont là, dit-il, des motifs d'une gratitude inexprimable. Il écrivait là-dessus à sir Robert Peel : « Je suis convaincu qu'une diminution de droits sur les sucres de Cuba ou du Brésil compromettrait la grande œuvre à laquelle on travaille depuis tant d'années et au prix de tant

de sacrifices..... La cause de l'humanité n'en gémirait pas seule, notre nation en recevrait une tache indélébile..... Nous aurions une flotte sur les côtes d'Afrique pour combattre la traite; et ailleurs, sous le pavillon anglais et avec des capitaux anglais, nous amènerions sur nos marchés le sucre du Brésil et de Cuba, produit d'un trafic d'esclaves que nous aurions encouragé! Ce n'est pas à vous, sir Robert, qu'il est nécessaire de montrer tout ce que ce trafic entraîne de crises, et je ne terminerai pas sans remercier le gouvernement des renforts envoyés à notre escadre pour donner un coup mortel à la traite des esclaves.»

Sir Robert Peel répondit : « .... J'ai été heureux de recevoir, de l'ami de l'humanité et de la race africaine, la lettre que vous m'avez écrite. Je partage vos vues sur l'effet qu'aurait l'ouverture de nos marchés aux sucres des colonies à esclaves, ce serait donner un encouragement au trafic que l'on ne pourrait plus arrêter. C'est une époque très-critique dans les annales de l'esclavage et de la traite des nègres, et si l'Angleterre se relâchait dans ses généreux efforts pour cette cause où elle se trouve seule à lutter, cela aurait une très-mauvaise influence.

» L'emploi de la force, pour supprimer la traite, me semble parfaitement justifié devant Dieu, et l'expérience de quelques mois sur les côtes de l'Afrique et du Brésil, après le retrait des croiseurs anglais, nous démontrerait, je le pense, l'inefficacité de tout autre mode d'action.»

Au printemps de 1844, Buxton reçut une lettre de l'évêque de Calcutta qui, après l'avoir engagé à ne pas se décourager de l'insuccès de l'expédition du Niger, lui donne des détails très-satisfaisants sur les Indes. Il ajoute : « Le champ est si vaste, que les effets sont à peine sensibles. Il y a, dans les trois diocèses, environ deux cent cinquante chapelains et missionnaires, presque tous hommes

de Dieu et travaillant de tout leur pouvoir à avancer le bien-être temporel et spirituel de cette immense population.....

« L'arbitre suprême des événements favorise nos armes et étend notre influence : l'Affghanistan, l'Inde centrale, le Scinde et la Chine sont vaincus; il ne reste que le Punjaub. La puissance de Dieu et l'intercession du Sauveur sont manifestes, l'Evangile se répand toujours davantage, le Saint-Esprit agit, la Bible, sans notes ni commentaires, contient les règles divinement inspirées de la foi et de la morale. »

Buxton écrit à son ami qu'il n'est point aussi découragé sur l'Afrique que l'évêque le suppose : « La semence est répandue dans plusieurs cœurs et dans des cœurs qui battent sous des peaux noires. Dès qu'un nègre est converti et suffisamment instruit, il soupire après l'Afrique. Sierra-Leone, ce lieu jadis désolé, se couvre d'une riche moisson spirituelle par le fait du retour de nègres chrétiens, civilisés et comparativement à leur aise, qui reviennent des divers pays où ils avaient été transportés comme esclaves. Les sociétés de missions tournent les yeux vers l'Afrique, l'église vient de consacrer deux ministres nègres..... Je suis plus quaker que vous relativement aux guerres indiennes, je sais qu'on peut les considérer comme guerres défensives, mais elles ont toujours pour conséquence l'agression et la conquête. Je ne comprends pas comment les missions luttent avec le canon. Six mille païens tués à Gwalior, font un terrible contraste avec nos convertis. Je voudrais que toute la chrétienté se prononçât contre la guerre. On ne comprend pas assez que la paix est le principe vital de tous les autres biens. »

Mme Fry était aussi à Bath. Buxton en parle ainsi, le 25 mars 1844 : « J'ai vu E. Fry ce matin, je l'ai trouvée

en pleurs, très-abattue. Je lui ai rappelé les promesses de Dieu et les mérites du Sauveur, en vertu desquels elle et ceux qui lui ressemblent sont assurés de recevoir cet héritage incorruptible, sans tache et impérissable. Sa sérénité revint, et lorsque je l'eus quittée, elle me fit rappeler et me dit : «Combien sont précieux cette affection et cette harmonie qui ont toujours régné entre nous. Nous nous sommes aimés dans le temps, j'espère qu'il nous sera donné de nous aimer dans l'éternité. Quelle ravissante perspective que celle de cet amour éternel.»

Buxton fut réjoui par l'envoi d'une somme considérable que fit à la société anglaise une branche de la société pour la civilisation africaine; qui s'était formée à Sierra-Leone. «Quelle joie, dit-il, de voir cet exemple donné par les victimes même de cet épouvantable système d'oppression. L'esprit que ce don manifeste, la sollicitude dont il rend témoignage pour la diffusion de la liberté, pour l'avancement de l'éducation et du règne de Dieu, est la plus précieuse des récompenses pour ceux qui depuis vingt ans n'ont épargné ni efforts, ni prières pour atteindre ce but.»

1844 et 1845.

L'esprit de Buxton fut moins abattu cet été là; il le devait, disait-il, à l'espoir d'avoir sa part de l'héritage céleste par la miséricorde *royale* du Sauveur mort pour lui. Dans les belles journées d'été, il se levait souvent à quatre ou cinq heures du matin, et on l'entendait prier avec ferveur pendant une heure ou deux. Lorsqu'on lui représentait que sa santé en souffrirait : «Je n'ai pas trop de temps pour prier,» répondait-il. Une nuit on l'entendit

parler, et on lui demanda ce qu'il disait : «Je demande à Dieu, dit-il, de me donner la foi, de m'envoyer sa grâce, afin que j'aie une vue claire de Christ pour lui obéir parfaitement, pour que le bras du Tout-Puissant me soutienne dans mes épreuves et qu'il m'admette dans son royaume.»

Dans l'automne, quoiqu'il put encore faire de l'exercice, sortir à cheval avec son fusil et visiter ses plantations, il était évident que sa faiblesse augmentait. «Je suis usé,» disait-il. Il retrouva son énergie en apprenant que le gouvernement méditait des changements à l'établissement des Africains émancipés de Sierra-Leone; on voulait les contraindre à se rendre aux Indes occidentales. Il redoutait cette émigration forcée, et désirait qu'on ne touchât pas à ce système d'éducation.

Il écrivit une lettre pressante à lord Stanley pour le conjurer d'abandonner ce projet; il y revint à plusieurs reprises, souvent il commençait à dicter, puis s'arrêtait épuisé au milieu d'une phrase. Cette lettre est trop longue pour que nous puissions l'insérer ici, mais on ne s'aperçoit pas en la lisant de l'extrême faiblesse qui l'accablait. Ce fut le dernier acte de ses longs et pénibles travaux en faveur de la race nègre.

M. Freeman, missionnaire distingué, revenu d'un voyage aventureux aux royaumes de Dahomey et de Yariba, vint chez Buxton en octobre, accompagné de M. Beecham. Sa famille éprouva les sentiments les plus douloureux, en voyant qu'il était incapable de jouir de la visite de ces amis, surtout lorsqu'elle se rappelait l'intérêt si vif avec lequel il avait reçu la première copie du journal de M. Freeman qu'on lui avait procuré. Les incidents du voyage racontés avec animation par le missionnaire, ne purent le ranimer. Sa famille comprit que le coup était frappé, et les manières graves et solennelles du malade laissa voir qu'il le sentait

aussi. Sa grande faiblesse lui rendait pénible l'usage de la parole, mais les sentiments de son cœur se faisaient jour de temps à autre malgré cela. En priant avant le dîner, il exprimait vivement son amour pour l'auteur de tous les biens. « Seigneur, rends-nous vraiment reconnaissants pour tes innombrables compassions ; avec les biens du corps, donne-nous les biens plus précieux de l'âme, par les mérites de Jésus-Christ. Que le Seigneur nous pénètre du sentiment de ses compassions, de son amour, de son indulgente bonté pour nous et nous donne un ardent désir de le servir, de lui plaire pour l'amour de Christ, » etc.

On lisait un matin le XI[e] chapitre de saint Matthieu; Buxton avait écouté avec attention et dit : « Il y a un passage que vous n'avez pas lu, et qui fait toujours naître chez moi une vive préoccupation de l'état de mon âme. » Il répéta le 21[e] verset : *Malheur à toi Chorazin ! malheur à toi Betsaïda ! car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, eussent été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties avec le sac et la cendre.* Il rappela ce que Dieu avait fait pour lui et conclut en disant : « Que notre condamnation sera grande, si nous ne profitons pas de cet avertissement. »

Le dimanche 17 novembre, il alla à l'église et, selon sa coutume, il indiqua les hymnes à chanter pendant le service, en particulier le bel hymne, commençant par ces mots : *Tous saluent le pouvoir du nom de Jésus.* Il le chanta lui-même avec une telle expression, qu'en rentrant chez lui, le pasteur en parla à sa famille et ajouta qu'il avait le pressentiment d'avoir entendu pour la dernière fois la voix de sir Fowell Buxton à l'église. Il ne se trompait pas.

Le mariage de son second fils avec la cinquième fille de M. S. Gurney fut conclu au mois de décembre. Il écrivit à

cette occasion la dernière lettre qu'il ait tracée de sa main, adressée à Mme. Gurney : « Vous me demandez si j'approuve de cœur le mariage de votre fille avec mon fils; ma réponse ne se fera pas attendre. Oui, j'approuve cette union et je rends grâce au souverain bienfaiteur qui a dirigé ce choix. Puissent-ils vivre heureux, que la paix et la prospérité soient leur partage, qu'ils soient les enfants chéris de leur maître.»

Le 5 décembre, il rendait grâce à Dieu de lui avoir fait connaître son Sauveur, il lui demandait le pardon de ses transgressions, et enfin il le suppliait de le recevoir dans la vie éternelle; peu après il dit : « Je sens que mes forces et mes facultés s'affaiblissent, mais ma foi est grande. » Le 15, il eut un violent spasme dans la poitrine, qui le réduisit à l'état le plus alarmant; mais il continuait à rendre grâce des consolations qu'il éprouvait.

Vers la fin de janvier, il recouvra quelque force. « Qu'il est doux, dit-il, ce retour de santé, sans avoir le souci des occupations terrestres.» Quelqu'un lui dit que c'était un avant-goût du repos céleste, destiné aux enfants de Dieu. Il pria aussitôt pour que chaque membre de sa famille pût jouir de ce bonheur. Ces prières, entremêlées d'expressions de tendresse, faisaient une profonde impression. Il s'intéressait toujours vivement à ses voisins pauvres; ses souffrances semblaient lui donner un sentiment plus vif de celles des autres. Il s'informait si on distribuait de la soupe et d'autres secours aux paysans, et son visage brillait de plaisir en voyant de son lit les bandes de femmes et d'enfants avec leurs pots et leurs plats fumants, traverser les prés.

Quelquefois par suite de sa faiblesse physique, quelques doutes s'emparaient de son esprit, mais cela ne durait pas; sa confiance revenait bientôt. Le 6 février, il eut

une nouvelle attaque d'oppression qu'il supporta avec la même soumission. Il fut heureux de recevoir le billet suivant de Mme Fry, déjà très-malade : « Je veux essayer d'exprimer un peu de cette affection et de cette sympathie que je ressens pour vous.... Nous n'avons eu qu'un cœur et qu'un but dans nos projets, quoique nos vocations aient été différentes et que la tienne ait été plus étendue que la mienne. Nous avons joui de la douce unité de l'Esprit par le Seigneur, puissions-nous toujours nous réjouir en lui, quoi que nous soyons appelés à faire ou à souffrir, et lorsque la fin viendra, puissions-nous par l'amour et les mérites de notre Sauveur contempler notre Roi dans sa beauté et nous réjouir éternellement en sa présence. Mon affection pour vous, vos enfants et vos petits-enfants, est grande et profonde ; mes vœux et mes prières sont que la grâce, la miséricorde et la paix demeurent en vous tous, dans le temps et l'éternité. »

M. J.-J. Gurney, qui visita Buxton une semaine avant sa mort, décrit ainsi son état : « C'était presque une maladie sans douleur. Rien n'était plus paisible que cette chambre de malade dont l'accès était ouvert à tous ceux qui étaient liés avec lui. On ne craignait pas de le troubler. S'il ne dormait pas, sa disposition d'esprit était heureuse et sereine, il se mettait de temps en temps en communication avec nous, avec sa manière vive, sa constante bienveillance, et sans manifester ni chagrin ni irritation. Jamais un fidèle ne s'est plus fortement appuyé sur son Sauveur. Jamais la foi n'a été plus évidemment l'ancre solide et inébranlable d'une âme chrétienne.

» Après un long engourdissement il se ranima encore d'une manière étonnante. Nous le quittâmes le 14 février, son esprit était vif et animé, *comme un matin sans nuages*, 2 Samuel, ch. XXIII, 4. Je n'oublierai jamais son re-

gard tendre et affectueux, sa douce joie, sa paix, lorsqu'il saisit ma main et la tint longtemps pressée. Au moment où je lui dis adieu, il ajouta : «L'œil n'a point vu, l'o-» reille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a pu » concevoir, les choses que Dieu a préparées pour toi, » oui, pour toi, mon frère bien-aimé.» Les cinq jours qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort furent tranquilles, avec les mêmes alternatives d'assoupissements et de réveils, courts, mais marqués par la sérénité et le contentement de son âme. Son fils Fowell et la nouvelle mariée arrivèrent pendant ce temps, et furent reçus avec joie par leur père. C** revint du collége pour recevoir le plus tendre accueil.

Le 19 février, Buxton se trouva très-faible, mais calme, l'oppression redoubla, et il fut manifeste qu'il entrait dans la vallée de l'ombre de la mort. Il tomba dans un paisible sommeil; sa famille l'entourait, mais il ne la reconnaissait plus; à dix heures moins un quart, il entra dans la paix de son Seigneur.

«Jamais il n'y eut de mort plus douce et plus solennelle, dit M. Gurney. La chambre où étaient les restes du frère qui nous avait quitté, présentait un des plus beaux spectacles qui eussent frappé mes regards. Je n'avais jamais vu sur aucun visage une telle expression de puissance intellectuelle, d'amour pour Dieu et pour les hommes.

» Buxton fut enterré dans le chœur ruiné de la petite église d'Overstrand. Les vieux murs couverts de lierre, l'édifice, la vue de la mer, le paysage qui l'entoure, tout en est très-pittoresque.

» Les funérailles, conduites avec une grande simplicité, eurent lieu par une belle matinée d'hiver; elles furent suivies d'un grand cortége, de parents, d'amis et de voisins; longtemps avant l'heure indiquée, on vit des colonnes de paysans se rendre vers le lieu de la sépulture; elles ve-

naient de toutes les directions, suivant les champs et les sentiers. Tous paraissaient profondément affectés; ils avaient perdu leur protecteur et leur ami, et venaient lui payer un dernier tribut d'affection et de respect. La réunion fut trop nombreuse pour trouver place dans l'église; mais l'impression fut très-solennelle pendant la cérémonie. Cette scène était émouvante; elle semblait nous dire avec David: *Ne savez-vous pas qu'un prince et un grand homme est tombé aujourd'hui en Israël.* Tombé, oui, mais pour se relever et pour être une nouvelle et consolante confirmation que, pour l'humble croyant en Jésus, *la mort a perdu son aiguillon et le sépulcre sa victoire.»*

Quelques semaines après la mort de sir Fowell Buxton, des admirateurs de sa conduite et de son caractère, se réunirent pour élever un monument à sa mémoire.

Ce projet fut approuvé. Le prince Albert donna 1,250 fr., le maximum des autres souscriptions fut limité à 55 fr. En peu de temps une liste fut couverte des noms des hommes les plus distingués en politique et en religion; ce qu'il y eut de touchant fut l'empressement des nègres des Indes occidentales, de Sierra-Leone, du Cap et des Cafres : la souscription parmi eux, en sous et demi-sous, s'éleva à 11,250 fr.; le nombre des souscripteurs des Indes et de l'Afrique fut de plus de 50,000. Les lettres qu'on reçut de Tabago, de Sainte-Lucie, de Nevis, témoignaient de leur zèle Ce ne fut pas tout : les Africains émancipés à Sierra-Leone avaient envoyé 2500 fr.; ils voulurent avoir un souvenir pour eux, et envoyèrent une somme de 2000 fr. pour qu'on leur fît un buste de Buxton, qui fut très-bien exécuté et placé dans l'église de Sierra-Leone.

Le monument, pour lequel on a souscrit 37,500 fr., est une statue de grandeur naturelle, par Thrupp; elle est placée près du monument de Wilberforce, dans l'abbaye de Westminster.

Nous terminerons ces pages par une lettre du révérend Cunningham, de Harrow, le respectable ami de sir Fowell Buxton.

Harrow, décembre 1847.

» Mon cher Charles, je suis heureux d'apprendre que vous vous occupez de la biographie de votre cher et honoré père; elle me paraît indispensable; ses nombreux amis sont avides de détails sur une vie qui leur fut si précieuse, et le public a droit de connaître tout ce qui se lie à l'extinction de l'esclavage et aux autres actes de bienfaisance auxquels il a pris une si grande part. Comme son ancien et sincère ami, je vous communiquerai l'impression que j'ai conservée de lui. Je passerai rapidement en revue ses qualités intellectuelles, religieuses, morales et sociales.

» Je l'ai toujours considéré comme un homme d'une intelligence rare et d'un bon sens parfait; on peut l'offrir comme le modèle de ce que j'appellerai le bon esprit anglais. Il avait la rare faculté de mettre de côté toutes les parties inutiles d'une question et de s'attacher aux points essentiels; il excluait la lumière latérale et concentrait tous les rayons sur le foyer principal. Peu d'hommes ont prononcé des discours plus courts sur de plus grands sujets. Pour un fait ou un raisonnement qu'il admettait, il en rejetait cent. Personne ne comprit mieux que lui la maxime *Ne quid nimis* (Rien de trop). Ce fut une des causes de ses succès : on aimait l'orateur qui avait le bon sens de finir avant que la fatigue ne gagnât ses auditenrs. J'ai peu connu d'esprit aussi patient, aussi ingénieux, aussi ferme, dans la poursuite de l'objet qu'il avait en vue; d'autres, lorsque le temps est beau, se reposent sur leurs rames et laissent le navire aller à la dérive; le vent favorable l'excitait au contraire et il en ramait plus vigoureusement.

Il expliquait à un membre du cabinet les avantages de l'émancipation, «oui, répondit le ministre, sans compter l'avantage d'être débarrassé de vos motions trimestrielles.»

» Il avait une véritable éloquence naturelle; je ne dirai pas qu'il ait égalé nos grands orateurs de l'époque. Il n'avait pas la finesse de Canning ni la majesté qu'il déployait quelquefois, ni la grâce et l'imagination de Wilberforce, ou l'adresse et l'abondance irrésistible de lord Brougham; mais il participait à toutes ces qualités, et possédait la faculté de revêtir de termes énergiques la simple vérité. On n'avait pas d'hésitation sur ce qu'il voulait dire, et il appuyait son opinion de toute la puissance de son cœur et de sa conscience. Un professeur de rhétorique d'Oxford, a donné son style, dans son ouvrage sur la discipline des prisons, comme un modèle de composition anglaise. Il parlait aussi correctement qu'il écrivait. La force de son langage était augmentée par des saillies de gaieté et souvent par des accents d'une généreuse indignation; on sentait qu'il était convaincu et qu'il voulait faire passer sa conviction chez ses auditeurs.

Quant à son caractère religieux, je dois dire qu'il serait difficile de trouver un homme plus complétement pénétré d'un profond respect pour la *Parole de Dieu.* La Bible a été l'étoile polaire de sa vie. Quelques ecclésiastiques de ses amis ont pu le trouver un peu exclusif, quand il appelait leurs longues explications de l'Ecriture, *la Bible et de l'eau,* et qu'il insistait pour de longs textes et de courts sermons; il avait un tel amour pour la Bible, qu'il se défiait de ce qui s'interposait entre l'âme malade et ce qu'il appelait « *le sang vivifiant.*»

» Votre père reconnaissait plus que qui que ce soit la puissance et l'efficace de la prière; n'excluez pas de votre ouvrage les preuves de cette disposition de son âme. La

prière a été le rocher inébranlable sur lequel s'est appuyée sa vie privée et sa vie publique. Il s'indignait de voir dans certains ouvrages théologiques une tendance à affaiblir les déclarations divines sur l'efficacité de la prière. Son témoignage sur ce sujet si important m'est d'un grand prix et doit l'être pour tous les hommes publics, qui verront que cet homme, si actif et si heureux dans ses travaux, était un homme de prière, un homme qui ne faisait ni ne disait rien sans s'appuyer sur une force supérieure à la sienne.

» Le trait que je signalerai encore, était la simplicité d'enfant de sa foi ; il ne soulevait pas d'objection sur des passages de l'Écriture, ainsi qu'il aurait pu le faire ; il avait soutenu des luttes intérieures dans sa jeunesse, sur certains points de dogmes, et il était sorti de la fournaise, *sans que l'odeur du feu eût passé sur lui.* Dès le premier moment que je l'ai connu, j'ai trouvé en lui un chrétien ferme et orthodoxe. Il adorait la Trinité dans l'unité, et plaçait son espérance en Christ comme Rédempteur, et dans le Saint-Esprit comme en Celui qui console, qui enseigne et qui sanctifie.

» On lui a reproché de n'être pas un membre fidèle de l'Église nationale d'Angleterre ; il lui rendait peut-être un hommage moins exclusif que quelques-uns de ses amis ne l'auraient souhaité, mais il l'aimait et l'admirait ;..... il attachait peut-être moins d'importance aux formes et aux cérémonies, que ne le demande une juste appréciation de la faiblesse humaine ?

» Baptisé dans l'Église épiscopale, sa première éducation fut confiée à des personnes qui n'appartenaient pas à cette communion,.... lorsque par son mariage et les influences auxquelles il fut soumis, il ressentit toute la valeur et le pouvoir de la religion, il fut entouré de personnes non-

seulement attachées à l'Église, mais aussi d'Amis ou quakers d'une grande distinction spirituelle (*).

» Si jamais j'ai connu un honnête homme, ce fut votre père ; il a toujours été pour moi un modèle d'honneur et d'intégrité ; ce jugement sera confirmé par tous ceux qui l'ont connu. Son courage était indomptable ; il a été comme Bayard, sans peur et sans reproche ; on peut comparer sa lutte parlementaire, à sa lutte avec le chien enragé pour l'empêcher de s'élancer dans une foule. Il y a eu des occasions dans sa vie où le cœur le plus déterminé a pu seul lui donner le courage d'affronter l'hostilité à laquelle il était en but ; il me disait alors : « Qu'ils viennent, ce rocher chancellera sur sa base plutôt que moi. » Je n'exalterais pas ainsi son courage, si cette qualité n'avait été jointe à une parfaite bonté : l'union de ces deux vertus n'est pas commune ; il semblait être l'explication vivante de l'énigme de Samson : *La douceur est sortie de la force.* Jamais il ne se trouva trop occupé pour se dispenser d'être bon et affectueux. Combien d'hommes peuvent rendre témoignage de la bienveillance de son cœur, de la libéralité de sa main. Il avait une singulière puissance pour réaliser en quelque sorte devant ses yeux, les souffrances éloignées : il agissait toujours sous cette impression ; la sympathie ordinaire a besoin de voir et de toucher le malheur, la sienne était également éveillée en faveur d'hommes qu'il n'avait jamais vus et il a consacré sa vie à les soulager.

» Lorsque vous avez pu apprécier son caractère, ses facultés corporelles et intellectuelles avaient déjà souffert ; surtout après l'insuccès de l'expédition d'Afrique, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Je ne dirai pas, comme on

(*) Les personnes qui sont au fait des formes et des cérémonies de l'église anglicane, ne s'étonneront pas de l'espèce d'attrait que Buxton éprouvait pour le culte simple des quakers.

l'a dit de quelqu'un, qu'il ne souriait plus; le bonheur domestique, une conscience droite, un Sauveur vivant, les espérances de l'éternité, rendaient un tel abattement impossible chez lui; mais on voyait qu'il avait été battu par l'orage : sa gaieté, ce grand charme de sa jeunesse, ne se montrait plus que rarement. Je me le rappelle à l'époque où sa conversation était aussi vive, piquante et amusante que celle des hommes les plus distingués que j'aie connus. Ceux qui furent présents à un dîner qu'il donna à lord Stanley et à ses collègues, après l'abolition de l'esclavage, n'auront pas oublié sa douce gaieté, son innocente malice, ses étincelles d'esprit, ses actions de grâces aux amis de l'émancipation, ses sentiments généreux envers ses adversaires, sa gratitude envers Dieu, qui respiraient dans ses paroles. On ne pouvait méconnaître que, même pour ce monde, c'est une *bonne chose* que d'être le hardi et constant défenseur d'une cause juste, et de vivre non pour soi, mais pour Dieu et l'humanité. Je m'arrête; j'ai perdu un parfait ami et vous un père que rien ne peut remplacer; demandons à Dieu que son image et son souvenir soient toujours vivants au milieu de nous.

CUNNINGHAM. »



LIBERIA.[1]

En lisant les pages qui précèdent, nos lecteurs auront remarqué deux époques dans la vie de Buxton : un triomphe et un revers : le grand jour où le parlement d'Angleterre vota l'abolition de l'esclavage, le jour fatal où la société africaine, découragée par le triste résultat de l'expédition du Niger, prononça sa dissolution. La santé de Buxton, déjà altérée, ne se releva pas de ce coup ; il ne survécut pas à la ruine de ses espérances en faveur de cette Afrique, dont l'émancipation avait été le constant objet de ses soucis et de ses travaux. Il avait conçu le premier cette grande pensée, que c'était en Afrique même qu'il fallait chercher l'affranchissement de l'Afrique. Il avait compris que, sans doute, des escadres de guerre sont nécessaires

(1) L'auteur de ce travail a bien voulu nous autoriser à le publier à la suite de la *Vie de Buxton*. Cette notice était destinée à faire une brochure à part ; mais son auteur a consenti à l'abréger afin qu'il pût trouver place ici.

(Note de l'Éditeur.)

pour surveiller et punir les hommes et les gouvernements coupables qui se livrent à l'odieux trafic des esclaves; mais que ces moyens étaient insuffisants pour délivrer l'Afrique de ce fléau, aussi longtemps que les chefs indigènes croiraient y trouver un avantage. Il était arrivé, comme on l'a vu, à cette conclusion : qu'il fallait agir sur les peuplades africaines et leur démontrer : 1° Qu'elles commettaient un crime contre Dieu, en vendant leurs frères; 2° que ce crime n'était pas profitable, et qu'elles trouveraient sur leur propre sol, par le commerce et l'agriculture, des ressources de prospérité inépuisables; tandis que la traite ne leur apportait que la violence, le désordre, la licence effrénée et tous les maux qui en sont la conséquence.

Cette grande vérité fut comprise; elle donna lieu à l'expédition du Niger : on en a vu le résultat. Certainement c'était une grande idée; en pénétrant du premier coup dans l'intérieur du continent africain, en rattachant immédiatement des peuplades nombreuses et des chefs puissants à un système chrétien et civilisateur, on établissait des barrières solides entre la traite des noirs et les rivages de l'Océan où elle s'accomplit, et on pouvait espérer que ces principes vivifiants, rayonnant en tous sens par la puissance de l'exemple et la vue des résultats obtenus, feraient un chemin assez rapide pour qu'avant peu d'années les horreurs qui ont déshonoré si longtemps l'humanité disparussent pour toujours.

L'expédition a échoué par des causes qu'il n'était pas au pouvoir de l'homme de prévenir. Les ressources agricoles et commerciales du pays parcouru, n'ont point été inférieures à l'attente qu'on en avait conçue; les dispositions des chefs n'ont pas été hostiles, le caractère des populations a paru souple et bienveillant; mais le climat a frappé les Européens. Ne semble-t-il pas que la Provi-

dence ait voulu dire : — vous avez commis ou toléré trop d'attentats sur cette terre désolée par votre avidité et vos fureurs; ce n'est pas à vous qu'appartiendra l'honneur de la sauver, sa délivrance ne peut venir que de ses propres enfants; la seule part qui pourra vous revenir dans cette grande réparation, sera de rompre les fers de vos esclaves, de les convertir en missionnaires du christianisme, en apôtres de la civilisation : envôyez-les alors sur ces bords dont vous les arrachâtes, et laissez-les faire; les succès qu'ils obtiendront seront la récompense de ceux d'entre les blancs que la charité chrétienne éclaire de sa divine lumière ; ils seront aussi le sujet d'une salutaire humiliation pour les orgueilleux, qui avaient condamné leurs frères noirs à une infériorité perpétuelle. —

Il ne faut donc point regarder l'échec de l'expédition du Niger, comme le dernier mot dans cette grande question; l'œuvre conçue par Buxton se continue sur deux points du littoral africain : à Sierra-Leone et à Liberia. Nous croyons rendre hommage à ce généreux bienfaiteur de la race nègre et intéresser aussi les lecteurs, en donnant quelques détails, sur la création, l'état actuel et les espérances d'avenir de cette république de Liberia, peu connue en Europe ou représentée quelquefois sous de fausses couleurs.

Un livre qui a dans le monde un retentissement immense et contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront point, *La case de l'oncle Tom*, se termine par la déclaration que fait un des héros du livre, un esclave fugitif, que c'est à Liberia qu'il va chercher une terre libre et préparer pour ses frères un meilleur avenir. Il est bon de savoir si cet espoir est fondé et si les amis de l'émancipation des noirs peuvent se tourner avec confiance vers cette terre, comme vers le champ où des semences religieuses et civilisatrices peuvent être déposées et germer avec vigueur pour le bon-

heur de l'Afrique; en un mot, si on peut considérer Liberia comme digne de l'intérêt et de l'attention des adversaires de l'esclavage.

Pour apprécier ce qu'elle est aujourd'hui, il faut remonter à son point de départ.

Le 30 décembre 1816, au soir, un citoyen de Washington, nommé Elias Caldwell, était seul dans son salon, attendant quelques amis qui arrivèrent successivement, échangeant entre eux un salut silencieux. Ils étaient sous l'empire d'une sérieuse préméditation, car ils ne se réunissaient pas pour débattre de frivoles intérêts. Un meeting était annoncé pour le lendemain dans la salle des représentants (du congrès des États-Unis), il devait s'occuper des moyens d'améliorer le sort de la race nègre; sujet immense hérissé de difficultés. Des hommes de prières se réunissaient donc le 30 décembre chez Caldwell, pour demander à Dieu de les assister dans cette importante occasion.

Remontons à l'origine du mal dont on venait chercher le remède. Dans l'année 1620, deux navires amenèrent des convois d'hommes à travers l'Atlantique: l'un aborda sur les rivages sévères de la Nouvelle-Angleterre et débarqua des chrétiens hardis et entreprenants: ils fuyaient l'oppression de l'Angleterre, et s'élançant au milieu de la neige et de la glace sur le roc de Plymouth, ils rendirent grâces à Dieu de leur délivrance et jetèrent sur ce sol encore vierge le premier germe de ces institutions qui ont fondé la grande république de l'Amérique du nord.

L'autre navire entra dans la rivière James et jeta l'ancre devant *Jamestown*, en Virginie; il renfermait l'esclavage dans ses flancs: on débarqua et on vendit vingt nègres. Ce fut le commencement de l'esclavage en Amérique; petit nuage d'abord imperceptible, et qui s'étendit sur tout l'horizon.

Cette introduction n'eut pas lieu sans résistance. Les hommes qui amenèrent les premiers esclaves dans le Massachussetts, en 1645, furent dénoncés comme meurtriers et malfaiteurs, déclarés coupables de rapt, et les nègres furent renvoyés chez eux.

En 1699, la législature de Virginie décréta un impôt très-fort sur l'importation des esclaves, dans le but de prévenir cette introduction. Le gouvernement anglais fit des difficultés pour sanctionner cet acte, et refusa une nouvelle sanction lorsque le terme de la durée de l'acte fut expiré, malgré les instances du gouvernement colonial: ce fut un des griefs invoqués plus tard par ce gouvernement pour provoquer la séparation d'avec la mère-patrie. Les mêmes sollicitations eurent lieu de la part de la Caroline du sud et rencontrèrent un semblable refus.

La politique de l'Angleterre, vis-à-vis de ses colonies d'Amérique, se résume dans ces instructions adressées par le comte de Dartmouth à un agent colonial : «Nous ne pouvons permettre aux colonies de décourager ou d'entraver un trafic si avantageux à la nation.»

Un pamphlet gouvernemental, publié en 1745, s'exprime ainsi : « Le travail des nègres maintiendra les colonies anglaises dans une soumission convenable aux intérêts de la mère-patrie; aussi longtemps que les planteurs dépendront du travail des esclaves, les colonies ne pourront rivaliser avec l'industrie britannique et devenir indépendantes de ce royaume.»

Depuis l'année 1701, où le Massachussetts donna le signal, jusqu'en 1817 où l'Etat de New-York déclara qu'à partir de 1827 l'esclavage serait complétement aboli sur son territoire, les divers Etats de l'Amérique du nord supprimèrent successivement cette odieuse institution. Les Etats du sud l'ont maintenue. En 1794, un acte du con-

grès supprima la traite sous des peines sévères; en 1819, ce commerce fut assimilé à la piraterie et les coupables déclarés passibles de la peine de mort.

Les amis réunis, le 30 décembre 1816, chez Caldwell, étaient appelés à imprimer un mouvement plus décidé à l'œuvre de l'affranchissement. Robert Finley, cœur chaud et esprit ardent, proposa la fondation d'une colonie de noirs libres sur le sol même de l'Afrique, où ils seraient à l'abri des préjugés et de l'oppression des blancs. « C'est très-bien, lui dit-on, mais comment y parvenir? » Il ne se laissa pas ébranler par les objections, et il exposa ses plans sur ce sujet. Samuel Mills, l'un des assistants, qui nourrissait depuis longtemps la ferme intention de soulager ceux qu'il appelait « ses pauvres frères d'Afrique, » se borna à dire avec calme, mais avec l'accent d'une inébranlable résolution : « Il y a quelque chose à faire, et il faut agir sans délai. » Il fut appuyé. On n'a pas conservé le protocole de cette séance, mais la cause fut remise entre les mains de Dieu; la précieuse semence lui fut confiée.

Le meeting annoncé eut lieu le jour suivant; Henri Clay le présidait, et la salle des représentants retentit de généreuses paroles. M. Caldwell proposa, sous forme de résolution, la création d'une société chargée de recueillir des informations, d'élaborer un plan de colonisation volontaire en Afrique pour les hommes libres de couleur, et de coopérer à son exécution. La proposition fut agréée, et dans une séance suivante, on adopta le réglement constitutif. Ainsi fut fondée la société de colonisation américaine pour les hommes de couleur libres. M. Bushord Washington fut élu président, M. Caldwell, secrétaire.

La tâche de cette société était grande; elle avait à créer un peuple nouveau et à lutter contre les préjugés enracinés des blancs, même des meilleurs, qui refusaient à la race

nègre la capacité de constituer un Etat régulier de société.

Les premières démarches de l'association eurent pour objet de rechercher, sur la côte d'Afrique, un lieu favorable pour l'établissement d'une colonie. S. Mills, cet homme dévoué, s'offrit pour cette exploration. Il avait compris cette mission, comme il faut concevoir les grandes choses, non pas avec doute et circonspection, mais dans un esprit missionnaire et avec une profonde conviction. Il voyait, avec les yeux de la foi, les écoles, les églises, les champs fertiles, les villages habités par des chrétiens, couvrir ces rivages désolés. Il s'associa son ami, M. Ebenezer Burgess. Mais le zèle ne suffisait pas cependant; il fallait des fonds, et ils arrivaient lentement. «C'est excellent, c'est admirable!» s'écriait-on, et on s'en tenait là.

La confiance de M. Mills ne fut point ébranlée: les fonds arrivèrent, et les envoyés partirent, se dirigeant sur Londres, où ils devaient recueillir des informations et recevoir des lettres d'introduction pour le gouverneur de la colonie anglaise de Sierra-Leone. Une tempête affreuse les assaillit en vue des côtes d'Angleterre et les poussa jusqu'à Saint-Malo; mais Dieu veillait sur ces envoyés; bientôt ils atteignirent l'Angleterre, où ils furent cordialement accueillis par l'excellent Wilberforce et les autres amis de la cause des noirs; ils remirent en mer le 3 février 1818, et le 12 mars ils furent en vue de la côte d'Afrique.

Trois races distinctes paraissent habiter cette partie du pays : les Maures, les Arabes et les Nègres; ces derniers sont beaucoup plus nombreux que les autres. Leurs villages sont bâtis de telle façon, que si une hutte prend feu, les autres sont rapidement consumées; ils se groupent ainsi pour se protéger mutuellement contre les maraudeurs. Le riz, le yam, le plantain et les patates douces, forment leur principale nourriture. En semant le riz, on se con-

tente de le répandre sur la terre que l'on gratte avec une herse grossière. Ces rivages abondent en délicieuses oranges, ananas (guavas), raisins et autres fruits des tropiques; mais les habitants ne prennent aucune peine pour les cultiver. Le palmier est l'arbre le plus précieux; on peut l'employer, dit-on, à trois cent soixante-cinq usages différents : on recouvre les huttes avec des feuilles de palmier; on fait des lignes à pêcher avec les fibres; l'écorce intérieure sert à fabriquer une étoffe grossière, tandis qu'avec l'écorce extérieure on fait des paniers et des nattes; on en fait rôtir le fruit qui est excellent; l'huile qu'on en extrait remplace le beurre, et le vin de palmes est une boisson favorite des Africains. Un gros ver qui grimpe sur cet arbre, offre une nourriture animale dont les naturels sont très-friands.

La végétation déploie une vigueur incroyable, et la croissance est si rapide, que l'on peut presque *voir croître*. Les arbres ne perdent jamais leur verdure. Il y a deux saisons, la saison sèche et la saison humide. Des pluies torrentielles, des coups de vent, des tonnerres, des éclairs, annoncent l'approche de cette dernière, qui est malsaine et souvent fatale aux étrangers, s'ils ne prennent beaucoup de précautions. Mais un fléau plus pernicieux que la fièvre, ravage ces contrées : la traite des esclaves, que l'Angleterre, la France et les Etats-Unis ont abolie, mais que les Espagnols et les Portugais continuent sur une grande échelle. Il existe des marchés d'esclaves sur toute la côte, et les chefs du pays sont excités, par les énormes profits qui leur sont offerts, à continuer ce commerce inhumain; ils ont recours à d'abominables moyens pour remplir leurs engagements.

Visitez ces factoreries d'esclaves et dites si votre cœur ne se soulève pas de pitié et d'indignation en faveur de la malheureuse Afrique.

Le *Barracoon* ou parc à esclaves, est un enclos d'un arpent au moins; un des côtés présente une grande maison de bambous, longue de deux cents pieds et large de quatre-vingts, qui sert de dortoir; à côté se trouve un grand hangar de semblables dimensions : là se tiennent les esclaves pendant le jour; les deux autres côtés sont fermés par une double palissade que les captifs pourraient cependant forcer aisément, s'ils n'étaient enchaînés et gardés jour et nuit. Plusieurs de ces malheureux n'ont jamais vu de blancs, et ils croient de bonne foi que ceux-ci les achètent pour les dévorer. On trouve là des personnes des deux sexes, depuis l'âge de cinq ans à quarante ans; ils n'ont pas le moindre vêtement. Quelques-uns paraissent insouciants, d'autres semblent tombés dans l'idiotisme; mais le plus grand nombre est pensif et mélancolique. On les voit assis sur des pièces de bois couchées longitudinalement à trois pieds l'une de l'autre, les hommes attachés deux à deux avec un anneau de fer à la cheville du pied; lorsqu'ils veulent se mouvoir, ce qui ne peut s'opérer sans difficulté, chacun appuie son bras sur l'épaule de son voisin; les femmes, les jeunes filles et les enfants sont retenus par un collier de cuivre autour du col, auquel tient une chaîne qui les réunit en groupes de quarante à cinquante.

Là on voit des groupes de mères qu'on vient de séparer de leurs enfants : leurs visages indiquent une intensité de douleur qu'on ne peut exprimer, car le malheur n'éteint pas la flamme sacrée qui brûle dans leurs cœurs. Lorsque des enfants naissent dans ces baraques ou lorsqu'ils y sont apportés par leurs mères, comme ils deviennent un embarras dans la factorerie ou pour la traversée, on les livre à la mort; c'est un fait commun dans les opérations du commerce des esclaves.

Un jour, deux ou trois cents esclaves rompirent leurs chaînes et s'échappèrent des baraques ; plusieurs furent repris; le propriétaire ayant découvert les deux chefs du complot, résolut de les punir de manière à prévenir par la terreur une semblable tentative; il les fit lier, les mains attachées derrière le dos, à deux poteaux devant le front de la troupe assemblée; puis, mettant double charge dans son fusil, en présence de ses victimes, et se plaçant à deux pas de l'une d'entre elles, il l'ajusta au cœur : le sang s'échappa par torrent et le malheureux expira. La vengeance de l'abominable Espagnol ne fut pas satisfaite; il rechargea son fusil et le déchargea à plusieurs reprises dans le cadavre; puis il exécuta l'autre esclave de la même manière; les corps restèrent exposés dans cet état un jour entier! Ces atrocités ne sont que le commencement d'abominations plus grandes.

Les horreurs qui accompagnent un passage à travers l'Atlantique ne peuvent se décrire. Quatre cents créatures humaines sont quelquefois entassées dans un espace long de trente-six à quarante pieds, large de sept, et de trois pieds et demi de hauteur; là ces malheureux sont à demi suffoqués, grillés, ensevelis dans leurs ordures, battus s'ils font entendre une plainte ou un murmure, avec une ration d'eau et de nourriture tellement insuffisante, que, lorsqu'ils sont sur le pont, ils recueillent avec avidité les gouttes d'eau qui dégouttent des voiles après la pluie, qu'ils appliquent leurs lèvres contre les mâts humides, lèchent les ponts lavés avec de l'eau salée, et s'efforcent de partager la nourriture donnée à la volaille. Puis ces cadavres vivants, lorsqu'ils survivent à tant de maux, sont vendus dans des pays chrétiens, pour consumer leur vie dans une servitude sans espoir et dans un travail incessant!

Et les choses se passent ainsi aujourd'hui même; le trafic des esclaves est continué avec la plus grande rigueur

et sur une échelle plus considérable qu'à aucune autre période antérieure : au lieu de cinquante mille esclaves importés annuellement, il y en a aujourd'hui deux cent mille! le Brésil, Cuba et d'autres îles des Indes occidentales, s'y livrent avec une affreuse énergie. On a calculé qu'un tiers au moins des nègres embarqués périt avant d'avoir atteint les rivages de l'Amérique.

Les mesures préventives adoptées par des gouvernements chrétiens, en obligeant les traficants à plus de précautions pour ne pas être découverts, ont augmenté les horreurs de la traite sans diminuer le mal lui-même. N'y a-t-il donc rien à faire? et que faut-il faire? Question immense, qui intéresse les droits et la félicité de millions de créatures humaines. Des croisières anglaises et américaines surveillent les côtes de l'Afrique, mais elles ne peuvent être à l'entrée de chaque port, à chaque embouchure de rivière. Les bâtiments négriers sont très-bien construits, fins voiliers, ont des équipages habiles, et saisissant les moments favorables, ils échappent souvent à la faveur de leur marche supérieure.

Il y a cependant quelque chose à faire pour supprimer ce commerce impie : c'est de fonder la civilisation chrétienne et des institutions chrétiennes sur les rivages de l'Afrique; elles sont telles qu'un rayon lumineux projeté sur un sombre nuage, et donneront l'espoir que le nuage se dissipera. La Bible, l'instruction, tariront les sources de la traite et ouvriront des courants de prospérités nouvelles, des sphères d'activité bienfaisantes au milieu de cette magnifique nature. La vérité de Christ, souvent lente à faire son chemin, mais certaine dans ses résultats, peut seule briser le joug d'oppression et rendre les opprimés à la liberté et à ses droits imprescriptibles que leur a conféré le Créateur : la vie, la liberté, la poursuite du bonheur.

Ce qu'il faut à l'Afrique, ce sont des institutions chrétiennes : l'Angleterre a donné le signal en fondant Sierra-Leone. C'était ce que se répétaient les envoyés américains contemplant du pont de leur navire ces bords désolés.

Sierra-Leone fut fondée en 1787. Cette colonie d'hommes de couleur libres a eu à lutter contre bien des difficultés; aujourd'hui c'est un établissement prospère. La vue des fermes, des ateliers, des écoles, est extrêmement réjouissante. Les envoyés visitèrent une de ces dernières, où ils trouvèrent deux cents jeunes garçons noirs, aussi studieux, propres et intelligents qu'auraient pu l'être deux cents jeunes blancs. Les classes de lecture, d'écriture, d'arithmétique étaient très-avancées. Cent jeunes filles, dans une salle séparée, présentaient le même aspect de bon ordre et de docilité.

Les envoyés américains furent bien accueillis et on leur promit aide et assistance; un colon, ci-devant esclave, M. Kizell, offrit de les accompagner dans leurs recherches. Ils partirent le 30 mars, et atteignirent le surlendemain l'île de *Sherbro,* où règne un roi nommé Samona, qui les reçut peu gracieusement : il n'était préoccupé, ainsi que ses frères, que des présents qu'ils espéraient en obtenir, car ces présents sont les préliminaires obligés de toute négociation avec ces chefs : l'un voulait un chapeau et des souliers, l'autre une canne à pommeau d'argent, une queue de cheval noire (c'est une marque de grande distinction en Afrique), et surtout du rhum. Les voyageurs préférèrent s'adresser directement au roi Sherbro, suzerain de Samona; leur entrevue mérite d'être rapportée. Ils virent d'abord son fils aîné : « Ces messieurs, lui dit Kizell, sont envoyés par des hommes considérables d'Amérique; ils viennent de Washington.

— Hem! hem! répondit le prince.

— Ils sont députés vers le roi pour obtenir une place pour les noirs libres qui sont en Amérique et qui désirent s'établir à Sherbro, si on veut leur céder du terrain, continua Kizell.

— Hem! hem! répondit le prince.

— Si Sherbro n'accepte pas leurs offres, ils iront ailleurs; il ne manque pas de places.

— Hem! hem!

— S'ils viennent ici, ce sera un grand avantage pour Sherbro et son peuple; ils établiront des écoles pour instruire les enfants et ils enseigneront aux hommes à cultiver la terre; nous mourrons tous bientôt, mais au moins les enfants en sauront plus que leurs pères.

— Hem! hem! continua à répondre le prudent prince.

— Ces hommes apporteront beaucoup de choses à bon marché. Ce sont des gens paisibles; avec eux, il n'y aura point de guerre, point de combats; s'il se commet de méchantes actions, on ne fera pas usage des armes, mais on tiendra une assemblée régulière, pour juger les coupables. Si tu ne me crois pas, envoie quelqu'un à Washington, et qu'il examine lui-même.

— Hem! hem! fut encore la seule réponse. Cependant après dîner, le prince fut plus communicatif, mais il dit qu'il fallait attendre la décision du Roi. Celui-ci reçut les étrangers amicalement, écouta leurs demandes, et promit d'en conférer avec les chefs ses alliés. Le lendemain était un dimanche; M. Mills demanda la permission d'adresser aux natifs quelques paroles d'Evangile, les princes y consentirent; M. Mills expliqua la création et la rédemption; dit que Dieu seul était digne d'amour et de respect, et que les autres dieux n'étaient rien. — «Pardon, dit Kizell, ce sont des démons que les Africains adorent, ce sont

des léopards qui nous enlèvent, des alligators qui saisissent les enfants et qui les dévorent. Les nègres redoutent les sorciers, et pour plaire aux sorciers, nous vendons des familles entières comme esclaves. Voilà les œuvres du démon.»

Le prince avait écouté avec attention. «Ce sont de bonnes paroles, dit-il, bonnes pour moi et bonnes pour mon peuple.»

Le lendemain une assemblée des chefs eut lieu; ces assemblées se nomment Palaver en langue du pays. Les envoyés y reproduisirent leurs propositions, le prince Couber, ce fils du roi Sherbro les appuya vivement et on finit par convenir d'une cession de territoire, l'accord fut fait en deux expéditions; Couber en était ravi, et regrettait de ne pas avoir été esclave en Amérique, d'où il aurait pu rapporter tant de choses excellentes, car il sentait vivement sa dégradation et son ignorance. «Dieu vous bénisse et vous donne un heureux retour,» dit-il aux missionnaires en leur serrant les mains avec émotion.

Ils retournèrent pleins de joie à Sierra-Leone, impatients de reporter en Amérique la nouvelle de leur succès; ils mirent à la voile le 22 mars, et trente jours après M. Mills n'était plus; il succomba à une indisposition violente, sans avoir revu son pays. Ainsi tomba le premier artisan qui avait travaillé à l'œuvre nouvelle. Cœur généreux, chrétien fidèle, dont le nom est demeuré en honneur.

Le rapport de M. Burgess causa beaucoup de satisfaction. La société décida de commencer immédiatement ses opérations; elle fit un appel aux hommes de couleur libres: un grand nombre y répondit. Des esclaves émancipés, qui, après avoir acheté leur liberté, s'étaient élevés à une honnête aisance, se déclarèrent prêts à sacrifier leur bien-être pour travailler à la création de la nouvelle colonie.

«Je suis Africain,» dit l'un d'eux à ceux qui cherchaient à le détourner de ce dessein, «dans ce pays-ci, quelque honnête que soit ma conduite et quelque respectable que soit mon caractère, je n'obtiendrai jamais la considération à laquelle je peux prétendre; je préfère aller dans une contrée où je serai jugé d'après mon mérite et non d'après ma couleur; s'il y a des souffrances à endurer, je les supporterai pour la race infortunée à laquelle j'appartiens.» — «Allons, disaient les autres, au pays de nos pères, allons y porter la Bible et la civilisation chrétienne.»

Trente familles, formant quatre-vingt-neuf personnes, furent acceptées par la société. Elles se réunirent à New-York; le jour du départ fut fixé au 21 janvier 1820. Un grand nombre de leurs frères s'assemblèrent dans l'église africaine de cette ville, pour implorer les bénédictions du ciel sur les émigrants. La société et le gouvernement étaient représentés par des agents; deux bâtiments, un navire marchand et un sloop de guerre, avaient été frêtés pour ce premier voyage. La traversée à Sierra-Leone fut heureuse. Ils retrouvèrent Kizell toujours prêt à les seconder. Mais ces premiers symptômes favorables étaient trompeurs: les chefs de Sherbro paraissaient mal disposés à tenir l'engagement conclu avec MM. Mills et Burgess; bientôt la fièvre d'Afrique se manifesta avec violence dans la petite troupe, plusieurs furent hors d'état de travailler, les autres s'y refusèrent, les liens de la discipline se relâchèrent; les émigrants parurent avoir perdu tout respect pour eux-mêmes et pour leurs supérieurs. Le commissaire du gouvernement, M. Bacon, semblait, en vain, se multiplier pour faire face à toutes ces difficultés, et pour comble d'infortune, Kizell, si zélé jusqu'alors, se refroidit sensiblement et disparut bientôt : le motif de cette étrange conduite n'a jamais été connu.

Bientôt la mortalité fut effrayante : M. Bacon succomba; le docteur Crozer, agent de la société de colonisation, le suivit au tombeau, mais son remplaçant, le révérend Daniel Coker, ecclésiastique et homme de couleur, ne recula pas devant la tâche immense qui lui était imposée : « Dieu nous éprouve, écrivait-il, nous sommes une faible troupe, nos provisions sont épuisées, nous sommes dans un pays païen, et nous n'avons aucune nouvelle de l'Amérique, mais grâces en soient rendues à Dieu, ma confiance dans les promesses du Seigneur n'est point ébranlée; venez, mes frères, ne craignez rien, le pays est bon et ne demande que des hommes pour le cultiver; venez, hommes de couleur, venez au nom du Seigneur et ne vous découragez pas. »

Ces généreuses paroles furent entendues en Amérique; les hommes intrépides s'écrièrent : « Le baptême de la souffrance est le sceau de toutes les grandes entreprises, celui qui recule devant l'épreuve est indigne du succès. » Des nouvelles plus rassurantes arrivèrent : vingt émigrants étaient morts, mais les autres avaient recouvré la santé; si le climat de l'Afrique est toujours dangereux pour les Européens, il convient à la constitution des nègres, et si l'acclimatement est quelquefois pénible pour ceux qui arrivent, ils recouvrent ordinairement une bonne santé.

Bientôt les vides furent comblés; le révérend E. Bacon vint prendre la place de son frère; on se décida à abandonner Sherbro et à chercher un lieu plus salubre. Le gouverneur de Sierra-Leone offrit un asile provisoire aux émigrants, tandis que les agents feraient une exploration; ceux-ci, après avoir navigué pendant 300 milles au sud, s'arrêtèrent au cap *Mesurado* qui leur paru réunir toutes les conditions désirables pour un établissement. Cette po-

sition avait déjà attiré depuis longtemps l'attention de la France et de l'Angleterre, mais les chefs indigènes qui occupaient ce territoire avaient toujours refusé d'en vendre une partie. Le roi Peter était alors souverain du pays. Prince guerrier et fortement engagé daus le commerce des esclaves, il se refusa à toute entrevue avec les agents et renvoya les présents qui lui furent offerts. Ils se rembarquèrent à regret et jetèrent l'ancre à 60 milles de là, à l'embouchure d'une rivière, dans un lieu appelé *Grand Bassa;* là ils furent reçus avec cordialité. Le pays leur plut, et ils le jugèrent propre à l'établissement d'une colonie; ils invitèrent les chefs à une conférence où ils exposèrent leur demande d'une cession de territoire. « Les hommes de couleur d'Amérique viendront y bâtir une ville, dirent-ils, leurs vaisseaux y apporteront du drap, des verroteries, des couteaux, du tabac, des pipes, et prendront en retour de l'ivoire, de l'huile de palme et les autres produits du sol; les indigènes n'auront plus besoin de vendre leurs frères, ils pourront faire un commerce honnête et loyal. » Les chefs, bien disposés par les présents qui leur avaient été faits, consentirent à la proposition, et un acte fut rédigé en conséquence. Ces noirs étaient plongés dans la superstition la plus abrutissante.

Les agents rentrèrent pleins de joie à Sierra-Leone; ils faisaient mille projets pour répandre l'Evangile chez les pauvres païens; mais Dieu en avait disposé autrement : M. Andrew, M. et Mme Winn moururent, et M. et Mme Bacon, minés par la fièvre, furent obligés de retourner en Amérique; le voyage rétablit leur santé. Ainsi, pour la seconde fois, cet embryon de colonie se trouvait sans direction; un seul agent, M. Wiltberger, avait survécu; il étendit les mains vers l'Amérique et appela à son aide; cet appel fut entendu. Le Dr Eli Ayres, de Philadelphie, offrit ses ser-

vices à la société de colonisation; le gouvernement américain, de son côté, envoya le brick l'*Alligator*, commandé par le capitaine Stockton, pour aider à la recherche d'un lieu d'établissement. Avec son secours on fit une nouvelle exploration des côtes et on revint au cap Mesurado. « On ne saurait trouver une meilleure situation, » dit le capitaine. — « Eh bien! il faut que nous l'ayons, » s'écria avec énergie le Dr Ayres. Ils débarquèrent, et s'étant conciliés par des présents la faveur des premiers chefs qu'ils trouvèrent, ils demandèrent une entrevue au roi Peter; il l'accorda avec difficulté et sous la condition que les envoyés se rendraient à *sa capitale,* qui était située dans l'intérieur du pays ; cette expédition n'était pas sans danger: il fallait s'éloigner de la côte, traverser un pays difficile et habité par des tribus hostiles : c'était aller chercher le lion dans son antre. Ces considérations n'arrêtèrent pas les envoyés, et pour convaincre les naturels de leurs intentions pacifiques, ils résolurent d'aller désarmés; le capitaine Stockton ne prit avec lui qu'une paire de pistolets de poche. L'aspect de cette cour sauvage n'avait rien de rassurant; des bandes de noirs se pressaient autour des étrangers; l'un d'eux s'élança devant le capitaine et s'écria: «C'est lui qui a capturé un vaisseau négrier, il veut ruiner le commerce des esclaves.» Un horrible cri retentit de toutes parts; le capitaine Stockton, comprenant l'imminence du péril, se lève, prend un de ses pistolets, le dirige contre le roi, et levant l'autre main au ciel, il implore le secours de Dieu. Le roi fléchit devant le courage calme de l'homme blanc, les noirs tombèrent la face contre terre, leur rage fit place à l'abattement, et les chefs commencèrent à écouter avec plus de respect les propositions qui leur étaient faites Le succès couronna tant d'efforts ; après deux ou trois conférences, le roi consentit à

vendre un territoire aux colons; un acte fut dressé, en voici la copie :

« Qu'il soit connu de tous, que ce contrat a été fait le 15 décembre 1821, entre le roi Peter, le roi George, le roi Zoda, le roi Long Peter, leurs princes et chefs d'une part, et le capitaine Robert-F. Stockton et le Dr Eli Ayres d'autre part, d'où il résulte que certaines personnes des Etats-Unis d'Amérique désirant s'établir sur la côte occidentale de l'Afrique, ont investi le capitaine Stockton et le docteur Ayres, de pleins-pouvoirs pour acheter de nous (suit ici la description du terrain). Etant convaincus des intentions justes et pacifiques de ces citoyens, voulant leur témoigner notre amitié, et ayant reçu d'eux en paiement, six mousquets, une boite de verroteries, deux barils de tabac, un baril de poudre, six barres de fer, dix pots de fer, une douzaine de couteaux, une douzaine de cuillers, six pièces d'étoffe bleue, quatre chapeaux, trois habits, trois paires de souliers, une boite de pipes, un tonneau de clous, trois miroirs, trois pièces de mouchoirs, trois pièces de calicot, trois cannes, quatre parapluies, une boite de savon, un baril de rhum; avec promesse de payer plus tard : six barres de fer, une boite de verroteries, cinquante couteaux, vingt lunettes, dix pots de fer, douze canons, trois barils de poudre, une douzaine d'assiettes, une douzaine de couteaux et de fourchettes, vingt chapeaux, cinq tonneaux de bœuf, cinq barils de porc, dix barils de biscuit, douze flacons, douze gobelets et cinquante paires de souliers.

» Nous avons cédé et abandonné les terrains ci-dessus décrits, à Robert Stockton et à Eli Ayres, afin de les

tenir et posséder pour l'usage des susdits citoyens américains. Ont signé :

Roi PETER. (son signe.)
Roi GEORGE. »
Roi ZODA. »
Roi LONG PETER. »
Roi GOUVERNEUR. »
Roi JIMMY. »

Capitaine R.-F. STOCKTON.
Eli AYRES, M. Dr.

Les pauvres colons qui avaient d'abord été à Sherbro, puis à Fourra-Bay, furent transportés dans leur nouvelle patrie, et le 25 avril 1822 le drapeau des Etats-Unis fut arboré sur le cap Mesurado.

La confiance en une juste cause triomphe des hommes et des événements. Tel fut le commencement de Libéria, il y a maintenant trente-une années; aujourd'hui son territoire s'étend du 7° 23′ au 4° 44′ latitude nord, et du 12° 31′ au 6° 38′ longitude ouest, formant une ligne de côtes de 500 milles de longueur. Sa population dépasse 300,000 habitants.

Le cap Mesurado est élevé de deux cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer ; il est baigné au sud-ouest par l'Océan, au nord-est par la rivière Mesurado. Les principales tribus qui l'entourent sont les *Veys* au nord, race active, guerrière et hautaine; les *Deys*, gens traîtres, dissolus et cruels : les uns et les autres étaient adonnés au commerce des esclaves ; les *Bassas* vivaient au midi, les *Queahs* et les *Condoes* étaient voisins des *Deys*. Le terrain cédé s'étendait à deux milles du Cap et était couvert d'une épaisse forêt avec quelques clairières.

La colonie comptait quatre-vingt-dix personnes. M. Ayres retourna aux États-Unis, laissant ce petit troupeau sous la

direction d'Élisée Johnson. Les commencements furent pénibles; bientôt un nouveau transport d'émigrants arriva sous la conduite de M. Ashmun. Des dangers extérieurs menaçaient déjà la colonie, les chefs indigènes manifestaient des intentions hostiles. Après plusieurs entrevues infructueuses, M. Ashmun, craignant une irruption que les émigrants n'étaient pas en état de repousser, crut acheter la paix en donnant deux à trois cents barres (3 à 400 fr.). Ce fut un sacrifice inutile; on sut que les indigènes rassemblaient leurs forces, il fallut se préparer à résister. La colonie comptait cent trente personnes; sur ce nombre trente-cinq étaient en état de porter les armes. Quarante mousquets, quatre canons de fer et un de bronze constituaient l'armement: quatre de ces canons étaient sur le rivage ensevelis dans le sable; on eût beaucoup de peine à les mettre en état de service. M. Ashmun fit abattre les bois qui pouvaient mettre l'ennemi à couvert; il fit élever des palissades et prit toutes les précautions que la prudence pouvait suggérer. Pendant ces travaux incessants, sa jeune femme tomba gravement malade; il la soigna, sans interrompre pour cela ses occupations, mais il n'eut pas le bonheur de la sauver; le Seigneur la retira à lui; lui-même, accablé par la douleur et la maladie, fut obligé de rester couché pendant six semaines; mais Dieu le conserva et bénit ses travaux.

On savait que l'ennemi approchait. M. Ashmun assembla sa petite troupe. « La guerre est inévitable, dit-il, vos propriétés, cet établissement, vos familles, vos vies, sont placées sous la protection de Dieu, et confiées à la garde de votre courage et de votre fermeté. Ayez confiance les uns dans les autres; que chaque homme combatte comme si le sort de la défense dépendait de lui seul; qu'il n'y ait point de lâche dans nos rangs: c'est la cause de Dieu et

de la patrie; Dieu bénira nos efforts; nous sommes faibles, mais il est puissant; reposons-nous sur lui. »

Chacun marcha en silence à son poste et attendit l'ennemi. Deux nuits s'écoulèrent, rien ne parut; le troisième jour était un dimanche; Lot Carry, l'ecclésiastique noir, célébra le service divin : c'était peut-être leur dernier sabbat. Dans ce moment l'armée ennemie traversait le Mesurado, elle vint camper à un demi-mille de distance de l'établissement; la nuit cependant fut calme, mais à la pointe du jour, une troupe immense, poussant des cris féroces, s'élança sur les postes; il y eut des hommes tués, les autres se retirèrent abandonnant leur canon. Ce fut un cruel moment, mais les sauvages s'arrêtèrent pour piller. M. Ashmun, assisté de Lot Carry, rallie les fuyards; deux canons, chargés à mitraille, sont déchargés sur les assaillants : l'effet en est prompt et terrible; l'ennemi recule, les colons redoublent d'efforts; un détachement de tirailleurs prend l'ennemi en flanc, il s'enfuit en poussant d'horribles cris; en trente minutes tout est fini. Mais les colons avaient éprouvé des pertes douloureuses : un vieillard vit deux de ses petits-fils tomber devant lui, cinq furent entraînés en captivité, son gendre, le principal soutien de la famille, fut blessé et rendu incapable de travail. « Si c'est la volonté de Dieu, dit le vieillard, je suis résigné. »

Les provisions étaient presque épuisées et les munitions de guerre l'étaient complétement; sept enfants étaient prisonniers et les ennemis pouvaient revenir à chaque moment. Dans cette cruelle situation, M. Ashmun fit face à tout par son énergie. Il ordonna un jour solennel d'humiliation et de prière, et Dieu fit voir qu'il n'abandonnait pas les siens : bientôt un navire fut en vue, il était anglais; il remit généreusement aux colons toutes les provisions dont

il pouvait disposer et secourut les malades et les blessés. Mais après son départ, les sauvages renouvelèrent leurs attaques; le 2 décembre au matin, ils dirigèrent un feu vif de mousqueterie sur l'un des postes, le canon y répondit; ils se retirèrent pour revenir à la charge avec plus de fureur; le combat devint général : quatre attaques furent repoussées. Chaque soldat de cette petite troupe demeura ferme à son poste, comme un vétéran. Le sang-froid et le courage l'emportèrent; après une heure et demie de lutte acharnée, les ennemis se retirèrent; plus de mille d'entre eux avaient été engagés; plusieurs colons furent blessés, un seul fut tué.

Il restait à combattre un adversaire plus redoutable, la famine; les blessés et les mourants manquaient de secours et il n'y avait plus que trois coups par pièce à tirer. « Dieu nous aidera, » s'écria encore M. Ashmun. Il y eut dans la nuit une fausse alarme; on tira inutilement quelques coups de canon; c'était bien regrettable, sans doute, mais ce canon fut entendu par un bâtiment qui doublait le cap. « Qu'est-ce que cela signifie? » s'écrièrent les officiers; « que se passe-t-il sur ce rivage? est-ce un canon de détresse? » On mit la chaloupe en mer, et au lever de l'aurore un étrange spectacle frappa l'équipage : une poignée de braves luttant pour leur vie au milieu des privations, de la misère, de la maladie et de la mort.

Les généreux marins furent profondément émus : ce bâtiment était un schooner anglais qui portait le major Laing, le célèbre voyageur. Les officiers anglais se montrèrent des amis nobles et désintéressés; ils prodiguèrent aux colons tous les secours dont ils pouvaient disposer. Le major Laing usa de son influence sur les chefs indigènes découragés par leurs défaites répétées et les amena à conclure la paix. Douze marins et un midshipman demandèrent

à rester au Cap, pour aider les colons; ces braves amis furent victimes de leur dévouement : en peu de semaines, la fièvre entraîna au tombeau le midshipman et huit de ses marins. Les colons furent plus heureux : les malades se rétablirent et, au mois de mai 1833, le docteur Ayres revint des États-Unis avec des secours. Il trouva de grands changements : à la place des buissons s'élevaient cinquante maisons, trois magasins, une tour bâtie en pierres et armée de six canons; partout l'aspect de l'industrie, du bon ordre, de la régularité, et cent cinquante colons, forts, courageux et en excellente santé.

Le 13 février 1824, cent-cinq nouveaux émigrants arrivèrent de Virginie; ils étaient industrieux, intelligents, et plusieurs étaient à leur aise. C'était un grand accroissement de forces; mais avec la prospérité arrivèrent ses compagnes ordinaires : des mécontentements et des disputes. M. Ahsmun, navré de ces dispositions, assembla les colons, leur représenta la nécessité de l'union, de la soumission aux règles imposées par la société de colonisation, et les ramena au sentiment de leurs devoirs : digne récompense de cet homme qui avait combattu, lutté, prié, souffert et perdu tout ce qu'il aimait pour cette œuvre, et qui n'en avait recueilli que la maladie et la pauvreté. Ses forces étaient épuisées; on lui ordonna un voyage de mer. Il partit le cœur oppressé, jetant un dernier regard sur cet établissement qu'il avait créé et que, malgré bien des mécomptes, il aimait comme un père aime son enfant. A peine était-il parti, que les sauvages redevinrent menaçants. M. Johnson, qui remplaçait M. Ashmun provisoirement, eut encore recours à un bâtiment de guerre anglais; le commandant se montra prêt à secourir les colons, sous la seule condition qu'on lui céderait un petit coin de terre où il pourrait arborer l'étendard de la Grande-

Bretagne, afin que ses marins pussent dire qu'ils avaient combattu pour leur drapeau. «Oh! non, répondit Johnson, point de drapeau, nous aurions plus de peine un jour à l'abattre qu'à repousser les indigènes.»

Au mois d'août, M. Ashmun revint avec un brick des Etats-Unis, qui apportait plusieurs choses à la nouvelle colonie et entre autres un nom. La société de colonisation avait adopté le nom de *Liberia*, qui fut reçu avec bonheur. Le premier établissement fut appelé *Monrovia*, en l'honneur du président Monroe; l'administration prit une forme plus régulière et les colons furent admis à y participer.

La paix étant ainsi établie à l'intérieur comme à l'extérieur, les esprits se tournèrent vers l'agriculture. Les premiers essais ne furent pas heureux : les insectes, qui fourmillent sur ce sol et les animaux sauvages anéantirent souvent les espérances des cultivateurs; mais le défrichement successif des bois et de meilleurs procédés de culture firent succéder de belles récoltes à ces commencements décourageants. Ce fut aussi alors que les premiers nègres capturés à bord d'un bâtiment négrier, furent transportés directement à Monrovia, qui n'avait reçu jusqu'à ce moment que des hommes de couleur libres.

On s'occupa aussi à former un établissement missionnaire, dont les travaux pourraient s'étendre dans l'intérieur de l'Afrique. M. Ashmun, consulté à ce sujet par la société des missions de Bâle, répondit que, selon lui, des missionnaires pour l'Afrique devaient être en état d'enseigner les pratiques agricoles et industrielles aux natifs et être pourvus des instruments nécessaires pour travailler eux-mêmes. Il ne dissimula pas que tout était à créer; c'était à peine si quelques tribus parlaient un anglais très-corrompu. «Une famille missionnaire, ajoutait-il, a besoin

de six bâtiments pour pourvoir au culte, aux magasins et à l'habitation d'enfants et d'ouvriers indigènes. Ces maisons, bien et solidement construites dans le style du pays, coûteront chacune vingt-cinq dollars (cent vingt-cinq à cent trente francs); mais comme elles sont attaquées constamment par les insectes, il faut bâtir de nouvelles maisons tous les cinq ans. En comprenant les bâtiments, la ferme, le jardin et la nourriture de dix à douze ouvriers indigènes, une famille missionnaire de cinq personnes ne dépensera pas au delà de mille cinq cents dollars (quatre mille six cents francs).»

Cependant la colonie prospérait; les demeures prenaient un aspect de propreté et de confort. Les ouvriers de toute espèce étaient bien rétribués; deux chapelles avaient été élevées, des écoles du dimanche et des écoles journalières étaient ouvertes, chaque parent était tenu de faire instruire ses enfants. Cela se passait à la fin de l'année 1825. L'année suivante, la colonie reçut une presse à imprimer avec les caractères nécessaires; un imprimeur fut engagé avec un salaire de quatre cent seize dollars (deux mille cent francs). Une cloche, des livres, des objets pour les écoles, des instruments d'agriculture arrivèrent aussi. Il est vrai que l'acclimatement était toujours pénible, surtout pour les émigrants qui venaient des Etats du nord. — Cependant la société de Bâle fit partir cinq jeunes hommes comme missionnaires chez les Africains; ces jeunes Suisses arrivèrent à Liberia en 1827 et se mirent immédiatement à l'œuvre : leurs talents et leur piété furent universellement appréciés, et les jeunes gens qu'ils ont instruits sont au nombre des citoyens les plus éclairés et les plus entreprenants de Liberia.

L'émigration augmentait rapidement; on acheta de nouvelles terres, Millsbourg fut fondé. Les tribus voisines sou-

haitaient vivre en bons termes avec des voisins qu'elles redoutaient et les chefs des Deys se plaignaient amèrement que l'influence de la colonie faisait tort au commerce des esclaves! Laissons parler les colons eux-mêmes, dans un écrit qu'ils adressèrent, le 27 août 1827, aux hommes de couleur de l'Amérique. « Le premier mobile de notre émigration, disent-ils, a été la *liberté;* la liberté dans l'acception modérée, simple, mais complète de ce mot : liberté de parole, d'action, de conscience, telle qu'elle appartient aux citoyens d'un Etat libre, et qui nous était refusée en Amérique. Nos espérances n'ont point été trompées; nous sommes propriétaires du sol sur lequel nous vivons, nous jouissons des droits de francs-tenanciers. Nos suffrages et, ce qui vaut mieux, nos sentiments et nos opinions sont appréciés par le gouvernement sous lequel nous vivons; nous exerçons les fonctions de jurés, et nous ne pouvons être jugés que par nos pairs. La liberté de concience est complète.

» Vivant en communauté dans la patrie de nos pères, ayant à notre disposition le commerce, le sol et les ressources du pays, nous ne connaissons pas cette humiliante infériorité dont notre couleur est frappée en Amérique; les étrangers qui nous visitent ne trouvent rien ici qui puisse leur donner l'idée qu'ils sont nos supérieurs. Cette émancipation morale, cette délivrance d'une sujétion mille fois pire que les fers, nous dédommagent au centuple des sacrifices que nous avons faits, et nous pénètre d'une profonde reconnaissance pour Dieu et pour nos généreux bienfaiteurs. »

Ils redressent les fausses idées que l'on s'était formé sur le climat de l'Afrique, qui est très-sain pour les hommes de couleur, lorsque le premier acclimatement est passé, et ils ajoutent : « Les émigrants trouveront aujourd'hui

de bonnes maisons pour les recevoir, un médecin pour les soigner, ils seront accueillis par un peuple heureux et bien portant, et ils n'éprouveront pas cette nostalgie plus funeste que les circonstances climatériques. Ils ne verront nulle part une plus splendide végétation ; les bestiaux, les porcs, la volaille, les chèvres, les moutons ne coûtent absolument rien à nourrir. Le coton, le café, l'indigo, le sucre, le riz réussissent à merveille ; la quantité de végétaux alimentaires est énorme.

» Le commerce prend chaque jour de l'extension : nous exportons du riz, de l'huile de palme, de l'ivoire, des écailles de tortues, du bois de teinture, de l'or, des peaux, de la cire, et nous recevons en retour les produits manufacturés du monde entier.

» Chaque enfant va à l'école, nous avons une bibliothèque publique, etc., etc., etc.

» Ces riantes demeures, l'enseignement de l'Evangile, les cérémonies du culte chrétien qui ont remplacé les ténèbres du paganisme; un millier de citoyens libres, habitant un nouvel Etat chrétien, heureux et capables de travailler au bonheur de leurs frères, attestent la sagesse du système de colonisation.»

Il fut donné à M. Ashmun de voir cette brillante aurore; mais sa vie était usée; on lui conseilla un voyage aux Etats-Unis; il s'embarqua au mois de mars 1828. Hommes, femmes, enfants, se pressèrent sur le rivage pour lui dire adieu : ce fut un triste jour pour Monrovia. «Oh! qu'il sera beau, le jour de son retour,» s'écriait-on. Ce jour n'arriva pas. Il mourut peu de temps après son arrivée et fut enterré à New-Haven, où la société de colonisation lui fit élever un monument. Doué de qualités rares, il ne fut jamais au-dessous de la tâche immense que le ciel lui avait confiée.

Il eut de dignes successeurs : le premier, Lot Carry, ce nègre émancipé, fut tué par l'explosion d'un baril de poudre, lorsqu'il se préparait à repousser une attaque des sauvages.

Richard Randall, professeur de chimie à Washington, qui sacrifia une position distinguée pour être utile à Liberia, et qui après lui avoir rendu des services signalés auprès des chefs indigènes, mourut de la suite de ses fatigues le 19 avril 1820.

Le docteur Mechlin, jeune médecin, qui avait accompagné Randall, lui succéda comme gouverneur. L'émigration prenait un tel accroissement que l'on demanda deux nouveaux missionnaires suisses à la société de Bâle. MM. Sheppard et George Erskine, tous deux hommes de couleur, le premier instituteur, le second ecclésiastique, rendirent aussi de grands services pour l'instruction des nouveaux arrivants. M. Russwurm, également homme de couleur, fonda un journal, le *Liberia-Herald*, en 1829, dont l'apparition excita un vif intérêt aux Etats-Unis.

L'accroissement de la population rendit nécessaire une augmentation de territoire : l'agent colonial acheta des terres dans la contrée de Bassa, à l'embouchure de la rivière Saint-Jean et à soixante-cinq milles de Monrovia ; M. Mechlin fit un appel aux volontaires pour défricher ce nouveau territoire : trente-trois hommes courageux se présentèrent. Ils défrichèrent l'épaisse forêt avec ardeur ; bientôt des huttes grossières s'élevèrent, avec une forte enceinte pour être à l'abri des animaux et des hommes sauvages. D'autres émigrants suivirent ces premiers pioniers. Ce petit établissement fut appelé *Edina*. M. Mechlin réussit aussi à assurer à la colonie un point très-favorable pour le commerce, le *Cap Mont*, situé à quarante-huit milles au nord du Cap Mesurado. La traite, qui jusqu'alors avait été très-active en ce lieu, fut proscrite pour toujours.

Les chefs indigènes suivaient avec attention les progrès de la colonie ; le plus intelligent d'entre eux, le roi Long Peter, comprit les avantages qu'il pourrait retirer d'une alliance; il envoya une députation au gouverneur pour demander à être placé, ainsi que sa tribu, sous la protection de Liberia. Le gouverneur répondit : « J'y consens sous la condition que vous ne prendrez plus le titre de roi, que vous adopterez nos lois, et que vous cesserez tout rapport avec les tribus voisines. » Cette décision fut reçue avec des transports de joie par ces pauvres gens; ils voulaient courir tous à Monrovia pour exprimer leur reconnaissance. «Oui, s'écriaient-ils, nous changerons nos lois, nous voulons être semblables à vous, nous voulons devenir Liberiens, nous ne voulons plus d'esclaves.» Trois autres chefs de tribus suivirent promptement l'exemple de Long Peter. Mais d'autres chefs, au contraire, poussèrent le cri de guerre; ils parurent en armes sur les bords de la rivière Saint-Paul et repoussèrent un faible détachement envoyé contre eux. M. Mechlin ne leur laissa pas le temps de se réjouir de ce succès : Elisée Johnson, à la tête de deux cent soixante et dix hommes, pénétra dans le pays ennemi, surmonta tous les obstacles accumulés pour arrêter sa marche, et défit le corps principal des sauvages qui s'empressèrent de demander la paix. L'énergie et le courage déployés par les Liberiens avait pénétré de crainte leurs adversaires. «Plus de guerre avec eux, disaient-ils, la paix, une bonne paix.» Mais il y avait quelque chose de plus admirable que les faits guerriers, c'était l'héroïsme des missionnaires. M. Cox, envoyé par l'église méthodiste, succomba promptement à la peine. Il voulut qu'on gravât sur son tombeau : *Que des milliers tombent avant que l'Afrique soit abandonnée.* La santé de M. Mechlin avait beaucoup souffert, et il fut obligé de retourner aux Etats-Unis.

Nous ne suivrons pas la colonie dans tous les détails de son développement; les progrès étaient constants. L'attention des agents coloniaux se dirigea vers les tribus de l'intérieur; une ambassade fut envoyée à Boatswain, le plus puissant de ces chefs indigènes, pour ouvrir avec lui des relations pacifiques. C'était un voyage pénible et dangereux; on n'avait jamais vu de blancs à *Bo-Poro,* sa capitale; à l'aspect des envoyés, les enfants s'enfuirent en poussant des cris d'effroi; c'était une ville populeuse et le marché y était très-animé; cinq cents femmes y trafiquaient avec une habileté qui en aurait remontré aux dames de la halle de Paris. On vendait là des plantains, des citrouilles, du poivre, de petites noisettes, des ananas, des singes, des rats, des crysalides. Nos voyageurs choisirent des ananas, des bananes, de la cassave, et donnèrent en échange un pain et demi de tabac. Les objets les plus demandés sont le tabac, le sel, la poudre, les fusils; les indigènes donnent en échange des esclaves, de l'ivoire et de l'or. On transporte le sel dans des bambous creux qui ont trois pieds de long et trois pouces de diamètre; on les entoure de feuilles pour les préserver de l'humidité.

Le roi accueillit favorablement les envoyés, et s'ils n'obtinrent pas tout ce qu'ils désiraient, ils acquirent sur ces tribus de l'intérieur des notions dont plus tard on tira parti. M. Williams, un missionnaire, homme de couleur, obtint l'autorisation d'établir une école; il y vint des écoliers depuis l'âge de sept à cinquante ans; leurs progrès furent surprenants : dans six semaines, des enfants qui n'avaient jamais vu de livres et qui n'avaient jamais entendu un mot d'anglais, lisaient des mots de cinq syllabes.

La société de colonisation de Pensylvanie fonda un nouvel établissement à *Bassa-Cove,* sur la rivière Saint-Jean,

vis-à-vis d'Edina; situation très-favorable pour le commerce avec l'intérieur. Cet établissement inquiéta fortement le propriétaire d'une factorerie d'esclaves établie près de là. « Je n'ai plus qu'à m'en aller, » s'écria-t-il.

Cette petite colonie, quoiqu'en liaison intime avec Monrovia, établit quelques réglements spéciaux; chaque nouvel arrivant devait se soumettre aux trois conditions suivantes :

1° S'abstenir complétement de toute liqueur spiritueuse;

2° S'abstenir de tout trafic en liqueurs spiritueuses et en armes de guerre;

3° S'engager à répandre immédiatement le christianisme chez les tribus païennes.

Sept mois après leur arrivée, les colons, au nombre de cent vingt-six personnes, étaient bien logés, et leurs lots de terre promettaient une riche moisson; mais les indigènes conçurent de la jalousie à la vue de cette prospérité remarquable, et manifestèrent des intentions hostiles; les émigrants, abandonnés à leurs propres ressources, furent attaqués pendant la nuit : vingt personnes perdirent la vie, le reste s'enfuit dans les forêts et à Edina. Le surintendant de ce lieu là, donna avis de cette catastrophe à Monrovia. Aussitôt un corps de troupes, accompagné de trois commissaires, vint demander raison de cet outrage au roi Joe, et, sur son refus, détruisit sa résidence. Il fut prouvé que les indigènes avaient été enhardis à commettre ces actes d'hostilité, par le caractère inoffensif des colons de Bassa-Cove. Dans une colonie naissante et dans le voisinage de tribus hostiles, il faut prévenir ces attentats en déployant à propos des moyens de défense et en enlevant aux sauvages leurs deux stimulants : l'espoir du succès et la perspective du pillage. Ce malheur fut promptement réparé, et dès le mois de juin 1836, l'établissement de Bassa-Cove

offrait l'aspect le plus satisfaisant, tant la vie se développe avec rapidité et énergie dans ces régions primitives, lorsque les ouvriers de l'œuvre nouvelle sont actifs, zélés et ont l'avancement du règne de Dieu pour but constant de leurs efforts.

La navigation prenant chaque jour de l'importance, un phare fut établi sur le cap Mesurado. Une école d'enseignement mutuel de travail fut fondée à Millsburgh par les méthodistes. Des orphelins devaient y être élevés jusqu'à l'âge de vingt-un ans, et y apprendre des métiers utiles. Cette institution fit de rapides progrès, et le nombre des élèves s'éleva bientôt à soixante et dix.

Bassa-Cove eut aussi sa bibliothèque publique, comme Monrovia. Ce dernier lieu possède le lycée de Liberia; une société de femmes, dite société de bienfaisance; une société de sœurs de charité, une société des amis de la morale. Leurs réunions se terminent par des collectes.

Le 1er décembre, aniversaire de la victoire d'Ashmun sur les sauvages, est un jour de fête solennelle. Toutes les affaires sont suspendues, les navires étrangers sont invités à arborer leurs pavillons; au lever de l'aurore, le drapeau national est salué par le canon; des services religieux occupent la matinée, et un nouveau salut termine la fête.

Le docteur Skinner, dans un rapport à la société de colonisation, daté de l'année 1837, propose divers moyens pour assainir l'établissement : le desséchement de deux marais, qui serait peu coûteux; il voudrait aussi améliorer le régime, la propreté et les soins domestiques. Cependant la mortalité a été généralement plus faible que dans toute autre colonie. Il se plaint aussi que l'agriculture ne reçoive pas l'attention qu'elle mérite. La traite, en continuant dans le voisinage, causait alors beaucoup de tort à la colonie en interrompant les communications avec l'intérieur. L'é-

tablissement de la *Nouvelle-Géorgie*, sur la rivière Stockton, à quatre milles de Monrovia, qui avait été formé par des Africains capturés sur des bâtiments négriers, était plus avancé en agriculture, parce que les colons étaient plus patients et plus laborieux.

Le *Liberia-Herald* renfermait sur ce sujet des réflexions pleines de sens : «Ne justifions pas, disait-il à ses concitoyens, ce reproche qui nous a été si souvent adressé par nos ennemis, que nous sommes incapables de perfectionnement. La grande erreur est de revêtir un objet éloigné de couleurs séduisantes, sans se préparer à surmonter les difficultés qui nous en séparent. Les objections qu'on élève contre l'agriculture, lorsqu'on les analyse, ne sont en vérité que le résultat de l'orgueil, de l'ignorance, et probablement de la paresse. On se dit prêts à travailler, mais sous la condition sous-entendue que d'autres travaillent pour nous..... Toute chose doit avoir un commencement; les progrès de l'agriculture sont lents, mais continus. Les premières années on suffit à ses besoins, puis on obtient un surplus de produits qui permet d'étendre ses opérations et de recevoir en échange les productions des autres pays.»

Pénétrés de ces vérités, des hommes éclairés fondèrent la société agricole de Liberia, dont l'objet principal était d'encourager la culture de la canne à sucre.

La société de colonisation du Mississipi fonda aussi une colonie sous son administration directe, sous le nom de *Mississipi en Afrique*, dans la contrée des *Sinou*, à cent cinquante milles au sud de Monrovia, et y bâtit une ville qui reçut le nom de *Greenville*. Un autre établissement sur la rivière Saint-Jean fut appelé *Bexley*, en l'honneur de lord Bexley, qui avait manifesté le plus vif intérêt pour Liberia; un autre enfin fut commencé sur la rivière *Junk*.

Si les petits détails servent souvent à faire juger de l'ensemble, nous pouvons citer ce paragraphe du *Liberia-Herald* : « On nous a dit que l'on regarde à l'étranger notre colonie comme étant en décadence; en traversant la rue, nous venons de remarquer devant la maison de M. Johnson une élégante grille en fer avec des boutons de cuivre ! »

Tous ces rejetons d'un même arbre étaient nécessaires, afin que la jeune colonie s'étendît rapidement; mais il ne fallait pas que cet avantage fût acheté aux dépens de l'unité qui seule pouvait donner de la consistance au nouvel établissement. Pour prévenir ce danger et pour accorder aux colons une plus grande part dans le gouvernement de la colonie, la société de colonisation nomma un comité chargé de présenter un projet de constitution. Ce projet établissait un pouvoir législatif nommé par le peuple dans les différents districts; la division de la république en deux comtés : Monrovia et Bassa-Cove ; il établissait le pouvoir judiciaire; il constituait le pouvoir exécutif dans la personne d'un gouverneur; proclamait la prohibition de l'esclavage et de la traite sur le territoire de la république, le jugement par jury, le droit de pétition, et fixait la majorité à vingt-un ans. La société de colonisation nommait le gouverneur et pouvait abroger les lois.

Ce projet fut accepté, et les travaux de la nouvelle législation ne furent pas infructueux : le service de la poste fut organisé; il fut pourvu au sort des pauvres, des veuves et des orphelins; on établit des règles pour la direction des écoles, et on en institua de nouvelles. Cela se passait en 1839. Liberia contenait alors neuf villes (*); elle possédait 500,000 acres d'un riche terrain; elle avait quatre

(*) Villes de colonie, des espèces de bourgades.

presses; deux journaux : le *Liberia-Herald* et l'*African-luminary (le Flambeau de l'Afrique)*; vingt et une églises, trente ministres, dix écoles journalières et plusieurs écoles du dimanche.

Les baptistes, les presbytériens et les méthodistes avaient des réunions mensuelles pour prier en commun et travailler à la propagation de l'Évangile chez les tribus païennes. Les détails sur l'œuvre des missions à cette époque sont du plus haut intérêt. M. Clarke, l'un des missionnaires, expliquait à une tribu les trésors de miséricorde offerts par la Bible; ces pauvres créatures étaient profondément touchées et s'écriaient : « Prêche davantage. — Encore du livre, encore du livre. »

Il y avait sans doute des ombres à ce tableau, et c'était toujours l'abominable trafic des esclaves qui créait les plus sérieux embarras à la nouvelle république. Deux factoreries d'esclaves s'étaient établies à Bassa-Cove; le nouveau gouverneur de Liberia, M. Buchanan, ordonna aux marchands de quitter immédiatement cette côte, ils s'y refusèrent. Après une nouvelle sommation, le gouverneur résolut d'agir; quatre-vingts hommes se mirent en route sous le commandement d'Elisée Johnson; une petite flotille de trois schooners, fut destinée à les appuyer. Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ de l'expédition, lorsque l'on vit avec consternation rentrer la flotille : elle avait lutté en vain contre le vent et le courant pour doubler le cap. Dans ce moment critique arrive, encore une fois, un bâtiment de guerre anglais, amenant un beau vaisseau négrier qu'il venait de capturer; le commandant le remet au gouverneur, qui y fait embarquer aussitôt ses armes, ses hommes, ses munitions, s'y embarque lui-même, et trente-six heures après ce bâtiment était à l'ancre devant le *Petit-Bassa*. Au lever de l'aurore, les hommes qui le mon-

taient virent le combat engagé entre les baraques et des hommes qui occupaient la lisière des bois; mais où étaient les Liberiens? Ce doute fut bientôt éclairci. Les Liberiens étaient maîtres des baraques, où ils étaient assiégés par un ennemi dont les forces étaient décuples; les munitions allaient manquer, ils ne combattaient plus que pour la vie. Il y avait encore un autre danger: le bâtiment que montait le gouverneur était un négrier, les colons pouvaient croire que c'étaient des Espagnols et faire feu sur eux; il fallait communiquer à tout prix avec les baraques. Qui se chargera de cette dangereuse mission? «J'irai, s'écria un jeune marin. — Cela peut vous coûter la vie, lui dit le gouverneur en le regardant fixement. — N'importe, j'irai.» Et il partit, emportant une lettre pour le colonel Johnson

Cependant les assiégés, en voyant le schooner, avaient cru d'abord à un secours; puis, reconnaissant le négrier, leurs espérances s'étaient évanouies. En voyant approcher le canot qui portait le jeune marin: «Il vient pour s'entendre avec les indigènes, s'écrièrent-ils, et combiner une attaque générale; il faut le prévenir à tout prix.» Mais le brave marin était déjà entre les mains des indigènes qui, l'ayant reconnu pour Américain, allaient l'immoler, lorsque Johnson, reconnaissant son erreur, fit une sortie furieuse; le sauvage, qui tenait son couteau levé sur la poitrine du marin, fut aussitôt frappé à mort. Cependant le gouverneur, protégé par un feu vif de mousqueterie, parvint à débarquer; il fut reçu avec transport par les Liberiens. Bientôt une attaque régulière mit les sauvages en fuite. Le schooner fut expédié à Monrovia pour chercher des renforts, des munitions et deux pièces de campagne. A leur arrivée, le gouverneur fit sommer les chefs ennemis de rendre immédiatement les esclaves en leur possession : les chefs se soumirent et acceptèrent un traité où

ils prirent l'engagement de s'abstenir complétement à l'avenir du commerce des esclaves.

Les mesures du gouverneur Buchanan, pour mettre un terme à la traite sur toutes les parties du territoire qui relevait de son autorité, furent incessantes et presque toujours couronnées de succès. La colonie fut cependant de nouveau troublée par les attaques d'un chef féroce nommé Gatumba ; un établissement missionnaire contre lequel il avait dirigé ses attaques, fut préservé d'une entière destruction par le courage héroïque du missionnaire, M. Brown, et de deux charpentiers. Le gouverneur résolut de mettre fin à ces attentats qui se répétaient journellement contre les cantonnements isolés, en portant la guerre sur le territoire de l'ennemi ; une expédition commandée par le général Roberts, forte de trois cents Liberiens, soixante indigènes et une pièce de campagne, se mit en marche de Millsburgh. La route était presque impraticable et l'ennemi harcelait les Liberiens par un feu continuel ; rien ne les découragea ; ils arrivèrent devant la résidence de Gatumba : elle était fortifiée et ils furent reçus par un feu meurtrier. Le général Roberts ne laissa pas à l'ennemi le temps de se reconnaître, il pénétra dans la ville et planta son étendard sur les murs. Les Liberiens trouvèrent là des provisions en abondance ; ils y passèrent le dimanche, y mirent le feu le lundi et reprirent le chemin de leurs demeures.

Cet exploit frappa de terreur et de respect les sauvages ; ils surnommèrent le gouverneur qui avait accompagné l'expédition : *le gros canon*. Cette bataille fut la dernière qu'il eut à livrer. Les demandes de paix et d'alliance arrivèrent de toutes parts. Le gouverneur ne conclut aucun traité sans l'insertion de cette clause : « que les indigènes s'engageaient à ne prendre à l'avenir aucune part, directe ou indirecte, au commerce des esclaves. »

Mais il existait toujours deux grandes fartoreries hors de l'atteinte de Liberia : *New-Sesters*, à 70 milles au sud, et *Gallinas*, à 75 milles au nord de Monrovia. Le trafic était principalement entre les mains des Espagnols et des Portugais; ces établissements étaient considérables et bien défendus, les esclaves y étaient échangés contre des marchandises pour la valeur de vingt dollars et revendus à Cuba pour trois cent cinquante dollars. Un bâtiment négrier chargea neuf cents esclaves à Gallinas, en débarqua huit cents à Cuba et réalisa un bénéfice net de deux cent mille dollars. Il y avait quelquefois plus de cinq mille captifs qui attendaient leur embarquement; Pedro Blanco, le chef de l'établissement de Gallinas, prétendait qu'il faisait ce commerce par humanité; « tandis que les missionnaires, disait-il, convertissent à peine quelques nègres, moi j'en envoie chaque année des milliers en Amérique où on en fait aussitôt des chrétiens! »

Ce voisinage était funeste aux intérêts de la colonie, et le gouverneur prévoyait qu'il faudrait tôt ou tard en venir aux mains avec ces négriers. Cela ne fut pas nécessaire; le capitaine Denmann, de la marine anglaise, débarqua à New-Sesters à la tête de deux cents hommes, attaqua les baraques et les détruisit. Le capitaine Denmann, dans de brillantes expéditions, a délivré des milliers d'esclaves, sans jamais permettre que les marins sous ses ordres retirassent le moindre profit de leurs succès.

La mort subite du gouverneur Buchanan plongea Liberia dans le deuil. On lui rendit des honneurs bien mérités; sa mémoire vivra dans le cœur des Liberiens aussi longtemps que la brise de mer répandra le parfum des fleurs qui croissent sur le lieu où reposent ses cendres. On trouva écrit de sa main, dans son journal, avant son départ pour Liberia : « Le Seigneur qui tempère le vent glacé en

faveur du faible agneau, peut aussi rendre une constitution du nord capable de supporter le soleil des tropiques. *Mais lorsqu'il me tuerait je ne cesserais d'espérer en lui ; c'est son œuvre à laquelle je me voue, et elle mérite toute espèce de sacrifices.* »

Rien ne frappe davantage dans cette histoire des commencements de Liberia, que l'esprit de dévouement, d'abnégation, les principes élevés qui inspirèrent et animèrent les chefs de cette noble entreprise. Ils méprisaient la mort, les dangers, les intérêts mondains ; ils s'arrachaient aux douceurs de l'amitié, aux avantages que présente un pays chrétien et civilisé. Ils n'écoutaient que le cri de l'Afrique opprimée qui avait soif de liberté civile et d'institutions chrétiennes.

Le lieutenant-gouverneur général Roberts prit la direction provisoire de la colonie. C'était un homme de couleur, encore jeune ; il était venu de la Virginie et habitait Liberia depuis quelques années, il y était fort considéré.

La paix était rétablie avec les tribus indigènes ; elles envoyaient leurs enfants aux écoles de Liberia. « Je vous envoie mon *piccaninnie*, disait un indigène, enseignez-lui la science des blancs, et s'il ne veut pas apprendre, fouettez-le. » L'œuvre missionnaire faisait de rapides progrès ; « Apportez-nous le *Palavers* (l'assemblée) de Dieu, disaient les chefs, et qu'il détruise l'influence des buissons du démon. » Les femmes surtout étaient instantes pour obtenir l'instruction religieuse. L'influence morale de Liberia s'étendait ainsi toujours davantage. A la demande de Yando, roi des Golahs, le gouverneur se rendit dans sa résidence où il fut reçu avec de grands honneurs ; un traité qui mettait fin à tous les dissentiments antérieurs en fut la conséquence. L'article le plus important était celui qui abolissait pour toujours l'esclavage sous des peines sévères. Des

traités semblables furent conclus avec d'autres chefs : tous ces hommes comprenaient les garanties de sécurité et de paix que leur procurait une alliance avec Liberia. Entre ces traités, un des plus importants fut conclu avec les Kroomen. C'est un peuple remarquable ; ils sont tous marins et excellents pilotes ; leur nombre s'élève à quarante mille âmes ; leur territoire s'étend de Sinou jusqu'à 30 milles du cap Palmas ; ils sont industrieux, robustes et actifs. Un jeune Kroo quitte sa demeure, voyage pendant un an ou deux, revient avec ce qu'il a gagné, en donne une partie à ses parents et avec le reste achète une femme. Le traité fait avec eux et qui prohibait la traite, présentait cet intérêt particulier, que les Kroomen étant excellents pilotes, les négriers pouvaient difficilement se passer de leurs secours.

Les commandants des croisières anglaises, dans leurs rapports, s'accordaient à rendre hommage au zèle, à l'intelligence du gouverneur Roberts et à ses heureux efforts pour extirper, sur ces côtes, le trafic des esclaves.

Le prince de Joinville, commandant une frégate française, visita à cette époque Monrovia ; il exprima sa satisfaction de tout ce qu'il avait vu et voulut échanger les saluts d'honneur avec la colonie. Les autorités furent vivement touchées de cet hommage offert par le noble jeune homme, mais elles le refusèrent parce que c'était un dimanche et elles ne voulaient pas violer le jour du sabbat ! Hélas ! combien de nations chrétiennes en auraient fait autant ? Il en est qui, peut-être, auraient prié le prince d'attendre au *dimanche*, afin de ne pas interrompre leurs occupations journalières. En 1846, les comptes du trésor public présentèrent une recette de 8,525 dollars (45,500 francs), et une dépense de 7,536 dollars (39,200 francs).

La culture intellectuelle faisait aussi des progrès. Les deux lycées de Monrovia avaient des assemblées hebdoma-

daires où l'on débattait des questions intéressantes. Citons en deux.

» La découverte de l'Amérique a-t-elle été un bienfait pour la race nègre? » Elle fut décidée affirmativement.

Voici la seconde :

« Les naturels de cette partie de l'Afrique seront-ils amenés plus rapidement à la civilisation et au christianisme, par les efforts seuls des missionnaires envoyés chez eux, ou par l'influence des colons sans le secours des missionnaires? » Nous ne connaissons pas la décision sur cette question.

Un service régulier fut établi entre Liberia et la Chesapeake, au mois de décembre 1846, au moyen d'un paquebot du port de trois cent trente-un tonneaux, appelé le *Liberia-Packet*; il a été construit à l'aide de souscriptions auxquelles les citoyens de Liberia ont pris une grande part. Ce ne fut pas la seule occasion où ils exercèrent leur libéralité. Un croiseur américain s'empara d'un négrier qui transportait huit cent cinquante esclaves tellement entassés que plus de cent d'entre eux moururent après leur délivrance, des suites de l'horrible traitement qu'ils avaient éprouvé. Les survivants furent déposés à Monrovia; on obtint quelques secours du gouvernement des États-Unis pour pourvoir à leur entretien, mais ils étaient insuffisants. Les colons souscrivirent généreusement pour combler le déficit, et ces pauvres gens reçurent un traitement dont les résultats furent exposés comme suit, deux ans après, par le docteur Lugenbeel.

» Lorsque ces malheureux me furent remis, le 16 décembre 1845, nus, dégradés, mourant de faim, j'avoue que j'avais de sérieuses inquiétudes sur leur avenir; je n'espérais guères que dans l'espace de deux ans il se produirait un tel changement dans leur condition sociale, in-

tellectuelle et morale, que le plus grand nombre serait en état d'apprécier les bienfaits immenses de l'Évangile de Christ et rechercherait avec ardeur cet inestimable joyau.» L'un d'eux, en essayant de faire connaître ses impressions, s'exprime ainsi : « Auparavant mon cœur était très *wah-wah* (mauvais) ; je mentais, je volais, je faisais beaucoup de mauvaises choses. J'ai demandé à Dieu de me donner un meilleur cœur. La nuit dernière, je ne pouvais dormir, mon cœur était trop *wah-wah;* j'ai prié, prié, prié, alors Dieu m'a écouté, il a ôté tout le *wah-wah* de mon cœur et je n'ai plus ressenti de trouble. »

Cependant il devenait nécessaire d'opérer un changement dans la position de la colonie. Des différends s'étaient élevés entre elle et des navires anglais qui refusaient d'acquitter les droits de port, sous le prétexte que Liberia n'était pas un gouvernement régulier ou une dépendance des États-Unis, mais seulement une agrégation de particuliers avec lesquels le gouvernement anglais ne pouvait conclure de traité. Ces difficultés pouvaient en amener d'autres. Le moment était-il donc venu où Liberia, secouant les langes qui avaient soutenu son enfance, allait assumer sur elle la responsabilité de son gouvernement et prendre rang entre les nations indépendantes? La majorité des citoyens ne recula pas devant cette grande tâche et la société de colonisation répondit à ce vœu.

En recevant les dépêches qui apportaient ce consentement, le gouverneur convoqua le corps législatif et lui soumit cet important objet. Le résultat de la votation fut de charger le gouverneur de convoquer le peuple dans chaque district et de l'inviter à se prononcer sur cette question : *Liberia sera-t-il un État libre, souverain et indépendant?*

La votation eut lieu le 27 octobre 1846. Il y eut majorité, mais non pas unanimité en faveur de la proposition.

Une Convention se réunit en conséquence au mois de juillet 1847, et après une session de trois semaines, elle publia l'acte suivant :

DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE.

» Nous les représentants du peuple de la communauté » de Liberia, réunis en Convention avec le mandat de con» stituer la forme du gouvernement : après avoir invoqué » l'aide et la protection du Souverain Arbitre des événe» ments, déclarons au nom du peuple que cette commu» nauté est un État libre, souverain et indépendant, et » prend le nom de *République de Liberia*.

» Nous étions originairement habitants des États-Unis » de l'Amérique du nord. Dans certaines parties de ce » pays, nous étions exclus par la loi des droits et des pri» viléges qui appartiennent aux hommes. Dans d'autres, » l'opinion, plus puissante que les lois, nous repoussait » avec dédain.

» Nous étions exclus de toute participation aux emplois » publics.

» Nous étions imposés sans notre consentement.

» Nous devions contribuer aux charges d'un pays qui ne » nous offrait aucune protection ; nous formions une caste » à part, et toute voie nous était fermée pour améliorer » notre situation.

» Les étrangers de tous les pays, mais d'une couleur » différente de la nôtre, nous étaient préférés.

» Nos plaintes n'étaient pas écoutées, ou on leur oppo» sait les institutions du pays.

» Il a donc fallu chercher au dehors un refuge contre » cette dégradation sans remède. »

Après avoir rendu un juste hommage à l'œuvre accomplie par la société de colonisation et exposé l'état actuel de Liberia, la Déclaration ajoute :

» En conséquence, au nom de l'humanité et de la reli-
» gion, au nom de Dieu, notre commun créateur et notre
» commun juge, nous nous adressons à toutes les nations
» chrétiennes; nous leur demandons avec instance et avec
» respect, de nous regarder avec sympathie et amitié, et
» de nous accorder ces égards qui sont le gage de rap-
» ports bienveillants entre les sociétés civilisées et indé-
» pendantes. »

Suit le texte de la constitution, calquée sur celle des États-Unis, mais qui lui est supérieure en un point : l'article 4 déclare : « Que l'esclavage est proscrit de la républi-
» que, et qu'il est interdit à tout citoyen ou habitant de
» prendre part, directement ou indirectement, au com-
» merce des esclaves, soit en dedans, soit en dehors du
» territoire de la république. »

La législature consiste en un sénat et une chambre des représentants élus selon diverses conditions : l'âge d'éligibilité est fixé à vingt-trois ans pour les représentants et à vingt-cinq ans pour le sénat, avec l'obligation, pour faire partie de ce dernier corps, de posséder une propriété territoriale d'au moins deux cents dollars (1050 francs). Le pouvoir exécutif est confié à un président élu par le peuple pour le terme de deux ans : la condition d'âge est fixée à vingt-cinq ans, et celle de propriété à six cents dollars (trois mille cent cinquante francs). Les autres offices civils et judiciaires sont semblables à ceux des Etats-Unis.

Le drapeau de la république présente six bandes rouges et cinq bandes blanches, disposées alternativement et longitudinalement; à l'angle supérieur du drapeau, près de la lance, il y a un carré bleu couvrant en largeur cinq bandes, avec une étoile blanche au milieu.

L'empreinte du sceau est une colombe avec les ailes déployées, tenant un rouleau de parchemin entre ses pattes,

avec l'Océan et un navire sous voiles, le soleil s'élevant de l'onde, un palmier ayant à son pied une charrue et une bêche; au-dessous des emblêmes on lit ces mots: *République de Liberia,* et au-dessus: *L'amour de la liberté nous a conduits ici* (*).

Le 24 août 1847, le drapeau de l'indépendance fut solennellement arboré, au milieu des réjouissances publiques et particulières. Là figurait, comme maréchal du jour, le colonel Elisée Johnson. Il y avait vingt-quatre années qu'il avait bâti sa petite cabane dans les forêts du Mesurado; il avait entendu les sauvages hurler autour de ces huttes isolées; il avait vu des amis bien chers tomber l'un après l'autre sous les atteintes de la fièvre d'Afrique; il avait eu à combattre la faiblesse des uns, la trahison des autres, les doutes, les frayeurs de plusieurs; il n'avait jamais reculé. Il sentait qu'il avait une œuvre à accomplir. Dieu permit qu'il vît l'accomplissement de cette œuvre, qu'il vit un Etat libre, indépendant, chrétien, s'élever sur la terre de ses pères; Etat où ses frères, leurs enfants et les enfants de leurs enfants pourront jouir en paix de ces biens que le créateur a départi à tous les hommes: *la vie, la liberté, la poursuite du bonheur.* Oh! il pouvait s'écrier: « *Laisse-moi désormais Seigneur aller en paix, car mes yeux ont vu ton salut.* »

Le 5 octobre, les élections eurent lieu, et le général Roberts fut élu président pour deux ans. Quelques semaines après, l'escadre américaine, sur les côtes d'Afrique, et un vaisseau de guerre anglais vinrent saluer de vingt coups de canon la nouvelle république. Dans le courant de l'année 1848, le président Roberts fit un voyage en Amérique, en Angleterre et en France, pour y régler les inté-

(*) The love of liberty brought us here.

rêts du nouvel Etat; il reçut partout un accueil distingué. En Angleterre il fut accueilli avec la plus complète cordialité par lord Palmerston, lord Bexley, Samuel Gurney, ces fidèles amis de Buxton; pourquoi celui-ci n'a-t-il pu voir ce jour qui l'aurait rendu si heureux!

Le gouvernement français reconnut immédiatement la souveraineté et l'indépendance de Liberia, et mit à la disposition du président Roberts les vaisseaux de guerre qui croisent sur les côtes d'Afrique pour réprimer la traite des nègres.

L'Angleterre suivit l'exemple de la France, et conclut avec Liberia un traité de commerce sur le pied d'une complète réciprocité. Le gouvernement mit aussi à la disposition du président, les vaisseaux de son escadre sur la côte d'Afrique, et fit cadeau à la république d'un beau cutter de quatre canons. Des souscriptions furent ouvertes pour acheter pour le compte de Liberia le territoire des Gallinas : Samuel Gurney souscrivit mille livres sterling (vingt-cinq mille francs).

Ainsi Liberia est constitué et reconnu comme Etat indépendant par les principales puissances de l'Europe. Elle attend encore, chose étrange! la reconnaissance des Etats-Unis, qui aurait dû être la première. On a pu remarquer combien cette circonstance a augmenté l'activité des citoyens dans toutes les branches de travail. Mais les choses de ce monde ne cheminent pas toujours au gré des impatients; ceux-ci oublient trop vite, dans leurs exigences, que Liberia est un peuple d'esclaves émancipés, vivant sous le ciel des tropiques. Il faut lui donner le temps de sentir sa propre force ; elle commence seulement à en avoir la conscience, les progrès graduels sont les plus assurés ; il ne faut donc pas que les amis de l'Afrique se découragent de la lenteur de ses progrès. Dieu ne veut pas

que les grands biens de ce monde soient acquis sans lutte et sans travail.

Que l'on se rappelle aussi que Liberia n'est pas un établissement de missions dans le sens qu'on attache ordinairement à cette désignation ; c'est une communauté d'agriculteurs, de négociants, exposés à commettre les mêmes fautes ou les mêmes erreurs que les classes correspondantes dans les Etats européens. On ne peut exiger que le *serviteur vaille beaucoup mieux que le maître*. Parce que les choses ne vont pas mieux, peut-être, à Liberia que chez nous, est-ce une raison pour lui retirer nos sympathies et notre confiance?

Qu'est-ce donc que Liberia? C'est un lieu où la race nègre peut jouir de la liberté *civile, politique et sociale*. On connaît sa position en Amérique, dans ses forêts natives, à Haïti même. A Liberia seulement se trouve le germe d'une nationalité chrétienne, là est le point d'où la civilisation chrétienne peut rayonner en Afrique; déjà son influence se fait sentir sur les tribus rapprochées. La *Bonne nouvelle* s'étend de village en village, de tribu en tribu. L'Afrique est trop meurtrière pour les blancs; ils succombent sous son redoutable climat. Il faut que le christianisme lui soit apporté par ses propres enfants. L'Afrique chrétienne heurte à la porte de l'Afrique païenne ; elle se présente appuyée sur un bon gouvernement, de bonnes écoles. Citoyens chrétiens, affermissons ses bras encore faibles, soutenons-la, encourageons-la, et prions pour elle.

Dans les pages qui précèdent, nous avons fait connaître l'origine, le développement et l'état actuel de Liberia. Il nous reste à examiner si cette jeune république possède dans sa situation, son climat et son sol, des éléments de

progrès qui offrent de véritables espérances pour son avenir.

L'agriculture à Liberia est encore plutôt de l'horticulture ; une petite pièce de terre, bien cultivée, qui produit quelquefois deux récoltes par an et des aliments suffisants pour toute l'année, suffit à l'entretien d'une famille. Dans plusieurs établissements, les arpents de terre cultivés ne sont pas plus nombreux que les personnes qui vivent confortablement de leurs produits. On peut en citer où trois cent vingt-deux personnes, appartenant à cinquante-trois familles, vivent sur le produit de quatre cent huit arpents : elles sont toutes dans l'aisance, quelques-unes deviennent riches. A Millsbourg, un colon, R. Mitchell, entretient une famille de neuf personnes avec cinq arpents. Il y a assez de bons terrains à Liberia pour en donner deux arpents à chaque personne de couleur existant aux Etats-Unis. Aujourd'hui, chaque émigrant est admis, en arrivant, aux droits de citoyen et reçoit gratis cinq arpents de terrain propres à être cultivés ; s'il veut en posséder davantage, il peut en acheter autant qu'il veut pour un dollar (5 fr. 20 cent.) l'arpent ; s'il n'a aucune fortune, il est logé, nourri et soigné gratis pendant six mois.

Mais Liberia présente déjà et offre dans l'avenir la perspective de résultats plus étendus que le simple entretien des familles de colons.

Les exportations comprennent maintenant le café, le coton, le sucre, le riz, les huiles, les teintures et plusieurs autres produits importants; ainsi Liberia offre au commerce de tous les pays un champ d'opérations aussi animées qu'étendues. On peut s'en convaincre en jetant un coup-d'œil sur les articles qui entrent dans le marché de l'Afrique occidentale ; on peut les considérer comme les productions naturelles de cet immense continent :

L'huile de palmier, produit de la noix du palmier qui croît en très-grande abondance sur les côtes; la demande de ce produit, pour l'Europe et l'Amérique, augmente journellement. Ce sera peut-être un jour l'article de commerce le plus important. L'importation annuelle de l'huile de palmier à Liverpool, a été depuis quelques années de vingt-cinq mille tonnes, représentant une valeur de sept cent mille livres sterling (17,500,000 fr.); l'importation en Amérique atteint le même chiffre.

Des forêts remplies des bois de teinture les plus précieux couvrent le pays, et l'exportation commence à présenter de riches bénéfices.

On se procure de l'ivoire partout, c'est un bon article; il s'en exporte annuellement pour cent cinquante mille à deux cent mille dollars (de 780,000 fr. à 1,040,000).

Les gommes de diverses espèces entrent en quantité notable dans les transactions commerciales.

L'or existe sur divers points de cette côte, depuis la Gambie au royaume de Benin; les naturels l'obtiennent en lavant le sable que les rivières entraînent des montagnes. Les veines les plus pures, les plus riches et les plus profondes, ne sont pas encore explorées; exploitées avec intelligence, elles seront la source d'une richesse incommensurable.

On peut encore citer la cire, les peaux de bêtes fauves, les peaux de chèvres, la corne, le poivre, le gingembre, l'arrowroot, les noix de terre, le cuivre, le chêne, l'acajou, les bois de Teck, etc.; si l'on réfléchit que tous les produits sont fournis spontanément par la nature, et que l'industrie et la science peuvent multiplier à l'infini cette production, on peut concevoir de grandes éspérances pour cette riche et belle contrée. L'étonnante fertilité du sol, permet d'introduire des cultures dont les produits sont

constamment demandés. Ainsi le *coton*, d'une qualité supérieure, donnant deux récoltes par an, y est indigène et donne des produits pendant douze ou quatorze ans de suite, sans renouveler la plante. Déjà des fermes consacrées à cette culture sont en chemin de grande prospérité, et on ne saurait se méprendre sur les chances de l'avenir si l'on considère l'état du marché du coton en Angleterre et dans le monde entier. La production de cet article ne peut se maintenir au niveau de la consommation. Cette production a diminué partout, excepté aux Etats-Unis; dans ce pays même, l'accroissement annuel n'a pas dépassé 3 p. °/o, soit trente-deux millions de livres, ce qui est à peine suffisant pour pourvoir à la consommation du pays et aux demandes du continent européen. L'élévation de prix n'augmenterait pas cette production, car les Etats du sud de l'Amérique produisent actuellement à-peu-près tout le coton que peut fournir le travail des esclaves. Il faut, si la manufacture des tissus de coton augmente, exciter la production de la matière brute dans d'autres contrées que les Etats-Unis. Si donc le Brésil, l'Egypte et les Indes orientales sont en décadence sous ce rapport, on doit se tourner vers l'Afrique et l'Australie; or en Afrique le succès est bien plus certain, non-seulement en raison de l'abondance de la population, mais aussi parce que l'on peut appliquer les forces morales avec plus d'énergie en Afrique qu'en Australie. La population indigène de l'Australie, faible en nombre, est la plus dégradée, la plus sauvage qui se puisse rencontrer.

Ainsi la production du coton a atteint son maximum aux Etats-Unis; dans les autres pays, elle diminue; il est donc nécessaire de demander à Liberia de pourvoir aux besoins de la consommation qui augmentent journellement. L'Angleterre doit favoriser ce mouvement et Liberia peut

compter sur elle, comme sur une amie de la civilisation africaine.

On cultive à Liberia du café dont la qualité ne le cède point à celle des cafés de Java et de Moka ; on peut donner une grande extension à cette production ; le caféier porte des fruits pendant trente ou quarante ans et chaque plante produit annuellement de quatre à dix livres. Un seul arbuste, dans le jardin du colonel Hicks, à Monrovia, a donné, dit-on, trente et une livres dans une seule récolte. Il y a déjà quelques plantations de café importantes.

Le sucre de canne y croît admirablement, et comme il n'y a pas de gelées à craindre, on peut l'amener à une plus grande perfection qu'aux Etats-Unis.

Pour ces derniers articles la demande augmente aussi constamment, et on ne peut y pourvoir qu'en encourageant leur culture à Liberia, ou en augmentant l'importation des esclaves au Brésil et à la Havane. On a calculé que la consommation du café augmente de 5 p. °/o par an. Le Brésil fournit actuellement deux-cinquièmes de tout le café consommé, et il le cultive à un tiers meilleur marché que les autres pays. Mais le Brésil ne peut étendre sa production par manque d'esclaves, et si l'Angleterre contraignait cet Etat à renoncer à la traite, il y aurait une diminution sensible. Si donc on peut espérer, dans les circonstances les plus favorables, que les efforts réunis de tous les pays producteurs de café pourront suffire à maintenir la production dans son état actuel, qui est en maximum de six cent trente millions de livres, et ce résultat est très-douteux, resterait encore à pourvoir à l'augmentation annuelle de 5 p. °/o, et c'est la part bien importante que l'on peut assigner à Liberia.

Le même résultat se présente pour le sucre et l'indigo ; le caoutchouc, la noix de coco, les ananas, le cacao, le

plantain, les yams, les bananes, les figues, les oranges, les limons et plusieurs autres produits des tropiques, peuvent être ajoutés aux articles principaux. Voilà des éléments de richesse et d'un grand commerce; voilà aussi la perspective d'un vaste marché pour les innombrables produits de l'industrie européenne et américaine. L'Afrique, d'après un calcul approximatif, contiendrait cent soixante millions d'habitants, qui sont avides des produits de l'Europe, et c'est pour satisfaire ce désir que ces peuplades se livrent à l'odieux trafic des esclaves. Or, il est reconnu que, sur mille esclaves enlevés à l'Afrique, trois cents seulement arrivent à Cuba ou au Brésil; ensorte que ces trois cents hommes doivent faire, dans ces contrées, le travail que mille auraient pu accomplir en Afrique! c'est-à-dire que, si trois esclaves à Cuba doivent travailler chacun dix-huit heures par jour, en tout cinquante-quatre heures, pour accomplir un certain ouvrage, dix hommes libres en Afrique l'auraient accompli en ne travaillant que cinq heures par jour! Quelle différence de bonheur et de jouissance dans ces existences!

Liberia est la porte de l'Afrique, et elle est destinée, nous le croyons, à développer les ressources commerciales et agricoles de ce vaste continent, et à être l'instrument de la régénération de millions de créatures humaines; Liberia rendra ainsi au centuple tous les sacrifices accomplis pour la soutenir. Aujourd'hui même, où tant de contrées de l'Afrique sont dévastées par le commerce des esclaves, la valeur déclarée des chargements sur navires anglais, pour cette partie de l'Afrique, s'élève à près de deux millions sterlings (cinquante millions de francs). Les retours sont vraisemblablement plus considérables. Le commerce des esclaves est le seul obstacle au développement rapide du trafic honnête; mais, que l'Angleterre et l'Amérique, si

longtemps complices des crimes commis contre l'Afrique, s'unissent aujourd'hui pour réparer ses malheurs, et leurs flottes combinées auront bientôt anéanti les derniers vestiges de la traite. Ce qui a été fait jusqu'à présent, est une garantie de ce qu'on peut faire. Le témoignage des honorables officiers de la marine anglaise, qui recommandent Liberia à toute la sollicitude de leur gouvernement, parle bien haut en sa faveur.

Nous pensons que nos lecteurs prendront connaissance avec intérêt de quelques documents récents sur Liberia; nous les avons extraits des journaux américains du commencement de cette année (1853). Le premier est une lettre d'un Liberien, en réponse à M. Guerrit Smith, membre du congrès, qui s'était opposé à ce que l'on vînt en aide aux émigrants pour Liberia. Cette lettre, écrite par un jeune homme qui étudie à l'école supérieure de Monrovia, a paru dans le *Liberia-Herald.* Le *Journal du commerce de New-York* l'a reproduite sous la date du 25 décembre 1852.

» .... J'ai remarqué, dit l'écrivain, dans le *Journal de colonisation de New-York,* qu'un abolitioniste s'est permis des allégués dépourvus de tout fondement. Sans doute, il y a aux Etats-Unis des abolitionistes sincères qui cherchent à faire le bien des hommes de couleur, mais je crois qu'ils ont fait du mal par un zèle déplacé; ils ont produit une excitation inutile, et ils ont aveuglé les nègres sur leurs vrais intérêts; ils ont de l'antipathie pour Liberia, et ne veulent pas admettre que la colonisation est le seul moyen de soustraire les noirs à l'oppression et de les élever à une position honorable. La personne à laquelle je réponds, est connue par sa bienfaisance envers les hommes de couleur; elle a leur bien à cœur, et cependant elle se permet sur leur compte des assertions aussi fausses qu'in-

convenantes. *Liberia,* dit cette personne, *est un affreux cimetière.* Cette déclaration ne repose sur aucun fondement. — Parce que des personnes du nord ne peuvent supporter ce climat, s'en suit-il qu'il soit pernicieux? Si l'Amérique était restée comme l'Afrique, sans culture et dans un état sauvage, son climat serait tout aussi dangereux. La mortalité était effrayante dans les colonies de James-Town et de Plymouth à leur origine; cela provenait de l'état inculte où se trouvait le pays, et d'un défaut de précautions chez les colons. Tel est le cas de Liberia.

» Les personnes acclimatées n'ont rien à redouter, et leur santé est généralement meilleure qu'aux Etats-Unis. Les maladies épidémiques sont inconnues ici. Les étrangers n'ont à redouter que la fièvre : les blancs et les noirs y sont également soumis; c'est une dispensation de la Providence que nous acceptons sans la juger. L'assertion de M. Guerrit Smith provient donc, soit de son ignorance, soit du désir de décrier Liberia et la société de colonisation qu'il représente comme le plus grand ennemi de la race noire. Quel homme raisonnable pourrait admettre un fait pareil, après avoir examiné les résultats obtenus à Liberia? Là l'homme de couleur a été arraché à l'oppression, aux préjugés et aux abus qui le comprimaient aux Etats-Unis; il vit dans un pays où il doit être heureux, s'il a dans son âme une étincelle d'indépendance; il se repose sous sa propre vigne, et jouit des avantages et des immunités que tout homme doué de sentiments élevés doit désirer d'obtenir. Et ce serait à nos ennemis que nous devrions de tels bienfaits? ce sont là d'étranges arguments.

» M. Smith prétend que les plans et la politique de la société américaine de colonisation, sont plus meurtriers que des poignards. Quels sont donc ces plans? Soustraire l'homme de couleur à une oppression physique, sociale et

politique; le faire passer de la terre de l'esclavage, en Afrique, la patrie de ses pères : pays créé par Dieu selon la constitution intellectuelle et physique de ses habitants. Ces plans ont encore pour but de prévenir les malheurs qui pourraient survenir aux Etats-Unis, par le fait d'un peuple nombreux, écrasé et opprimé, qui voudrait s'affranchir par la force; enfin, ils ont pour objet l'abolition complète de la traite et la civilisation de l'Afrique; tels sont les plans des *colonisateurs*.

» Que veulent les *abolitionistes?* La liberté physique des hommes de couleur, en les laissant se débattre pour la liberté sociale et politique aux Etats-Unis, où il est démontré qu'ils ne sauraient l'obtenir. Sinon, ils leur conseillent d'aller au Canada; là ils s'associeront disent-ils à d'autres noirs fugitifs, jusqu'au moment où ils pourront manifester leur sympathie pour leurs frères par des combats et des outrages. Voilà des projets chrétiens, bienveillants et philanthropiques !

» Quelle est la condition d'un noir au Canada? Elle est nulle ; le Canada n'est pas son pays et ne peut le devenir. Le froid, la rigueur du climat, l'accroissement incessant d'une population européenne énergique et entreprenante, y anéantiront infailliblement la race noire.

» Rien de tout cela n'est à craindre à Liberia; les hommes de couleur qui y ont été envoyés par la société de colonisation, y sont heureux, maîtres du sol qu'ils cultivent et sans souci de l'avenir.

» C'est évidemment la volonté du ciel que les races soient séparées, et si la race noire doit devenir une nation respectable, c'est par la colonisation.

» Que l'on cesse d'attaquer une république naissante, asile d'un peuple dispersé; c'est faire un tort réel aux hommes de couleur. On les empêche ainsi de connaître

leurs véritables intérêts, et on leur donne des espérances qui ne peuvent se réaliser. Où trouveront-ils ailleurs une patrie libre, heureuse et tranquille? Serait-ce aux Etats-Unis peut-être, où ils sont regardés comme une race dégradée, même par les abolitionistes les plus zélés? Et ce n'est pas seulement aux Etats-Unis que ce préjugé existe, c'est au Canada, aux Indes occidentales, partout en un mot. On ne peut changer l'opinion plus puissante que les lois; cette liberté qu'on leur offre n'est qu'une liberté nominale; à Liberia seulement, elle est réelle. Mais ce n'est pas uniquement aux hommes de couleur des Etats-Unis, que les abolitionistes font tort en médisant de Liberia; cette république exerce une influence secrète sur l'état des noirs dans tous les pays; leur position s'améliorera, à mesure que croîtra la prospérité de Liberia; c'est une étoile qui doit guider la race noire vers la terre promise où elle oubliera ses longs malheurs. Enfin, son sort est intimément lié à la colonisation de l'Afrique. Les enfants de Liberia exploreront cette terre si peu connue, ils en révéleront les mystères, en exposeront les merveilles au grand jour, et appelleront des ténèbres à la lumière les enfants dégradés de cette vaste contrée. « Oh qu'il sera beau le jour où les cadavres sortiront de leurs tombeaux, où le royaume du diable sera détruit, et où l'Afrique, s'élevant des effets à la cause, deviendra un champ béni du Seigneur.

» Une telle perspective ne suffit-elle pas pour jeter de l'intérêt sur le petit état qui peut réaliser ces espérances. Les assertions de M. Smith sont une nouvelle preuve de cette vérité, que, dans une controverse quelconque, les avocats de la mauvaise cause ont ordinairement recours aux injures et à la calomnie. Si, comme le prétendent les abolitionistes, la colonisation est l'œuvre du démon, elle tombera d'elle-même, mais si c'est l'œuvre de Dieu, tous

leurs raisonnements ne pourront la détruire. Qu'ils cessent donc leur opposition à cette œuvre généreuse et bienfaisante, etc.

Agréez, EDOUARD B. »

Monrovia, 29 juin 1852.

Nous avons mis cette lettre sous les yeux des lecteurs, parce qu'elle présente beaucoup d'intérêt. Ecrite par un habitant de Monrovia, elle est un spécimen réjouissant de l'état moral et intellectuel des citoyens de cet état ; mais elle sert aussi a éclaircir une des faces de la question de l'esclavage aux Etats-Unis, la moins bien comprise en général sur le continent européen : Nous voulons parler des *abolitionistes*. Les adversaires de l'esclavage sont divisés en deux camps : les uns, ceux que l'écrivain de la lettre citée plus haut appelle les *colonisateurs*, veulent agir par la persuasion, en respectant les intérêts des propriétaires d'esclaves et en procurant immédiatement aux affranchis une position qui assure leurs progrès. Ils acceptent l'esclavage comme un fait, fait déplorable sans doute, qu'il faut faire cesser, mais qui a créé des droits acquis que l'on ne peut violer sans exposer le pays à de graves perturbations. Les autres, les *abolitionistes*, ne reconnaissent aucun droit ; ils envisagent l'esclavage comme un crime permanent, et ils estiment que tous les moyens sont bons pour le réprimer et en faire cesser les effets. De là proviennent des actes, des discours, des provocations qui ont fortement irrité les états à esclaves, et qui ont souvent amené des mesures désastreuses au préjudice de ces derniers. Les états même où l'esclavage n'est pas reconnu, craignant de voir augmenter chez eux la population d'hommes de couleur libres, par suite des menées des abolitionistes, ont adopté des dispositions odieuses

dont nous donnerons deux exemples à la suite de cette notice.

Sans prendre parti dans la querelle entre les abolitionistes et les colonisateurs, nous citerons encore les lignes suivantes, que nous empruntons au *Journal du Commerce de New-York,* du 7 avril de cette année.

» Les deux ennemis de la colonisation, sont les abolitionistes d'une part, les défenseurs de l'esclavage de l'autre. Les abolitionistes justifient leur hostilité, en demandant ce que la colonisation a produit; a-t-elle aboli l'esclavage? a-t-elle diminué le nombre des esclaves? au contraire, le nombre a doublé depuis que la colonisation a commencé. Nous l'admettons, la colonisation n'a pas aboli l'esclavage, ni diminué jusqu'à présent d'une manière sensible le nombre des esclaves; mais voici ce qu'elle a fait: elle a fondé sur les côtes de l'Afrique une république de près de trois cent mille habitants, dont les dix-neuf-vingtièmes étaient païens lorsque la colonisation à commencé, et qui vivent aujourd'hui sous une direction chrétienne, ont des églises, des écoles, des lois sages et humaines. Depuis le président jusqu'au dernier employé, toute l'administration est entre les mains des hommes de couleur. Les lois sont faites par eux seuls. En un mot, c'est le premier et le seul exemple sur la terre, d'une communauté d'hommes de couleur, libre, indépendante, bien administrée et qui se gouverne par elle-même.

» Haïti est une mascarade, une caricature de tout ce qui est bon et honnête. C'est un despotisme sanglant, qui régit une population misérable et dégradée, et qui semble justifier l'accusation d'incapacité portée contre les hommes de couleur.

» Liberia permet d'appeler de cette condamnation et offre la preuve de ce qu'on peut obtenir de cette race mé-

connue ; elle a été un moyen de délivrer des milliers d'esclaves et de les établir convenablement dans le pays de leurs pères ; elle offre un immense refuge à tous les hommes de couleur. Voilà une partie des bienfaits de la colonisation.

» Maintenant, quel est le bien produit par l'abolitionisme? voici ce que dit à ce sujet le journal *Le Pensylvanien* de Philadelphie. Dans le nord, l'abolitionisme a accru la misère, l'abandon, le crime et l'insolence chez les hommes de couleur. La conséquence a été un redoublement d'éloignement pour cette race, des mesures législatives odieuses telles que celles votées dernièrement par les états d'Indiana et d'Illinois. Dans le sud, il a rendu les états plus défiants, les a portés à restreindre les priviléges et la liberté dont les esclaves avaient joui jusqu'alors, a envenimé tous les rapports, a aggravé le mal qu'il prétend détruire, et rivé les fers qu'il voudrait briser. »

Il est bien difficile de prononcer un jugement impartial sur ces reproches; il faudrait entendre les abolitionistes, et cette controverse nous éloignerait du but que nous avons cherché à atteindre dans les lignes qui précèdent : faire connaître l'existence, l'état actuel et les chances d'avenir de la république de Liberia; cependant nous ne craignons pas de manifester notre opinion personnelle.

En principe rigoureux, nous sommes avec les abolitionistes; nous disons avec eux que, pour les peuples chrétiens, l'esclavage est un crime de lèze humanité, une violation flagrante des lois divines. Peu nous importe à cet égard les exemples qu'offrent les siècles passés; nous trouvons aussi le meurtre, la violence, l'oppression à chacune des pages de l'histoire, et cependant, grâces à Dieu, ces crimes demeurent et demeureront à jamais flétris. Peu nous importe aussi le plus ou moins d'humanité que les

maîtres peuvent manifester vis-à-vis de leurs esclaves; les agriculteurs qui engraissent du bétail pour la boucherie, le traitent avec douceur et ne le laissent manquer de rien. Les bons maîtres nous représentent ces voleurs généreux qui sont courtois avec les femmes, ne maltraitent pas les voyageurs, et ne les dépouillent pas complétement.

Nous ne pouvons donc faire aucune concession sur le principe, mais lorsqu'il s'agit du sort de tant de créatures de Dieu, il ne faut pas se contenter de proclamer des théories, il faut avant tout les appliquer. Si donc les colonisateurs arrivent plus sûrement au but que les abolitionistes, nous approuverons sans réserve leurs procédés et nous demanderons à Dieu de bénir leurs efforts. Cette bénédiction ne leur a point été réfusée jusqu'à présent; l'opinion, disons mieux, la conscience publique les seconde, et cette année surtout un grand mouvement a été imprimé aux esprits par la publication de cet admirable écrit *(l'Oncle Tom)*, dont les échos des deux mondes répètent les paroles chrétiennes et généreuses. On a dit jadis de l'auteur de *l'Esprit des lois*: « Le genre humain avait perdu ses titres, Montesquieu les a retrouvés. » Nous disons avec plus de vérité peut-être, que l'auteur de *l'oncle Tom* a retrouvé et proclamé les titres de la race noire.

Aussi, malgré les sourires de dénigrement, malgré les cris de fureur, l'œuvre suit son cours, et *Celui* qui l'a dictée en fait pénétrer les principes dans les cœurs les plus rebelles. Tous les numéros des journaux américains contiennent des annonces de libération d'esclaves par leurs maîtres, pour les envoyer à Liberia; quelques-uns le font sans indemnité, d'autres à des conditions très-favorables. Aussi, le 20 janvier de cette année (1853), la société américaine de colonisation a-t-elle eu un brillant aniversaire de sa fondation, à Washington. Le président des

Etats-Unis et divers membres de son cabinet assistaient à cette séance ; c'était la première fois qu'un fait pareil avait lieu depuis l'origine de la société. Les magistrats de l'Amérique mettent leur honneur à suivre l'opinion et non à lui résister.

Le rapport a fait connaître que dans le courant de l'année 1852, six bâtiments d'émigrants ont été envoyés à Liberia ; ils portaient six cent soixante-six colons : quatre cents-trois étaient nés libres, deux cent vingt-cinq avaient été émancipés, trente-huit s'étaient rachetés eux-mêmes, ou avaient été rachetés par des amis. Dans cette même année, les progrès ont été remarquables à Liberia, dans tous les arts de la civilisation. Les puissances étrangères ne cessent de lui donner des marques de leur intérêt.

L'importance de la colonisation se fait sentir dans la législation des Etats de l'Union : le New-Jersey, la Pensylvanie, l'Indiana ont pris des dispositions pour coloniser leurs gens de couleur libres ; le Maryland alloue dans le même but dix mille dollars pour six ans (cinquante-un mille francs). On fonde le même espoir sur la Virginie ; la Louisiane propose au congrès de consacrer une somme pour aider la société de colonisation : l'Ohio appuie cette proposition ; on compte également sur l'appui du Connecticut, de New-York, de l'Alabama, de la Géorgie et du Tennessée.

Une des mesures les plus importantes, est le bill de l'honorable E. Stanley, de la Caroline du nord, qui, s'il passe au congrès, mettra à la disposition des Etats, pour la colonisation des hommes de couleur libres, quatre cent soixante-huit mille trois cent soixante dollars par an (près de deux millions cinq cent mille francs.

Le gouvernement fédéral témoigne un vif intérêt pour l'œuvre de la colonisation, et se dispose à faire explorer la

partie du continent de l'Afrique située à l'ouest de Liberia.

Des sociétés auxiliaires se sont formées pour recueillir des dons en faveur de l'œuvre et pour éclairer les noirs sur leurs véritables intérêts; l'un de ces comités s'est formé dans le comté de Mason (Kentucky), où vivait l'oncle Tom!

» Que tous les amis de l'humanité (dit le rapport en terminant) mettent la main à cette œuvre trop longtemps négligée; allons aux noirs avec un esprit de bienveillance, ne les quittons pas jusqu'à ce qu'ils soient devenus des hommes. Le grain que nous semons restera peut-être longtemps avant de germer, mais, à la fin, il donnera une abondante moisson.

Amen. »

APPENDICE.

Nous donnons les deux pièces suivantes, pour faire apprécier ce que les hommes de couleur ont à attendre dans certains Etats de l'Union qui se disent *ennemis* de l'esclavage. *Ab uno disce omnes!*

I

On lit dans le *Weeky journal of commerce*, sous la date du 3 février 1853, de Richemond (Virginie).

» Nous savons qu'il est question d'adopter des mesures rigoureuses, pour expulser, d'ici à peu d'années, la classe entière des hommes de couleur libres. M. Browne a présenté un bill ayant pour objet de *louer* ces hommes comme esclaves et d'appliquer le prix qui en proviendrait à les transporter dans quelque lieu qu'il ne désigne pas. Après

cinq ans, tous ceux qui resteraient encore dans l'Etat seraient vendus comme esclaves, et le produit de ces ventes serait déposé au trésor public.

» Voilà qui est clair et qui met de côté toute notion d'humanité et de justice; il est impossible que la législature de Virginie sanctionne une pareille disposition.

» M. Bottom a fait une proposition moins acerbe, mais qui tend au même but : l'expulsion de la race.

» Ces deux personnes s'accordent en ceci que la présence des nègres libres dans l'Etat est un grand mal. Cette assertion, selon nous, est très contestable. Il peut y avoir parmi ces individus des paresseux, des hommes vicieux et sans valeur; mais on pourrait en dire autant de plusieurs blancs. Un blanc ivrogne, dépravé, paresseux, est bien plus difficile à réprimer qu'un nègre ayant les mêmes défauts. C'est bien lui qui est une peste publique. Mais il y a aussi plusieurs hommes de couleur, laborieux, sobres, membres utiles de la communauté, et dont les bonnes qualités compensent bien les défauts des autres. Ces hommes, soit dans les villes, soit dans plusieurs districts de la campagne, remplissent des fonctions utiles et rendent de bons services aux fermiers pendant le temps des récoltes et à d'autres époques de l'année Il y a cinquante-trois mille individus de cette espèce dans l'Etat; leur expulsion soudaine entraînerait une diminution dans les moyens de travail, qui serait très-préjudiciable à la communauté.»

II

Loi sur les hommes de couleur, adoptée par la législature de l'état d'Illinois, le 12 février 1853.

» Le peuple de l'état d'Illinois, représenté par l'assemblée générale, décrète ce qui suit :

Art. 1er » Tout individu ou collection d'individus qui introduira dans cet état un nègre ou un mulâtre, que cet homme de couleur soit esclave ou libre, sera mis en accusation, et si le fait est établi, sera condamné pour chaque nègre ou mulâtre à une amende qui ne sera pas inférieure à cent dollars (520 francs) ni supérieure à cinq cent dollars (2600 francs). Il sera condamné de plus, à un emprisonnement dont la durée ne pourra dépasser une année; toutefois, il restera détenu jusqu'à ce qu'il ait acquitté l'amende. »

Art. 2. (Traite de la manière de poursuivre les délinquants qui ne sont pas domiciliés dans l'état.)

Art. 3. » Tout nègre ou mulâtre libre ou esclave qui viendra dans cet état et y demeurera *dix jours,* avec l'intention évidente d'y fixer sa résidence, sera déclaré coupable de contravention de première classe et condamné comme tel: pour la première offense, à l'amende de cinquante dollars (260 francs) dont le recouvrement sera opéré par toute justice de paix du Comté où le dit homme de couleur aura été trouvé. Il sera procédé devant un jury de douze personnes et la poursuite sera exercée au nom du peuple de l'Illinois; le plaignant ou le dénonciateur ne pourra être admis comme témoin.

Art. 4. » Si le nègre ou mulâtre condamné ne peut payer l'amende, il sera mis en prison. Le jugement sera affiché sur trois places publiques du district, avec un avertissement, pendant dix jours; puis, au jour, à l'heure et à la place indiquée dans le susdit avertissement, *la justice de paix du lieu vendra à l'enchère le dit nègre ou mulâtre à toute personne qui acquittera l'amende ou les frais dans le plus court délai.* L'acheteur aura le droit de contraindre le nègre ou mulâtre à travailler pendant le temps déterminé. Il devra lui fournir pendant le même temps une nourriture convenable, des vêtements et le logement.

Art. 5. (En cas de récidive, mêmes poursuites, amende de cent dollars (520 francs), et toujours vente publique si les condamnés ne peuvent payer.)

Art. 6. (Permet au condamné d'appeler dans le délai de cinq jours, pourvu qu'il donne caution; si la cour de circuit confirme le jugement, tous les frais sont accumulés, puis suit la vente jusqu'à ce que tout soit payé.)

Art. 7. « La moitié de l'amende est attribuée au *dénonciateur !* le reste va au fonds des pauvres. »

Art. 8. (Détermine le mode de procéder lorsque les esclaves sont réclamés par leurs maîtres établis dans d'autres états.)

Art. 9. (Détermine la pénalité contre le juge de paix qui refuserait de poursuivre.)

Art. 10. » Est considéré comme mulâtre, tout individu ayant *un quart de sang nègre !*

» L'acte entre en vigueur aussitôt après la promulgation.

» Approuvé, le 19 février 1853.

Signé : M***, gouverneur.
K***, vice-gouverneur, président du Sénat.
*** speaker, (président de la chambre des représentants). »



TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

1833.

1834.

1835.

1836.

1837.

1838.

1839.

1839 et 1840.

1841.

Pages.

1842.

1843 et 1844.

1844 et 1845.

